











*Il a été tiré de cet ouvrage :*  
*dix exemplaires sur papier du Japon*  
*numérotés de 1 à 10,*  
*trente exemplaires sur papier de Hollande*  
*numérotés de 11 à 40,*  
*cent exemplaires sur papier pur fil*  
*Outhenin Chalandre*  
*numérotés de 41 à 140*  
*et mille exemplaires sur papier alfa*  
*constituant l'édition originale.*

# **Les amours enfantines**

## DU MÊME AUTEUR

---

*Chez le même éditeur :*

### LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

#### ROMAN

- |                             |                    |
|-----------------------------|--------------------|
| I. LE 6 OCTOBRE.            | IV. ÉROS DE PARIS. |
| II. CRIME DE QUINETTE.      | V. LES SUPERBES.   |
| III. LES AMOURS ENFANTINES. | VI. LES HUMBLÉS.   |

#### ESSAIS

PROBLÈMES EUROPÉENS.

*Aux éditions de la N. R. F. :*

#### ROMANS

MORT DE QUELQU'UN.

LES COPAINS.

PSYCHÉ. I. LUCIENNE.

II. LE DIEU DES CORPS.

III. QUAND LE NAVIRE...

#### CONTES ET ESSAIS

LE VIN BLANC DE LA VILLETTE.

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ.

DONOGOO-TONKA.

PUISSANCES DE PARIS.

#### POÉSIE

LA VIE UNANIME.

ODES ET PRIÈRES.

LE VOYAGE DES AMANTS.

CHANTS DES DIX ANNÉES.

UN ÊTRE EN MARCHÉ.

PETIT TRAITÉ DE VERSIFICATION (en collaboration avec  
Georges Chennevière).

#### THÉÂTRE

Tome I. KNOCK. M. LE TROUHADEC.

Tome II. LE MARIAGE DE LE TROUHADEC. LA SCINTILLANTE.

Tome III. CROMEDEYRE-LE-VIEIL. AMÉDÉE.

Tome IV. LE DICTATEUR. DÉMÉTRIOS.

Tome V. VOLPONE (en coll. avec S. Zweig). LE DÉJEUNER  
MAROCAIN.

Tome VI. MUSSE. JEAN LE MAUFRANC.

*Chez d'autres éditeurs :*

LA VÉRITÉ EN BOUTEILLES (Trémois).

**JULES ROMAINS**

**LES HOMMES  
DE BONNE VOLONTÉ**

**III**

# **Les amours enfantines**

**FLAMMARION**

## NOTE DE L'ÉDITEUR

*A la fin de chacun des deux volumes précédents, nous avons placé un résumé des principaux faits contés dans le volume.*

*Nous conseillons au lecteur de se reporter à ces deux résumés avant de reprendre ici la lecture des Hommes de bonne volonté.*

*L'intérêt qu'il prendra aux nouveaux épisodes de l'œuvre sera certainement d'autant plus vif qu'il se sera mieux remémoré les événements et les personnages des deux premiers tomes.*

# Les amours enfantines

---

## I

### SUR LES TOITS DE L'ÉCOLE

— Nous allons passer par ici. Je ne sais pas si c'est le meilleur chemin. Mais c'est un chemin.

— Nous ne nous casserons pas la gueule ?

— Non. Il paraît, que de mémoire de caïman, personne ne s'est jamais cassé la gueule. Il y a évidemment une protection céleste. Étant donné que beaucoup de Normaliens sont, comme moi, de timides cambroussards, pas du tout acrobates. Je t'ai déjà dit que je croyais au Dieu de Voltaire et de Victor Hugo ? La fenêtre est rudement dure à ouvrir. Déiste, parfaitement. Donc le type d'individu le plus méprisable aux yeux d'un thala. J'ai repéré non loin d'ici un grenier, soigneusement fermé à clef, où le Pot accumule ses réserves de livres classiques. On doit pouvoir y entrer sans difficulté par une fenêtre. J'étudierai ça.

— Dis donc, demanda Jerphanion. Toi qui es grammairien...

— Moi ?

Et Caulet fit un geste de protestation qui souleva solennellement le pan de sa pèlerine.

— Pourtant...

— Ne te perds pas en conjectures. J'ai choisi la **grammaire**, parce que c'est l'agrégation de grammaire qui **passé pour la plus facile**. S'il y avait eu une agrégation d'alphabet, j'aurais choisi l'agrégation d'alphabet.

— Bref, dans la mesure où tu es grammairien, tu n'es pas choqué que, dans le jargon de l'École, Pot signifie deux choses malgré tout aussi différentes ?

— Il en désigne même trois. Oui : le repas considéré en particulier ; la nourriture en général ; et l'Économe, parce qu'entre autres opérations louches il veille à la nourriture.

— Cette pauvreté de vocabulaire ne t'afflige pas ?

— Il y a, paraît-il, un mot chinois, monosyllabique également, qui veut dire à volonté l'étoile du soir, le fleuve qui traverse la dix-septième province, le receveur des contributions et les premières règles de la jeune fille. Et il y a trois mille ans que ça dure. Tu vois comme la gouttière est large. J'ajoute que j'y suis déjà passé hier. Et du moment que j'y repasse, c'est que le danger est pratiquement négligeable. Je tiens de mes ancêtres l'horreur du danger.

— Ta pèlerine ne te gêne pas ?

— Non. Heiu ? Quel rétablissement ! Donne ta main que je te tire un peu. Moi, je m'accroche à ce fronton. J'ai pris ma pèlerine parce qu'il fait froid là-haut. Je suis sujet aux rhumes. Voici venir l'hiver, tueur de pauvres gens. Ne t'effraye pas. C'est la seule citation de poésie moderne que je sois en état de faire ; avec trois ou quatre vers de Hérédia. « Comme un vol de gerfauts hors

du charnier natal. » Et le truc qui finit par « l'Imperator sanglant ». J'ai remarqué que ça suffisait dans toutes les circonstances de la vie. Ne venons-nous pas de sortir de cette mansarde « comme un vol de gerfauts » ? A s'y méprendre. Et Sidre, sur la cime du toit, contre le ciel rouge de novembre, si tu éprouvais le besoin de le comparer à quelque chose, est-ce que ne serait pas à un Imperator sanglant ? Ça colle toujours.

Caulet marchait avec prudence dans le creux même de la gouttière. Tous les trois pas, il trouvait à sa gauche l'avancée d'une mansarde. Il en profitait pour se rassasier d'équilibre. D'une mansarde à l'autre, le temps lui durait un peu. Ses bras, sous la pèlerine, faisaient un discret mouvement de balancier.

— N'est-ce pas que ce n'est guère terrible ?

Jerphanion qui avait joué sur des toits de village, grimpé à travers des éboulements de phonolithes, couru pieds nus à flanc de précipice, sur des sentiers de chèvres, ne se laissa intimider qu'un instant par cette gouttière parisienne. D'ailleurs les toits de l'École offraient plus de majesté que de péril. Avant de vous découvrir Paris, ils vous faisaient mesurer dans son ampleur interne le quadrilatère des bâtiments. Les pieds dans la gouttière, on admirait de nobles suites de mansardes, des symétries de cheminées. On apercevait, là-bas, une cour profonde, d'allure assez royale, avec un bassin rond cerné de maigres verdurea. Un vent, que les gens des trottoirs ne connaissent pas, commençait à vous saisir sous les épaules. Car entre le vent du fond des rues et celui qui règne au-dessus d'une ville, la différence n'est pas tant dans la force, que dans cette façon de vous envelopper de tous les côtés et de vous serrer du plus près possible.



Mais ces toits imposants, où ne manquaient pas les pentes abruptes, et qui à première vue repoussaient le piéton comme une incongruité, il semblait qu'on les eût, par des arrangements confidentiels, destinés à la promenade. Au bout de la gouttière, dans l'angle du bâtiment, de petites marches ajourées, d'un métal plus gras que la fonte, vous attendaient, légèrement accrochée au rampant du toit. Il suffisait de les suivre pour arriver au faite même, qu'occupait, sur toute la longueur de l'édifice, une sorte de plate-bande, large d'un pied, et striée de minces traverses qui faisaient saillie. Ce chemin, allègre et hasardeux comme une passerelle sur un torrent, donnait à l'esprit l'excitation, les jouissances que procurent les hautes terrasses, mais refusait au corps les poses faciles et l'abandon des mouvements. Aucun danger ostentatoire. Rien même qui exigeât de l'adresse. Mais l'idée d'un faux pas était exclue. Sans vous faire la moindre menace, l'escarpement et l'abîme ne cessaient de vous accompagner, comme ces bêtes, dit-on, qui, dans certains pays, escortent le voyageur, et ne l'attaquent pas, mais attendent seulement que son cheval trébuche. Il fallait tenir sa monture de muscles bien en main, la bride courte. De quoi écarter les infirmes, les vieillards, les femmes nerveuses. On n'aurait même pas osé conseiller ce circuit au philosophe de Pascal transi de vertige sur sa planche entre les deux tours de Notre-Dame. Bref, un lieu d'insolence et de jeunesse. Un bon promenoir aussi pour la rêverie ambitieuse.

— Veux-tu une pastille Valda ? dit Caulet. Il est essentiel d'éviter les maux de gorge. On peut se représenter Valda comme une prêtresse vêtue de blanc, qui extrait le suc du gui de chêne. Ou comme une étudiante russe, ou plus exactement

moldo-valaque. A propos, je te préviens, méfie-toi, aux cours de la Sorbonne, des étudiantes moldo-valaques. Elles accourent en France, par troupes, chercher le mariage. Comme un vol de gerfauts. Elles se contentent du Sorbonnard, qui est déjà pour elles une chair délicate. Mais elles considèrent le Normalien comme une proie de luxe. Moi qui suis dessalé, je ne risque rien. Mais les innocents de ton genre... Il y aura des victimes. Pauvres familles françaises. Pour passer ici, si tu as le trac, tu peux t'appuyer à la cheminée. La fraîcheur de ces pastilles m'enivre. Ce doit être comme ça qu'on devient opiomane. J'ai eu pendant des années la passion des pastilles de réglisse. Effrayant. Du matin au soir, je salivais, je rotais la réglisse. J'avais l'estomac, tu sais, comme ces chaudières de goudron dont se servent les types qui réparent les trottoirs. Il est vrai que tu n'es pas au fait de la civilisation parisienne. Est-ce que les Lyonnais ont découvert l'emploi du goudron pour les trottoirs ? Peu probable. Quant au Puy-en-Velay, je vois ça d'ici : de gros pavés ; les ruisseaux au milieu des rues ; et les pas du guet sonnent après le couvre-feu... Tu aperçois cette tour ?

— Oui.

— C'est la tour Saint-Jacques.

— Ah oui ?

— Non, mon vieux. Je ne veux pas abuser de ta candeur. C'est la tour du Lycée Henri IV, ma tour. J'ai vécu trois ans à son ombre. Et tu vois, je n'en suis pas encore sorti. La tour Saint-Jacques est quelque part là-bas ; beaucoup plus loin. Ou plutôt, elle doit loger dans ce creux, derrière le Panthéon. Est-il énorme, vu d'ici, le Panthéon ! Il nous écrase. C'est lui aussi, je pense, qui nous cache le Sacré-Cœur, et la Butte. Parce

qu'enfin il n'y a pas tellement de brume. Et le Sacré-Cœur est si blanc !

— Et qu'est-ce que ce dôme qui est tout près ?

— Les Invalides, où dort Napoléon, Imperator sanglant. Non, mon vieux, je n'ai pas le cœur de te faire marcher. C'est trop facile. Ce dôme est celui du Val-de-Grâce. Je n'ai pas vu Rome. Mais tout ça me paraît rudement romain. Et encore plus le Val-de-Grâce que le Panthéon. Je n'ai pas trace de sens artistique. Mais il y a des choses qui m'émeuvent. Bien que je ne lise jamais que les auteurs du programme, et le moins possible, il m'est arrivé par accident d'ouvrir des bouquins anciens contenant des gravures. Dans certaines gravures, on voit un dôme comme ça, avec d'autres monuments, entourant une grande place où il ne passe personne, ou à peine un petit curé imperceptible. Je ne sais pas pourquoi ça me paraît si mélancolique, si grandiose. Moi qui ne suis pas enclin aux nostalgies romantiques, je voudrais avoir vécu là-dedans, oui, dans une ville pareille à ces gravures, y avoir eu mes occupations. J'étais fait pour jouir d'une dignité ecclésiastique, d'un bénéfice, d'une stalle de chanoine. (Jusqu'à soixante-dix-huit ans seulement. Puis, mort subite.) Pendant qu'on chantonne, les mains sur le bedon, on pense au dîner qui vous attend...

— A la servante...

— Bien sûr. Et aux pénitentes. Comme j'ai naturellement beaucoup de pudeur, je ne puis concevoir la paillardise que dans certaines conditions de mystère respectable. Et de complète sécurité. Le ciel est vraiment beau. Hein, ce rouge ! Je te montrerai au Jardin des Plantes des singes qui ont exactement la peau des fesses de cette couleur-là. Mais le derrière des singes est moins voilé. Je te l'accorde. Moins indéfini.

Jerphanion regardait l'horizon avec un mélange de gêne et d'avidité. C'était la première fois qu'il voyait Paris d'un haut lieu. Jallez jusqu'ici l'en avait détourné : « Tu n'y comprendrais encore rien. Tu t'exciterais sur des effets de lumière. Réserve ça, puisque tu as le temps. » Ils avaient même remis à plus tard une promenade au sommet de la Butte dont Jerphanion avait envie.

Mais les toits de l'École ne se flattaient pas de dominer Paris. Ils vous mettaient à son niveau. L'on sortait des profondeurs d'un navire, et l'on découvrait la mer tout autour de soi. La nappe de vent, bien horizontale. L'éloignement, l'enfoncement circulaire de la brume rougeâtre. Paris affluait par côté. Malgré les monuments, et leur magnificence toute proche, cette ville n'avait pas l'air d'un spectacle. Beaucoup plutôt d'un élément difficile, que les navigateurs inspectent, et dont l'agitation les assiège, sans qu'ils puissent porter leur regard aussi loin qu'il faudrait ni discerner l'origine des forces. Jerphanion, qui n'avait jamais vu la mer, se sentait habité par des sentiments de marin. La bande étroite où il avançait, il l'imaginait volontiers dans quelque structure balancée par la houle. Chemin pour matelot. Pas souple du matelot qui lui non plus n'a pas le droit de tomber.

— Nous redescendons ? dit Caulet. Je commence à me refroidir.

— Ah ?... J'ai envie de rester encore un peu.

— Mais tu ne sauras pas te retrouver ?

— Que si.

— Supposons que tu te casses la gueule. J'aurai des remords.

— Tu as dit qu'on ne se la cassait jamais.

— Enfin, tâche de ne faire aucun mouvement tant que tu ne me verras pas en sûreté. Le bruit

de ta chute pourrait me faire perdre l'équilibre. Je veux bien qu'on me raconte les accidents, après. Ce n'est même pas désagréable. Mais j'ai horreur d'y assister.

Caulet s'éloigna, la tête un peu inclinée. Il marchait mollement. Ses bras ne lui servaient plus de balancier. De la main droite, il se caressait la moustache. Il avait l'air d'un passant en proie à des rêves qui suit distraitement une bordure de trottoir.

Jerphanion alla s'adosser au corps d'une cheminée. Il avait le Panthéon derrière le dos ; en face de lui, le Val-de-Grâce ; plus loin des bulbes, vaguement sexuels, dont il ne sut pas que c'étaient les coupoles de l'Observatoire.

« Grandeur. J'éprouve une ivresse de la grandeur. Caulet, malgré ses airs, n'est pas tellement méprisable. Je le préfère à toute une bande de pauvres diables en train de piocher dans les thurnes. Employés honnêtes. Rayon des œuvres de l'esprit. Pindare et Lucrèce, qu'ils mettent sur fiches, leur tiennent au cœur comme une paire de chaussettes. Leurs prédécesseurs ont prêté serment au Second Empire ; et sans restriction mentale, hélas ! Ils éreintaient Hugo dans les classes de rhétorique. Hugo au delà de la mer. Ce ciel est assez un ciel pour lui. Novembre rouge et marin de Guernesey. Qu'est-ce que je serai dans dix ans ? Je refuse d'avoir déchu. Ce que disait Jallez le jour de notre première promenade. Je n'accepte que la grandeur. Pas les grandeurs ; je me comprends très bien. Il faudra que je parle à Jallez de Spinoza. Il doit l'aimer. Vie de Spinoza par Colerus. » Il lui arrivait de descendre chez son hôte et de fumer une pipette de tabac. » Je n'ai pas le génie philosophique. Je ne ferai pas un grand écrivain non plus. Où est ma

grandeur ? Un peu comme si j'avais à la chercher devant moi ; comme si elle était là quelque part dans le fouillis de l'horizon. Cette idée, que j'ai toujours eue, que la réalité est pleine d'oracles. Ce besoin de me tourner vers elle pour avoir les réponses. Vers elle plutôt que vers moi. Je ne suis pas homme d'action, si ça veut dire bête de trait : celui qui se fourre entre deux brancards, et qui tire plus fort que d'autres, sans savoir au fond pourquoi ni jusqu'où. Rêver d'abord. Mais je suis quelqu'un dont les rêves ne sont pas destinés à finir à l'intérieur de l'esprit. Ni sur du papier. Est-ce que Sidre m'a vu ? Il a une tête singulière. Il est inquiétant. Des criminels recuits ont une expression comme la sienne. Je manque de prestige ici, parce que reçu dans un mauvais rang, provincial frais débarqué, peu brillant causeur. N'empêche que j'ai plu à Jallez. Il continue à me préférer ostensiblement aux autres. Et Jallez est le plus fort de tous. Que peuvent-ils lui contester ? Reçu avec éclat ; Parisien de Paris ; quand il veut, une conversation étincelante ; une culture qui les assoit ; dont on ne sent jamais les sources ; et tout ce qu'on devine derrière, qu'il garde soigneusement pour lui. Dédaignant de se faire valoir. Je n'oserais pas lui parler de moi, de mes rêves de grandeur à moi ; pour ne pas avoir à surprendre un léger plissement de ses yeux, même suivi de considérations amicales, indulgentes. J'ai peur de son ironie, dont il n'use en somme pas très souvent, dont il n'abuse pour ainsi dire jamais, dont, moi, je n'ai pas reçu — il me semble — la plus petite égratignure, mais qu'on sent comme dans un étui, toujours neuve, parfaite, terrible...

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Société changera ; de notre vivant. Cette chose, sous mes yeux,

n'est pas exactement la Société, non. C'est moins ; et — dirait Jallez — c'est plus. N'importe. C'est là dedans que le changement aura lieu. La notion de Justice est irrésistible. Une goutte suffit. Du jour où les Sociétés ont accueilli une goutte de justice, on pouvait prévoir qu'il n'y aurait plus de repos tant que la goutte n'aurait pas tout retravaillé, tout transformé, tout amené à l'état de justice. Moi, je sens ça comme une passion. Je m'imagine bien devant une foule. Je crois que je suis éloquent ; que je puis l'être. La vraie éloquence. Pas cette lamentable facilité d'élocution de Leroux, hier, quand il faisait sa conférence ; le piano mécanique. A vous donner du goût pour les bègues. Je commencerais par ne pas trouver mes mots : une certaine lourdeur, un embarras entre les tempes. Même un vide. Pendant que les pensées se mobilisent, chacune dans leur coin, se harnachent, se vérifient, tâchant de ne rien oublier, la place du rassemblement reste vide. Mais l'excitation viendrait peu à peu. Les débuts de discours de Mirabeau. La seule idée d'une foule me grandit, me donne une force ascensionnelle. Je m'appuie dessus. J'ai une voix qui peut suffire à tout. Quand je criais, on m'entendait nettement de l'autre côté de la vallée. Mon accent ? J'ai peu d'accent. Bien qu'il soit difficile d'en juger soi-même. On ne s'entend pas. L'inconnu de sa propre voix. Depuis qu'on a inventé les miroirs, notre visage ne nous est plus inconnu. Et puis il y a les photos. On peut méditer longuement devant sa photo. Un jour, on se servira peut-être du phonographe comme d'un miroir... Normalement, on ne devrait pas pouvoir se trouver d'accent à soi-même. Notre façon à nous de parler, c'est la présence même des mots en nous. Leur son absolu. Le langage s'im-

posant à nous comme un objet. Et pourtant chaque fois que je ne prononce pas un mot ou une syllabe comme Jallez, j'ai l'impression nette d'avoir de l'accent. Devant une grande foule, surtout populaire, je suis certain qu'une trace d'accent ne compte pas. A moins que les intonations ne fassent bête, ridicule. Tout préjugé à part, il y a des accents qui vous chatouillent le diaphragme. C'est irrésistible. Celui de chez moi n'est pas comique ; il évoque tout au plus la lourdeur paysanne, l'espace montagnard, avec une dorure déjà méridionale. D'ailleurs il est traitable ; il vire assez vite. Mon oncle, par exemple ; qui pourrait dire maintenant d'où il est ? Son accent l'a seulement préservé des ignobles prononciations faubouriennes, dont j'ai horreur. Jallez ne me fera pas aimer ça... A Lyon, en moins en trois ans, le mien avait changé. Le père de ce camarade, qui était de l'Aveyron, je crois ; fonctionnaire à Lyon depuis vingt ans. Les gens se mordaient encore pour ne pas rire... Il commence à ne pas faire chaud. J'ai toujours froid aux pieds. Mauvaise circulation... Ce n'est pas devant une assemblée constituée, un parlement, que je me vois de préférence. Horreur du compromis et du comérage. Aucune vocation pour les habilités particulières, les manœuvres *ad hominem*, les conversations à mi-voix dans la coulisse. Pas envie non plus de me nommer toutes les têtes dans la salle. Je veux plus d'inconnu ; plus d'héroïsme. O soldats de l'an II, ô guerres, épopées ! »

Il regardait, entre les monuments qu'enveloppait encore le jour rouge, la masse intermédiaire de Paris noircir. Ce n'est pas à une épopée de guerre et de soldats qu'il rêvait. Il interrogeait l'étendue autour de lui, à la fois mouvante et solide. Cassures et décrochements de toits, val-



lonnements et plaines de métal ; cheminées ; blocs de maçonnerie neuve ; une tour, un clocher, un marécage de brune. Malgré une différence de taille, d'ordre de grandeurs, qui avait de quoi donner le vertige, l'action d'un homme sur cette immensité n'était pas inconcevable. Jerphanion imaginait vaguement quelque chose partant de lui et allant s'insinuer au loin dans une fissure, un intervalle ; y faire une pesée. De grands morceaux de ville se soulevaient. Toute la croûte de pierre et d'hommes craquait. La vision s'accompagnait du sentiment d'une énorme dépense d'énergie.

Mais ce qui comptait le plus dans cette vision, ce n'était pas l'énergie. Ni l'appétit de puissance. C'était la direction de l'effort. On n'était plus au temps où un aventurier se taillait un empire pour son plaisir, pour son orgueil, ou tout simplement pour se soulager de son génie. Jerphanion pensait bien aux financiers, aux capitaines d'industrie qui, aujourd'hui encore, conquièrent de vastes régions de la Société en ne visant que des fins égoïstes. Mais il manquait d'expérience pour apprécier leur pouvoir ; et il était porté à le supposer moins profond qu'on ne dit. En tout cas, il avait besoin d'être sûr que son ardeur à lui n'était pas apparentée à leur convoitise. Si l'un d'eux, ayant son âge, s'était trouvé à sa place, sur ce toit, aurait-il éprouvé la même sorte exactement d'élans intérieurs ? senti passer en lui l'ébauche des mêmes mouvements imaginaires ? Jerphanion ne se résignait pas à le croire. Posture de guet et d'attente, regards de pénétration avide, mouvements de ruse et de capture, geste de ramener audacieusement vers soi des choses de plus en plus éloignées... Voilà sûrement ce qu'il y aurait eu dans la rêverie d'un tel homme, et

non cette vision d'un levier gigantesque où l'on appuie de toutes ses forces, sans penser à soi, en ne pensant, comme un ouvrier, qu'au travail à faire, qu'à la chose à remuer.

« Ceux-là, quelle peut être leur maxime de vie ? Utiliser au mieux de leurs intérêts l'arrangement des choses. C'est-à-dire l'arrangement actuel. Du même coup, ils travaillent à le maintenir. Sans conviction spéciale. Comme un joueur s'opposerait à ce qu'au milieu d'une partie on parlât de changer la valeur des cartes. Quant à le modifier, quant à créer un monde nouveau, ils n'y songent pas. Et ils font aussi bien. Parce qu'il ne suffit pas de beaucoup d'énergie, avec en plus toute l'habileté qu'on voudra, pour créer un monde nouveau. »

Jerphanion méconnaissait le pouvoir de transformation automatique qu'exercent sur la Société l'industrie et la finance, à mesure qu'elles se développent, se concentrent ou s'enchevêtrent. Il n'ignorait pas les théories de Marx, mais faute d'éprouver pour elles une sympathie vitale, il en voyait plutôt l'originalité dialectique, qu'il n'en sentait la vertu d'explication.

Ce qu'il faut pour oser faire le rêve de modifier la Société, ce qu'aucune énergie ne remplace, le vieux mot d' « idéal » le désigne. Mais d'une façon si usée, si convenue, que la bouche a l'impression de mâcher de la phrase morte pour bavards. Quant à la chose même, Jerphanion se la représente avec force. Il y a quelque part un homme ; une tête d'homme ; et là dedans des idées, qu'on retrouverait plus ou moins dans bien d'autres têtes, mais pas groupées de la même façon, ni si chaudement, ni soulignées de la même phosphorescence. Des idées aussi peu mortifiées et éteintes que possible, aussi intenses et actives que

possible. Au lieu de rester inoffensives pour le dehors, et de se borner à un modeste service intérieur, comme c'est le cas dans les têtes ordinaires, cette charge d'idées ne laisse rien de tout à fait tranquille autour d'elle. Elle détermine dans l'humanité où elle baigne, où elle se déplace, une zone de pensées vibrantes, de vie inquiète et dérangée.

Jerphanion s'imagine voir, à travers l'étendue de pierre et de brume rouge qu'il a devant lui, cette charge d'idées s'avancer, portée par un homme. L'énergie de l'homme sert à ouvrir le chemin, à forcer les passages difficiles, à atteindre des points vitaux. (La même énergie qui pesait sur la barre dans la vision du levier.) Mais ce sont les idées qui font le reste. A mesure qu'elles se déplacent, et dans leur rayonnement, une transformation s'amorce et se propage. Sous leur choc, il se fait, dans les vieilles constructions mentales de la multitude, une série de ruptures d'équilibre, qui finit par gagner l'ensemble du monde social.

Encore faut-il que l'équilibre ancien soit prêt à se rompre ; et que, parmi les nouvelles combinaisons qui pourraient lui succéder, l'idéal de cet homme soit une des plus probables, ou la plus probable (car il n'est pas question de détruire sans rien ensuite mettre debout).

Au point que Jerphanion se demandait parfois si tout le rôle d'un grand homme n'est pas de déclencher des transformations qui se seraient opérées plus tard, non pas spontanément, mais sous la sollicitation de causes bien plus petites, qui doivent à leur petitesse même d'être fréquentes et à la longue inévitables. Ce qui n'équivaut pourtant pas à nier l'importance des grands hommes, ni à croire que la marche du monde serait la même de toute façon. D'abord deux

transformations, très différentes l'une de l'autre, peuvent être également probables. Et c'est l'intervention du grand homme qui décide. Puis la date d'un changement, comme celle d'une récolte, peut influencer sur les fruits qu'on en retire. Il n'est pas égal de secouer l'arbre, ou d'attendre que les baies tombent seules. Il peut y avoir excès de maturité et pourriture, faute qu'un grand homme ait donné la secousse à temps. Sans omettre qu'on n'est jamais sûr que le harcèlement des petites causes banales finira par remplacer le choc de la grande cause unique. Jerphanion avait fait assez de mathématiques pour savoir que l'expression « inévitable à la longue » n'exclut pas une incertitude. En tout cas, il trouvait dans ces considérations le moyen de distinguer, pour son usage propre, l'ambitieux de l'arriviste. Avec une rigueur peut-être bien étroite, il réservait le nom d'ambitieux à ceux qui rêvent d'agir sur la Société, en lui apportant les « charges » spirituelles dont elle a besoin pour amorcer ses transformations ; l'arriviste étant le monsieur qui convoite la meilleure place possible dans l'ordre établi. Ces définitions lui permettaient de se ranger du bon côté. Il est bien vrai qu'il n'avait aucune avidité matérielle. La pauvreté lui semblait inséparable d'une existence héroïque. Un lit de fer dans une chambre blanchie à la chaux : telle était une des images intérieures qui le fortifiaient le plus sûrement. (Son installation à l'École lui plaisait beaucoup de ce point de vue. Il ne reprochait à sa cellule que d'être mal close. Des cloisons qui n'atteignent pas le plafond offensent le droit de chacun à la solitude.) Il était peut-être un peu moins détaché du côté des honneurs. Quand il se comparait aux camarades moins heureux, que le concours avait définitive-

ment rebutés, il se défendait mal de la fierté d'être Normalien. Et il se défendait aussi mal de la relative humiliation d'avoir été reçu dans un rang médiocre. Si la Société lui eût brusquement offert une situation faiblement rétribuée mais éminente, elle eût peut-être gagné à la cause de l'ordre établi un homme de plus. Il se l'était dit une fois ou deux, dans des moments d'amère clairvoyance. Mais au fond il n'en était pas sûr. Pas plus qu'il n'était né pour être avide, il n'était né pour être repu. La situation éminente ne l'eût pas endormi longtemps. Il s'en serait bientôt servi pour faire partir de plus haut l'attaque contre l'Ordre injuste. C'est du moins à cette conclusion qu'il arrivait. Ce qu'il sentait en lui de vanité trouverait toujours moyen de s'assouvir dans les victoires mêmes que ses idées remporteraient. Car la plus pure victoire traîne un convoi de satisfactions mesquines, où les basses parties de nous-même ont de quoi boire et manger. Ce n'est donc pas ce péril qui l'inquiétait beaucoup.

Un autre scrupule l'embarrassait plus, qu'il avait été long à éclaircir. « J'ai admis — se disait-il — que le grand homme d'action a pour rôle de provoquer la transformation, ou l'une des deux ou trois transformations sociales les plus probables à un moment donné ; si l'on veut l'une des deux ou trois que l'époque réclame à peu près également. Mais la « charge d'idées » dont il est porteur, et qui est sa force, peut lui être venue de deux façons bien différentes. Première origine possible : une nécessité interne. Ces idées sont sa vérité à lui. Vérité que son esprit a reconnue, et qu'il affirmerait, pour laquelle il lutterait, même si elle tournait le dos à l'époque ; même si, hors de son esprit à lui, elle n'avait aucune chance pour elle. Il se trouve qu'elle coïncide

avec une attente, un vœu de la Société. Mais lui n'a pas cherché cette coïncidence. Il peut même ne s'en rendre compte qu'après coup ; quand la Société commence à « répondre ». On peut se figurer au contraire un homme par lui-même neutre, disponible. Il n'a de personnel, disons même d'exceptionnel, que son aptitude à véhiculer une importante « charge d'idées ». Il se penche sur la Société de son temps. Il la flaire. Il se demande à quoi elle aspire. Il devine quelles idées ont le plus de chances de provoquer et d'orienter une transformation. Et il les *adopte*. N'est-ce pas un peu glaçant ? Ce sang-froid, cette liberté de choix, n'est-ce pas tout près de l'absence de sincérité ? Ce grand homme que j'imagine, n'est-il pas une espèce d'avocat prêt à épouser n'importe quelle cause ? » Il ajoutait bien que dans la réalité l'opposition n'est jamais aussi nette. Un corps d'idées, politiques et sociales, ne vous vient pas par simple illumination. Il faut avoir réfléchi sur la Société elle-même, donc s'être interrogé en particulier sur ce qu'elle réclame ou attend. Reconnaître qu'une chose est vraie et juste aux yeux de votre raison solitaire, et reconnaître qu'elle est, en fait, un vœu profond de la Société, c'est souvent un même travail. L'attitude ne devient déplaisante que chez l'ambitieux frigide qui ne croit à rien, ne se passionne pour rien, et aux yeux de qui toutes les aspirations de l'humanité sont des chimères qui se valent. (Comme un capitaine mercenaire accepte de se battre pour des causes nationales dont il se moque.) Elle deviendrait même odieuse, si par hasard l'ambitieux était convaincu que la Société se trompe, et s'il l'aidait sciemment à rouler à l'abîme, parce que c'est l'abîme qu'elle demande et que lui veut s'occuper.

Mais Jerphanion avait de la peine à se représenter d'une façon vivante de telles attitudes. Il les supposait possibles, parce qu'il avait fait des lectures, et aussi parce que deux ou trois fois il était passé à côté de gens qui semblaient receler un secret de cette sorte-là. Par lui-même il ne pouvait concevoir ni le scepticisme, ni surtout le manque de passion pour une vérité qu'on a reconnue. Il aurait encore mieux compris — sans y être le moins du monde porté — ce qu'il se doit savourer de joie satanique à propager une erreur qu'on sait mortelle pour la Société. On peut avoir une vengeance à accomplir : l'équivalent de la bombe des anarchistes. La Société a commis tant de crimes contre l'esprit. L'esprit pourrait lui ménager cette lente punition.

Rêveries étrangères à son cœur, et où il ne s'attardait pas. Quant à lui, pour achever de se rassurer, il avait besoin de se dire que les idées qu'il sentait peu à peu devenir les siennes étaient commandées par sa nature et son expérience en même temps qu'approuvées par sa raison ; que rien ne pouvait plus l'empêcher de les avoir. « Fils d'instituteur de village. Petit-fils et neveu de paysans. Une race forte et pure. Ce qu'il peut y avoir de plus sain dans le peuple. Ni les vices fatigués des grandes villes. Ni l'envie plébéienne. Pas ce qu'évoque d'amer, d'usé, de souillé, hélas ! le mot de prolétariat. (Ce cher prolétariat, pourtant. Pauvre vieux frère...) Aucun besoin de revanche. Un regard calme qui va se poser sur l'injustice. La colère ne vient qu'après le jugement, loin de le dicter.

« Et mon expérience. Car j'ai une expérience. On fait sourire les vieilles gens quand à mon âge on leur parle de ça. J'ai vu le peuple de tout près, et du dedans. Je connais les métiers,

les logis, les salaires, les pensées. Depuis si peu que je suis à Paris, j'ai déjà — parce que je possède la clef, les mots de passe, les repères — saisi maintes particularités de la condition du peuple. La maison de mon oncle ; les rues ; les propos dans les boutiques ; les gens silencieux dans les omnibus, debout dans le métro. J'en sais dix fois plus que les fils Saint-Papoul, nés, élevés ici. Beaucoup plus qu'un fils de bourgeois bien intentionné. Pas plus que Jallez, non. Parce qu'il n'y a rien, sauf la vie paysanne, que Jallez ne sache mieux que moi. Mais Jallez n'en a pas fait jusqu'ici la même ardeur. Son ardeur est d'une autre nature, il me semble... Je connais l'injustice, non dans son volume — comme un fils de bourgeois qui « se penche » sur les questions sociales — mais dans ses replis. Dans ses replis tout suintants de douleur quotidienne. Même Jallez est un rien bourgeois. (Ce n'est pas chic ce que je suis en train de penser là.) Oh ! un rien. Uniquement parce qu'il est très difficile, dans une ville comme Paris, de ne pas devenir un peu bourgeois, dès qu'on cesse strictement d'être peuple... »

Il osait pourtant se faire cette question : « Si j'étais profondément convaincu que l'évolution sociale se détourne de mes idées ; qu'elles ont l'avenir contre elles, est-ce que je les garderais ? Me résignerais-je à défendre une cause d'avance perdue ? »

Il devait s'avouer que non. Mais si sévère qu'il fût tenté d'être envers lui-même (catholique de naissance et par l'éducation maternelle, il avait respiré dans sa montagne un reste de rigueur protestante), il ne se sentait pas le droit d'imputer à de bas motifs son éloignement de principe pour les causes perdues. « Je n'ai aucunement l'idolâtrie du



succès. Au contraire. Hurler avec les loups ? Voler au secours de la victoire ? Rien qui me ressemble moins. J'aurais plutôt l'esprit de contradiction. Je descends d'ancêtres non conformistes. Faire partie d'une minorité militante, et même persécutée, je ne vois pas de situation qui m'exciterait plus. Je veux même bien être seul de mon avis, me battre tout seul, mais pour une cause qui vaincra un jour. Que l'avenir, s'il le faut, soit mon seul camarade. Mais que je l'aie de mon côté. Je ne suis pas assez dilettante pour accepter de gâcher mon temps. Le dévouement aux causes perdues ? je sais, élégance chevaleresque. Mais au fond quel scepticisme ! J'aime mieux passer pour naïf. Car évidemment c'est une naïveté de croire que les meilleures causes ont l'avenir pour elles. Mais cette naïveté-là est le ressort qui a fait marcher le monde jusqu'ici. Oui, c'est du même ordre que la foi au progrès. Un peu primaire, paraît-il. Tant pis pour les malins et les fatigués : j'ai foi au progrès. »

Il pensait cela avec un peu d'éloquence et de provocation, comme en face d'un adversaire, devant une foule. Mais sous cet accent polémique, il y avait l'idée plus profonde que l'individu ne peut pas avoir raison indéfiniment contre l'humanité. Tout ce qu'il peut espérer, c'est d'avoir raison plus tôt qu'elle.

Pendant que Jerphanion méditait debout sur les toits de l'École, peut-être Wazemmes, explorant pour Haverkamp les petites rues d'un quartier excentrique, mais se frottant pour son compte aux diverses particularités de la vie, s'interrogeait-il une fois de plus sur le point de vue de « on ». Les deux jeunes gens, qui appartenaient au même âge de l'humanité, semblaient ainsi, chacun à leur façon, s'incliner devant la sagesse

collective. Mais leurs deux façons étaient bien différentes et tendaient à des conclusions pratiques tout autres. Ce que Wazemmes demandait à « on », c'était des conseils, ou même des « tuyaux », sur l'art individuel de vivre. Tandis que pour Jerphanion le problème était de savoir comment un homme peut, par la force d'un idéal, accoucher la Société de l'avenir qu'elle contient.

## II

### JEUNESSE — TRAVAIL — POÉSIE

En redescendant, Jerphanion reconnut dans un couloir, trop tard pour l'éviter, Sidre, qui venait de quitter les toits, lui aussi. Sidre était un garçon assez petit, trapu, très légèrement voûté. La tête, enfoncée dans les épaules, avait une carrure germanique, bien que Sidre fût né dans un village du Bourbonnais, et crût avoir là ses ancêtres. Le visage surtout était remarquable : un front bas, déjà marqué de deux plis profonds ; des sourcils très proéminents ; des yeux enfoncés, d'un vert sombre, dont la dureté, chaque fois, surprenait ; de grosses moustaches, un menton ramassé contre la bouche.

— Alors ? dit Sidre... Tu viens de faire ta petite méditation ?... Tu avais l'air très romantique contre ta cheminée. J'espère que ça s'est tenu dans le sublime ?

Sa voix était lente, âpre, métallique. Il accentuait le détail des syllabes, comme un étranger qui aurait su parfaitement le français. Ses propos respiraient invariablement le sarcasme. On eût dit qu'il s'étudiait à blesser les gens ; et il y

parvenait ; car il était doué d'une curieuse clairvoyance. Ses méchancetés pondérées ne manquaient presque jamais d'atteindre en eux quelque chose d'intime, quelque chose dont ils souhaitaient, juste à ce moment, que personne ne leur parlât, même avec sympathie.

Jerphanion chercha une réponse, n'en trouva pas d'assez dure, serra un peu les mâchoires, et se contenta de promener sur le crâne et la face de Sidre un regard parfaitement hostile. Il s'en voulait d'une riposte aussi piteuse. On l'eût bien étonné en lui disant que Sidre avait lu dans son regard une hauteur de mépris intolérable, et en avait souffert toute la soirée.



Quand il rentra dans la turne, Jallez et Budissin paraissaient travailler. Il ne les dérangea pas.

Jallez avait devant lui plusieurs livres, des feuilles de papier de différentes grandeurs ; tout un attirail qui ne lui était pas habituel. Il allait d'un livre à l'autre, d'une feuille à l'autre. Il semblait absorbé.

Il n'y avait sur la table de Budissin qu'un seul livre, et l'on pouvait croire que Budissin le lisait. Il en tournait même une page de temps en temps. Mais rien dans l'attitude de Budissin, dans la posture de ses épaules et de ses bras, dans sa tête, dans son visage n'exprimait l'attention qu'il pouvait prendre à sa lecture. Rien n'exprimait la distraction, non plus, ni l'ennui. Encore moins la pétulance contrariée d'un être jeune qui se condamne à une besogne utile. Ce à quoi il ressemblait le plus, c'était à un figurant, qu'on eût chargé de représenter avec correction un homme jeune lisant un livre. De temps en temps, il cou-

lait un beau regard — car il avait de très beaux yeux noirs, pleins de langueur — du côté de Jallez ; et de l'extrême coin de l'œil, il réussissait même à atteindre Jerphanion. Ce qu'il en faisait n'était pas pour les épier, c'était pour savoir si ses deux camarades ne manifestaient pas l'envie de causer entre eux, ou de se livrer à quelque occupation bruyante. Auquel cas il eût discrètement fermé son livre. Car rien n'est plus désagréable, pour des gens qui causent ou s'amuse, que l'impression de déranger quelqu'un.

Jerphanion lui-même, gagné par cette atmosphère, prit le *Discours sur l'Inégalité*, de Jean-Jacques Rousseau, et un paquet de fiches. Le sujet de son mémoire de licence était : *Rousseau législateur*. Le travail devait porter principalement sur les projets de constitution que Rousseau avait élaborés pour la Corse et la Pologne. Mais il convenait de rechercher dans les ouvrages antérieurs de Rousseau la naissance et le développement de sa pensée politique.

Jerphanion s'intéressait à Rousseau depuis longtemps. Il avait eu pour lui de grosses bouffées d'amitié, même d'enthousiasme, séparées par des périodes de quasi dégoût ; mais la sympathie ne s'était jamais interrompue, s'il faut entendre par sympathie un contact intérieur, qui n'exclut pas la liberté de jugement, et une compréhension intuitive, qui s'accompagne d'une trace de mimétisme. Jerphanion se trouvait quelques ressemblances de condition et de nature avec Rousseau. (Il ne méconnaissait pas les dissemblances, plus grandes encore ; mais comme elles étaient en somme plutôt flatteuses pour lui, elles l'aidaient à se plaire aux ressemblances.) Rousseau lui offrait un modèle incomplet, mais authentique, du héros selon son cœur. Exactement la moitié théoricienne

et méditative du héros. L'autre moitié manquait à celle qui correspond à l'action ; le Jean-Jacques qui eût été un des chefs ou le chef de la Révolution qu'il n'avait fait que préparer. En s'occupant de Rousseau législateur, Jerphanion s'avancait jusqu'à une des extrémités du personnage, celle précisément qui menait à deux doigts de l'action.

D'ailleurs il n'avait pas découvert ce sujet tout seul. Il était allé trouver Honoré, le professeur de Sorbonne, de qui il dépendait pour le mémoire de licence. Honoré, à la barbe soyeuse, passait pour un studieux imbécile ; et dès le premier abord, son extérieur, son ton de voix, ses gestes, en donnaient invinciblement l'idée. Néanmoins, au cours de l'entrevue, il avait accueilli avec bienveillance la déclaration que lui faisait le jeune homme de son intérêt très vif pour Rousseau, et il l'avait orienté peu à peu vers un sujet assez large pour toucher à l'essentiel, mais assez particulier pour qu'on pût le traiter, autrement qu'en courant, dans les limites d'un mémoire. Si bien que Jerphanion en gardait une certaine inquiétude à l'endroit d'Honoré qu'il eût aimé pouvoir se représenter, en toute tranquillité de conscience, comme l'imbécile accompli qu'on disait.

Jerphanion lisait le *Discours*, prenait quelques notes. Mais il pensait moins au texte qu'à l'auteur ; et peut-être moins à l'auteur qu'à lui-même. Il faisait entre Rousseau et lui, entre la destinée de Rousseau et l'anticipation de la sienne, des rapprochements qui dataient déjà de loin, mais que son heure de songeries sur les toits de l'École rendait immédiats et obsédants. « Il n'a pas eu cela ; il n'a pas pu avoir cela : l'impression d'enfoncer directement quelque chose dans la masse sociale, de n'avoir qu'à peser dessus. Pas ce sen-

lait v

yeuient de force disponible, d'audace dans l'action même ; de pouvoir aller faire front à n'importe qui n'importe où. Timide, tournant le dos ; fuyard. Empêtré, humilié par ses maladies. Une hantise de son indignité qu'il ne réussit pas à vaincre au fond de lui-même. Pour attaquer l'ordre établi, cherchant une solitude, se fourrant dans un coin, derrière un abri de livres et de papier. Gauche et bafouillant en public. On ne l'imagine pas un instant orateur, matant une foule. Voilà le nœud de la question ; la jointure. Le point où l'homme d'action doit pouvoir s'articuler sur le théoricien. Être orateur. Les niais, ou ceux qui n'y ont jamais réfléchi, méprisent les orateurs. Bien sûr, il y a tout un métier de pur bavardage qui est odieux. Silhouettes dérisoires, gesticulantes, d'académiciens, de politiciens, de professeurs. Des gens qui par eux-mêmes ne peuvent rien penser, ne peuvent rien faire ; et qui entre ces deux impuissances se balancent comme des simulacres. Mais le vrai génie oratoire ressemble à une prodigieuse machine de transformation : une machine qui convertit la pensée pure en événements sociaux, le courant de pensée, en mouvement de masses. Un orateur, digne de ce nom, parlant face à une foule, que se passe-t-il en réalité ? Il se passe qu'un homme applique à cette foule l'immense énergie abstraite qui sort des cerveaux les mieux construits. »

Un peu plus loin, un tour de phrase emphatique, qui même à l'époque de la publication avait dû sonner creux, le fit souvenir de la fameuse histoire de la route de Vincennes. Il en ressentit aussitôt un resserrement à la poitrine ; une espèce d'angoisse, qui, doucement, sans violence dramatique, touchait en lui quelque chose d'essentiel. Il éprouva le besoin de confronter une fois de

plus les deux versions de l'anecdote : la version de Rousseau, et celle de Diderot. De Rousseau qui prétend avoir eu sur la route de Vincennes, en allant voir Diderot prisonnier, la révélation intérieure de ce qui devait être le message de toute sa vie. De Diderot qui raconte comment, ce jour-là, il conseilla à Rousseau, que séduisait un sujet mis au concours par l'Académie de Dijon, de prendre, pour se distinguer, le contrepied de la thèse traditionnelle ; et comment une « astuce » pour copie de concours, soufflée par un camarade obligeant, se trouva commander ensuite la doctrine, l'œuvre, la gloire de Jean-Jacques, sa plus lointaine action sur l'humanité.

Ce qui préoccupait Jerphanion, ce n'était pas tant de départager les deux hommes. Qui saurait jamais ce qui s'était passé ce jour-là ? Non dans la forme et les mots prononcés, mais dans le fond des choses ? Peut-être avaient-ils raison tous les deux. Rien n'empêche qu'une boutade de Diderot ait cristallisé la pensée encore latente de Jean-Jacques.

Mais les yeux de Jerphanion plongeaient dans cet exemple illustre comme dans un miroir, pour y retrouver anxieusement le problème qui l'avait inquiété tout à l'heure encore : celui de la liberté de choix en matière d'idéal.

« Un pareil abus de cette liberté n'est donc pas inconcevable, puisqu'on a pu le prêter à Rousseau ? Tant de légèreté cynique, d'indifférence monstrueuse de l'esprit à l'origine du plus grand combat spirituel ? Comme c'est triste de pouvoir même se poser la question !... Race humaine, race de comédiens. Un rôle qui vous est échu par hasard, et qu'on joue jusqu'à la mort, par vanité, pour qu'il ne soit pas dit qu'on vous en a fait démordre. »



Et pourtant Jerphanion sentait en lui un si profond sérieux !

Là-dessus, brusquement, la lumière baissa. Il ne resta dans les ampoules qu'une sorte de paraphe rougeoyant, comme une signature méphistophélique. On attendait une extinction totale, qui ne vint pas.

Les trois camarades lâchèrent leurs livres, se regardèrent, riant à demi. Il se fit une remontée de lumière. Puis une nouvelle chute. Trois fois de suite. L'événement cessait de sembler accidentel, échappait au monde de la matière obtuse, prenait le visage d'un signe.

— Bizarre, fit Jallez.

Aucun d'eux n'osait se prononcer davantage, de peur de dire une sottise.

La porte s'ouvrit. On vit paraître Caulet clandestin, matois, faussement étonné.

— Dites donc. Vous n'avez pas de panne d'électricité chez vous ?

— Ça va. Ça va.

— Mais c'est très ennuyeux. Je ne peux plus travailler. D'autant que j'ai la vue mauvaise. Mon mémoire sur l'emploi de *et* chez Velleius Paterculus se trouve compromis. C'est une de ces choses qu'on ne peut faire qu'avec de l'élan. J'avais de l'élan.

— Eh bien, nous, ça ne nous gêne pas le moins du monde. Ça nous aide à nous recueillir.

— Ah ?... Comme vous êtes de chics types, vous allez tout savoir. Mon but est de provoquer une grande agitation chez les thalas. Une sorte de mouvement révolutionnaire. Je veux qu'ils se portent en masse chez le Pot, et qu'ils l'insultent. Une journée du 10 août. Ils sont déjà très montés. Ces âmes innocentes sont persuadées que le Pot, par sordide économie, nous fournit de l'élec-

tricité de qualité inférieure, que la Compagnie lui cède au rabais. Je retourne les exciter. S'ils venaient vous trouver par hasard, ne marquez pas de leur verser du poison... Ah !... maintenant, vous, comme vous êtes gentils, je vais vous rendre votre courant normal.

— Si les thalas s'aperçoivent qu'il n'y a panne que chez eux, ils ne risquent pas de comprendre ?

— Non. Tout est pur aux purs. Et puis je me dévouerai. Je laisserai ma thurne aussi en rhéostat.

Caulet s'éclipsa. La lumière revint presque aussitôt. Sur la table de Jerphanion, une phrase lui sautait, portée par la courbure de la page :

« Celui qui chantait ou dansait le mieux, le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent, devint le plus considéré ; et ce fut là le premier pas vers l'inégalité et vers le vice... »

Il tourna la page avec un peu d'agacement. Une phrase en italique appela son regard :

« Car selon l'axiome du sage Locke, *il ne saurait y avoir d'injure où il n'y a point de propriété.* »



Budissin se leva sans bruit, remit sur l'étagère l'unique volume de sa table, prit dans sa petite armoire son chapeau melon, son parapluie dans un coin de la thurne, donna une poignée de main à Jallez puis à Jerphanion, en leur disant un « au revoir » plein tout à la fois de chaleur et de mollesse, et partit, en tenant son parapluie devant lui comme une canne d'aveugle.

Jerphanion et Jallez restaient seuls. Jallez avait écarté son attirail de livres d'études et de papiers. Il feuilletait maintenant un livre à couverture jaune.

Jerphanion s'approcha de lui :

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Rien... je repensais à des choses de Baudelaire que je voulais retrouver.

— Et ça ?

Jerphanion désignait la pile de bouquins relégués au bout de la table.

— Je m'amusais.

— *Histoire de l'astronomie*, de Delambre ; *Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée...* *Les étoiles...* *Mécanique céleste...* Tu fais de l'astronomie ?

— Je ne fais pas « de l'astronomie ». Mais il m'est arrivé ces temps-ci, de repenser à ces choses-là. Je t'avoue que je n'aime pas rêver à faux... Je refuse de rêver aux étoiles comme une jeune fille de Francis Jammes. Justement parce que j'attache une valeur à mes rêveries... Je m'explique mal. Vois-tu ce que je veux dire ?

— Oui, il me semble.

— Question de respect pour ses propres pensées. Le monsieur qui a des pensées, et qui se dit vaguement qu'elles sont probablement démonétisées, sans valeur actuelle, mais qui a la flemme de s'informer, de les vérifier, qui s'en contente, et, tu me saisis ? qui s'en contente en les méprisant au fond, ce monsieur-là est un dégoûtant.

— Ce monsieur-là, c'est presque tout le monde.

— Je le crois... Moi, il y a une chose que je me répète souvent. Je me dis : « Cette idée, telle ou telle, que tu as en ce moment-ci, est-ce qu'elle n'est pas définitivement dépassée quelque part dans l'humanité ? » J'insiste : définitivement. « Est-ce que les dix ou quinze meilleures cervelles de l'humanité prendraient encore la peine de s'arrêter à cette idée-là ? » Certaines idées d'Héraclite ne sont pas encore définitivement dépassées. Mais, par exemple, la structure

du système solaire... personne ne m'oblige à y penser, c'est évident ; mais si j'y pense, je ne puis pas admettre que les idées que j'accueille à ce propos, que j'hospitalise, au sujet desquelles, qui sait ? je m'excite, soient dès maintenant des âneries pour un type qui est là-bas dans son observatoire, en Californie ou à Berlin.

— Tu ne peux quand même pas te tenir au courant de tout.

— Bien sûr. Pas plus que le trappiste ne peut se préserver d'un certain nombre de péchés par jour. Mais c'est en se donnant pour règle une espèce de perfection limite qu'on évite de devenir un ignoble mufle. En ça comme dans le reste.

— Il y a le danger de la dispersion.

— Tu te disperses autant en lisant ton journal. Et puis, quelle blague ! Quand on a un peu l'habitude, et le flair, je parie qu'il ne faut pas trois semaines au total par an — en partant, naturellement, d'une certaine culture générale — pour savoir quelles sont les principales idées mortes ou frappées à mort en tous les domaines et celles qui les remplacent.

— Attention. Ça ressemble à la mode.

— Aucun rapport. Je ne parle pas de la fluctuation inévitable des tendances. Si on renonce à la théorie de la nébuleuse de Laplace, parce qu'elle ne colle plus avec les faits, la mode n'y est pour rien.

Tout en parlant, Jallez rangeait ses papiers, les triait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... Ah ! Dire que je l'ai cherché je ne sais combien de fois depuis notre première balade. Tu te souviens ? Je t'ai parlé ce jour-là d'un article que j'avais copié. Pour ma délectation morose. Je ne pouvais plus mettre la main dessus. Il a été écrit à propos

de l'explosion de tourelle du *Latouche-Tréville*. Treize morts.

— Oui, j'ai lu ça dans le journal pendant les vacances. Je me rappelle même une interview, plus tard, du ministre Thomson, que j'ai dégustée dans le train qui m'amenait de Saint-Étienne...

— Ton interview de ministre n'était certainement que de la piquette à côté de ceci. Tu vas voir. Mais d'abord réfléchis une seconde à l'événement ; tel qu'il a dû être en réalité. Dans sa modeste réalité. Tu sors, comme moi, d'une année de caserne. Tu as fait des tirs. Aux manœuvres, tu as peut-être vu des soixante-quinze pétaradant pas très loin de toi. Tu peux donc te mettre sans trop de difficulté à la place de braves bougres de matelots qui servent une grosse pièce dans une tourelle. Ils pensent principalement à ne pas trop se faire engueuler. Or, à un moment, ce qui leur éclate dans la gueule, ce n'est pas la colère du quartier-maître, c'est le canon. Un point c'est tout. Eh bien ! tu vas voir ce qu'un académicien peut faire de ça. Lis tout haut, mon vieux. Je t'en prie.

Jerphanion prit le papier et lut :

« Les exercices de tir intensif, le maniement quotidien des matières explosibles...

— Tu trouveras des points de suspension, ça et là. J'ai coupé quelques redondances. Mais le sens est intact.

« ... Le maniement quotidien des matières explosibles... créent à la caserne, au polygone, sur le vaisseau école... »

— Il y a de la précision ! Le lecteur sent que notre homme parle de choses qu'il connaît ; que ce n'est pas du boniment.

« ... Sur le vaisseau école les périls que l'on ne courait autrefois que sur le champ de bataille. Le

soldat s'y jette avec une passion nouvelle... Non seulement il ne calcule pas le danger, mais il l'appelle... »

— Hein ?

« ... Ces tirs, où il dépense en prodigue sa force et son adresse, le grisent et lui sont un besoin ; il y voit une image de la sainte guerre... »

— Je te jure sur ma vie qu'il y a « sainte guerre » dans l'original.

« ... Et quand l'arme, en éclatant dans ses mains, le couche sur le sol... il croit de bonne foi qu'il tombe au champ d'honneur, frappé non par le projectile en quelque sorte parricide qui s'est retourné contre lui, mais par la balle ou le boulet de l'ennemi contre lequel « il y allait » de si bon cœur... Toutes les occasions, même celles à côté, lui sont bonnes pour verser son sang. »

— « Celles à côté ! » souligné dans le texte. Tu vois la signature ?

— Oui.

— Il faut aussi que tu te représentes cet éminent boulevardier, plein au demeurant de talent et de gentillesse, venant de porter sa copie, et tout satisfait, son chapeau haut de forme gris clair un peu incliné sur l'oreille, une canne à pomme d'ivoire et sa paire de gants dans une main, une fleur à la boutonnière, déambulant le long des terrasses, et se disant : « Est-ce que les gens me reconnaissent ? » Il faut que tu te représentes encore le lecteur douillet qui, le soir, les pieds au feu, avec quelques rots discrets de bonne digestion — une main devant la bouche — s'assimile cette prose. Quant aux treize cadavres, aux treize familles, aux treize tombes, tu peux te les représenter par-dessus le marché. Mais ce n'est pas indispensable.

Jerphanion n'avait pas encore vu Jallez avec

cette flamme du regard, cette vibration de tout le corps. Il en fut heureux. Il croyait Jallez non, certes, détaché ni sceptique, mais dominant les choses de trop haut, tirant ses pensées de trop loin, pour connaître une telle fraîcheur d'indignation.

« Je l'aime bien, se dit-il. Je me sens plus près de lui. Maintenant, j'hésiterai moins à me laisser aller. »

Jallez, ayant plié le papier académique, l'avait logé dans son portefeuille.

— Bon à relire de temps en temps. Quand il vous vient des molleses de conscience.

Puis il se pencha sur sa table, et d'un petit grattement du doigt, désigna une strophe dans la page ouverte :

Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots...

Jerphanion lut la strophe, fit une légère approbation de la tête, mais ne dit rien. Il craignait de se méprendre sur l'intention de Jallez.

— Eh bien ?

— Oui, c'est beau.

— Tu n'as pas l'air très convaincu ?

— Parce que je me demandais si tu n'établissais pas par hasard un rapprochement quelconque...

— Aucun, aucun. Je n'aime pas me rouler dans l'ordure, voilà tout. Et j'ai voulu brusquement changer d'air : « Va te purifier dans l'air supérieur... » Mais dis donc, en général, tu ne me sembles pas très emballé par Baudelaire. Tu le connais bien ?

— Je l'ai lu. Je ne puis pas dire que j'en aie vécu. D'abord, mon admiration pour Hugo m'a

certainement gêné... envers Baudelaire et envers d'autres.

— Moi aussi j'admire beaucoup Hugo. Ça n'empêche pas.

Jerphanion prit le recueil en mains, lut tout le poème de *la Chevelure*, reposa le livre sur la table, resta silencieux et songeur.

— Tu ne peux pas être insensible à l'extraordinaire beauté d'un morceau comme ça ?

— Non, bien sûr. Je m'interroge. Il y a des vers magnifiques. Je crois que ce sont les mêmes pour toi et pour moi. Il y en a d'autres que je trouve plus faibles. Je me dis malgré moi que les plus faibles nuisent un peu aux autres ; que chez Hugo, il y aurait eu autant de vers magnifiques, et pas, ou presque pas de vers faibles ; en tout cas, pas la moindre gaucherie. Et pourtant je me rends bien compte que pour toi les vers « magnifiques » de ce poème ont une qualité que tu ne retrouverais nulle part ailleurs ; qu'ils te font passer sur n'importe quoi ; qu'ils te mettent dans un état de grâce tel, que même les faiblesses prennent un rayonnement spécial, profitent de cette grâce. C'est bien un peu ça ?

— Tout à fait.

— Tu reconnais donc que ceci, par exemple :

Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde

ressemble beaucoup à une cheville, et même comme cheville, manque d'ingéniosité ?

— Oui... et que « l'ardeur des climats », l'« éblouissant rêve » et trois ou quatre autres élégances de cette farine font penser, isolément, aux médiocres élégiaques de la fin du XVIII<sup>e</sup>. Mais regarde :



Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond

Ces deux vers bout à bout. Et il y en a dix comme ça. L'éloge qui vient, c'est « densité incomparable ». Mais il a trop servi, et hors de propos... Exactement chacun de ces vers produit l'effet d'une série de décharges de sens intenses et rapprochées. Tout l'espace du vers est occupé, bondé immédiatement. Il n'y a plus le moindre vide, plus la moindre *absence de sens*. Ou, ce qui revient au même, on n'est pas obligé d'attendre qu'une seule « source de sens », qu'une seule « explosion de sens » finisse par occuper tout l'espace du vers, au prix d'une dilatation excessive, comme il arrive souvent, il faut bien le dire, chez Hugo. Et le miracle, c'est que ce résultat soit obtenu sans disparate — ah oui ! parce que la décharge rapprochée de significations qui se heurtent est un désastre — et sans trace d'obscurité ; au contraire. Le vers crève de signification lumineuse. Très important à noter. Un jour que nous aurons le temps de parler de la poésie qui a suivi, tu verras comme on a vite perdu la recette de ce miracle. Chez Rimbaud, chez Mallarmé, sauf tout au début, à la période où ils baudelaïrianisent, et même hugolisent, les décharges de sens trop rapprochées produisent, par des espèces d'interférences, l'obscurité. Or quand elle n'est pas un jeu pervers, ou une espèce d'abandon à Dieu, l'obscurité est une faiblesse. J'ajoute — autre raison de nous extasier ici — que lorsque, par hasard, un poète a l'invention assez drue pour faire tant de trouvailles distinctes dans l'espace d'un vers, c'est presque toujours dans l'ordre de la préciosité et des concetti. Ce devant quoi un esprit bien fait, loin de jouir d'une plénitude, se

sent agacé, proteste. C'est le cas des bons endroits de Rostand — que je ne méprise pas d'ailleurs, mais qui le plus souvent m'horripile, ce qui est tout autre chose. — C'est le cas des euphuïstes d'autrefois, en France, en Angleterre, en Espagne. J'ai essayé de lire du Gongora dans le texte. Je t'en reparlerai. C'est un numéro. En d'autres termes, je me demande très sérieusement si Baudelaire n'est pas le premier qui ait retrouvé dans les temps modernes une certaine intensité admirable dont on ne peut pas avoir l'idée si l'on n'a pas comme toi et moi fait du latin jusqu'à l'os. Réfléchis. Pas n'importe quoi de Virgile ou d'Horace, bien entendu ; mais leurs grandes réussites :

*Vides ut alla stet nive candidum  
Soracte, nec jam sustineant onus  
Silvae laborantes...*

et la suite, tu sais. Ou bien l'illustre, le dionysiaque :

*Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni  
Trahuntque siccas machinae carinas...*

Cette ode-là, tiens, tu ne peux pas croire dans quel état elle me met. Un peu comme la chose de l'*Arlésienne* (et Jallez fredonna les premières notes du chœur de la Pastorale : do, fa sol la si do, — do, do, do, do, do, do, do, do ré si do ré). L'état que Nietzsche n'a pas cessé de chercher toute sa vie, et qui lui a fait aimer Bizet, justement. Parce que même les *Maîtres Chanteurs*, avec leur grosse volonté de bonne humeur, n'en donnent pas la moindre idée... Mais c'est une autre question. Ce qui m'a fait penser à Bizet, c'est le mouvement dionysiaque. Pas la densité, bien entendu.

Jerphanion avait repris le volume des *Fleurs du Mal*, examinait un vers, puis un autre, laissant agir sur eux les paroles de Jallez comme un rayon sur des pierreries. Il ne suivait pas tous les contours de la pensée de son camarade, faute de certains points de repère. Mais il commençait à sentir la juste tendance de cette pensée, la façon dont enfin elle atteignait le but, et, la pointe dedans, vibrait. Il observait aussi : « Ce qu'il me dit là a une grande éloquence critique. Et je n'ai pas fait, une seconde, attention aux mots qu'il employait, ni lui. Règle universelle. Moi qui me pose souvent le problème de l'orateur. Obtenir le même effet, en traitant une question sociale par exemple, devant deux mille ouvriers. Même s'ils ne suivent pas tout, leur donner cette certitude que pas un instant ils n'ont été dupes d'un escamotage par les mots. »

— Oui, dit-il enfin ; j'ai l'impression de comprendre... ou d'entrevoir. Hugo donne bien ça quelquefois, mais rarement, je le reconnais. Racine, pas davantage...

— D'autant que je n'ai parlé que du sens. Mais il y a dans les sonorités la même plénitude. Une présence continue de la musique comme de la pensée. Ce qui fait qu'ensuite les vers faibles ont l'air d'une détente, d'un agréable soupir... Note que je ne veux rien méconnaître. Il se trouve qu'aux endroits où il est médiocre, Baudelaire se trouve fortuitement servi par ce qu'il y a de suranné dans son style. Hugo, dès qu'il n'est plus inspiré, risque de nous sembler vulgaire, à nous, parce qu'il parle la langue de nos jours. Les platitudes de Baudelaire se sauvent par leur petit air ancien régime. Elles font élégant ; *pour nous*. Je me rends compte de ce que ça comporte d'illusion, de précarité.

— Je te dirais bien autre chose. Mais j'ai peur que tu me trouves bête.

— Allez. Allez.

— Je n'arrive pas à croire qu'en poésie le sujet n'a pas d'importance.

— Tu as parfaitement raison.

— Je sens que ce doit être idiot. Mais souvent chez Baudelaire, le sujet m'indispose. Ou plutôt quelque chose qui participe à la fois du sujet et du fond.

— Tiens !

— Tu me trouves bête ?

— Non, je réfléchis.

— Je ne parle même pas de son cynisme, de son dandysme, de son affectation d'immoralité, et autres griefs que lui font les manuels de littérature. Ça me gêne peut-être aussi. Mais c'est de l'ordre des façons extérieures. Non ; je trouve que trop de ces poèmes sortent d'une émotion étroitement sexuelle. Ne crois pas que ma pudeur en soit choquée. Mais ça me les diminue. On se promène dans un univers vraiment très petit... Tu ne réponds pas ? Tu me considères comme une andouille de campagne ?

— Non. Je m'aperçois qu'à force de fréquenter ces poèmes, j'ai fini par ne plus sentir ce que tu dis ; et qui n'est pas contestable. C'est extrêmement curieux. Chose encore plus curieuse, nombre des admirateurs de Baudelaire que je rencontre me dégoutent ; et pas seulement par la façon dont ils en parlent ; non ; par leur manière d'être, la conception de la vie que je flaire chez eux ; par leur regard aux lueurs un peu maniaques ; par le relent de volupté moite et enfermée qui les accompagne. Or, ta réflexion m'oblige à convenir que ces types-là sont bien plus près que moi du sens des poèmes de Baudelaire, de leur

inspiration centrale. Franchement, ils sont bien plus baudelairiens que moi. Et pourtant l'admiration que je lui porte est loin de s'arrêter à la forme, je t'assure. (Bien que j'aie insisté tout à l'heure sur son style). Il est même à mes yeux le type du poète profond. Et quand je sors de le lire, mon « sentiment de l'univers » est empreint d'une sombre grandeur. J'en arrive à me demander s'il n'y a pas chez lui, même dans les poèmes les plus courts d'horizon — car il y en a d'autres, tu avoueras — un premier sens dont s'assouvis-sent les baudelairiens blafards, le seul, d'ailleurs, dont le poète peut-être ait eu conscience ; et un second sens, un second sujet, qui se dégage quand on a oublié le premier... Oh ! je n'aime pas beaucoup m'en tirer par des jongleries de ce genre... Ta remarque me trouble.

Elle les troublait tous deux, pour des raisons qui tenaient non pas à l'art, mais à leur vie cachée. Et leurs raisons, malgré quelque analogie, ne se ressemblaient pas.

Jallez passait, depuis des années, par une crise complexe qui atteignait alors l'un de ses points les plus remarquables. Il en était venu à considérer, avec une sévérité croissante, ce qu'il y a de sexuel dans notre nature, ce qu'il sentait d'âcrement sexuel dans la sienne. Il avait fini par frapper l'amour de suspicion, à la fois parce qu'il était trop clairvoyant pour ne pas discerner que même l'amour soi-disant pur recouvre la convoitise sensuelle, donc n'a sur l'autre que l'avantage de l'hypocrisie ; et aussi parce qu'il reprochait à l'amour de fermer l'âme qu'il occupe à des sentiments plus universels. Sans s'appuyer sur les mêmes motifs que l'ascétisme chrétien, il en était donc arrivé à un idéal assez voisin de libération à l'égard de la chair ; idéal dont il faisait d'ail-

leurs une affaire toute personnelle, se gardant d'y voir une règle recommandable au plus grand nombre. Si bien qu'il se rapprochait moins encore de la conception chrétienne — où l'impureté du laïque n'est tolérée qu'au prix d'une contradiction — que d'idées qui ont cours en Asie ; et qui font de la libération à l'égard de la chair l'exercice privilégié de quelques hommes, désireux d'acquérir certains pouvoirs, ou de s'élever à la sainteté. En ramenant son attention sur le caractère érotique de beaucoup de sujets baudelairiens, on lui donnait de l'inquiétude. S'était-il dupé lui-même au point de retrouver avec délectation, par le détour de la poésie, le monde de l'amour charnel dont justement il essayait, au prix de tant d'efforts, de s'évader ?

Quant à Jerphanion, il traversait, lui aussi, une période de chasteté complète, mais contre son gré. En quittant le régiment, vers la mi-septembre, il avait d'abord passé trois semaines dans le pays de ses parents : un bourg minuscule où la moindre incartade eût fait scandale. Depuis son arrivée à Paris, il attendait que le hasard le mît en relations avec une femme. Mais le hasard ne se pressait pas. Et si Jerphanion ne manquait pas d'impatience, il sentait lui manquer l'esprit d'entreprise. Paris l'intimidait. Sa qualité de provincial le rajeunissait à ses propres yeux de plusieurs années. La modeste expérience amoureuse qu'il avait pu acquérir ailleurs ne lui semblait plus valable dans les limites de la grande ville. Le monde féminin, tout baigné des prestiges de Paris, lui redevenait mystérieux, presque autant qu'il avait pu l'être pour l'adolescent Wazemmes au soir du 6 octobre. Il en résultait une nostalgie sensuelle, qui avait de l'amertume, et un sentiment d'infériorité qui venait, à divers moments

du jour, ralentir les élans de l'orgueil, agacer la rêverie ambitieuse. En réalité, ce qu'éprouvait Jerphanion devant les poèmes qu'on l'invitait à admirer, c'était une sorte de jalousie, et la gêne que donnent les allusions insistantes à des bonheurs dont on se croit, au moins provisoirement, écarté. La musique des mots ne les empêchait pas d'avoir un sens ; elle l'aggravait au contraire en y ajoutant comme une imitation des courbures de la chair, des caresses et des spasmes. « Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire », « Boucliers provoquants armés de pointes roses », « Tes nobles jambes, sous les volants qu'elles chassent », « L'élixir de ta bouche », « l'enfer de ton lit »... à chacune des pages il y avait ainsi des offres de chair, de l'odeur de cheveux répandus, de la salive de baisers. Un triomphe de la luxure, qui, certes, « à la clarté des lampes » de la thurne, n'eût pas mal continué les rougeoiments d'un ciel de novembre contemplé du haut des toits, si Jerphanion avait eu dans sa poche une lettre de femme avec une date de rendez-vous.

### III

#### UNE FOULE ET SON CHEF

Leur causerie les avait attardés. Quand ils arrivèrent au réfectoire, le dîner était commencé depuis quelque temps. En franchissant la porte, ils ne reconnurent pas le bruit habituel. Pourtant les trois promotions étaient là au complet, les littéraires dans la moitié droite de la salle, les scientifiques dans la moitié gauche. Dix à douze par table. A droite, des vestons luisants ; beaucoup de visages peu colorés, de bustes étroits. A gauche, des blouses crasseuses ; des peaux plus rouges ; quelques carrures de costauds ; plus d'une trogne de pharmacien de campagne. Partout des lignasses dépeignées et des pantouffles. Donc le nombre et l'aspect y étaient. L'odeur aussi, odeur de sauces, et de jeunes mâles. Non le bruit. Ce n'était plus ce gros roulement de rivière, où la vaisselle tinte dans le courant des voix. Il y avait, dans la rumeur, des inégalités, des sursauts, des pauses ; un silence total d'un quart de seconde, qui donnait une agréable anxiété ; parce qu'au lieu d'avoir devant soi un simple grouillement d'êtres, rassurant comme un spectacle naturel, tranquille



comme de l'herbe qui pousse, on croyait sentir un groupe tâter son pouvoir sur lui-même, une volonté faire un coup d'essai.

Au moment où ils allaient s'asseoir, Caulet quitta sa place, s'approcha d'eux :

— Vous allez vivre une minute solennelle ; il y a des chances.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ceci d'abord, qui confond l'imagination. Figurez-vous que nos thalas, dans l'état où je les avais mis, sont allés chercher des thalas scientifiques, pour leur faire constater la panne de lumière. Les autres sont venus, ont vu, n'ont rien compris. Preuve qu'un physicien, touché par la superstition, devient aussi stupide en face d'une ampoule électrique qu'un homme des bois. Bref, tous ces jobards sont entrés en ébullition contre le Pot — qu'hier encore ils appelaient M. l'Économe. — Ils ont propagé un esprit d'émeute, que je me suis gardé de contrarier. Comme le Cacique général, sans être un pur thala, a des sympathies obscurantistes, et que par chance le ragoût, ce soir, a une franche odeur de tinettes, nous sommes, messieurs, à l'instant qui précède un « Quel Khon au Pot ». Simplement.

Jallez et Jerphanion, à cette nouvelle, affectèrent une indifférence blasée. Mais ils entrèrent eux aussi dans l'excitation de l'attente. On leur annonçait le premier « Quel Khon au Pot » de leur vie de Normaliens. Ils avaient beaucoup entendu parler de ce rite légendaire, sans oser espérer en être les témoins avant des semaines, ou peut-être des mois. Le « Quel Khon au Pot » est une manifestation d'une gravité exceptionnelle, que foment le mécontentement de la masse, mais que peut seul déclencler le Cacique général, chef de la plus ancienne promotion de lettres. Et le

Cacique général, quelle que soit sa propre vivacité de caractère, ne lâche pas cette foudre sans avoir réfléchi. Il l'affaiblirait, et s'affaiblirait lui-même en la prodiguant. Il se sent un peu la responsabilité d'un pape sur le point de lancer une bulle d'excommunication, ou d'un lieutenant de dragons, un jour d'émeute, qui va commander un feu de salve.

Jallez et Jerphanion observaient, à plusieurs tables de distance, le Cacique général Marjaurie : une grosse face barbue ; un front assez haut ; d'épaisses touffes de cheveux noirs ; des yeux noirs aussi ; un sourire indécis du côté de la bouche, et du côté des yeux tournant à l'inquiétude. Candidat à l'agrégation d'histoire, il avait, le printemps précédent, préparé la licence de droit en quinze jours. Quand il serait débarrassé de l'agrégation, le doctorat en droit lui demanderait trois bonnes semaines. On lui prêtait des ambitions politiques. Un ministre, disait-on, le prendrait comme chef de cabinet. Quelques années plus tard, il trouverait tout chauds, dans le pays de sa famille, un poste de directeur de journal et un siège de député. Ses tendances se laissaient mal définir. Bien qu'il parût compter sur les puissants du régime pour se pousser, et qu'il n'eût pas la foi, on le croyait en coquetterie avec les démocrates catholiques. D'ailleurs cet ambitieux était un scrupuleux, et même un anxieux. Il faisait chaque jour plusieurs examens de conscience. Gros mangeur aussi, et, prétendait-on, coureur de filles.

— Regarde, dit Jallez, comme il a l'air embêté.

Et Jallez pensait : « La dimension des événements n'est pas ce qui les caractérise. Il y a des événements « semblables » comme les triangles. Un jour futur, quand ce gaillard-là sera ministre, il retrouvera exactement son gargouillis

intérieur de ce soir ; ces yeux qui demandent à l'opinion de lui faire violence, pour que l'esprit cesse de s'interroger. Il est en train d'agir comme ce jour futur, pour ce jour futur. Quelque grand événement de l'avenir se décide par préfiguration, en ce moment-ci. » Jallez en éprouvait un léger frisson.

Mais de son côté Jerphanion envoyait le pouvoir de Marjaurie. « Tenir une foule. Sentir qu'elle attend de vous l'autorisation de vouloir ce qu'elle veut ; que pour le moment sa force aboutit à une contraction qu'il se fait dans votre gosier, à un battement de vos paupières. » Jerphanion ne se disait pas que cette contraction et ce battement pouvaient être une sorte de supplice. Sa nature lui rendait plus facile d'imaginer les ivresses du commandement que ses angoisses.

Soudain, il se fit des « chut ». Puis un silence religieux. L'École, ventre à table, et mécontente du ragoût, comprit que le Cacique général allait fulminer enfin la colère des trois promotions.

Marjaurie, qui avait la voix ronde et chaude, énonça d'abord, amplement :

— Messieurs, un Quel Khon au Pot.

Puis :

— Un, deux, trois.

Alors les deux syllabes rituelles, proférées par les cent cinquante jeunes hommes, chacune des deux avec la même force, et sur un rythme aussi lent qu'un pas de parade, « Quel... Khon ! » formèrent deux hurlements successifs ou plutôt deux énormes coups de gong, que continua un fracas de grosses assiettes de bistrot jetées à toute volée contre le sol ; bruit si nourri et si prolongé que même ceux qui avaient crié le plus fort se demandaient avec un rien d'anxiété combien durerait le délire de leur propre multitude.

## IV

### ENFANCES PARISIENNES APPARITION D'HÉLÈNE SIGEAU

Vers dix heures, Jallez vit que Jerphanion levait la tête de dessus ses livres, et, les mains dans les poches, les jambes allongées, se renversait sur sa chaise. Il en profita pour dire :

— Je repensais à Baudelaire. Il y a toute une zone de sa poésie, que le baudelairien banal ne fréquente pas, et qui échappe à ton reproche.

— Les élévations mystiques ?

— Pas exactement. Il est trop facile de montrer qu'elles sortent de son érotisme. « Dans la brute assoupie un ange se réveille. » Non. Je pense plutôt au poète de Paris, des rues, des ports, au poète de grande ville moderne qu'il est tout le temps, même dans les morceaux érotiques. Songe à cette phrase étonnante, pour expliquer la naissance de ses poèmes en prose : « La fréquentation des villes énormes, et le croisement de leurs innombrables rapports. » C'est entendu, il se pâme sur une chevelure ; mais là-dedans c'est encore Marseille ou Alexandrie qu'il respire. Et puis il

y a d'autres fraîcheurs. Une façon de se rappeler... Tu connais ces strophes, par exemple :

Mais le vert paradis des amours enfantines,  
Les courses, les chansons..., les baisers, les bouquets,  
Avec les brocs de vins le soir dans les bosquets...

Relis-les, mon vieux. Hein ; qu'est-ce que tu en dis ?

— Évidemment, tout le passage a un très grand charme.

— Tu prononces ça du bout des lèvres.

— Mais non.

— Remarque, dans un sujet pareil, l'ampleur de l'accent, et la profondeur où ça nous atteint ! Mets, à côté, du Murger, ou même les *Chansons des rues et des bois*. Oh ! je ne dédaigne pas les *Chansons*, oh ! ni Murger. Murger, quand il dit juste, ce qui lui arrive, réussit à vous pincer le cœur. Mais tout de même ! Il est vrai que tu ne peux guère sentir tout ça.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il te manque une enfance parisienne. Où s'est passée ta toute première enfance ?

— Dans un village, sur la route du Puy à Valence, qui s'appelle Boussoulet.

— Dans la montagne ?

— Oui, entre mille et onze cents mètres. Sur un col. Ou plutôt à l'entrée d'un immense plateau.

— Tes parents étaient de là ?

— Mon père y était instituteur. Mais il est né dans l'arrondissement de Brioude, du côté auvergnat de la Haute-Loire. Ma mère est une vellave beaucoup plus pure, d'entre le Puy et les Cévennes. Son pays est à quinze kilomètres de Boussoulet.

— A qui ressembles-tu ?

— J'ai les yeux brun foncé de mon père. Je suis plus grand que lui. Mais c'est dans sa famille que j'ai pris ma taille. J'ai certains traits du visage de ma mère. Le menton, par exemple, le nez. J'ai beaucoup de son caractère aussi.

— C'était beau, là-haut ?

— Très beau, il me semble.

— Tu m'en parleras un jour, hein ? longtemps. J'ai besoin de me plonger dans une enfance comme la tienne. Je ne crois pas avoir la moindre ascendance montagnarde — sait-on jamais ?... En tout cas, j'éprouve pour la montagne un attrait extraordinaire. Pas pour la montagne à grand spectacle : cimes neigeuses en zigzag, glaciers roses, alpinisme. Non, pour la vie des gens dans la montagne. Pour les secrets, les intimités, les renfoncements séculaires de la vie en montagne. Dont par moi-même je ne connais rien.

— Tu es né à Paris ?

— Oui. De mère parisienne et d'un père de race très indécise. C'est un des rares points où j'envie les nobles. Ils connaissent leur généalogie. Un nom comme Jallez a une odeur méridionale.

— A cause du z ?

— Oui. On pense à Rodez, à Orthez, même à l'Espagne.

— Au lycée de Lyon, j'avais deux camarades au moins dont le nom se terminait en ez.

— Qui venaient d'où ?

— Du Dauphiné, je crois.

— De la montagne donc ? Plus ou moins. Mais je me demande si le z signifie grand'chose. Encore un cas que nous pourrions soumettre à Matruchot. Les employés d'état civil d'autrefois, au moment de transcrire un nom, devaient consulter

surtout leur esthétique personnelle. Il existe un **bourg de Vendée** qui s'appelle Jallais, deux l, a, i, s. Il se peut très bien que j'aie une ascendance par là. Mon père est né à Chartres. Mais son père à lui était voiturier, fils de voiturier. J'imagine une famille de voituriers émigrant, par étapes, de Vendée au pays Chartrain, par la vallée de la Loire. J'ai essayé d'obtenir des précisions là-dessus. Mais c'est incroyable comme les gens du peuple se foutent de ces questions. Leurs origines ne les intéressent pas. Pour eux, il y a des hommes et des femmes, plus ou moins bien faits, qui, à part ça, se valent, et qui s'accouplent au gré des circonstances.

— Ton père, qu'est-ce qui l'avait amené à Paris ?

— Son métier. Ou plutôt son avancement. Je t'ai dit qu'il est sous-directeur d'une agence du Crédit Lyonnais. Il avait trente-cinq ou trente-six ans quand je suis né, et il était à ce moment-là chef d'un petit service à l'agence centrale de Paris. Il avait débuté jadis, à la succursale de Chartres, comme infime gratte-papier. Lors de ma naissance, mes parents habitaient Cité des Fleurs, un endroit de Batignolles singulier, que j'ai revu depuis, mais dont je n'avais gardé à peu près aucun souvenir. Maintenant, ils logent avenue de la République. Ce qui a le plus compté pour moi, c'est la période intermédiaire. De l'âge de quatre ans à la première année de Cagne. Pendant tout ce temps-là, nous avons habité rue Blanche. Une des rues qui descendent de Montmartre vers le centre. Elle tombe place de la Trinité exactement. Nous étions dans la moitié supérieure de la rue ; donc plus près du boulevard extérieur que de la Trinité. Tu ne connais pas encore ce quartier-là ? Je t'y mènerai. Oh ! rien de remarquable.

Mais c'est quand on commence à être sensible à des endroits pareils, qu'on acquiert le discernement de Paris. D'ailleurs une des poésies, un des mystères des enfances parisiennes, ce sont ces déplacements, ces déménagements d'un quartier à l'autre, avec les changements de point de vue qui en résultent ; des subversions d'habitudes, d'autres séries de hasards.

— Les provinciaux connaissent ça aussi. Pense aux fils de fonctionnaires qu'on promène aux quatre coins d'un département. Et les fils d'officier, quand on trimbale leur père d'Épinal au Havre, et du Havre à Constantine.

— Je sais bien. Ce qui me paraît émouvant, dans le cas des enfants de Paris, c'est que justement ils changent de monde sans changer de « lieu ». A un quart d'heure ou une demi-heure près, ils savent qu'en marchant droit devant eux ils retrouveront la Porte Saint-Denis, ou l'Opéra, ou Notre-Dame. Mais dans une direction dont ils n'ont pas l'expérience. Ils vont voir avec étonnement toutes sortes de choses connues se ranger l'une derrière l'autre dans un ordre inconnu. Les sentiments aussi. Et tout ce qui forme la Société. Ils apprennent que tout ça peut se composer, se distribuer en perspective, de plusieurs façons. Je me demande si du même coup le remaniement intérieur qu'ils subissent n'est pas plus effectif. L'enfant dont le père est envoyé du Havre à Constantine... eh bien ! il en est quitte pour laisser désormais ses impressions de Constantine, son enfance de Constantine se déposer peu à peu au-dessus de la précédente, qui s'endormira. C'est de la sédimentation. Comme l'âme humaine ne cherche pas les histoires, comme elle est paresseuse, ce n'est pas elle qui empêchera cet enterrement paisible d'une époque par l'autre. Tandis



que nous, petits Parisiens, quand notre famille changeait de quartier, c'est comme si on avait rebattu les cartes. Où est « passée », la dame de cœur ? Oui, nous nous demandions où pouvaient bien être « passés » les morceaux de notre univers de la veille. Voilà le sens que « passé » prenait pour nous. Une autre espèce de présent, mais insaisissable. Un présent peut-être situé autre part. Quelque chose que pour l'instant nous « n'avons » pas, que nous ne découvrons plus autour de nous, qui nous est dérobé, mais qui soudain, d'on ne sait où, va ressortir...

Pendant qu'il disait ces derniers mots, sa voix se faussa un peu, trahit même une espèce de frisson. Il s'aperçut que depuis quelques instants une seconde pensée silencieuse faisait son chemin en lui. Une pensée encore voilée, mais déjà très émouvante. Il cessa de parler. Il se demanda :

« Que m'arrive-t-il ? Oui, tout au fond ? » Quelque chose tentait de revenir. De très loin. Quelque chose, justement, qui s'était longtemps, longtemps dérobé.

« Qu'est-ce donc ?... Pas ce que j'ai rompu, rejeté, il y a peu de mois... non... qui pourtant... non... Cela vient de beaucoup plus loin... de tellement plus loin... Oh ! Je sais... Je reconnais... Qu'est-ce qui a pu le faire revenir ? La strophe sur les amours enfantines ? Pas tant la strophe que le mot. Car l'atmosphère est tout autre... Mais n'est-ce pas, au contraire, parce que cela voulait revenir, que j'ai eu besoin de retrouver la strophe sur les amours enfantines ? »

Il osa, en lui-même, prononcer un nom. Ou plutôt, un nom, précédé de son prénom comme d'une fine étrave audacieuse, reparut peu à peu en écartant le brouillard, reparut lentement à la façon d'un navire qu'on croyait perdu, mais qui de-

mande le port, et à qui les barques laissent le passage.

« Hélène Sigeau ».

Comme ce retour était étrange ! Ce beau nom, si complètement perdu ! Depuis des mois, des années, on ne l'avait plus jamais vu glisser entre les lueurs du lointain. Jamais il n'était ressorti tout à coup de la foule d'une rue, de la porte d'une maison.

« Pourquoi revient-il ? »

« Hélène Sigeau. »

Jallez n'accepte pas tout de suite. Il marchand l'accueil. Il cherche hâtivement des méfiances, des refus ; pour un peu, des railleries. « Pure sentimentalité. Et de quelle classe ! Me voilà le cœur tout saisi, tout fondant ! » Comme si, à bord du navire, des mains, des mouchoirs s'agitaient, et qu'il ne fût plus possible, à ceux qui le regardent rentrer, de ne pas défaillir de bienvenue : « Hélène Sigeau ».

« Est-ce la peine d'avoir remporté, il y a si peu de temps, une victoire si difficile ! De m'être arraché, de toute ma force, à un grand amour adulte, pour en arriver à trembler comme ça devant le fantôme de cette tendresse d'enfant ! »

Jerphanion l'observe, avec une surprise discrète ; feint de prendre le trouble de son camarade pour quelque scrupule d'expression. Il essaye de lui venir en aide :

— Oui... j'entrevois assez bien... Il y a encore dans tout ça une subtilité... comment dire ?... nerveuse, qui me manque. Je n'ai pas en moi toutes les références qu'il faudrait. Mais je t'assure que je réussis tant bien que mal à profiter des tiennes.

— Vraiment ?... Tiens... si j'osais... pour ne pas rester dans du boniment tout de même un peu trop général... Mais tu vas peut-être sourire...

ou te méprendre... Pourtant tu as dû remarquer que je n'use pas à l'excès de la confiance strictement personnelle... Figure-toi qu'il me revient un souvenir... Oh ! si je lui attachais encore de l'importance, je n'en parlerais pas... Pas de cette façon. En soi, l'événement est infime. Mais c'est à replacer dans ce que je te disais de nos enfances à nous autres... Si je pouvais te faire sentir ce souvenir-là, avec ce qui l'entoure, l'auréole, le prolonge dans diverses directions, avec son « étoilement », tu aurais la clef de la musique un peu spéciale tout de même que le passé nous fait.

Jerphanion attend, avec trop d'amitié pour éprouver de l'impatience. D'ailleurs il respecte Jallez. Et s'il avait l'impression que Jallez va « se diminuer » en quelque façon, il préférerait ne rien entendre.

Quant à Jallez, il lutte contre son orgueil, contre sa pudeur. Mais surtout contre une envie de se confier qu'il n'a jamais connue à ce point, et qui est pleine de suspectes délices.

— Sois tranquille. Je n'ai pas l'intention de t'infliger un récit. Je trouve même que ce souvenir ne revient pas tout à fait au bon moment. On ne choisit pas. Il aurait dû se montrer un jour que nous aurions longé une rue bruyante dans le quart d'heure brouillé qui précède le crépuscule. Mais il se remontrera sans doute. Je voudrais pouvoir te dire alors : « c'est lui », et que le petit être, que je verrai surgir d'entre les mouvements de la foule, tu le vois de ton côté ; tu le vois surgir et disparaître. Que tu saches au moins à qui je ferai allusion.

Il laissa tomber la fin de sa phrase comme s'il renonçait à s'expliquer davantage.

Jerphanion observa doucement :

— Mais pour que je le reconnaisse, quand tu

m'en parleras, il faut pourtant que tu m'en dises un peu plus...

— C'est vrai. Eh bien, tâche, d'abord, d'apercevoir, assez loin, dans une lumière couverte, un visage brun et doré. Un beau visage. Des traits d'une perfection, d'un achèvement qui surprennent pour cet âge.

— Quel âge ?

— Le costume va te le dire. Une jupe qui atteint le genou ; une blouse à grand col marin ; des mollets nus. Le bleu du col est très clair, très lavé. Les mollets sont dorés comme le visage, et finement ponctués de brun, il me semble. Mais je reviens au visage. Les traits ont toute la fraîcheur de la quatorzième année ; mais pourtant leur dessin est déjà définitif. Une sorte de noblesse grecque : dans la courbe des sourcils, l'attache et la ligne du nez ; dans l'ovale d'une seule venue qui cerne la figure. Des yeux couleur de chêne foncé, un peu comme les tiens, mais plus grands, plus brillants et plus sombres. Une chevelure brune qui tombe, en ondulant, sur les épaules. Quelques taches de rousseur sur les ailes du nez et en haut des joues. Elle est debout devant moi, sur le sable d'un square ; une pelouse derrière elle. A la main, elle tient une corde pliée, tu sais, une corde pour sauter, avec des poignées de bois rondes. Elle s'en sert peu. Elle tient cela plutôt comme un éventail.

— Donc, une fillette ?

— Si tu veux. Mais avec une assurance, une tranquillité, un sourire de femme. Sans rien qui fasse vieux, sans ombre de fatigue ou de flétrissure prématurée, tu comprends ? Sans rien de trop renseigné, non plus. On lui aurait donné quinze ans peut-être, au lieu de quatorze. C'est tout. Je t'ai parlé de taches de rousseur. Ne les imagine

pas comme un défaut. Elles paraient son teint. Sa peau semblait en être d'une essence plus rare. Comme il arrive pour les bois précieux. Depuis j'ai dû plus d'une fois, sans m'en rendre compte, chercher sur de beaux visages ces taches légères, et être un peu déçu de leur absence. Quant aux cheveux, je sens maintenant qu'ils représentaient pour moi, outre la beauté de leur flot, une idée de richesse. Beaucoup de fillettes de ce temps-là — et ça n'a guère changé, je crois — portaient des cheveux nattés, surtout dans les milieux modestes. Cette chevelure abondante et offerte, qui eût mal supporté les promiscuités d'une école populaire, marquait donc à mes yeux un certain rang. Mais elle devait encore signifier la richesse de quelque manière plus symbolique. La générosité de la vie.

— Comment s'appelait cette petite ? Son prénom, veux-je dire.

— Hélène. Et Sigeau, de son nom de famille. Hélène Sigeau.

— Tu m'as l'air d'en avoir été bien amoureux, de ton Hélène.

— Je suis sûr que si j'allongais le bras, comme les buveurs que le médecin examine, ma main tremblerait. Dieu sait que je ne m'en serais pas douté il y a une heure.

— Elle était de ton âge ?

— J'avais quelques jours de moins qu'elle.

— Tu l'avais connue en jouant ? entre camarades ?

— Oui. Je ne sais plus trop. Elle avait une sœur, d'un an plus jeune, aussi jolie, si l'on veut, mais qui ne m'intéressait pas. Je crois me rappeler que cette sœur, très remuante, se mêlant à toutes les équipes, avait pour amie la sœur d'un de mes camarades. Nous avons dû être amenés à

faire ensemble, un jour, quelque partie de chat perché, ou de quatre coins.

— A propos, tu es fils unique ?

— Non. J'ai un frère, beaucoup plus âgé que moi. Presque aucun contact. Je te reparlerai de ça à l'occasion. Et toi ?

— Moi, je suis fils unique. Mais je t'ai interrompu.

— Donc... quand je cherche à ressaisir comment je l'ai connue, je ne retrouve pas un moment particulier... Je revois plutôt certaines de ses façons à elle ; une petite scène emblématique : moi passant dans une allée du square, à moitié courant ; elle qui s'efface un peu pour me laisser le passage, et qui sourit. Nous ne sommes pas encore camarades, mais elle sourit, avec une politesse et une indulgence de dame. Je nous revois très bien, moi la saluant, et elle me répondant d'une inclinaison de tête, sans que nous nous parlions encore. Non qu'elle fût, le moins du monde cérémonieuse. Mais elle était grande personne.

— Vous êtes pourtant devenus camarades ?

— Oui.

— Et ensuite ?

— Je passe sur les détails qu'on retrouve dans tant d'autres idylles de cet âge. Tu as dû connaître ça, plus ou moins, pour ton compte. Entre parenthèses, dans les vers que je te montrais, l'expression « amours enfantines » fait un son délicieux, mais n'est pas d'un emploi bien juste. Les « baisers », les « bouquets », les « brocs de vin dans les bosquets »... l'enfance est déjà loin. Baudelaire pense à des couples d'étudiants et de grisettes. Si j'aime ces vers, ce qui dans la vie y correspond me paraît d'une vulgarité assez pénible. Comme si, au lieu de causer ce soir dans notre thurne, nous étions attablés sous une tonnelle du

Moulin de la Galette avec deux modistes. Les rires trop faciles, un peu pour la galerie... les histoires d'atelier... la scie de café-concert au moment où le garçon apporte les canettes... moi, je me réfugierais immédiatement dans une méditation sur les nombres premiers ou sur la vitesse des étoiles... Hein ?

Jerphanion avait envie d'approuver, pour complaire à Jallez. Mais la conviction lui manquait. Il se contenta d'un sourire évasif.

— Bref, dans mon cas, il s'agissait vraiment d'amours enfantines. Avec toutes les délicatesses, tous les méandres de rêverie, toutes les étonnantes patiences dont est capable le cœur d'un enfant amoureux. Toute une chevalerie, qui fait, de ces années-là, le « moyen âge » de notre histoire individuelle. (Pour moi, rien n'a manqué à l'analogie ; pas même les vertigineuses complications mystiques.) Bien entendu, Hélène me terrorisait ; pas comme camarade — je jouais librement et gaiement avec elle ; — mais comme objet aimé. J'ai dû passer plus de trois mois sans lui dire un mot qui trahît mon sentiment. Je n'osais même pas la regarder avec tendresse, de peur de rougir. Tout ça est très connu. Je n'insiste pas. Pourtant, il vaut la peine de remarquer à quelle paralysie de l'esprit ce respect religieux peut conduire. Je me rappelle un jour chez elle. Sa mère avait invité la mienne. Ces dames causaient dans une pièce. Nous jouions dans une autre, qui était le salon, je crois. Il y avait, outre Hélène et moi, sa jeune sœur Yvonne, et la bonne. Je souffrais depuis longtemps de l'envie de me déclarer. Le fait que nous n'étions pas seuls dut me donner de l'audace ; de l'ingéniosité aussi. Je ne sais comment j'en vins à dire que je pouvais deviner les secrets et faire des prédictions en lisant dans les cartes. (Je n'avais

pas la moindre idée de cet art fallacieux.) La bonne, toute flambante de curiosité, me supplia d'essayer avec elle. Hélène, Yvonne et moi, nous nous étions accroupis à même le tapis du salon. A droite, assise entre deux fenêtres, la bonne, anxieusement penchée vers nous. J'improvisai, sur le tapis, une cartomancie toute personnelle. Il doit y avoir un génie de ce métier qui vient à votre secours. Je sus parler d'un jeune homme, d'un mariage futur, d'un deuil aussi, mais pas dans l'entourage tout proche. La bonne jura que c'était prodigieux. Vint le tour d'Hélène. Je lui dis :

— Quelqu'un vous aime.

— Beaucoup ?

— Oui. Les cartes disent « beaucoup ».

« Ma voix devait s'altérer déjà.

« Hélène reprit :

— Est-ce que je l'aime aussi ?

— Je vois dans les cartes que vous aimez quelqu'un. Mais pour que je vous dise si c'est le même, il me faudrait une indication.

— Une indication ? De moi ?

— Oui.

— Mais sur quoi donc ?

« Elle me regardait, souriait, sans airs provocants ; même sans coquetterie. Avec l'attention gentille et sérieuse qui lui était habituelle. Mes sentiments devaient être fort apparents. Mais je les croyais enfouis dans un abîme. J'eus la force de répondre :

— Sur celui auquel vous pensez.

« Je t'ai dit que je rougissais très facilement à cette époque. Si facilement que j'en étais épouvanté d'avance, et que ça contribuait beaucoup à me rendre timide. Mais ce jour-là l'excès même du péril où je me jetais m'empêcha de rougir.

« Hélène réfléchit un peu, tandis que le sourire



persistait du côté des yeux ; dans la région des charmantes taches de rousseur. Puis :

— Je ne veux pas vous dire le nom. Mais je vais vous dire par quelle lettre il commence. Regardez.

« Et de la pointe de son ongle, elle traça posément et distinctement la lettre P sur le tapis.

« Eh bien, tâche de concevoir ce phénomène extraordinaire. J'avais naturellement suivi le tracé de l'ongle, avec autant d'anxiété qu'une sentence, et reconnu la lettre. Mais toute ma pensée fut : « Moi je m'appelle Jallez. Mon nom à moi commence par un J. » Je ne me rappelle pas au bout de combien de temps je me fis la remarque qu'en outre je m'appelais Pierre ; qu'au square tout le monde — et d'abord Hélène — m'appelait Pierre. Mais il n'en jaillit dans mon cœur aucune illumination. Il devait être trop tard. La déception avait déjà mordu trop loin. L'effet total fut un état de doute fluctuant, où l'anxiété, l'ironie envers moi-même avaient autant de part que les imaginations favorables. J'ai toujours manqué de fatuité à un degré qui n'est pas permis.

— Mais ta petite Hélène qui venait de te faire en somme un aveu si gracieux, elle a dû ne rien comprendre à ton attitude, être déçue de son côté ?

— Je ne sais pas. Je ne me rends pas compte. Pendant l'heure qui a suivi, j'étais trop tourné vers mon inquiétude pour observer quoi que ce fût au dehors. Mais tu ne trouves pas que cette stupeur de l'intelligence — chez un garçon qui était, je puis bien le dire, le contraire d'une bête — est assez énigmatique ?

— C'est une forme de timidité.

— Oui. Mais c'est vite dit. Je voudrais y voir plus clair. Par moments, je crois comme toi à

des explications toutes simples, qui s'accompagnent rétrospectivement d'un sourire apitoyé. A d'autres, je cherche des raisons plus lointaines. Je me sens porté à admettre, en nous, des clairvoyances, une idée mère de notre destin, une sagesse infiniment compliquée, presque tortueuse, qui ne prend pas la peine de se justifier... Tiens aussi... on a souvent observé ce qu'un amour d'enfant ou d'adolescent, je ne dis pas seulement peut garder de pureté, de chasteté, mais peut en introduire, en restaurer chez celui qui l'éprouve. La banalité du fait ne lui enlève rien de son caractère étrange. A l'époque où j'ai connu Hélène, j'étais plongé dans les tourments de la première puberté. Assailli par mes pensées, qui étaient souvent d'une âcreté insoutenable, et par les conversations de camarades, qui étaient d'une précision ordurière. Tu te rappelles ça. Le voisin de classe qui vous conte avec minutie, d'une voix chuchotée, les circonstances, les précautions, le confort raffiné de ses assouvissements solitaires. L'autre qui vous parle de sa sœur, des privautés qu'il prend avec elle, sous prétexte de développer des photos dans un cabinet noir. Un autre, qui vous propose une réunion avec trois ou quatre amis, dans sa chambre studieuse, dont les parents respectent l'isolement, réunion qui permettra des comparaisons, des épreuves, des démonstrations de procédés... J'avais du dégoût pour les plus maniaques d'entre eux. Mais il faut bien avouer que ce clapotis perpétuel d'érotisme, joint aux excitations de la rue, aux lectures, et au travail profond de la chair, ne laissait intacte à peu près aucune région de la sensibilité. Le premier effet de mon amour pour Hélène fut de créer une zone préservée : tout ce qui, précisément, se rapportait à Hélène. Quand je la voyais, quand je pen-

sais à elle, j'étais nettoyé de toute idée luxurieuse. Sans le moindre effort. N'est-ce pas déjà surprenant ?

— Tu me diras que j'en reviens toujours à ça. Mais ne crois-tu pas que ce soit encore un aspect de la timidité ? Sans être moi-même spécialement timide, j'attribue à ce sentiment-là dans la vie plus d'importance qu'on ne le suppose. Tes rêveries sensuelles, comme celles de la plupart de tes camarades, se développaient en l'absence de la femme. En l'absence de l'objet du désir. Audace illimitée. L'objet paraît. Toute audace s'évanouit.

— Dans les actes, soit.

— Même dans les pensées. Même les pensées prennent la fuite. Je sais bien qu'au fond ça n'explique rien. Tu me diras : « D'où vient la timidité ? »

— Oh ! On pourrait répondre : de l'excès de pensée, justement. Il y a des caractères plus timorés que d'autres, c'est certain. Mais toute question de caractère à part, le seul fait de penser beaucoup à une action avant d'avoir l'occasion de l'accomplir suffit déjà à vous paralyser. Parce que la pensée, dans son mécanisme même, est d'abord un système d'empêchements et de coups de frein. Si nous rêvions pendant des années à la première cigarette, aux délices, aux ivresses, au spasme de la première cigarette... quand on nous l'offrirait, il est probable que nos dents se mettraient à claquer. Peut-être fondrions-nous en larmes. Or, c'est en matière amoureuse qu'on accumule le plus de pensées avant d'avoir l'occasion d'agir. Et ce sont les hommes habitués à produire beaucoup de pensées, fût-ce par le seul effet de leur apprentissage, qui risquent d'être les plus timides de tous. Pour qu'un intellectuel attrape du culot, il faut qu'il se décide à faire certaines actions sans y

penser autrement que le premier couillon venu. Tu vois donc que je te donne largement raison quant à l'importance de la timidité. Mais là c'est autre chose. Si à l'époque dont je parle, je m'étais trouvé enfermé soudain dans la même chambre, par exemple, qu'une jolie servante rose et potelée, d'attitude peu farouche, oui, j'aurais sans doute été saisi d'une timidité lamentable, et hors d'état de réaliser sur elle un seul de mes rêves luxurieux. Mais je n'aurais pas pris un instant ma déroute intérieure pour une inondation de pureté. On n'est pas bête à ce point. Tout au plus aurais-je peut-être essayé de me faire croire que la servante n'était pas si jolie que ça, ou qu'elle était sale et mal élevée, ou que l'aspect de la chambre me répugnait. Je me rappelle quand je me trouvais dans une réunion quelconque où il y avait des femmes adultes, plus ou moins appétissantes. Elles aussi m'inspiraient une crainte extrême. Je me sentais incapable de la moindre liberté à leur égard. Mais je t'assure que même en leur présence, sous leurs yeux qui apercevaient distraitement en ma personne un petit jeune homme sage et travailleur, mes pensées ne se privaient de rien. Je n'étais pas dupe de ma concupiscence, ni de ses allures piteuses. Absolument rien de pareil en face d'Hélène.

— Parce qu'elle était de ton âge...

— L'idée de Schopenhauer?... la nature, par esprit de compensation, veut que les adolescents désirent les femmes mûres et que les vieux messieurs courent après les fillettes ? Je reconnais que mes convoitises s'allumaient plutôt à des femmes sinon mûres du moins adultes. Mais les pensées aussi qu'il m'arrivait de donner aux gamines manquaient entièrement de pureté, chaque fois que l'émotion de l'amour ne commençait pas à pa-

raître. Car j'avais eu des commencements d'amour pour d'autres qu'Hélène...

— Alors quoi ? Quelle est ton idée de derrière la tête ?... Une réhabilitation de l'amour « éthéré ». C'est du romantisme, comment dire ? le plus printanier. Je ne croyais pas que des vues si... enfin si peu modernes trouvaient grâce devant toi.

— Mais non ! D'abord je n'ai aucune idée de derrière la tête. Et si j'en avais une, elle serait bien différente. Tu m'aurais interrogé là-dessus il y a une heure, que je t'aurais dit ma conviction intime ; que tout essai d'amour chaste, d'amour détaché du désir sexuel, est une comédie. A faire semblant de maintenir l'amour dans le pur échange sentimental, on commet un mensonge qui se retourne finalement contre vous. Je suis très net.

Jallez avait répondu avec beaucoup de vivacité. Il avait même eu un mouvement agacé de tout le visage.

— Alors ?

— Alors, il y a une heure, je ne me souvenais pas d'Hélène Sigeau. C'est un fait qu'au milieu des troubles, des ardeurs amères de mes quatorze ans, mon amour pour Hélène Sigeau créa une région de pureté et de sérénité. Au début, région circonscrite. Il y avait un garçon tourmenté, qui rêvait d'accouplements, et qui entendait, sans assez d'horreur, ses camarades détailler des ordures. Il y avait un autre garçon, que la présence ou la pensée d'une petite fille, aux cheveux retombants, aux yeux bruns, aux fines taches de rousseur, mettait dans un état d'exaltation transparente. Doublement qui a duré jusqu'au jour de la lecture dans les cartes, et de l'initiale tracée sur le tapis. Je t'ai dit que même à la réflexion j'avais

hésité à prendre pour moi l'aveu d'Hélène Siegeau. Il n'en résulta pas moins un exhaussement brusque de mon amour. Et mon envahissement total par la pureté. D'autant plus curieux que le doute persistait, que je ne m'abandonnais pas à la joie. On n'imagine pas sur quelles combinaisons de sentiments, subtiles et fragiles, un enfant de cet âge-là peut vivre. Par exemple, je revoyais à tout instant la scène du tapis, l'ongle traçant la lettre. Je n'en conclusais rien de catégorique. Mais pourtant j'avais le sentiment qu'une nouvelle période de mon amour venait de commencer. Celle de l'amour partagé ? J'étais trop loin d'oser y croire. Celle de l'amour avoué ? Même pas. Je n'étais nullement sûr qu'Hélène, en m'entendant lui dire que quelqu'un l'aimait, eût deviné que je lui parlais de moi. Qu'y avait-il donc de nouveau ? Le fait qu'entre nous la question de l'amour avait été posée ?... Mais la formule est encore trop grossière. Il faudrait, pour rendre la situation avec autant de nuances que je la sentais, imiter dans le langage du cœur ces expressions savamment ambiguës, que les mathématiques emploient pour traduire des vues mobiles de l'esprit. Dire par exemple qu'en me laissant aller d'une extrémité à l'autre de ma rêverie amoureuse, j'étais forcé maintenant de passer par une vision : « Hélène traçant mon initiale sur le tapis » ; et qu'à ce passage correspondait bon gré mal gré un moment de confiance, une valeur positive de la joie, si instable fût-elle. Ou si tu préfères, parmi les significations que j'avais le droit de donner à la scène de ce jour-là, parmi les « solutions » qu'elle admettait, il y en avait une qui était l'amour partagé. Elle était peut-être la moins probable. Mais entre certaines limites, pour certaines valeurs des gestes et des paroles d'Hélène, elle était

« vraie ». Je te jure que je ne cherche pas à alambiquer. Ce que je dis reste bien au-dessous de la souplesse, de l'élasticité que la chose avait dans mon cœur.

« Donc, je me purifiais sans réserve, et sans qu'il m'en coûtât, pour le cas privilégié où la lettre tracée dans l'étoffe du tapis eût voulu dire mon nom. J'avais l'impression qu'il venait de se construire quelque part, dans une région qui me dominait, un édifice provisoire, merveilleusement idéal, qui se serait écroulé ou évanoui si j'avais cessé d'en être digne.

Jallez s'arrêta un instant. Jerphanion lui demanda :

— Mais tu n'as rien fait pour sortir d'incertitude ?

— Pas tout de suite. Je devais avoir peur d'être détrompé. Peur aussi, peut-être, d'aller trop vite. Et j'avais bien raison. Ces choses-là ne se vivent pas deux fois. Je m'en aperçois maintenant. Ou si l'on tente, malgré tout, de les recommencer, on ne les réussit plus... Mais ce n'est pas de cela, qui aurait pu se passer aussi bien à Quimper ou au Puy, que je voulais te parler... Non, je songeais à ce qu'il y avait eu de mystère parisien dans ces amours enfantines.

« Un soir... je revois ça dans une saison comme celle-ci, un peu moins avancée ; ou peut-être dans la partie du printemps qui y répond par l'aspect de la lumière. C'était très peu de jours après la scène des cartes. Je ne pouvais plus supporter d'attendre, pour revoir Hélène Sigeau, toute une semaine et l'incertitude d'une rencontre au square. Elle était élève à l'École Edgar-Quinet, rue des Martyrs. Sortait-elle de classe chaque jour à la même heure, ou avait-elle un cours supplémentaire ce soir-là ? Oui, c'était ça plutôt. Je

ne me rappelle plus comment je m'y étais pris pour le savoir. Bref, j'avais eu très largement le temps de venir de Condorcet, et même de flâner dans les rues. Il devait être au moins cinq heures. Je me postai d'abord contre une porte du cirque Fernando. Mais l'endroit n'était pas favorable. Ce jeune garçon, juste en face de la sortie d'une école de jeunes filles, était on ne peut plus suspect. Il y avait sur l'autre trottoir quelques mères de famille, quelques bonnes, mais très peu. Donc, ce ne devait pas être l'heure ordinaire de sortie. Je quittai mon abri. Je redescendis jusqu'au coin de la rue des Martyrs et de l'avenue Trudaine. Je m'arrangeais pour marcher lentement, avec de petits arrêts, des retournements aussi naturels que possible du côté de l'école. Je revois en ce moment les arbres de l'avenue, la lumière d'un bec de gaz, la région de l'école assez ténébreuse, avec la clarté seulement qui s'échappait de la porte. Beaucoup d'ombres, ça et là, tout à l'entour. Beaucoup de molles profondeurs d'ombre. Des fiacres qui remontaient ou redescendaient la rue, avec leurs lanternes ; des passants. Un mouvement de ville pas très serré, mais que ces mélanges bougeants de lumière et d'ombre contribuaient à épaissir, à rendre confus. Hélène allait sortir ; mais je n'étais pas certain que ce mouvement de ville me la laisserait apercevoir juste à la minute qu'il fallait, ne me la déroberait pas, ne me la prendrait pas... Est-ce que tu te représentes bien l'amoureux de quatorze ans, sur son trottoir, se déplaçant avec inquiétude, évitant lui-même d'être aperçu, et qui se demande s'il va pouvoir saisir à trente pas de distance, à travers ces flottements de la rue, le petit être dont l'apparition lui est indispensable ? Pense que s'il ne se retourne pas à temps, s'il



se laisse tromper par d'autres silhouettes, brouiller le regard par les feux d'un fiacre qui passe, il n'y aura plus rien. A quelques secondes près, il sera trop tard. Et il restera là sans même être sûr, au début, qu'il est trop tard. Quand enfin il s'en rendra compte, il considérera l'avenue à sa gauche, la rue descendante, la montée vers le boulevard, les masses d'ombre où glissent des lumières, le mouvement de ville qui n'aura pas cessé, Paris, sans limites dans le soir, où le petit être qu'on attendait s'est évanoui. Est-ce que tu pressens le genre de serrement de cœur qu'on est forcé d'avoir, même sans être plus vibrant que d'autres, et qui fait que les détresses comme les douceurs d'enfants de Paris peuvent ne ressembler à aucunes ?

— Ainsi, tu l'avais manquée, ce soir-là ?

— Non, pas ce soir-là. Plus tard, oui. Et j'ai gardé de ces attentes déçues une impression, que d'autres circonstances plus graves, dont je te parlerai peut-être un jour, n'ont fait qu'accroître : celle d'être bordé à tout moment par une immensité, qui, pour nous être familière, n'en est pas moins prête à nous prendre ce que nous aimons sans que nous sachions si elle nous le rendra. Et il faut pourtant que nous attendions qu'elle ait le caprice de nous le rendre. Comme la mer peut-être un jour rejette ce qu'on y laisse tomber. Il n'est pas question de fouiller nous-même tant d'inconnu... d'en venir à bout.

(Jerphanion rapprocha cette impression de celle qu'il avait eue sur les toits de l'École. L'idée était tout autre ; mais le frisson était du même ordre.)

Jallez continua :

— Tu comprends : je savais l'adresse d'Hélène. Je n'avais pas pour le moment la crainte formelle de ne pas la retrouver, même si je la

manquais. Mais l'impression que j'évoque est plus forte que les raisons particulières qu'on a de se rassurer. Elle s'apparente aussi aux présages.

— Lors de notre première balade, je t'ai parlé de « grande-villè » avec un trait d'union. Tu te souviens ? Ce que tu me dis là, n'est-ce pas éminemment une anxiété de « grande-ville » ?

— Et d'enfant de « grande-ville ». A coup sûr... Donc, ce soir-là, quand Hélène a franchi la porte de l'école, dans la lumière du vestibule prolongée sur le trottoir, son cartable sous le bras, je ne l'ai pas manquée. J'ai réussi à ne pas la perdre des yeux, tout en m'effaçant moi-même dans une ombre. Elle était avec deux de ses camarades. Les trois fillettes coupèrent la rue des Martyrs dans la direction de l'avenue. Hélène avait une courte pèlerine dont les pans étaient rejetés en arrière. Un béret, à bords larges. Ses cheveux flottants. Je ne l'avais jamais vue ainsi à distance, le soir, dans une lumière de rue. Je ne voulais pas qu'elle me vît.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Plus par délicatesse, il me semble, que par timidité. Je craignais que cette façon de la relancer ne lui parût vulgaire. Je n'eus pas trop de peine à me dissimuler, parce qu'elles causaient toutes trois. A mi-voix d'ailleurs, sans éclats de rire. Je réfléchis maintenant qu'Hélène racontait peut-être la scène des cartes... Elles avaient pris le trottoir gauche de l'avenue. Je les suivais de loin.

— Tu avais l'intention de les aborder ?

— Je ne sais pas... Plutôt l'espoir que le hasard m'aiderait, que je serais vu malgré mes précautions. Je les suivais de beaucoup trop loin. A cause des gens, cette fois. Je ne voulais pas être le collégien classique aux troussees de trois éco-

lières. Ce qui m'a souvent choqué, dans les démarches de l'amour, c'est la difficulté qu'elles ont à ne pas être ridiculement transparentes pour le premier venu... Quand les fillettes furent à la hauteur du square d'Anvers, l'une d'elles se détacha du groupe. Ce n'était pas Hélène. Si Hélène était restée seule, peut-être la proximité du square où nous avions nos souvenirs m'eût-elle donné l'audace de la rejoindre. Mais elle prit par la rue Turgot avec son autre amie. Ce que je revois ensuite, c'est un carrefour ; avec ces croisements de reflets, de passants, de véhicules, de souffles d'air noir, qui déjà par eux-mêmes vous communiquent un rien de tournoiement intérieur et d'incertitude. Mais je suis là, moi, interrogeant le crépuscule de tous les côtés. Les deux silhouettes ont disparu. J'ai perdu un peu de temps à hésiter, à fouiller les perspectives, qui, à quelques pas, devenaient indéchiffrables. Puis, je me suis mis à courir, devant moi, pour atteindre le plus vite possible un coin de rue, aux abords de Saint-Vincent-de-Paul, où j'avais des chances de voir Hélène passer, si elle rentrait chez elle par le plus droit. Je me suis posté dans le renfoncement d'une porte d'immeuble. Un réverbère à potence, dressé tout près de la porte, m'éclairait beaucoup trop. J'ai connu pendant ces dix ou quinze minutes plusieurs des souffrances principales de l'amour. Mon tourment n'avait aucun rapport raisonnable avec ce qui était en jeu. Mais l'idée que j'étais sûr de revoir Hélène de toute façon restait sans force. J'ai appris ce soir-là qu'un des caractères profonds de l'amour, quand rien d'étranger ne s'y mêle, est de se comporter comme si le temps allait finir. Soudain, je vis Hélène arriver toute seule, sur le trottoir d'en face. Je n'ai essayé ni de me dérober davantage dans l'enfoncement de la porte,

ni de me montrer. Elle passa sans m'apercevoir. Elle pouvait si peu se douter de ma présence sous cette porte. J'eus le temps de bien reconnaître ses cheveux flottants, les pans de la pèlerine qui dégageaient ses bras, son cartable, son profil.

— Tu n'as pas continué à la suivre jusque chez elle ?

— Non.

— Tu ne t'es pas dit qu'elle t'échappait de nouveau ? Et par ta faute ?

— Non. Je devais être un peu brisé.

— Mais, après ?

— Après ?... Oh ! En voilà assez pour ce soir.

— Tu me diras bien la suite ?

Jallez parut se défendre :

— La suite... Mais encore une fois, il n'a jamais été question de t'infliger un récit. La matière serait vraiment trop mince. Je t'ai cité des impressions qui me revenaient, à propos de quelque chose de plus général, dont nous parlions.

— Mais d'autres, de la même... série, peuvent te revenir.

— Nous verrons ça... Si l'occasion se présente... Un jour que nous longerons une rue, comme je t'ai dit.

— Pourquoi pas maintenant ? L'atmosphère de la thurne est très propice. C'est toi qui l'as créée. Les fantômes, je t'assure, s'y sentent très bien.

— Non. D'abord, maintenant, j'ai envie de me coucher.

— Si tôt que ça ? Il n'est même pas onze heures.

Jallez rangea ses papiers, ses livres.

Au bout de quelques minutes, Jerphanion, après avoir hésité et souri, lui dit :

— Tu es grand dormeur, toi ?

- Oui. Comme tu as pu le constater.
- Pas tellement. D'habitude, tu as l'air de veiller avec plus de facilité que moi. Et tu as moins de mal à te lever. Figure-toi que ce matin — il était huit heures quinze — Dupuy a frappé discrètement à ma porte, pour m'avertir.
- Lui-même ? Tiens. C'est drôle.
- Et tu rêves beaucoup ?
- Oui.
- Tes pensées d'avant le sommeil influent sur tes rêves ?
- Quelquefois.
- Au point de se continuer de plain-pied dans les rêves ?
- Dans certains cas peut-être. Mais pourquoi me demandes-tu ça ?
- Pour rien.

## V

### QUINETTE REMUE DES SOUVENIRS

Quinette regarde le réveille-matin qu'il a placé non loin de lui, de biais, sur son buffet de cuisine.

« Onze heures cinq. J'aurai fini dans un petit quart d'heure. Les ouvertures sont bien closes. Mais on ne sait jamais. Un rais de lumière peut filtrer. Tout à fait inutile qu'un voisin s'étonne. Je me donne jusqu'à la demie, dernière limite. »

Il est debout devant son fourneau. Il tient une planche incurvée, peinte en noir d'un côté, doublée d'un calicot rayé de l'autre. Des effilochures pendent de l'étoffe.

Deux autres planches de même forme sont posées sur le sol, appuyées au mur. Le feu flambe à travers une braise abondante. Quinette achève de brûler la malle de Leheudry. Il n'en reste plus que ces trois morceaux de couvercle.

Voilà plusieurs semaines qu'il poursuit, de soir en soir, la destruction des derniers vestiges de Leheudry. Sans aucune hâte ; bien au contraire. Il a commencé par le contenu de la malle. Chaque jour, il a prélevé sur le tas deux ou trois objets, avec des hésitations, et de la réflexion, bien qu'il

n'eût pas conscience d'appliquer une méthode. Par exemple : une chemise, un faux col, une seule chaussette. Ou bien un foulard et une flanelle. Chemin faisant, il s'est aperçu de certaines difficultés de détail. Il en a tenu compte pour régler la suite de sa besogne. C'est ainsi qu'en fourrant dans le foyer, morceau par morceau, la première flanelle, il a compris, avant que la flamme ne l'eût mordue, que les boutons ne brûleraient pas. Et ces boutons, qui avaient tous la même petitesse, à peu près le même aspect nacré, se sont comportés d'une manière différente. Les uns se sont gonflés dans le feu, sont devenus friables, ont éclaté en lamelles. D'autres se sont contentés de roussir, avec une sorte de bourgeonnement. Le plus agaçant était leur tendance à glisser entre les braises pour aller se perdre dans la cendre. Des boutons de gilet, faits d'une matière analogue au bois, mais plus dure ; des boutons métalliques de ceinture de pantalon, ont donné lieu à d'autres remarques. Quinette a pensé résoudre la question des boutons en les découplant de l'étoffe, pour les conserver ensuite dans une boîte, ou les jeter aux ordures. Mais il a renoncé à cette solution paresseuse. (Il se peut que le danger soit infime. Ou même nul. Mais l'esprit ne doit pas tolérer de gauchissement dans l'exécution de ce qu'il a décidé.)

Quant à l'extrême lenteur de l'opération, Quinette l'a justifiée par des arguments d'apparence raisonnable. Pas de fumées prolongées, d'une épaisseur suspecte, sentant trop le roussi. Pas de cendres trop volumineuses dans la boîte à ordures. En cas de surprise, pouvoir affirmer qu'on brûle simplement deux ou trois chiffons...

Mais Quinette obéissait à des motifs plus secrets, qui avaient pour caractère commun de ten-

dre à un bien-être. Chaque soir c'était un moment agréable que celui où il venait choisir dans la malle les objets qui allaient périr. Agréable aussi le tisonnement du feu. Agréables les difficultés inopinées à résoudre. (Le jour, par exemple, où, ayant découvert au fond de la malle une vieille brosse à dents, il avait affronté soudain le problème de la destruction des os.)

Plus encore, Quinette avait de la peine à se détacher de l'événement considérable qu'il avait vécu. Il cherchait à prolonger l'exaltation du 14 octobre. Il pouvait dans une certaine mesure l'entretenir par le retour des pensées. Mais les pensées reviennent bien mieux quand une action les appelle. Chaque soir, en maniant un col, une cravate, il lui semblait recommencer les préparatifs de ce grand jour. Chaque geste le rapprochait du moment pathétique. Brusque montée de la flamme ! Chaque soir Quinette s'appêtait à tuer Leheudry.

Plus d'une circonstance l'aidait dans cette célébration mystérieuse. Le moindre de ces objets avait été porté par Leheudry, lui avait servi, était resté en contact avec sa personne. Sans avoir là-dessus quelque croyance particulière, le relieur sentait bien que l'existence de Leheudry durait dans ces objets d'une certaine façon. Il y avait même l'odeur ; une odeur vivante. La doublure crasseuse d'un gilet. Une ceinture de flanelle. Du linge qui n'avait pas été blanchi. Quinette y touchait avec un dégoût d'homme propre. Il en pinçait une extrémité entre deux pointes de doigts, et portait la chose de la malle au foyer, en l'écartant de son corps et en serrant les narines. Mais l'odeur de Leheudry s'élevait quand même, s'installait dans la pièce étroite, comme une présence. Et le dégoût n'était que le prix dont Quinette



acceptait de payer l'illusion de disposer encore de sa victime.

Pourtant, il ne cherchait pas à évoquer la vision même du meurtre. Il la maintenait à une certaine distance, comme derrière un symbole. Il n'en laissait filtrer jusqu'à lui que l'émotion. Encore lui semblait-elle un peu brutale, et ne l'accueillait-il pas franchement. Car il manquait d'une certaine cruauté. Il était comme les gens que n'enchantent pas la saveur de l'alcool, mais qui, en ayant avalé un grand verre, ne peuvent plus oublier ce qu'ils ont connu ensuite.

Voilà l'important pour lui : Ce qu'il avait connu *ensuite*. Immédiatement après. L'essence de souvenir, précieuse et brûlante. Si précieuse qu'il se défendait d'y goûter, même au moment où il tisonnait les morceaux d'étoffe dans son fourneau. « Patience » ! se disait-il. « Patience. Quand je serai là-haut. Quand j'aurai bien travaillé. »

En attendant, il ne se permettait de toucher à ses souvenirs d'après le meurtre qu'à partir de ceux du lendemain 15 octobre.

Le piétinement dans la glaise, la galerie, la lueur de la lanterne, la nuit qui sent la poudre, l'éponge... halte ! Un saut, les yeux fermés, par-dessus les heures très précieuses. Quand se rouvrent les yeux de la mémoire, c'est pour retrouver des événements qui certes intéressent Quinette au plus haut point, et qu'il rumine avec sa précision habituelle, mais qui le laissent relativement calme.



D'abord sa visite au 142 bis faubourg Saint-Denis ; le 15, vers les dix heures du matin. *La concierge est dans l'escalier.* Mais le 142 bis possède plusieurs escaliers. Quinette se hasarde

dans les cours, inspecte, conjecture. Il entend une voix qui vient de l'escalier D. « C'est vous, madame ? » La personne redescend. « Bonjour, madame. » Décidément, la concierge du 142 bis est agréable d'aspect. Presque aussi potelée que Sophie Parent, mais avec plus d'esprit dans les yeux, plus de vivacité dans les attitudes. Elle se montre accueillante pour « M. Dutoit ». Cet industriel bien élevé n'a pas l'air de lui déplaire. Quinette, en la saluant, ne regrette pas d'être chauve. Il sent que le regard dont elle enveloppe son crâne et sa barbe le range parmi les hommes dont elle serait flattée de recevoir les hommages. Il s'explique sans embarras : « Figurez-vous que j'ai un gros ennui. Mais oui. Avec mon employé. Vous vous rappelez comme il est parti avant-hier soir ? Malgré l'ordre qu'il avait de m'attendre. Il a prétendu qu'il mourait d'ennui là-haut ; qu'il en deviendrait fou. Il l'était déjà un petit peu. Impossible de le raisonner. Bref, il s'est fait régler, et il a filé soi-disant dans son pays. Bonne chance. Il ne vous avait rien dit ? Il ne vous avait pas fait ses plaintes ? des confidences sur ses malheurs ?... J'hésite à reprendre quelqu'un. Pour être laissé en plan comme ça. Il me faudrait un garçon sérieux, ou rien du tout. Oui, c'est une idée. Je ferai peut-être insérer une annonce. »

Il est monté jusqu'au petit local de l'escalier J ; a découvert les papiers d'identité de Leheudry dans un tiroir de la table ; les a ramassés, ainsi que quelques menus objets que l'autre avait apportés l'avant-veille ; puis est reparti en disant à la concierge : « Tant que je n'aurai trouvé personne, j'en serai quitte pour revenir moi-même ici, de temps en temps. Si par hasard il m'arrive du courrier, gardez-le-moi. »

Cette visite faubourg Saint-Denis lui a surtout

servi d'épreuve et de mise en train pour sa démarche auprès de Sophie Parent. Il n'a eu qu'à se laisser porter par la confiance acquise. « Sa *disparition* me gêne moins que je n'aurais pensé. J'arrive à parler de lui très naturellement. »

Rue Vandamme, il retrouve la papetière boulotte, aux yeux naïfs, avec le même fichu, dans la même attente frileuse du malheur. « Alors, monsieur ? Vous savez qu'il ne m'a toujours pas écrit ? — Il a bien fait. » Dès les premiers mots, son autorité retombe sur l'épaule de la papetière. « C'est vous qui le lui avez défendu ? — Évidemment. Sa situation est on ne peut plus délicate. Je ne veux pas qu'il sorte. Je ne veux pas qu'il écrive. — Mais ce n'est pas une vie pour moi. C'est dur que vous l'empêchiez de me donner de ses nouvelles. — Mais je suis là pour vous en donner. A quoi bon des lettres, qui peuvent s'égarer, laisser des traces, puisque je viens de sa part ? — Vous ne vous rendez pas compte. Ce n'est pas la même chose. Si au moins vous arriviez avec un mot de lui. Si j'avais de temps en temps quelques lignes de son écriture... » Quinette sent naître une idée. « Chère madame, je me mets bien à votre place. Je n'aime pas vous voir malheureuse. Je ne peux pas, d'un autre côté, manquer aux règles de la prudence. — Quel risque y aurait-il ? Puisque c'est vous qui m'apporteriez ça. — En tout cas, il faudrait me le rendre après avoir lu. — Comme vous voudriez. Ou encore je le déchirerais devant vous. — Saurait-il déguiser son écriture ? — Pourquoi ? — Aucune précaution n'est de trop. — Demandez-le-lui. S'il tient à moi, il fera tout pour que vous nous permettiez de nous écrire. »

Cinq jours après, Quinette est retourné rue Vandamme. Il était porteur d'une enveloppe jaune,

contenant quelques lignes écrites sur la première page d'une double feuille de papier quadrillé. Les j étaient majuscules. Il y avait des enjolivures et des boucles. Après avoir hésité entre une tache de graisse et une tache d'encre, Quinette s'était décidé pour une tache de graisse. Le billet disait en substance : « Je suis obligé de prendre de grandes précautions, à cause de mes ennemis. Je t'aime plus que jamais. Obéis aveuglément à mon avocat. Déchire cette lettre. » La signature : « Augustin » était précédée de : « A toi, ma petite Sophie, pour la vie. »

La papetière a lu le billet une première fois, a fondu en larmes ; puis a demandé la permission de le relire ; a relu à cinq ou six reprises ; le retour d'une expression tendre provoquant une bouffée de sanglots. Quinette était un peu ému. Mais son émotion ne s'accompagnait d'aucun jugement sévère pour lui-même. Il plaignait cette jeune femme, la trouvait touchante, avait un sentiment juste et vif de la situation, bref assistait à la scène comme un spectateur de théâtre qui a le cœur bien placé. En outre, il se félicitait d'avoir réussi du premier coup un travail où il était novice : la fabrication d'un faux.

Il a repris la lettre, l'a déchirée soigneusement, en a mis les morceaux dans sa poche, et n'a demandé qu'ensuite : « Vous auriez reconnu l'écriture ? — Oui... oui tout de même... C'est-à-dire que... (Elle ne savait comment répondre pour ne pas desservir Augustin.) ...Ce qui m'a plutôt surprise, c'est qu'il m'appelle Sophie. — Ce n'est donc pas votre nom ? — Si, mais lui ne m'appelait pas comme ça. — Comment vous appelait-il ? — Ma... Ma Finette. » Elle a dit cela entre deux sanglots.

Le relieur se souvient d'avoir été frappé par

la ressemblance de ce diminutif avec son propre nom. Il a cru entendre un tintement du destin. Quinette, Finette, les deux cloches qui ont sonné pour Leheudry. L'une... Mais le relieur, s'il n'est pas indemne de superstitions très particulières, ou plutôt de réactions superstitieuses de circonstance, manque de respect pour les grandes idées obscures. Le destin ? Il y croit peu. Devant un fantôme de cette taille, sa raison prend assez de recul pour se défendre.

D'ailleurs, tous ces temps-là, ses visites à la papetière, qui ont eu lieu chaque semaine, ses visites, moins régulières, au 142 bis faubourg Saint-Denis (il a pris soin de s'y adresser lui-même quelques lettres au nom de M. Dutoit) l'ont bien moins préoccupé que la lecture des journaux. Il achetait chaque jour, à trois moments et en trois endroits différents, pour ne pas attirer l'attention, le *Petit Parisien*, le *Petit Journal* et le *Matin* ; et le soir, chez un petit marchand du boulevard Garibaldi, ou à quelque crieur, la *Patrie*. Il était à l'affût d'un titre comme : « Les carrières sanglantes » ou : « Découverte macabre » ; ou d'une manchette sur deux colonnes : « On trouve au fond des carrières de Bagnolet un cadavre affreusement défiguré. » Rien. Les premiers jours il s'est dit que cette période de silence était normale ; que le crime de Leheudry l'avait traversée aussi ; qu'il fallait même s'attendre à ce que cette fois elle fût plus longue, vu la nature des lieux, la personne de la victime, les précautions prises.

Vers le quinzième jour, il est devenu sérieusement inquiet. Il a essayé de se rassurer : « Quand je préparais la chose, si on m'avait garanti un silence de plusieurs semaines, j'aurais considéré ça comme un gros succès. J'aurais été trop heu-

reux de me voir d'avance dans la situation où je suis aujourd'hui. Deux affaires dont je pourrais avoir à répondre, l'une comme complice, l'autre comme auteur. L'une, on n'en parle plus. Et l'autre n'est pas sortie de l'ombre. Je vague à mes occupations. Je relie mes livres. Le temps passe. Et chaque fois qu'il y a du temps qui passe, il y a quelque chose qui s'efface. »

Mais cela, c'était la réflexion cohérente, le raisonnement organisé. La thèse « d'optimisme officiel » que Quinette tâchait d'imposer à son propre esprit. Elle n'arrivait pas à y supprimer les mouvements d'opinion contradictoires.

Tantôt, par exemple, il se sent porté à juger légèrement les méthodes de la police. « Je les ai vus de près. Une bureaucratie comme une autre. Ces gaillards-là ne trouvent que ce qu'on leur apporte. » Tantôt il les soupçonne d'un profond machiavélisme. « Il y a peut-être d'un côté les crimes dont la police veut bien qu'on parle ; dont même elle fait parler. Et puis il y a ceux qu'elle garde secrets. Pour mieux atteindre le criminel en le rassurant. Ou pour des motifs encore plus indéchiffrables. »

A d'autres moments, c'est l'idée du hasard qui le retient et l'étonne. Il voit le hasard s'étendre, s'insinuer partout, s'ajouter à lui-même, grandir par accumulation comme les branches du corail. Le hasard fait que personne pendant quinze jours ne pénètre jusqu'au fond d'une certaine galerie ; ou, comme on dit justement, « ne se hasarde » jusque-là. Il peut faire que personne ne s'y « hasarde » pendant des mois, pendant des années. Mais il lui suffit d'un instant pour tout *défaire*. Puissance indéfinie et ambiguë, dont il est sage de tenir compte dans ses calculs, mais qu'ensuite il serait vain d'espérer fléchir. Indif-

férente à toutes les manœuvres, à toutes les prières.

Ou bien il rêve à son liquide verdâtre. Il sait qu'aux yeux d'un droguiste la recette en est toute simple. Mais pour l'avoir rencontrée jadis dans un vieux livre, avec une typographie, une orthographe, des façons de dire qui ne sont plus celles d'aujourd'hui, et des rousseurs dans le papier, une odeur séculaire entre les pages, il n'est pas loin d'imaginer qu'elle possède plus de vertus que sa formule n'en promet. Il entrevoit une corrosion qui s'amorce, puis qui se propage, comme la flamme, tant qu'il lui reste un aliment. Après le visage, c'est la tête, c'est le cou qui est dévoré. Un corps sans tête. Puis une masse informe. Finalement, un petit tas de résidus. Et l'on passe à côté, sans se demander si c'est autre chose qu'une serpillière moisie... Il ne s'abandonne pas longtemps à cette vision. « Ne délirons pas », dit-il.

A-t-il eu envie d'aller vérifier sur place ? Non, jamais. Il s'est interrogé là-dessus à maintes reprises, parce qu'il était convaincu d'avance que cette envie le harcèlerait, qu'elle serait un des principaux dangers à combattre. L'attrait pour les lieux du crime, ne l'avait-il pas senti quand il ne s'agissait que du crime d'un autre, et que d'un attrait « par procuration » ? Encore maintenant, visiter à loisir la baraque de la rue Dailloud et les entours lui causerait un assouvissement. Au contraire, même si son chemin l'amenait du côté des carrières, il ferait un long détour pour les éviter. A quoi tient cette différence ? « Sans doute, se dit Quinette, je n'ai rien du criminel ordinaire. Je lui suis supérieur à tous égards. Je serais capable de vaincre mes impulsions. Mais ici précisément, c'est l'impulsion qui me fait défaut. » L'at-

trait ne commence-t-il que lorsque le crime est découvert ? que lorsque le lieu du crime est devenu un point de sensibilité publique, un point d'irritation et d'accumulation pour les mauvais rêves qui circulent dans l'épaisseur des villes ?

Quinette n'apercevait pas cette idée aussi nettement. Et l'eût-il discernée, qu'il l'eût repoussée peut-être, persuadé qu'il était de son indépendance à l'égard de la multitude.

(Sur ce point, il s'abusait un peu. Car dans la gêne que lui causait le silence des journaux, il entraînait une trace d'amour-propre déçu. Une action comme la sienne pouvait-elle s'engloutir sans même faire une ride à la surface de la Société ? Certes il avait voulu et calculé cet engloutissement. Mais le cœur d'un « inventeur » a des faiblesses. Et nous aimons que la gloire nous force la main. Il allait jusqu'à se sentir un peu agacé de l'attention qu'on donnait depuis quelques jours à l'affaire Steinheil ; ou plutôt au réveil de cette affaire ; car elle avait dormi cinq mois. Preuve, d'ailleurs, qu'une affaire peut toujours se réveiller, et qu'il ne faut pas se rassurer trop tôt.)

Si Quinette n'est pas attiré par « les lieux du crime », il continue d'être attiré par la police. Il a espéré une nouvelle convocation. Ne voyant rien venir, il a lutté quotidiennement contre le besoin de faire lui-même une démarche. Il a cherché un prétexte qui ne parût pas trop bizarre. C'est la seule issue qu'il aperçoive pour sortir d'une ignorance qui devient étouffante. A quoi bon rêver dans le vague sur le pouvoir de la police ? Il y a des questions terriblement précises, auxquelles il vaudrait mieux répondre. Tout le reste consiste à tourner en rond. Et les réponses, c'est la police qui les a. L'affaire de la rue Dail-  
loud est-elle définitivement, ou provisoirement



classée ? Se sont-ils obstinés sur une fausse piste, ou même sur la vraie piste, sans s'être encore avisés qu'elle passe par la boutique du relieur ? A-t-on découvert le cadavre de Leheudry ? Et pourquoi, en ce cas, la presse n'en a-t-elle pas parlé ? Ont-ils pressenti, y a-t-il la plus petite chance pour qu'ils pressentent le lien entre les deux affaires ?

Voilà ce qu'il faudrait les amener à dire, d'une façon ou de l'autre, ou tout au moins, essayer de déchiffrer dans leur attitude, dans leurs yeux. Hélas ! Ils ne donnent aucun signe de vie. Pas de prétexte non plus pour se présenter.

Un prétexte, il croit depuis peu en tenir un, qu'il suffit de laisser mûrir. L'autre matin, au moment d'ouvrir sa boutique, il a trouvé une enveloppe qu'on avait glissée sous la porte avec difficulté : « Monsieur Loÿs Estrachard, 8, rue Dailloud ». Le 8 est bien l'adresse du relieur. Mais il n'y a pas d'autre locataire dans la maison. Donc pas de M. Loÿs Estrachard. Sur l'enveloppe, ni timbre, ni cachet de la poste. Le pli avait été spécialement apporté par quelqu'un. Quinette a d'abord pensé que ce pouvait être un prospectus. Mais l'aspect du pli, l'écriture de l'adresse faisaient croire à quelque chose de plus sérieux. Finalement, non sans vaincre un scrupule, le relieur a ouvert l'enveloppe. Elle contenait une espèce de circulaire polycopiée. A gauche, un entête sur deux lignes : « Le Contrôle social, Foyer. » A droite, un chiffre : 714. Pas d'adresse, ni de date, au moins apparemment. Plus bas et au milieu : « Cher camarade ». Puis le texte : « Vous êtes instamment prié d'assister à notre prochaine réunion ord<sup>re</sup> 129. Le camarade Ugo Tognetti doit faire un exposé sur *les deux problèmes du moment* dont nous n'avons pas besoin de souligner

l'intérêt exceptionnel. Il parlera en français. Mais les demandes d'éclaircissement devront être, autant que possible, formulées par écrit. La réunion étant considérée comme *étroite*, nous vous serions très obligés, au cas où vous estimeriez devoir amener un camarade, déjà présenté, mais non membre effectif, de nous communiquer ses nom, prénoms et adresse, la veille au plus tard. Vous serez immédiatement avisé en cas d'objection. Nous vous rappelons d'ailleurs qu'aucun camarade non antérieurement présenté ne saurait être admis, et que même au dernier moment l'accès peut être refusé sans explication à toute personne non régulièrement inscrite au groupe. Fraternellement. » La signature n'était pas lisible. Un post-scriptum, souligné : « N. B. *Ne pas manquer de rapporter la présente lettre.* »

« M. Loÿs Estrachard, 8, rue Dailloud. » Il doit exister un Loÿs Estrachard dans le voisinage. Celui qui a fait l'adresse s'est trompé de numéro, et le distributeur des circulaires — nouveau sans doute dans son emploi, ou un gamin quelconque — s'est fié à l'adresse. Tandis qu'il examine le papier, couvert d'une écriture violette, molle, un peu baveuse, Quinette se dit à peu près : « Décidément je suis un homme chez qui tombent des êtres, des événements, qui ne me sont pas *destinés*. Le fourmilion au fond de son entonnoir. Ou qui ne me sont *destinés* que dans un autre sens du mot. » Encore les grandes idées obscures. Quinette s'en défend : « C'est bien plus simple. Il y a des hasards qui traversent ma vie, comme n'importe quelle vie. Mais les autres ne s'en aperçoivent même pas. Moi, je mets la main dessus — depuis quelque temps surtout, il est vrai — et avant de les laisser repartir, je les examine. Qu'aurait fait un autre qui aurait trouvé cette

lettre sous sa porte ? Il l'aurait fourrée au panier, sans l'ouvrir. Portée chez la concierge d'en face. Ou pas comprise s'il l'avait ouverte... Moi, je commence à comprendre et je crois que c'est intéressant. »

Après avoir éliminé plusieurs numéros de la rue pour lesquels la question ne se posait pas, Quinette se présenta successivement dans la journée, au 4, au 9, et au 7, en demandant si l'on y connaissait un M. Loÿs Estrachard. La concierge du 7 dévisagea le relieur, puis, en appuyant sur le prénom avec ironie : « Monsieur *Louis* Estrachard. Oui. Mais il n'est pas là en ce moment. — Auriez-vous l'amabilité de lui faire une commission ? — Je vous écoute. — A quelle heure rentre-t-il ? — Le soir ? Vers les six heures et demie. Il est employé à la mairie du quatorzième. Il ne revient pas toujours directement. — Eh bien, voulez-vous lui dire que je l'attendrai chez moi, au 8, entre six et demie et sept, vous savez : la boutique de relieur, presque en face. Pour une affaire urgente qui le concerne. Priez-le de passer. »

Vers sept heures moins le quart, Quinette vit entrer un personnage qu'il avait aperçu plusieurs fois passant sur le trottoir d'en face et qui même un jour de l'an dernier avait dû pénétrer dans la boutique. Assez grand, dodu sans obésité, le teint fleuri, la lèvre gaie et vermeille, la moustache fine, relevée en croc, une mouche au menton, de grosses joues sous des yeux émerillonnés ; un feutre à larges bords, une cravate lavallière noire, un veston, d'étoffe épaisse, à col chevalière, un pantalon un rien à la hussarde. Dans l'ensemble, quelque chose d'ouvert, de gaillard et de naïf. « Monsieur Loÿs Estrachard, sans doute ? — Oui. Ma concierge vient de me dire que vous aviez à me parler ? — Oui. Voici. Figurez-vous que ce

matin, parmi d'autres lettres, il s'en est glissé une qui était bien adressée au 8... j'ai décacheté avec le reste sans penser à regarder le nom. Je croyais même que c'était un simple prospectus. J'ai compris en lisant le contenu. M. Loÿs Estrachard... Je me suis enquis dans le voisinage. La concierge du 7 m'a dit : « Ce monsieur habite la maison. » Mais vu la nature du pli, j'ai préféré ne pas le lui remettre, tout ouvert comme il était, et vous le donner à vous de la main à la main. »

Il tendit la circulaire à Loÿs Estrachard, dont la physionomie changea aussitôt. « Oui, vous avez bien fait. Où est l'enveloppe?... Merci. 8, rue Dailloud, parfaitement. C'est tout de même idiot. On n'a pas idée d'avoir des distractions pareilles. » M. Loÿs Estrachard semblait on ne peut plus contrarié. Il se retenait d'en dire davantage. Quinette lui vint en aide. Baissant la voix : « Je ne prétendrai pas, monsieur, que je n'ai pas lu cette circulaire confidentielle. Je n'aime pas mentir. Et vous ne me croiriez pas. Je l'ai lue. Mais vous pouvez compter sur mon entière discrétion. » L'autre s'obstinait à répéter : « C'est quand même idiot ! Prendre la précaution de faire porter ça à la main, et mettre un 8 au lieu d'un 7. Vous avouerez ! Sans compter qu'ils savent bien que je ne suis pas en boutique. » Quinette reprit : « Soyez tranquille avec moi. — Admettons ! Encore bon que ce soit vous. Mais vous voyez d'ici entre quelles mains ça risquait de tomber ! — Ça c'est vrai. » Estrachard reprit, d'un ton qu'il voulait rendre plus léger : « Oh ! remarquez qu'il ne s'agit pas de choses bien terribles. — Non, évidemment. — Mais dans ma situation, ça pourrait me causer plus d'ennuis que ça ne vaut. — Et il n'est pas nécessaire non plus d'en faire avoir à Ugo Tognetti. » M. Loÿs Estrachard écarquilla les yeux :

« Vous connaissez Ugo Tognetti ? — Oh ! pas personnellement. Et je regrette. Mais j'ai entendu parler de lui, de ses idées. » Il ajouta en hésitant : « de son action. Je suis moi-même tout à fait de ce bord-là. — Vraiment ? — Oh ! tout à fait. » Quinette ménagea une pause. Puis, d'un ton circonspect et renseigné : « Mais... le *Contrôle social* travaille exactement dans le sens de Ugo Tognetti ? Je ne croyais pas... — Vous aviez entendu parler du *Contrôle Social* ? — Oui, à l'occasion. — Tiens. Vous m'étonnez. Il faut alors que vous ayez fréquenté de près certains milieux ? » Quinette fit un sourire, et reprit lentement, tout prêt à corriger, suivant les indications que lui donnerait la physionomie de son visiteur : « Je m'étais laissé dire que c'était assez différent... ou plutôt assez... mêlé comme tendances. — En un sens oui, parce que nous avons beaucoup d'anciens libertaires. Mais eux aussi, depuis dix ans, ont évolué. »

Au bout de vingt minutes d'une conversation aussi ambiguë, où Quinette prenait progressivement l'avantage sur Loÿs Estrachard, il fut acquis pour ce dernier que le relieur était un ancien militant, que les circonstances, l'âge, avaient un peu éloigné de la lutte, mais qui gardait secrètement sa ferveur, et montrait une discrétion peu commune sur le chapitre de ses relations de jadis. Bref, un homme sûr. Loÿs Estrachard, trop heureux que la circulaire se fût égarée avec autant de discernement, laissa entendre qu'une présentation de Quinette au *Contrôle Social* ne lui paraissait par impossible. Quinette ne montra pas d'impatience. « Ça m'intéressera beaucoup, observa-t-il. Je ne serai pas fâché de reprendre le contact. Mais rien ne presse. Il faut que nous ayons le temps de nous connaître un peu mieux. »

Estrachard promet de repasser quelques jours plus tard. Il tint parole. Dans l'intervalle, Quinette avait employé une après-midi à courir les boîtes des quais, et à visiter, sur un trajet qui allait de l'Hôtel de Ville à la gare de l'Est, en passant par le boulevard Beaumarchais et les environs de la Bourse du Travail, quelques libraires plus ou moins spécialisés dans la vente des publications politiques. Il en profita pour aller saluer la concierge du 142 bis faubourg Saint-Denis. Il revint avec un paquet d'imprimés poudreux, où voisinaient, au petit bonheur, Bakhounine, Kropotkine, Constantin Pecqueur, Fournière, Jean Grave, Georges Renard ; quelques numéros dépareillés des *Temps Nouveaux*, du *Mouvement socialiste*, du *Libertaire*. Il avait essayé chemin faisant de se renseigner sur Ugo Tognetti. Tout ce qu'il put recueillir à son sujet fut une mince brochure de vingt-quatre pages, intitulée *Paracronismo e paradosso economici*, publiée par Tognetti à Milan en 1902. Il la paya dix centimes.

Ce butin mélangé prit place sur un rayon de la petite armoire au rideau vert. Quinette se réservait d'y puiser sinon des idées — il craignait de confondre les doctrines — du moins des expressions et des noms propres, dont il n'userait qu'en cas de nécessité, et sans jamais dépasser le ton de l'allusion réticente. Le jour de la seconde visite de Loÿs Estrachard, il lui montra, comme au hasard de la conversation, deux ou trois de ces brochures. « J'en avais toute une bibliothèque. Il y en a que j'ai prêtées, que j'ai données. » Il ajouta négligemment : « Tenez. Voilà justement une petite chose que j'ai retrouvée de Ugo Tognetti. — En italien ? Vous lisez l'italien ? — Très mal. » Loÿs Estrachard, qui avait pris en main le fas-

cicule rouge déteint, imprimé en lettres grises sur du papier de prospectus, ne fut pas loin de considérer ce relieur à la barbe philosophique comme un des pionniers, restés volontairement obscurs, de la révolution internationale.



La dernière braise s'effondre. Onze heures trente-deux. Ne chicanons pas pour deux minutes. La besogne a été accomplie avec tout le soin convenable, et n'a pas excédé, en somme, la durée prévue. D'Augustin Leheudry il ne reste désormais plus rien dans la maison de Quinette. Plus rien ? Si. Le tampon d'ouate. Mais le relieur tient à le conserver encore. Quand jugera-t-il qu'il est temps de le détruire ? Il n'en a aucune idée. Et que reste-t-il hors de la maison ? La chose informe dans le souterrain, peut-être. Et le paquet, dans le coffre. Quinette ouvre son porte-monnaie. La clef plate y est toujours. Il songe même une seconde à ce qu'on appelle « l'esprit » ou « l'âme » d'un mort... Mais ce genre de rêveries n'est pas de ceux où il s'attarde.

Il quitte la cuisine. Il vient de bien travailler. Là-haut sa récompense l'attend.

## VI

### CEREMONIE NOCTURNE

Il monte l'escalier. Il pénètre dans sa chambre. Il se déshabille. Il pose ses vêtements sur une chaise. Il donne un regret fugitif à la ceinture électrique que ce serait le moment de défaire.

Sa récompense, c'est de pouvoir maintenant toucher aux souvenirs réservés de la nuit du 14 octobre. Y toucher comme à un rouleau d'étoffe somptueuse, ou comme à une grappe de bijoux. Chaque soir, il les reprend et les déroule avec la même exaltation que la veille. La répétition ne leur enlève rien de leur fraîcheur. Quant à leur intensité, elle ne s'est peut-être pas accrue d'un soir à l'autre ; mais elle culmine plus vite ; presque dès le début de l'évocation, et sans que l'esprit ait conscience de fournir aucun effort. Il arrive aussi qu'un détail, jusque-là resté dans l'ombre, vienne soudain réclamer sa place.

Le début (Quinette ne l'a pas choisi ; il s'est imposé tout seul), c'est le geste qu'il a fait, quelques minutes après avoir quitté la galerie, de lancer le plus loin possible, par-dessus un talus de glaise, le litre qui avait contenu le liquide



verdâtre. Le litre a dû retomber sur une terre molle, et s'est brisé avec très peu de bruit. Rien ensuite, jusqu'à la barrière, que la nuit brumeuse et la lueur du réverbère perdu.

Le bureau de l'octroi. Un employé, assis dans la lumière d'une grosse lampe, un couteau à la main, retaille l'extrémité du tuyau de sa pipe. L'autre employé, debout, la pèlerine sur les épaules, le regarde faire, tourne la tête en entendant le passant tardif, mais se contente de lui jeter un coup d'œil à mi-corps, là où se portent les paquets.

Quinette, la barrière franchie, prend à gauche le boulevard d'enceinte qui est désert, faiblement éclairé. Il a besoin de rester encore un peu à l'écart de l'agitation humaine. Il marche d'un pas alerte. Toutes les parties de son corps lui sont agréables, lui appartiennent vivement. Il éprouve jusqu'au bout des orteils quelque chose de plus subtil que la chaleur, et qu'on pourrait appeler la plénitude. Il ne pense pas à ce qui vient d'avoir lieu. Il ne suppose pas l'avenir. Le seul fait de sentir à ce point son existence l'intéresse et l'accapare.

Rien de brutal là dedans. Même le réveil de force virile, dont il s'aperçoit depuis le moment où il marchait avec Leheudry vers le fond du ravin, garde la saveur d'un bien-être continu, répand en lui l'assurance d'une profonde ressource, mais n'a pas un caractère d'excitation aiguë, qui, pour un esprit réfléchi comme le sien, serait inquiétant, l'amènerait à se poser des questions.

Soudain, il a l'impression que la ceinture électrique est « de trop », qu'elle correspond à une phase révolue de sa vie. Il aperçoit au loin une vespasienne, traverse la chaussée pour l'atteindre,

constate qu'elle est vide, et y pénètre. Il va se séparer, séance tenante, de la ceinture Herculex. Il est obligé d'ouvrir un peu ses vêtements. Il ne craint guère d'être surpris. Mais pourtant il ne veut pas s'attarder. Il coupe avec son couteau les sangles, devenues lâches. Il arrache l'appareil par morceaux. Il en laisse tomber une partie, la moins facile à identifier, sur la grille de la vespasienne. Quant aux pièces principales, « productrices du courant vivifiant », il va les jeter cinquante pas plus loin dans une bouche d'égout. Ce serait le moment d'élucider le mystère de l'appareil. Quinette, en toute circonstance, conserve les habitudes d'esprit du technicien. Mais ce soir il est trop généreux pour instruire ce procès rétrospectif. A l'égout, ceinture. Emporte ton secret avec toi, et les illusions que tant bien que mal tu as nourries.

Le voici rue d'Avron. Deux fiacres trottaient l'un derrière l'autre. Un tramway grince tout le long de la rue, comme s'il y enfonçait une aiguille. Des lumières se chevauchent. Ça et là, un petit groupe d'hommes en casquettes occupe l'angle d'un trottoir. Quelques passants à peine. Des cafés béants et vides. Mais la paroi de la rue garde une fluorescence de foule.

Le relieur, qui n'a pas fumé depuis des années, voudrait tenir un gros cigare entre ses lèvres, présenter aux passants qu'il rencontre cette saillie orgueilleuse du visage, et ce petit feu rougeâtre qui respire en même temps que la poitrine. Mais il craint la nausée.

Entre une porte de maison et le châssis vitré d'une terrasse, un marchand de frites, coiffé d'un bonnet de fourrure, les mains dans les poches, creusant le ventre sous le tablier, regarde droit devant lui, dans la direction des pavés. Il n'a rien dû vendre depuis longtemps. Il est évident qu'il

reste là par bonne conscience, pour ne pas mettre les torts de son côté, dans cette lutte que nous avons tous à soutenir contre le sort quotidien.

Quinette voudrait faire plaisir à cet homme. Dommage qu'il déteste l'odeur graillonneuse des frites. Pourtant il s'arrête. Il achète un cornet de quatre sous. Il prononce quelques paroles cordiales. L'homme est heureux de vendre, mais plus heureux encore qu'on lui parle, et de répondre. Quinette s'éloigne. Il pousse l'amitié jusqu'à manger deux ou trois des frites du cornet. « Je les jetterai au ruisseau ; mais plus loin. Je veux y goûter d'abord. Ne pas mépriser la peine qu'il s'est donnée. Ne pas avoir simplement fait l'aumône. » Avant de se débarrasser du petit paquet, il regarde s'il n'y a pas alentour quelque gamin pour qui ces frites, tièdes encore, seraient une aubaine. Mais les gamins ne jouent plus dans la rue à cette heure-ci.

Un grand café-bar, à un carrefour. Il répand une clarté excellente, qui lui vient des entrailles. Il est ouvert à tous les hommes.

Le relieur, sans réfléchir, y pénètre. La première salle ne contient que le vaste comptoir courbe, et trois petites tables blotties entre les portes. Il passe dans la seconde salle, qui est assez grande, mais presque vide. Deux hommes jouent aux cartes dans un coin. A l'angle opposé, une femme encore jeune est assise. Elle a devant elle un verre de bière, et une assiette où restent quelques débris.

Quinette s'assoit à la table voisine, et retire son chapeau en faisant à la femme un léger salut. (Il se rappelle que la femme a souri, mais d'un sourire qui ne se dirigeait pas vers l'extérieur, qui, au contraire, imbibait le visage, se retirait en dedans.).

Jusqu'aux premières paroles qu'il a dites, Quinette ne se souvient de rien, sauf d'une sorte de gonflement lumineux de tout son esprit. Peut-être aussi d'une impression de certitude. Il était sûr d'avoir des droits sur cette femme, et qu'il pourrait les exercer. Jamais l'approche d'un événement ne lui avait semblé moins douteuse.

Les premières paroles, c'est au garçon qu'il les a dites :

— Un verre de bière... aussi.

En ajoutant « aussi », il s'est tourné vers la femme, lui a souri, a fixé sur elle un regard où il lui semblait mettre une force de possession irrésistible. Tandis que les vibrations du désir le traversaient doucement, comme lorsqu'un musicien, pour accompagner le chant, pince une corde de violoncelle.

Puis il a dit :

— Avant de commander cette bière, j'aurais pu vous demander si elle était bonne, Madame.

— Oh !... elle est fraîche.

Quelle voix triste et touchante. Et facile. Pauvre femme, sans doute abandonnée. Comme elle a dû souffrir déjà, malgré sa jeunesse. Maintenant son verre est vide.

Le garçon revient.

— Me permettriez-vous... ? Garçon, apportez donc aussi un verre de bière pour madame... à moins que madame ne préfère une tasse de café ?

— Merci, monsieur. Je n'ai besoin de rien.

— Le café ne vous est pas défendu ? Eh bien, garçon, un café, je vous prie.

Le relieur garde à ses phrases leur délicatesse de contours habituelle. Mais il n'a pas la moindre hésitation dans l'esprit. Il sait que cette femme lui appartient. Comme si une profonde connaissance de la femme en général lui était venue. Il

pourrait aller plus vite. Les ménagements qu'il prend lui sont inspirés par la douceur.

Bien entendu, cette femme n'est pas une prostituée. Il l'a compris dès le premier coup d'œil. S'il l'interroge, ce n'est pas pour se rassurer là-dessus, c'est pour donner le plus d'aliment possible à l'intérêt tendre qu'il éprouve. Il apprend qu'elle est caissière auxiliaire dans un bazar qui reste ouvert jusqu'à dix heures. On ne l'emploie que de onze heures et demie à une heure et demie, et de six heures à la fermeture ; pendant que la patronne, qui tient la caisse le reste du temps, fait la cuisine, prend ses repas, ou se repose. La caissière auxiliaire n'est pas nourrie. Elle gagne très peu. Le soir, elle se contente d'un casse-croûte, dans ce café ou dans un autre. Elle vit seule.

Quinette retrouve dans ses moindres inflexions la voix résignée et confiante qu'elle avait en racontant cela. Quelle douceur ! Qu'il peut y avoir de douceur dans ce monde ! Et qu'y a-t-il de plus suave que des bouffées de tendresse, qu'accompagnent, dans les profondes assises du corps, les vibrations musicales du désir ?

Puis vient le moment où ils se sont levés. Quinette refait minutieusement en pensée le geste qu'il a eu de ramener sur le cou de la femme une cravate en imitation de renard, dont un bout pendait sur l'épaule. Il revoit le chapeau à bords larges, à forme évasée, que le gros chignon soulevait par derrière ; et les éraflures du velours.

Ils ont quitté la rue d'Avron pour une rue plus sombre. A quel instant au juste lui a-t-il pris le bras ? Il réentend des paroles qu'il a dites : « Ma situation d'ingénieur me met en relations avec toutes sortes de gens. » Puis : « Je suis marié, oui. Mais il n'y a plus rien entre ma femme et

moi. Nous vivons dans le même appartement, très confortable, ce qui facilite les choses, mais comme deux étrangers. Il faut pourtant que j'évite sa surveillance... »

Leurs propos d'ailleurs ne comptaient plus. Ils leur servaient à faire semblant d'aller au but sans y prendre garde. Mais Quinette sentait bien qu'il emportait cette femme, en cherchant, dans les lueurs mêlées, les signes du chemin le plus court. Il la tenait par son bras mince. Il palpa la chair à travers l'étoffe. Leur allure restait normale. Mais Quinette avait l'illusion et presque le vertige d'un mouvement très rapide. La hâte d'un rapt. Un enlèvement au pas de course. Les réverbères comme des torches qui éclairent la fuite.

L'enseigne de l'hôtel. Le couloir lumineux derrière la porte vitrée. Il ne se rappelle plus ce qu'il a dit pour rendre décente l'idée d'entrer dans cet hôtel. Mais il n'a pas oublié l'expression de visage de la femme : Elle avait peur de lui (« un inconnu, après tout »). Elle était déçue que l'aventure aboutît si vite (« ce monsieur si prévenant, aux manières si délicates ! Pour une fois où j'étais courtisée comme une vraie dame ! ») Elle craignait d'être méprisée (« il avait l'air de me croire ; il a bien vu que je ne suis pas une fille »). Et pourtant elle se résignait. (« Les hommes ne savent pas attendre. Ce serait tellement mieux d'attendre, comme dans les livres. Si je lui dis non, je ne le reverrai plus. »)

Visage divisé ; proie inquiète. Le relieur saisit d'un seul regard tout ce qu'elle pense. Mais ce qu'elle pense est comme rien. Le couloir reluit derrière elle. Il n'est pas question qu'elle dise non. On ne dit pas non à un homme qui revient de la profonde galerie. On ne résiste pas à un homme qui tout à l'heure a pris cet élan

terrible. Où est l'obstacle plus haut que celui qu'il vient de sauter ?

L'escalier ; le couloir de l'étage ; la chambre ; la bougie. Le garçon de nuit ouvre les draps, remet la clef dans la serrure fatiguée, tire la porte en s'en allant.

Quinette donne à la femme, au hasard, des baisers rapides ; tandis qu'il lui enlève son chapeau, sa cravate de maigre fourrure, son paletot à manches bouffantes. Il se répète : « Pourquoi a-t-elle peur ? Je ne veux pas lui faire de mal. » Mais cette voix intérieure ne le rassure pas plus que si elle était celle d'un étranger suspect. Il ajoute : « Pourvu qu'elle soit raisonnable ! qu'elle ne me contrarie pas trop ! Je suis le plus doux des hommes. Mais il y a des cas où on ne peut pas se laisser contrarier ; où il serait irréparable de se laisser contrarier. »

Ici commence la région vraiment enchantée du souvenir, comme une figure bien close tracée par un magicien sur la dalle du temps. A partir d'ici la mémoire ne retrouve plus de paroles, même intérieures ; plus de pensées. Il s'engendre une suite d'actions mieux liées entre elles que les notes d'une mélodie. Le corps entier se fait mémoire pour les revivre. Violence nuptiale. On tuerait, ou l'on se tuerait, plutôt que d'accepter la rupture de cet enchantement qu'on n'espérait plus. Mais il n'y a rien d'ennemi ; aucun maléfice. La vie incompréhensible vous inonde de sa bienveillance. Et pourtant tout est harmonieux et normal. Tout le redevient. Jamais l'on ne fut mieux en paix avec soi-même. C'est en passant par l'extrémité de la joie que l'on va rentrer dans la règle. Comme si vraiment l'homme était fait pour le bonheur. Notre jeunesse au loin ne nous nargue plus. Qu'est-ce que notre première volupté, quand

nous découvriions l'amour à dix-huit ans ? Une adolescente malingre, à côté de celle-ci qui nous reprend dans ses bras tout à coup après des années d'absence ; si profonde, si mûre ; si forte des consolations dont elle revient chargée.

C'est ainsi que dans l'âme et le corps de Quinette s'était fixée la nuit du 14 octobre. Il faut avouer qu'en comparaison l'ivresse que Wazemmes avait connue l'avant-veille était petite.



## VII

### CONVERSATION DE JERPHANION AVEC M<sup>re</sup> BERNARDINE

Le lundi suivant, Jerphanion arriva chez les de Saint-Papoul, comme d'habitude, vers quatre heures et demie. En le débarrassant de son chapeau et de son pardessus, le valet de chambre, Étienne, lui glissa d'une voix discrète :

— Je ne pense pas que M. Bernard soit déjà rentré.

Étienne montrait à Jerphanion beaucoup de sympathie. Il se doutait bien que l'étudiant était pauvre. Mais il ne méprisait les pauvres qu'à partir d'un certain âge, et encore sous bénéfice d'inventaire. Il savait aussi, ne fût-ce que pour l'avoir entendu dire dans la salle à manger, que Normale Supérieure est une école où se forment de grands savants, de futurs académiciens, même de futurs ministres. M. Bernard, parlant de Jerphanion à table, avait déclaré que ses cravates étaient rudement moches, et qu'il ferait bien de raccourcir sa barbe ; mais qu'à part ça il était réellement calé. Étienne tenait pour évident qu'un Jerphanion pouvait mettre dans sa poche une dizaine de Bernard

de Saint-Papoul. Cette pensée le consolait un peu du spectacle de la mauvaise distribution des biens qu'il avait eu trente ans pour voir de près. Et puis Jerphanion était lui aussi un salarié. Il louait ses services comme Étienne. Des services, à vrai dire, d'un ordre éminent. (Étienne n'avait pas la sottise de les ramener au rang des siens. Rien n'avait cultivé en lui les préjugés égalitaires.) Il mélangeait donc, à l'égard du jeune homme, la camaraderie et le respect. Avec même une pointe d'affection hypothétique. (« Comme je serais fier si, par exemple, il était mon fils. »)

— Est-ce que Monsieur aime mieux attendre dans la chambre de M. Bernard, ou dans le salon ?

En parlant à Jerphanion, Étienne, bien loin d'escamoter les tournures déférentes, mettait du zèle à user de la troisième personne. Jerphanion en était gêné. Il avait des principes là-dessus. Il voyait dans cette coutume un reste de la servitude ancienne, et chaque fois qu'il en était l'objet, il se sentait un peu complice de l'iniquité sociale. Mais qu'y faire ? S'il avait prié Étienne de lui dire « vous » tout simplement, le valet de chambre en eût peut-être inféré que Jerphanion s'estimait lui-même de condition inférieure, et tenait l'intelligence pour peu de chose auprès de la fortune. Mauvais moyen de répandre l'idée de justice.

Au moment où, devant l'offre d'Étienne, le jeune homme hésitait, on vit une porte s'entre-bâiller, et il s'en échappa une voix légèrement bêlante :

— Étienne !

Jerphanion reconnut la silhouette de M<sup>me</sup> Bernardine. Le valet de chambre s'empressa vers la vieille fille. La porte se referma sur eux un instant. Puis Étienne revint.

— C'est justement M<sup>lle</sup> Bernardine qui voulait faire avertir Monsieur que M. Bernard serait en retard. Mais Mademoiselle m'a dit aussi de dire à Monsieur que s'il voulait prendre une tasse de thé avec elle dans le salon, il lui ferait plaisir.

Jerphanion, au début de chaque leçon, dans la chambre de Bernard, se voyait offrir une tasse de thé avec quelques rôties. L'amabilité de M<sup>lle</sup> Bernardine ne lui sembla donc pas autrement surprenante.

Il fut introduit dans le grand salon. L'air était frais, avec des zones de tiédeur, et une fine odeur de suie. M<sup>lle</sup> Bernardine ne parut pas aussitôt. Jerphanion resta debout, regardant les boiseries, les sièges, les petits meubles de marqueterie, le piano. En se déplaçant à travers la pièce, il s'approcha de la bouche du calorifère. L'haleine qui en venait faisait penser à un bas-côté d'église déserte. « Dire que je ne suis pas fichu de reconnaître, sans me tromper, le style de ces fauteuils. S'il était là, Jallez se payerait ma tête. Trouverait-il beau ce piano à queue ? Moi je le trouve informe et funèbre... Je n'y connais rien. »

Au fond, ces problèmes ne le tourmentaient guère, et c'est plutôt par amitié pour Jallez qu'il s'y arrêta un instant. Mais il commençait à savoir éprouver l'atmosphère d'un lieu de Paris, ou pour mieux dire sa qualité de site humain, son orientation dans l'ensemble, sa façon d'obéir au magnétisme social, d'en trahir les lignes de force.

Il se sentait dans la ville des riches, dans la vieille ville des vieux riches. Droits et pouvoirs séculaires. Grands espaces fanés. Plafonds qui reculent vers la hauteur, pour ne pas peser sur la tête des maîtres — supposés de grande taille — et pour leur laisser croire que rien ne les limite, sauf leur sens des proportions. Ils peuvent se figu-

rer qu'il n'y a au-dessus d'eux que les ~~son~~ ca-  
peuplés de leurs domestiques, et le toit. à la  
de voisinage plus libre et plus fière qu'aillen. se  
encore féodale. Flanquant la maison, des quartie,  
froids et solides. De toutes parts, des continuités,  
alignements et fuites de choses, des angles nou-  
veaux et déroutants. Il pense au logement de son  
oncle, près de la gare de Lyon. Senti de là-bas,  
Paris est tout autre. On se demande comment ces  
deux perspectives morales font pour se concilier  
et se rejoindre ; comment elles s'appliquent à la  
même réalité.

M<sup>me</sup> Bernardine parut. Elle avait dû faire un peu  
de toilette. Elle portait une robe de soie noire,  
avec quelques dentelles, et une sorte de paletot,  
de soie noire aussi et curieusement broché.

— Mon neveu, le jeune Bernard, s'est aperçu à  
midi, ou plutôt ma belle-sœur l'a fait s'aperce-  
voir qu'il avait les cheveux d'une longueur déme-  
surée, jusqu'à faire des frisettes dans le cou.  
C'était répugnant. Il a décidé de passer chez le  
coiffeur en revenant du Lycée. On ne savait pas  
très bien comment vous faire prévenir. D'ailleurs,  
le jeune Bernard assurait qu'il serait à peine en  
retard de dix minutes.

Sous le regard de la vieille fille, Jerphanion  
essayait de manier sa tasse et ses tartines avec le  
plus de correction possible. Ses gestes manquaient  
un peu d'aisance. Mais dans cette maison il  
n'éprouvait pas de gêne véritable, à cause du ton  
de simplicité qui y régnait. Personne n'y faisait  
étalage de richesse, ni de bonnes manières. On n'y  
entendait point sonner les titres. Quand elle par-  
lait aux domestiques, M<sup>me</sup> de Saint-Papoul disait  
de son mari « Monsieur », et non « Monsieur le  
Marquis ». M. de Saint-Papoul, de son côté, di-  
sait : « Madame ». Les domestiques se réglaient

— C'est discrétion. Ils n'usaient de « Monsieur faire ?quis », et de « Madame la Marquise » que retard des circonstances bien définies, comme l'annonce du repas, les réceptions, ou en face d'un visiteur peu familier. On n'y faisait pas de phrases non plus. Le débit n'était aucunement maniéré. Pas d'intonations prétentieuses, de menues pâmoisons de la voix, de façons de parler entre les dents ou en ravalant son souffle. Ni, davantage, d'adjectifs ou d'adverbes ébouriffants. A peine arrivait-il à Jeanne de laisser voir des traces fugitives d'affectation, qu'elle devait à l'influence de quelque compagne de pensionnat ; ou à Bernard, élève de Louis-le-Grand, de mêler sans discernement, en parlant à sa sœur, un « Toi, tu nous fais suer » prononcé comme par Wazemmes, et un « Ma chère amie », avantageux et flûté comme dans la bouche d'un petit monsieur de Monte-Carlo. Mais ces gentilleses n'obtenaient qu'un regard apitoyé de M. de Saint-Papoul, ou qu'une remarque refroidissante de M<sup>lle</sup> Bernardine, qui, pour avoir un peu de bêlement dans la voix, n'en restait pas moins naturelle. Un jour par exemple où Jeanne s'était laissée aller plusieurs fois de suite à des inflexions précieuses, elle s'était entendu dire par sa tante : « Mon Dieu ! Comme tu es distinguée, ce soir ! Tu me rappelles absolument la gérante du magasin de chausures de la rue de Sèvres. » En outre, toute la famille se tutoyait, sauf M<sup>me</sup> de Saint-Papoul et M<sup>lle</sup> Bernardine. Jerphanion, qui n'avait aucun usage du monde, n'avait pas tardé pourtant à s'apercevoir que ces gens étaient beaucoup plus simples que la plupart des bourgeois, et surtout des dames de la bourgeoisie, qu'il avait rencontrés. Beaucoup moins soucieux, aussi, des distances. M<sup>me</sup> de Saint-Papoul parlait à ses femmes de chambre sur un

ton souvent préoccupé, qui répondait à son caractère, mais sans aucune hauteur. Quant à la façon dont on le traitait lui-même, Jerphanion se serait dit, s'il n'avait pas craint de penser une sottise : « On croirait presque que c'est moi qui les intimide. » Mais il se méfiait des apparences, en paysan qu'il restait, fort éloigné de s'en faire accroire : « C'est peut-être leur façon de me témoigner que je ne suis pas de leur monde, et même que mes manières les dégoûtent un peu. »

— Il faut que je vous dise aussi, reprit M<sup>lle</sup> Bernardine au bout d'un moment, qu'on m'a chargée de vous prier de rester à dîner ce soir.

C'était la seconde fois, depuis le début des leçons, qu'on lui faisait cette politesse. Il remercia ; mais parut s'inquiéter de savoir s'il y aurait quelque cérémonie.

— Non. Nous attendons l'abbé Mionnet, que vous devez connaître ; et le comte de Mézan. C'est un vieil ami de mon frère, avec qui nous ne nous gênons pas du tout. Vous pouvez très bien rester comme vous êtes.

Jerphanion répondit qu'il n'avait pas le plaisir de connaître l'abbé Mionnet. Qu'en tout cas, sans avoir l'intention de faire toilette, il demanderait la permission de repasser rapidement à l'École avant le dîner.

— Comme vous voudrez. Nous mangeons à sept heures et demie juste. Le comte ni l'abbé ne sont jamais en retard. Mais vous me dites que vous ne connaissez pas l'abbé Mionnet ? Même de nom ? C'est étonnant. Vous savez qu'il est Normalien comme vous ?

— Normalien ? Ah !... D'une promotion ancienne ?

— Je ne pense pas. Il n'a pas l'air tellement plus âgé que vous. Il est vrai que votre barbe vous

vieillit. Je lui donne dans les trente, trente-deux ans.

— Et c'est bien de la rue d'Ulm qu'il sort ?

— J'en suis d'autant plus sûre, que c'est lui, quand nous avons eu l'idée d'un professeur particulier pour Bernard, qui nous a conseillé de nous adresser à la rue d'Ulm.

Jerphanion était surpris. On parlait assez souvent, dans les thurnes, de ceux des Normaliens qui, au sortir de l'École, ou plus tard, avaient pris des directions insolites. Leur destinée, quelle qu'en fût la valeur propre, avait le mérite de mettre dans l'image d'un avenir hélas ! trop prévisible, un peu de hasard et de romanesque. On se consolait de préparer l'agrégation de grammaire, en se disant qu'on serait peut-être un jour non point proviseur du Lycée de Vesoul, sous un parapluie, mais Directeur des tabacs en Perse, ou administrateur de théâtre. Jamais il n'avait été question d'un Mionnet récemment passé à l'Église. Mais le plus surprenant était que Dupuy n'y eût fait aucune allusion au cours de la conversation du 13 octobre. Ignorait-il la part qu'avait eue cet abbé Mionnet dans la décision des de Saint-Papoul ?

— Mais, demanda Jerphanion, est-ce qu'il y a longtemps qu'il est entré dans les ordres ?

— Il lui a tout de même fallu un peu de séminaire, l'ordination, la tonsure, toutes les herbes de la Saint-Jean. Je vous dirai que je ne sais pas au juste, parce qu'il ne fréquente ici que depuis peu. C'est par nos amis Sévelinges que, je crois bien, mon frère l'a connu. Il est, pour l'instant, vicaire à Saint-Thomas-d'Aquin. Mais surtout professeur de je ne sais quoi à l'Institut catholique. Sans être très beau garçon, il présente bien. Ce n'est pas du tout le prêtre mondain, du genre de

l'abbé Daniel, par exemple, que nous avons rencontré souvent, à une époque, chez cette brave comtesse de Bonnet de Joux, qui en était toquée, et qui sentait tellement le parfum — pas la comtesse, l'abbé — qu'un jour, en m'asseyant près de lui, dans le salon des Bonnet de Joux, je n'ai pas pu vaincre le fou rire. Non, l'abbé Mionnet, c'est beaucoup plus sérieux. On dit qu'il a l'étoffe d'un prédicateur admirable, et qu'à son cours il y a de vrais moments d'éloquence. Mais on n'a pas l'impression qu'il se dirige de ce côté-là. Moi je lui crois de toute façon un grand avenir. Vous verrez comme il est intéressant. Et surtout avec vous il aura plaisir à aborder certains sujets. Vous pourrez rompre des lances.

Jerphanion sourit, parut se défendre, quant à lui, de toute intention de ce genre. M<sup>lle</sup> Bernardine insista :

— Mais si. Allez-y. Défendez-vous. Et attaquez au besoin. Ne vous figurez pas que vous choquerez personne. D'abord j'ai déjà jugé que vous étiez un garçon de tact. On peut tout dire quand on y met la façon. Ma belle-sœur est bonne catholique, mais elle n'a pas l'esprit étroit. Mon frère, lui, vous savez, est tout juste croyant, tout juste. Et il ne demande qu'à connaître les arguments modernes, même les arguments avancés. Il faut qu'il s'habitue à en entendre de toutes les couleurs. Au contraire. Vous lui rendrez service. Je sais bien qu'il y a les enfants. L'ainé, n'en parlons pas. C'est un homme. Mais votre élève, Bernard, doit bien s'en laisser dire d'autres au Lycée, par ses camarades. C'est pour ma nièce que ma belle-sœur pourrait craindre. Mais moi, voyez-vous, je trouve que lorsqu'une jeune fille arrive à l'âge de se marier, ce qui est son cas, il est imbécile, parfaitement imbécile, de tout



lui laisser ignorer de ce qu'elle rencontrera dans la vie quelques mois plus tard, les opinions, les discussions... sans parler du reste. Comme si c'était à son mari, qui sera peut-être un serin, de tout lui enseigner. C'est risible. L'abbé Mionnet ne peut pas trouver mauvais que vous le fassiez enrager un peu. En somme, il vous a lâchés.

Jerphanion se donna le ton le plus neutre pour répondre :

— Il n'est pas entré dans l'Université, ou il en est sorti presque tout de suite. Mais c'était son droit. Et c'est le cas de beaucoup d'entre nous.

Elle reprit, d'un air entendu :

— Ce n'est pas seulement ce que je veux dire. Il a tourné le dos à vos idées.

— Que désignez-vous par là, Mademoiselle ?

— Eh bien ! les idées de Normale.

— Mais il n'y a pas d'idées de Normale. Il y a les idées que nous pouvons avoir, les uns et les autres, qui sont très diverses, et qui n'engagent que chacun de nous...

— J'admire comme vous êtes prudent ! Vous ne voulez pas trahir vos maîtres. Oh ! je suis bien de votre avis. Ça ne regarde pas le public. Les abbés non plus ne sont pas forcés de nous dire tout ce qu'on leur raconte au séminaire.

Jerphanion sentait dans le mince visage, dans les vifs yeux gris de M<sup>lle</sup> Bernardine, tant d'appétit pour les « mystères » supposés de la doctrine de Normale, et une si haute idée de ce qu'ils pouvaient contenir d'effrayant, qu'il aurait bien voulu ne pas la décevoir tout à fait. Mais s'il avait assez de finesse pour deviner cet état d'esprit de la vieille fille, il conservait une tendance plébéienne à rectifier les erreurs d'autrui. Il essaya donc de lui faire comprendre que Normale, loin d'abriter un enseignement secret, avait

bien de la peine, depuis sa réforme, à garder un enseignement quelconque ; qu'on l'en avait à peu près dépouillée au profit de la Sorbonne, et que les derniers cours qui lui restaient étaient ouverts comme un moulin.

M<sup>lle</sup> Bernardine l'écoutait, avec un sourire, et de menus hochements de tête. Elle se disait visiblement : « Ce garçon est très fort ! Et comme on les dresse ! Avoir une pareille maîtrise de soi à vingt ans ! »

Elle rapprocha son fauteuil, et se penchant sur sa tasse, où elle buvait à petits coups, elle fit, d'une voix qui dépassait à peine le murmure :

— Cher Monsieur, je sais très bien qu'il y a des démonstrations, des preuves, qu'on ne nous dit pas, à nous ; qu'on cache.

Elle faisait curieusement vibrer le mot cache, comme une bobèche.

— Qu'on cache ?

— Oui, qu'on nous cache, à nous...

— Mais des preuves de quel genre, Mademoiselle ?

— Des preuves... (sa voix tremblait presque)... contre la religion, même contre l'existence de Dieu...

Il était si étonné, et si chatouillé d'une envie de rire, en pensant au plaisir qu'aurait eu Jallez à entendre cette conversation, qu'il ne put trouver aucune réponse.

Elle reposa la tasse, et relevant un peu le ton, tandis qu'elle joignait ses mains maigres dans le creux de sa jupe :

— Comment est-ce que vous vivez là-bas ? Vous logez tous ensemble ?

— En quelque sorte.

— La discipline est stricte ?

— On ne peut plus libérale, au contraire.

— Tiens !... Le soir, vous rentrez quand vous voulez ?

— Pratiquement, oui. Je ne parle pas de ceux qui sont externes et qui vivent entièrement comme ils veulent. Mais même nous, les internes, s'il nous arrivait, par exemple, de découcher, je crois qu'on s'en apercevrait, parce que la surveillance est, malgré tout, assez bien faite, mais qu'on éviterait de nous en parler.

— Comme c'est curieux !

— Songez, Mademoiselle, que certains d'entre nous sont mariés.

— Mariés ?

— Oui.

— De toutes jeunes femmes, alors. Et ces petites jeunes femmes vivent au milieu de vous ?

— Pas exactement. Ceux qui sont mariés sont externes. Mais, pendant leurs heures de présence à l'École, il n'est pas défendu à leurs femmes de venir les voir, ni à nous, si c'est l'heure du thé, d'inviter le jeune ménage à prendre une tasse avec nous.

M<sup>lle</sup> Bernardine baissa de nouveau la voix :

— Il n'en résulte pas des complications, des scandales ?

— Pas à ma connaissance. J'ajoute que nos camarades mariés sont encore l'exception.

A ce moment, on entendit un léger grincement de porte. Jerphanion se retourna. Il vit entrer dans le vaste salon un chien de petite taille, aux yeux vifs, au museau effilé, à la queue longue et fournie, au poil abondant et frisé, d'un blanc à peine jaunâtre, semé de quelques taches brunes. Jerphanion n'était pas connaisseur en races de chiens. Il avait l'habitude des chiens de village, dont l'ascendance est fort mélangée, et qu'on juge à peu près uniquement sur leurs qualités indi-

viduelles. Celui-ci lui parut se rapprocher des loulous, bien qu'avec une toison moins crépue et moins volumineuse, un nez moins pointu, des yeux moins noirs et moins perçants, des oreilles plus grosses et plus molles et beaucoup moins de pétulance dans l'abord. Peut-être tenait-il plutôt de l'épagneul. Le plus probable, vu la maison qui l'hébergeait, était encore qu'il appartenait à une variété peu répandue, mais de grand prix. Jerphanion ne se souvenait pas d'avoir aperçu un chien dans la maison, lors de ses précédentes visites ; ni que Bernard lui en eût parlé.

— Macaire, que venez-vous faire ici ?

Jerphanion nota que ce chien portait le nom d'un bandit d'autrefois, et aussi qu'on lui disait « vous », ce qui rouvrait la question du tutoiement chez les de Saint-Papoul.

Macaire s'approcha du jeune homme, lui flaira soigneusement le bas du pantalon, le rebord des chaussures, sans regarder le haut de sa personne.

— Chassez-le, je vous en prie, Monsieur. Il est très mal élevé. Je ne sais même pas comment il a fait pour entrer ici.

— Étant donnée sa taille, il n'a pas dû ouvrir la porte tout seul ?

— Non, bien sûr. Il est vrai que ce sont des portes anciennes. Il arrive que le pêne ne retombe pas bien dans la gâche. La porte a l'air fermée. Mais il suffit d'une petite poussée pour l'ouvrir. Je suppose qu'il a remarqué cela.

— Il est donc ici depuis longtemps ?

Et Jerphanion caressait d'une main polie, mais distraite, le crâne et le cou de Macaire ; lequel, sans se montrer vraiment effarouché, creusa le dos et prit un peu de distance.

— Mais non. Depuis une huitaine de jours au plus. Mon frère l'a rapporté de son dernier voyage

en Périgord. Et même au début il n'a pas vécu dans l'appartement. Nous avions des craintes pour des oublis de propreté, vu ses origines ; et aussi pour le bruit. Ma femme de chambre, qui adore les bêtes, l'avait pris chez elle.

Macaire s'était assis à un mètre d'eux, dans une région de la pièce où passait presque au ras du tapis un courant d'air tiède. Il observait tour à tour Jerphanion et M<sup>lle</sup> Bernardine.

— Mon frère s'est laissé faire ce cadeau-là par un de nos métayers, qui se rappelait avoir entendu dire un jour à ma nièce Jeanne qu'elle serait contente d'avoir un chien à Paris. Le brave homme se figurait évidemment que son chien était magnifique. Je vous dirai que mon frère s'entend très bien en vrais chiens de chasse et de meute, mais qu'en dehors de cela, pour lui, tous les autres se valent. Quand nous nous sommes moqués de son protégé, il a trouvé, comme défense, que la mère était très belle. L'argument ne vous semble pas merveilleux ?

— Il est encore tout jeune ?

Macaire, regardé par Jerphanion, eut un léger mouvement des oreilles, et bougea la queue sur le tapis.

— Il a dans les neuf ou dix mois, paraît-il. Mais vous pensez bien que ce n'est pas maintenant qu'il va se transformer en chien de race.

— Je ne le trouve pas laid.

— La vérité, c'est que mon frère n'a pas de défaite ; dans son pays tout au moins. Car ici, il est assez cassant. Mais là-bas avec les paysans, il tremble toujours de les froisser. Il faut avouer qu'ils sont devenus terriblement délicats à manier. Avant de risquer un ordre ou un reproche, il est prudent de choisir son temps, et de voir comment le vent est tourné. Qu'attendez-vous, Ma-

caire ? Et ce nom, qu'en dites-vous ? En un sens, j'aime encore mieux ça que ces noms anglais franchement ridicules. Comme Tobie, ou Teddy, ou Dick. Je suis persuadée que ce brave métayer du Périgord n'a aucune idée du Robert Macaire historique et qu'il a appelé son chien Macaire comme il l'aurait appelé Macaron. Tâchez, vous, de nous trouver un nom moins saugrenu, mais qui ait un peu le même son, pour que ça ne lui brouille pas trop les idées. Il n'a pas l'air bête. J'aime assez sa tête. Vous avez raison. Il y a de ces bâtards qui ont une forme très acceptable. Supposez que nous ne sachions pas comment doivent être faits tels ou tels types de chiens. En quoi trouverions-nous celui-ci moins beau qu'un autre, qu'une de ces horreurs de bassets, par exemple ? Savez-vous ce qu'il attend ? Un morceau de sucre. Mais vous n'en aurez pas. Le sucre est l'ennemi des chiens. J'ai entendu dire que ça leur donnait des maladies de peau épouvantables ; des sortes d'eczéma, avec chute de poils.

— S'ils en mangeaient beaucoup, peut-être.

— Vous l'imaginez couvert de plaques et de croûtes par-dessus le marché ? Je vais lui donner un petit morceau de toast trempé dans le thé. C'est tout ce qu'il aura. Il sait faire le beau d'une manière remarquable, mais je ne veux pas le lui demander, parce que je serais obligée de le payer d'un morceau de sucre. Je suis même surprise qu'il ne le fasse pas de son propre chef. C'est probablement vous qui l'intimidez. Vous connaissez bien les races de chiens, vous, Monsieur ?

— Oh ! très mal, Mademoiselle.

— C'est dommage. Vous auriez pu me renseigner. Vous ne voyez pas de quel mélange il peut provenir ?

— Pas du tout. Je lui trouve une vague res-

semblance avec ce que je crois être l'épagneul.

— Oui. J'ai idée, en effet, que la mère est une épagneule. La prochaine fois que nous irons en Périgord, je me la ferai montrer. A la campagne, si l'on ne prend pas des précautions spéciales, il est très difficile d'avoir des petits de race pure. Il faudrait enfermer les chiennes pendant des quinze et vingt jours d'affilée. L'époque où elles sont en chaleur revient en somme très vite. Peut-être pas trop vite pour elles. Mais beaucoup trop pour ceux qui ont le souci de les surveiller. Déjà plusieurs jours avant, les chiens commencent à tourner autour. Et ensuite, ça devient effrayant. C'est une révolution de chiens dans tout le pays. Il faut avoir vu ça pour se l'imaginer. Vous connaissez la campagne, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle ; j'y ai passé toute mon enfance.

— Vos parents n'habitent donc pas Paris ?

— Non, Mademoiselle. Ils vivent en province.

— Dans votre pays natal ?

— Justement.

— C'est où ça votre pays natal ?

— Dans le Velay.

— Mais ce n'est pas en Suisse, le Velay ? Vous êtes Français, pourtant ?

— C'est le Valais qui est en Suisse, Mademoiselle. Le Velay est situé à l'est du Massif Central, et s'appuie aux Cévennes.

— Les Cévennes, c'est au sud du Périgord ?

— Plutôt à l'est.

— Oui. Du côté de la mer ?

— Dans une certaine mesure.

— Vos parents ont des propriétés là-bas ?

Jerphanion prit un temps avant de répondre. Il hésitait à dire simplement la vérité. Par amour-propre ? Sans doute. Il avait éprouvé cette pudeur

d'autres fois, en face de gens d'une classe supérieure à la sienne. Il se la reprochait ensuite comme une lâcheté. Mais il devait convenir qu'elle répondait à des sentiments dont tous n'étaient pas vils. « Leur dire que mon père est instituteur dans une bourgade ? Qu'est-ce que ça signifie pour eux ? Ils s'en autoriseront pour le mépriser. Pour me mépriser, moi aussi, dans mes origines ; mais d'abord pour le mépriser, lui. Je ne pourrais pas tolérer leur petit air soudain déçu, ou condescendant. Ou alors, il faudrait leur lancer cela d'un ton de bravade : le ton du monsieur « qui ne rougit pas de ses origines, ah ! mais non ! » J'ai horreur de cette vantardise à rebours. La seule réponse que j'aie envie de leur faire, c'est : « Laissez donc mes parents tranquilles. Ils vous valent bien. »

Cette fois, il usa d'une formule qui lui avait déjà servi :

— Mon père est dans l'enseignement, comme moi.

— Il sort de Normale aussi ?

— Non, Mademoiselle.

La sœur du marquis se confirma dans l'idée que les parents de Jerphanion étaient de petites gens. Elle se représentait la hiérarchie universitaire aussi vaguement que les Cévennes. Mais elle n'avait pas de peine à concevoir que, dans l'enseignement comme dans l'Église, il y a, fort au-dessous des évêques et des curés de paroisses mondaines, les desservants de campagne. Ce qui n'était pas si mal vu. D'ailleurs, la dose inévitable de mépris pour les petites gens qu'elle devait à son milieu s'était atténuée chez elle au cours de ses réflexions solitaires, ou plutôt s'était compliquée d'une méfiance craintive à leur égard. La masse des petites gens lui semblait une réserve inépuisable d'am-







semblance avec ce que je crois être l'épagneul.

— Oui. J'ai idée, en effet, que la mère est une épagneule. La prochaine fois que nous irons en Périgord, je me la ferai montrer. A la campagne, si l'on ne prend pas des précautions spéciales, il est très difficile d'avoir des petits de race pure. Il faudrait enfermer les chiennes pendant des quinze et vingt jours d'affilée. L'époque où elles sont en chaleur revient en somme très vite. Peut-être pas trop vite pour elles. Mais beaucoup trop pour ceux qui ont le souci de les surveiller. Déjà plusieurs jours avant, les chiens commencent à tourner autour. Et ensuite, ça devient effrayant. C'est une révolution de chiens dans tout le pays. Il faut avoir vu ça pour se l'imaginer. Vous connaissez la campagne, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle ; j'y ai passé toute mon enfance.

— Vos parents n'habitent donc pas Paris ?

— Non, Mademoiselle. Ils vivent en province.

— Dans votre pays natal ?

— Justement.

— C'est où ça votre pays natal ?

— Dans le Velay.

— Mais ce n'est pas en Suisse, le Velay ? Vous êtes Français, pourtant ?

— C'est le Valais qui est en Suisse, Mademoiselle. Le Velay est situé à l'est du Massif Central, et s'appuie aux Cévennes.

— Les Cévennes, c'est au sud du Périgord ?

— Plutôt à l'est.

— Oui. Du côté de la mer ?

— Dans une certaine mesure.

— Vos parents ont des propriétés là-bas ?

Jerphanion prit un temps avant de répondre. Il hésitait à dire simplement la vérité. Par amour-propre ? Sans doute. Il avait éprouvé cette pudeur

d'autres fois, en face de gens d'une classe supérieure à la sienne. Il se la reprochait ensuite comme une lâcheté. Mais il devait convenir qu'elle répondait à des sentiments dont tous n'étaient pas vils. « Leur dire que mon père est instituteur dans une bourgade ? Qu'est-ce que ça signifie pour eux ? Ils s'en autoriseront pour le mépriser. Pour me mépriser, moi aussi, dans mes origines ; mais d'abord pour le mépriser, lui. Je ne pourrais pas tolérer leur petit air soudain déçu, ou condescendant. Ou alors, il faudrait leur lancer cela d'un ton de bravade : le ton du monsieur « qui ne rougit pas de ses origines, ah ! mais non ! » J'ai horreur de cette vantardise à rebours. La seule réponse que j'aie envie de leur faire, c'est : « Laissez donc mes parents tranquilles. Ils vous valent bien. »

Cette fois, il usa d'une formule qui lui avait déjà servi :

— Mon père est dans l'enseignement, comme moi.

— Il sort de Normale aussi ?

— Non, Mademoiselle.

La sœur du marquis se confirma dans l'idée que les parents de Jerphanion étaient de petites gens. Elle se représentait la hiérarchie universitaire aussi vaguement que les Cévennes. Mais elle n'avait pas de peine à concevoir que, dans l'enseignement comme dans l'Église, il y a, fort au-dessous des évêques et des curés de paroisses mondaines, les desservants de campagne. Ce qui n'était pas si mal vu. D'ailleurs, la dose inévitable de mépris pour les petites gens qu'elle devait à son milieu s'était atténuée chez elle au cours de ses réflexions solitaires, ou plutôt s'était compliquée d'une méfiance craintive à leur égard. La masse des petites gens lui semblait une réserve inépuisable d'am-

bitieux de tout poil et de futurs grands de la terre. De la terre et du ciel. Ses lectures pieuses lui rappelaient chaque jour combien de saints, de prélats, de ministres tonsurés, de papes, sont sortis du peuple. On lui eût annoncé que le petit-fils d'Étienne, alors âgé de dix-huit mois, et en nourrice, serait plus tard président de la République, qu'elle eût considéré la prédiction comme très plausible, sans y prendre ni plus d'estime pour Étienne, ni plus de mépris pour la République.

Elle tendit à Macaire un nouveau fragment de toast.

— Enfin, si vous avez vécu à la campagne, vous savez comment ça se passe. Les chiens sentent ça de très loin. Ce sont de vraies processions. A croire qu'ils se le disent. Mais ils ne seraient tout de même pas si bêtes, puisque c'est à qui arrivera le premier auprès de la dulcinée. Leur patience n'a pas de bornes. Ni leur ruse. Ni leur toupet. Je parlais d'enfermer les chiennes. Mais au moment, par exemple, où vous entre-bâillez la porte pour leur porter à manger, un soupirant vous passe entre les jambes. J'ai vu, vu de mes yeux, une espèce de barbet galeux de saltimbanques couvrir une de nos plus jolies chiennes de chasse, juste derrière le dos du valet qui la tenait en laisse. Quand il s'est retourné, il a bien tapé tant qu'il a pu avec son fouet. Mais ouiche ! le furieux n'a pas lâché. D'ailleurs, il paraît qu'une fois accrochés, ils ne peuvent plus se décrocher comme ils veulent.

Jerphanion commençait à ne plus trop savoir quelle contenance garder. « Dommage que Jallez ne soit pas à ma place ! Il raconterait deux ou trois scènes d'amour entre chiens, avec des détails physiologiques frissonnants, mais de l'air le

plus « honni soit qui mal y pense ». Je suis au-dessous de la situation. »

— A côté de ça, continuait M<sup>lle</sup> Bernardine, tout à fait lancée, vous verrez la même jolie chienne, de race absolument pure, refuser un mâle impeccable, lui échapper, le mordre, enfin faire tout ce qu'il faut pour que le malheureux n'arrive à rien...

« Elle exagère, pensait Jerphanion. Je sens que je vais rougir. Comme Jallez à douze ans. Je n'ai pourtant pas la rougeur facile. Mais il n'y a pas de milieu : rougir jusqu'aux oreilles (en profitant de ce que ma barbe me couvre la moitié des joues) ou rigoler soudain à m'en fendre la bouche, jusqu'aux oreilles également. »

Le plus dur, en effet, c'était de recevoir sans broncher, sous ce haut plafond, dans ce concile de meubles vénérables, les propos de la vieille demoiselle vêtue de soie noire ; tandis que le chien bâtard, fraîchement débarqué du Périgord, qui en était le prétexte, assis sur son train de derrière à un mètre de la table, fronçait les narines de temps à autre en brossant d'un coup de queue aussi lent qu'un balancier d'horloge le même petit morceau de tapis.

L'arrivée de Jeanne de Saint-Papoul mit fin à cet embarras.

— C'est toi ! Je croyais que c'était Bernard.

— Mais Bernard vient de rentrer aussi, ma tante.

— Il n'a pas l'air de se douter que son professeur l'attend depuis une demi-heure.

— Il est allé directement dans sa chambre. Il ne savait pas que M. Jerphanion était avec vous.

Jerphanion s'inclina devant la tante, puis devant la nièce et quitta le salon.

## VIII

### UNE JEUNE FILLE DU MONDE

Jeanne de Saint-Papoul allait avoir dix-neuf ans, puisqu'elle était née en janvier 1890, au cours d'une semaine particulièrement froide, et en pleine période d'influenza. Les premières semaines de sa vie avaient de ce fait laissé à sa mère un souvenir pénible. Il paraissait peu vraisemblable que ce bébé, venu au monde fort chétif, réussît à arriver au bout de cet hiver mal gracieux. Depuis, M<sup>me</sup> de Saint-Papoul, s'appuyant sur cet exemple, avait osé se dire en secret que tout n'est pas absurde dans la pratique des ménages qui n'abandonnent pas entièrement à la Providence le soin de décider quels sont ceux de leurs rapprochements qui seront féconds. Si Jeanne avait été conçue à la fin de septembre, par exemple, en Périgord, au moment où l'on vendange le petit vignoble du domaine, et où se répand dans le château une légère odeur de grappes foulées qui n'est pas désagréable à de jeunes époux, elle serait née en juillet, dans les jours les plus accueillants de l'année, et l'on aurait pu s'arranger pour que la naissance, comme la concep-

tion, eût lieu en Périgord. M<sup>me</sup> de Saint-Papoul aurait dû penser qu'on ne se fie pas à moitié à la Providence. Si Elle décide qu'une conception aura lieu en avril, Elle a tenu compte des difficultés que rencontrerait le nouveau-né l'hiver suivant, et ne sera pas embarrassée pour lui faire traverser les semaines de gelée et d'influenza. Mais chez une mère catholique, la foi en la Providence ne prend jamais le caractère absolu du fatalisme musulman. M<sup>me</sup> de Saint-Papoul aurait pu réfléchir encore qu'il y a pour les époux chrétiens un moyen correct d'éviter les mauvaises surprises, qui est de ne se rapprocher qu'aux moments où une conception leur paraît souhaitable. Ce qui réserve à la fois les droits de la Providence et ceux de la liberté humaine. Mais M<sup>me</sup> de Saint-Papoul, comme la plupart des femmes du Midi, avait du bon sens, et même une trace de paganisme. Bien qu'elle n'eût jamais éprouvé pour son compte les joies sensuelles de l'amour, elle trouvait absurde de prétendre en priver pendant de longs mois un gentilhomme robuste, bon mangeur, et chasseur. Les prêtres, quand ils avaient l'air de prendre au sérieux cette doctrine exigeante, lui semblaient des gens naïfs, tout de même un peu trop ignorants de la vie. Ou même elle se hasar-dait à les soupçonner d'une certaine mauvaise foi. A vrai dire elle n'était pas arrivée là-dessus à un système bien cohérent ; ni dans la théorie ni dans la pratique. Et nous verrons que les accommodements qu'elle avait pu trouver n'avaient pas mis le marquis de Saint-Papoul à l'abri des tentations extérieures.

A dix-huit ans, Jeanne était d'assez grande taille, puisqu'elle avait un mètre soixante et onze, y compris il est vrai le talon de ses chaussures, car elle n'avait jamais eu ni l'idée ni l'occasion de



se mesurer nue. C'est d'ailleurs le cas ordinaire pour les femmes. Le conseil de revision ne les renseigne pas d'office. C'est avec un écart d'erreur analogue que Jeanne suivait les fluctuations de son poids. Depuis un an, il variait de cinquante-cinq à cinquante-neuf kilos, sans qu'elle pût décrocher les soixante. Le docteur Labletterie, médecin de la famille, la jugeait un peu maigre. Il n'avait pour elle aucune crainte précise. L'auscultation ne révélait rien de fâcheux. Mais les muqueuses restaient pâles ; les yeux, souvent cernés ; le regard et le teint manquaient d'éclat. On constatait parfois, sans cause décelable, de légères poussées de fièvre, qui heureusement n'étaient pas régulières. Le médecin signalait aux parents une tendance de la jeune fille à l'anémie, la nécessité de stimuler son appétit, de lui faire prendre de l'exercice, de prolonger, s'il se pouvait, les séjours de vacances en Périgord. Il pensait à part lui qu'il n'était pas impossible qu'elle eût une petite lésion tuberculeuse, endormie depuis l'enfance, et que la fin de la puberté réveillait, sans danger imminent. On commençait à soupçonner dès cette époque que la tuberculose est par nature une maladie de la première enfance, qui accompagne l'être durant toute sa vie, en modelant ses épisodes sur les aventures générales de l'organisme. Labletterie, esprit ouvert, se rattachait à cette manière de voir. En ce qui concernait Jeanne, l'idée de complications nerveuses d'origine sexuelle, ou plus précisément encore d'un surmenage très particulier, lui avait une fois ou deux effleuré l'esprit, mais il ne s'y était pas arrêté. Ses préoccupations ne se dirigeaient pas de ce côté-là. Ceux de ses confrères qui, dans un trouble quelconque affectant une jeune personne, flairent un élément de cet ordre ou cherchent à lui faire sa part. lui

semblaient des spécialistes un peu maniaques. Même lorsque, sans se perdre dans les obscurités et notions fuyantes de la médecine nerveuse ni faire de la psychologie, ils se contentent de démêler l'influence tout organique que certaines habitudes peuvent avoir sur l'évolution d'une tuberculose, par exemple. Labletterie l'eût admis à la rigueur pour une fille de concierge. Mais se plaire à une telle hypothèse à propos d'une demoiselle de Saint-Papoul lui eût paru d'assez mauvais goût. C'est ainsi que chez lui le roturier porté au respect social confirmait le médecin dans ses partis pris.

D'ailleurs rien de tout cela n'avait l'air bien grave, et le docteur Labletterie craignait d'autant moins pour l'avenir que la jeune fille ressemblait physiquement à son père. Or, si on laissait de côté quelques petites misères, le marquis n'avait pas à se plaindre de sa santé. Il se rattachait au type du Méridional maigre, dont la mine n'est pas toujours brillante, et qui, fort sensible à la douleur, ferait volontiers de l'hypocondrie, mais finalement, d'inquiétude en inquiétude, atteint un âge avancé. Il était fort possible que dans sa jeunesse le marquis eût traversé lui aussi un passage difficile. Il semblait ne lui en rester rien, pas même le souvenir.

Jeanne de Saint-Papoul était bien faite dans l'ensemble, et jolie de visage. Des traits fins, presque subtils. Des lèvres minces. Un air de fierté fort naturel. Jerphanion la jugeait très proche d'une certaine perfection, et considérait comme très enviable le mari titré qui la posséderait un jour. Mais quant à lui, il ne se sentait pas en péril d'en tomber amoureux. Ce n'est pas qu'elle manquât absolument de charme, mais son charme ne vous inclinait ni vers les idées voluptueuses,

ni vers les idées tendres. Même ses yeux un peu cernés, sa demi-pâleur, ne vous jetaient pas dans la rêverie. Sans doute l'expression du regard demeurerait-elle trop fermée, presque défensive.



M<sup>lle</sup> Bernardine offrit du thé à sa nièce, insista pour qu'elle prît des rôties beurrées ; lui tint de menus propos de circonstance. Tout à coup, elle lui dit, sans préparation aucune :

— Comment trouves-tu ce jeune Normalien ?

— Mais très convenable, n'est-ce pas ? Bernard a l'air de se plaire avec lui.

— Il a de beaux yeux. Il serait très bien sans cette barbe qui le vieillit beaucoup.

— C'est possible.

— Et selon qu'il sort d'une famille très modeste, on ne peut pas dire qu'il manque de savoir-vivre.

Jeanne approuvait, avec une indifférence qui n'était pas feinte. Elle avait jusqu'ici considéré Jérphanion d'un œil distrait. D'ailleurs elle avait peu de caprices, et même peu de liberté dans l'imagination. Elle avait des audaces, ce qui est tout différent. Ces audaces, qui la menaient assez loin, suivaient des voies resserrées. Il y a maintes jeunes filles qui, chaque fois que le hasard les met en présence d'un jeune homme, ou d'un homme plus âgé dont l'aspect n'est pas repoussant, s'imaginent pressées dans ses bras, recevant ses baisers, les rendant même. Rêveries qui d'ordinaire ne tirent pas à conséquence, et loin d'appeler la réalité, s'effaroucheraient aussitôt devant elle. Jeanne ne connaissait pas ces écarts. Elle pouvait rencontrer dans la journée dix jeunes hommes de sa condition sans établir aucun lien entre leurs personnages et les songes amoureux qu'elle poursui-

vait. A plus forte raison un Jerphanion restait-il hors de jeu. Chez elle le sens des catégories sociales était devenu assez instinctif pour participer aux réactions spontanées du cœur. Quand on est Jeanne de Saint-Papoul, on ne risque pas de s'éprendre d'un pianiste, d'un valet de chambre, d'un docteur, d'un prêtre. Non que ce soient des gens indistinctement méprisables. On peut avoir pour eux de la bienveillance, de l'estime, dans certains cas de l'admiration. La question de l'amour ne se pose pas. (Jerphanion, de son côté, n'était pas tout à fait exempt du préjugé symétrique. Si Jeanne avait été une de ses cousines, ou une camarade d'études, il n'est pas sûr que ce fin visage, ces yeux réticents ne l'eussent pas touché.)

Au reste, le moral de Jeanne présentait alors une configuration des plus tourmentées.

D'un côté, il s'appuyait à tout un système mental qui, depuis l'enfance, avait reçu peu d'atteintes : croyances religieuses, habitudes de piété ; idées élémentaires mais d'une solidité rustique sur la Société, sur la hiérarchie des conditions humaines, sur les droits de sa caste à la richesse, au loisir, à la considération. Elle ne mettait pas davantage en question les principaux devoirs qu'on lui avait enseignés. Elle était même portée au scrupule. Les petits manquements ne la tracassaient pas moins que les gros péchés. Tout cela, qui lui venait de son éducation, tenait encore très bien ensemble. Le désordre commençait avec les sentiments plus personnels. Elle était très préoccupée des choses de l'amour, jusque dans le détail le plus concret. Depuis des années, elle recueillait là-dessus les renseignements mêlés de fables que se chuchotaient ses compagnes. Elle s'était mise récemment à rechercher des livres érotiques. Elle

en avait découvert deux ou trois dans la bibliothèque de son père, et pour les consulter sans danger d'être surprise, recourait à des ruses qui lui faisaient battre le cœur. Le souvenir de ces lectures, ou les incidents de sa rêverie (mais jamais ceux de sa vie extérieure) l'amenaient à quelques égarements voluptueux, dont à vrai dire elle n'abusait pas, et qui n'étaient pour rien dans les apparences délicates de sa santé. Lectures et pratiques s'accompagnaient de cuisants remords. Jeanne tenait la chair, ses hantises et ses plaisirs pour diaboliques. Chaque fois qu'elle les entendait condamner, elle éprouvait un soulagement. D'autre part, elle avait une vie sentimentale intense, qui ne se confondait nullement avec ces prurits sensuels. Elle s'était prise pour l'une de ses compagnes, puis pour une de ses maîtresses du pensionnat Sainte-Clotilde, d'une affection passionnée. Elle avait fini par les chérir toutes deux à la fois. Ce qui l'aidait à ce partage, c'était la nuance particulière de chacune de ces flammes. Envers son amie Hugnette, elle s'abandonnait surtout aux douceurs de la tendresse protectrice ; envers sa maîtresse, qui était une religieuse sécularisée, aux extases de l'admiration. Elle était fort jalouse de l'une et de l'autre, et facilement ombrageuse. Il lui arrivait de pâlir soudain, quand la maîtresse faisait un compliment ou un sourire à une autre élève, et elle en restait pleine d'amertume jusqu'au soir. Ces deux ardeurs étaient tout à fait chastes ; elles ne la poussaient ni à des gestes de câlinerie équivoque, ni à des recherches de contact. Malgré sa tendance au scrupule, elle ne se les reprochait aucunement. Sans doute s'abusait-elle encore moins sur son cas que le psychiatre qui eût parlé bien hâtivement de vocation homosexuelle. Elle était d'autant moins portée à découvrir de

ce côté des éléments impurs, que personne autour d'elle ne semblait les y apercevoir. Les maîtresses du pensionnat ne pouvaient pas rester aveugles à ces amitiés passionnées. Elles ne les encourageaient certes pas. Mais, que ce fût par une naïveté de femmes chastes, ou par une profonde sagesse d'éducatrices, elles ne montraient pas qu'elles en fussent autrement inquiètes. D'ailleurs les deux passions de Jeanne laissaient place à un amour de tête, d'une couleur encore différente, pour un de ses cousins, Robert de Lavardac, dont la famille habitait les environs de Bordeaux, et qu'elle ne rencontrait, sauf exception, qu'à l'époque des vacances. Ce dernier amour appartenait à l'ordre de la rêverie romanesque. Il se passait fort bien de la présence de l'objet aimé. Le cousin Robert était une sorte de chevalier, de jeune seigneur hardi, qui guerroyait au loin, qui chérissait votre image en secret, et dont vous seriez la dernière pensée s'il tombait frappé à mort. Elle parlait volontiers de Robert à son amie Huguette, qui n'en était pas jalouse. Ajoutons que lorsqu'elle se livrait dans la solitude à des lectures ou à des émois érotiques, Jeanne n'évoquait jamais aucun de ces trois êtres diversement aimés. Bien au contraire. Elle les chérissait trop, les estimait à trop haut prix, pour ne pas les écarter de ce qu'elle regardait comme un cercle infernal.

Cette vue sommaire laisse pressentir ce que pouvaient être les rapports de Jeanne avec M<sup>lle</sup> Bernardine. A certains moments, elle n'était pas loin de considérer sa tante comme une vieille folle. A d'autres, elle attendait d'elle de mystérieux renseignements sur la vie, sans bien se demander d'ailleurs où la demoiselle sédentaire et surannée avait pu les prendre. Le ton de leurs conversations était devenu assez libre, beaucoup plus qu'il

ne l'était entre la marquise et sa fille. M<sup>lle</sup> Bernardine prenait un plaisir, qu'elle n'analysait pas, à mettre sa nièce en face de certaines crudités de l'existence, qu'il s'agît des relations sociales, de la vraie nature des sentiments chez les gens, ou de questions plus scabreuses. Elle avait même l'impression de remplir là un devoir. Ne fallait-il pas prémunir la jeune fille, au moment de son entrée dans le monde, contre les dangers d'une éducation par trop conventionnelle ?

## IX

### LA TANTE ET LA NIÈCE. — NAISSANCE D'UNE IDÉE

Macaire, après être venu solliciter Jeanne, avait regagné sa place sur le tapis. M<sup>lle</sup> Bernardine le regarda :

— Je parlais justement avec M. Jerphanion de ce vilain morceau de chien. Et de toutes ces aventures de mélanges, de croisements. M. Jerphanion a vécu à la campagne. Il a vu ça de près. Toi est-ce que tu as jamais eu l'occasion de voir ça de près ?

— Quoi, ma tante ?

— Eh bien ! les façons des animaux entre eux, des chiens spécialement, les mâles avec les femelles, et tout ce qui s'ensuit. Pourquoi rougis-tu comme une sotte ? Est-ce que tu t'imagines qu'une fille de la campagne ne connaît pas ces affaires-là dans le détail, et rougit quand on en parle devant elle ; et qu'elle en est moins bonne chrétienne, ou moins honnête pour ça ? Au contraire, je prétends, au contraire.

Elle sembla méditer, puis reprit :

— Le vrai péché, c'est d'idéaliser tout ça.



Alors... l'imagination s'excite. Et on se figure que parce qu'on emploie de grands mots, la chose qu'il y a en dessous change de nature. Peuh ! Il vaudrait bien mieux avouer franchement que chez les chiens ou chez nous c'est tout à fait pareil. Rien ne m'horripile plus que les tirades sur l'amour. » Elle faisait vibrer ironiquement l'l et l'm. « Aujourd'hui, tout de même, on n'ose plus raconter aux filles de ton âge que le mariage, ça consiste à se bécoter dans un wagon, et à chercher un appartement. Je n'ai pas craint avec toi de mettre quelquefois les points sur les i. Mais je ne suis pourtant pas bien sûre que, toutes jeunes filles modernes que vous vous croyiez, vous vous rendiez compte de ce que c'est au fond, hé oui ! cette fameuse affaire autour de laquelle on tourne tout le temps, pour soi-disant vous en réserver la surprise.

Malgré son embarras, Jeanne écoutait, sans perdre une syllabe ni une inflexion. Sa tante touchait au point du problème qui l'obsédait le plus. Ni ses conversations, ni ses lectures ne l'avaient pleinement satisfaite. Certains détails restaient inexplicables, ou difficiles à imaginer. Certains renseignements, contradictoires. Mais surtout, si elle se flattait de connaître tant bien que mal les conditions et circonstances de l'acte amoureux, elle n'arrivait pas à se le représenter en lui-même, ni à le comprendre. Il manquait à ses yeux et de centre et de sens. Tant de conjectures, tant de rêveries n'avaient meublé que le pourtour de ce grand mystère : au milieu, il s'effondrait dans le vide.

M<sup>lle</sup> Bernardine se pencha vers Jeanne, prit l'air de quelqu'un qui va confier le suprême secret ; puis à mi-voix, en surveillant les portes :

— Hé bien ! tu sais déjà, n'est-ce pas, que

l'homme et la femme font quelque chose ensemble ? Ou plutôt que c'est l'homme qui fait quelque chose à la femme. Tu sais de quels organes il s'agit, n'est-ce pas ? Donc il ne t'est pas bien difficile de deviner exactement la vraie nature de l'acte... Ce que l'homme fait à la femme, tu me comprends... » elle parla presque à l'oreille « ce qu'il fait *dans* la femme, c'est *une ordure*. »

Elle se redressa, but une gorgée de thé, puis se cala dans son fauteuil, tout à fait silencieuse maintenant, et détendue dans le bien-être d'une espèce de vengeance.

Pendant ce temps le mot qu'elle venait de dire, et l'image saisissante qu'il portait, s'enfonçaient brusquement dans l'esprit de la jeune fille, avec une énergie, une vibration, une efficacité que M<sup>lle</sup> Bernardine était bien loin d'avoir mesurées d'avance. Il attirait à lui une nuée d'idées éparses et partielles, leur donnant sens et cohésion. Dogmes religieux, interdictions morales, échos de catéchisme, de confessions, de sermons ; remords, répugnances intimement vécues ; lectures ou confidences jusque-là mal comprises ; goût mi-naturel, mi-chrétien pour l'humiliation et ses amères délices ; pressentiment poignant d'un rachat du plaisir par la mortification ; sans préjudice de vives images physiques, qui prenaient une éloquence à peine soutenable : tout un énorme cristal aux reflets louches se formait d'un coup.

## X

### LA COMTESSE ET LA MANUCURE

Ce même soir, la comtesse de Champcenais avait des préoccupations de maîtresse de maison analogues à celles de la marquise de Saint-Papoul, puisqu'elle aussi recevait des gens à dîner. Mais alors que chez les de Saint-Papoul il s'agissait d'un repas tout simple, qui modifiait à peine le train-train familial, M<sup>me</sup> de Champcenais avait à ordonner une réunion beaucoup plus brillante. Non pas très nombreuse : les dimensions de la salle à manger ne s'y prêtaient guère. Il y aurait dix convives en tout : Sammécaud et sa femme, le colonel d'artillerie Duroure et sa femme, née vicomtesse de Rumigny ; le critique des *Débats*, George Allory, romancier mondain à ses heures, et sa femme ; le constructeur Bertrand, qui était célibataire ; une jeune amie de M<sup>me</sup> de Champcenais, la baronne de Genillé, dont le mari était absent ; enfin, le couple des hôtes.

Le dîner était prévu pour huit heures ; les gens, priés pour huit heures moins le quart.

A six heures, M<sup>me</sup> de Champcenais en avait terminé depuis longtemps avec les dispositions re-

latives au dîner. Bien qu'elle eût une cuisinière honorable, elle avait commandé deux plats (un poisson de belle taille, et des ris de veau garnis de quenelles dans une sauce aux champignons) ainsi qu'un parfait au café chez Potel et Chabot, qui lui avaient fourni en outre un maître d'hôtel supplémentaire. Le troisième plat, une poularde, était fait à la maison. M. de Champcenais, dont la cave était médiocre, avait téléphoné pour les vins chez un petit fournisseur de la rue Saint-Honoré, en qui il mettait sa confiance. On attendait d'un moment à l'autre la livraison du fleuriste.

Il restait donc à M<sup>me</sup> de Champcenais tout le loisir de songer à sa personne. Dès cinq heures, le coiffeur était venu. La mode voulait les cheveux très ondulés, formant au-dessus de la tête une houle volumineuse, qui allait s'appuyer sur un chignon lui-même épais et remontant. Pour donner au sommet de la tête l'arrondi souhaitable, les coiffeurs conseillaient souvent de soutenir le flot des cheveux naturels par un dessous de postiches. Marie de Champcenais, qui possédait une chevelure assez abondante, et d'un beau châtain clair, s'était cependant résignée à la laisser truffer d'un rien de postiches, non pour l'ajustement quotidien, mais pour les grandes circonstances.

Un pareil style de coiffure se laissait difficilement rattacher aux tendances de l'art moderne, en particulier à celles dont témoignait le mobilier de la comtesse. N'y avait-il pas dans ces édifices de cheveux quelque chose de lourd, de vulgaire à la fois et de cossu, où semblait se perpétuer le goût de la bourgeoisie de 1889 ou même l'emphase énaïsse du Second Empire ? Il est vrai que plus la civilisation se complique, et plus l'évolution de chacun de arts a chance d'être autonome. On

## JULES ROMAINS

avait bien vu, dans la période précédente, coexister la poésie brumeuse, dormante et tout intérieure des symbolistes, avec la pétulance sensuelle des impressionnistes et peintres de plein air, et avec la fantaisie un peu enfantine d'architectes qui composaient d'énormes joujoux, où le fer peinturluré se pliait à des réminiscences de palais tures.

C'est qu'au fond l'art de coiffer les femmes, comme celui de les habiller, doit peut-être moins encore aux tendances esthétiques d'une époque qu'aux nuances de son érotisme. Dans l'hiver de 1908, les apaches restaient à la mode. L'excitation amoureuse chez les gens du monde s'allumait encore volontiers au romanesque des souteneurs et des filles, à des visions de luttes sanglantes sous les réverbères des boulevards extérieurs. Artiste inconscient peut-être, mais inspiré, le coiffeur, en parant une comtesse de la rue Mozart, cherchait pour son mari ou son amant une illusion d'une seconde (mais ce sont parfois les plus efficaces pour le plaisir) : celle d'êtreindre une pierreuse ; et le droit de coller à ses lèvres un baiser direct et goulé.

Au coiffeur avait succédé la manucure. Depuis quelques semaines, exactement depuis la mi-octobre, les conversations de Marie de Champcenais avec cette jeune femme, au cours des séances, avaient changé de caractère. Elles s'étaient faites beaucoup plus continues et animées, mais surtout plus intimes. M<sup>me</sup> de Champcenais avait songé à s'enquérir de détails dont elle n'avait pas eu la moindre curiosité jusque-là. Elle apprit que la manucure, qu'elle avait toujours traitée de mademoiselle, était mariée ; que la mal nommée M<sup>lle</sup> Renée était en réalité M<sup>me</sup> Renée Bertin, femme d'un monteur électricien, employé au sec-

teur de la rive droite. Elle n'eut pas de peine à se faire dire ensuite que la manucure avait été plus d'un an la maîtresse de l'électricien, avant de se mettre en ménage avec lui, et que leur mariage régulier, encore tout récent, n'avait été que la troisième étape de leurs relations. A la façon dont Renée Bertin le contait, on sentait bien qu'elle avait conscience de s'être conformée à une coutume. M<sup>me</sup> de Champcenais s'avisa que probablement les choses se passaient ainsi pour beaucoup de ménages du peuple. Ce qui la fit un peu rêver. N'était-ce pas en somme une conduite raisonnable, qui avait le double avantage de soumettre le couple à des épreuves graduées de résistance, et de laisser à la jeune fille la chance d'expériences variées, dont le souvenir l'aiderait à supporter ensuite la monotonie de la vie conjugale ? Mais Marie de Champcenais ne s'attachait guère aux méditations sociologiques. Et si elle avait de l'audace dans le choix d'un mobilier, elle en manquait complètement à l'égard des mœurs reçues autour d'elle. L'adultère, en dépit de quelques scrupules, lui semblait cent fois plus tolérable que ce concubinage d'essai.

Ce qu'elle retint plutôt des premières confidences de la manucure, c'est à quel point elles avaient été faciles. Elle se demanda s'il n'en irait pas de même, à quelque chose près, avec les femmes de son monde. Jusqu'ici elle s'était toujours montrée peu curieuse, peu interrogante. Mais elle s'apercevait qu'il faut un effort insignifiant — une pression aussi légère que sur un raisin mûr — pour soulager une autre femme de ses secrets. Or depuis la mi-octobre, les secrets des autres femmes, leur vie intime, leurs impressions les plus cachées commençaient à l'intéresser beaucoup. Elle n'osait pas encore trop faire parler

ses amies. Mais son tête-à-tête hebdomadaire avec Renée Bertin lui donnait l'apprentissage de l'indiscrétion. Elles en étaient arrivées peu à peu à un ton très libre. Les confidences venaient toujours du même côté. Mais les deux femmes y prenaient autant de plaisir l'une que l'autre. La manucure y contentait ce besoin d'exhibition si naturel à la femme moyenne, qu'on a dû à son usage inventer la pudeur comme vertu de première urgence. La comtesse y puisait maintes notions que son expérience lui avait trop chichement fournies, et dont le progrès lent mais sûr de son intrigue avec Sammécaud la rendait avide.

C'est ainsi que ce jour-là, pendant que Renée s'occupait de la main gauche de la comtesse, et que le personnel s'affairait du côté de la cuisine, elles purent, sans éprouver d'étonnement ni d'embarras, échanger à deux pas de l'armoire à glace aux cambrures florales les propos que voici :

— Mais vous me dites que, par exemple, quand vous vous promenez dans la rue avec votre mari, vous êtes toute malheureuse s'il s'arrête un moment ou de vous regarder, ou de vous serrer le bras, de s'appuyer contre vous, de vous presser d'une façon ou de l'autre. Vous n'exagérez pas un peu ?

— Je vous jure que non, Madame la comtesse.

— Ou alors, n'est-ce pas simplement une habitude qui vous reste à tous les deux du temps de vos fiançailles ?

— Si vous voulez. Mais il y a autre chose que l'habitude. Je suis malheureuse, parce que je cesse d'avoir du plaisir. Ce n'est pas sorcier.

— Comment, du plaisir ?

— Oui. J'ai envie de lui. Vous comprenez ?

— Comme ça ? Tout le temps ?

— Pas quand je suis à mon travail, comme ici,

loin de lui, bien sûr... Et encore... Ni quand à la maison nous nous occupons chacun de notre côté. Ou quand nous nous chicanons. Je vous ai surtout parlé du dimanche, en promenade.

— Vous avez envie de lui... soit. Mais qu'il vous tienne le bras ou non, qu'est-ce que ça peut changer ?

— Si. Pendant qu'il me tient le bras, je vibre.

Marie de Champcenais rêva un moment. Puis :

— Et dès qu'il vous lâche le bras, vous cessez de « vibrer » ? C'est drôle.

— Mais non. Si Madame la comtesse veut bien réfléchir. C'est un peu comme si, dans une autre circonstance, il me laissait en plan tout à coup. Ce n'est pas exactement pareil, bien entendu. Même ça ne se compare pas. Il y a pourtant un rapport.

La comtesse fit une nouvelle pause et reprit :

— J'ai repensé à ce que vous me contiez la semaine dernière. Tous les jours, vraiment ?

— Oh ! à peu près. Et quelquefois encore le matin.

— Voilà combien de temps que vous vivez avec lui ?

— Deux ans et demi, au total. Non, deux ans et deux mois. Je ne parle pas du temps où nous nous voyions avant de nous être mis ensemble.

— Oui... Et à la longue, cette... répétition, cette... régularité... enfin, ça ne vous excède pas ?

— Ça devient un besoin comme autre chose. Remarquez que je ne me suis jamais si bien portée que maintenant.

— Et vous y faites encore... attention ? Ça ne finit pas par être justement trop machinal ?

— Je ne trouve pas. Et puis, quand on veut, il y a tellement de variété.



— Alors ce qui m'étonne, c'est que dans l'intervalle, vous ayez encore le goût de « vibrer », comme vous dites.

— Parce que Madame la comtesse a le tempérament plus calme, ou que... Oh ! je ne dis pas ça pour critiquer. On vit tout aussi bien en étant tranquille. La preuve, quand je n'avais encore connu personne. Mais c'est justement parce qu'il n'y a pas beaucoup d'intervalle, que je n'ai jamais le temps de retomber tout à fait. Et il suffit d'un rien, qu'il me presse le bras, la taille, qu'il me regarde, pour que ça m'entretienne.

— La vérité, c'est que vous êtes follement amoureuse de lui.

— Bien sûr que s'il me déplaisait... Mais follement amoureuse, non. Je me rends compte. Mon premier ami, le garçon dont je vous ai parlé, m'avait beaucoup plus chavirée. Là, oui, j'étais un peu folle. Mais pas dans le sens en question. Je me rappelle qu'en ce temps-là ça ne me disait même pas grand'chose. Je nageais dans le sentiment. Celui-ci, je vois ses défauts. Il nous arrive de nous disputer. Parce que nous avons chacun notre caractère. Mais dans les moments où je suis le plus furieuse contre lui, je ne puis pas empêcher que son impression me reste. J'aurais beau me mettre à chercher de la colère au fond de moi, c'est plutôt ça que j'y trouve. Lui, c'est pareil. Comme il me disait un jour : « Oh ! je peux crier. Tu n'as qu'à bomber tes seins un peu... » tout habillée, pourtant, comme je suis là... « tu m'as tout de suite. »

M<sup>me</sup> de Champcenais s'efforce, en écoutant la manœuvre de garder un air de bienveillance amusée. Mais elle éprouve un grand trouble. Au centre de son esprit, des idées, lentement, doucement, changent de place, de valeur, d'éclat,

comme si une rosace se mettait à tourner. Et elle a besoin d'en entendre davantage. Elle ne s'en rassasie pas. On pourrait lui parler jusqu'au soir de ces choses caressantes et impures. Si elle se retient de poser certaines questions, ce n'est pas pour ménager la décence, qui n'est plus en jeu. C'est pour que l'autre ne se moque pas d'elle.

Car ce trouble n'est pas amer. Les regrets n'y ont qu'une petite place. Il ressemble plutôt au tourment confus de la puberté. Une des principales angoisses de l'adolescente n'est-elle pas de se dire : « Moi, saurai-je aimer ? Saura-t-on m'aimer ? Et comment faut-il aimer ? » Voilà ce que Marie se répète, chaque minute, pendant que la manucure lui explique la recette de son bonheur quotidien.

M. de Champcenais a-t-il été, même aux premiers temps de leur mariage, le mari qu'elle méritait ? Elle-même, une épouse assez habilement exigeante ? A quoi bon le savoir ? L'important, ce ne sont pas les années 95, ni le jeune comte de Champcenais, qui était beau pourtant, et qu'elle croit bien avoir aimé. L'important, c'est ce qui va venir. L'important, c'est Sammécaud, quadragénaire et un peu chauve.

Tout à l'heure, il sera là, de l'autre côté de la table. Il la regardera de son air de fiancé impatient. Qu'est devenue la tendresse de son premier aveu ? Ce projet d'amitié juste un peu clandestine ? Depuis quelque temps Sammécaud la presse. Elle s'est d'abord juré de ne pas céder. Un chaste secret lui plaisait bien mieux que les matérialités de l'adultère. Elle ne se croyait pas faite pour les rendez-vous laborieusement ajustés, ni davantage pour les fatigues de la passion. Mais maintenant elle ne sait plus que penser. Tout à l'heure que répondra-t-elle au regard de Sammé-

caud par-dessus les cristaux de la table ? Il y a évidemment une espèce de torture à se demander ainsi ce qu'on doit faire. Mais le cœur ne s'en plaint pas. C'est une douleur de jeune fille.

## XI

### DÎNER INTIME CHEZ LES DE SAINT-PAPOUL

A la différence de la salle à manger des de Champcenais, celle des de Saint-Papoul, avec ses quelque trente-cinq mètres carrés de surface, et ses proportions commodes, se prêtait à recevoir de nombreux convives. Mais les de Saint-Papoul n'abusaient pas des grands dîners. Ce qu'on attribuait parfois, dans leur entourage, à une certaine avarice.

On savait, en effet, que M<sup>me</sup> de Saint-Papoul, née de toute petite noblesse, avait apporté dans le ménage une grosse fortune : une dot d'un million, disait-on (en réalité de cinq cent mille, chiffre déjà considérable pour l'époque) ; une rente, que lui servait son père, M. de Montech, et qui variait un peu suivant les années, sans tomber au-dessous de douze mille francs par trimestre ; enfin des espérances dont on prétendait qu'elles dépassaient les dix millions.

M. de Montech avait épousé, aux alentours de 1865, une demoiselle qui n'était pas très jolie, qui était roturière, et pour comble fille d'épicier. Du plus grand épicier de Bordeaux, il est vrai.

Par la suite M. de Montech donna à son beau-père l'idée de créer un établissement d'alimentation à succursales multiples, le premier peut-être de cette sorte qu'on eût vu dans le Sud-Ouest. L'affaire se développa lentement, comme il était de règle en ce temps-là, mais sans autre secousse notable que la crise de 1879. Dix ans plus tard ils la mirent en société anonyme, gardant pour eux les trois quarts des actions. M. de Montech, dont le nom n'avait jamais paru dans la raison sociale, devint président du conseil d'administration et suppléa de plus en plus son beau-père dans la direction de l'entreprise. Dès 1885, il était un des gentilshommes riches du sud-ouest, et en mesure de choisir pour sa fille un mari dans ce qu'il y avait de plus huppé. Son choix tomba sur le marquis de Saint-Papoul. Pour finir, il avait recueilli l'héritage de son beau-père, mort en 1900, dans sa soixante-quinzième année, des suites d'un refroidissement attrapé à l'Exposition Universelle un soir que les deux hommes y avaient dîné en plein air. (La légende ajoutait que la soirée s'était continuée du côté de Montmartre, et que des fatigues amoureuses, redoutables à cet âge, avaient encore amoindri la résistance de l'épicier de Bordeaux.)

De son côté, le marquis de Saint-Papoul possédait en Périgord deux domaines, l'un de quarante-cinq hectares, composé de deux fermes, qui lui venait de sa mère ; l'autre, beaucoup plus important, de cinq cent vingt hectares, qui comprenait des bois pour plus de moitié, quatre grosses métairies, et le château de famille, sur une colline, avec son bout de vignoble et son parc. Il est vrai que toutes ces terres rapportaient fort peu. Les bois ne servaient guère qu'à la chasse. A cause de la pauvreté du sol, et de la maigreur des es-

sences, les coupes y étaient rares et de faible rendement. On y récoltait quelques kilos de truffes. Quant aux six fermes et métairies, elles avaient bien de la peine à produire, outre les redevances en nature, quinze mille francs d'argent liquide. Les de Saint-Papoul avaient pris l'habitude de considérer que les revenus de leurs domaines devaient tout au plus couvrir les dépenses qu'ils étaient amenés à y faire ; pour leur séjour de vacances, l'entretien du château et des bâtiments, le salaire des jardiniers et garde-chasse, les soins donnés au petit vignoble, les impôts. Ils avaient ainsi un budget du Périgord, à peu près indépendant de leur budget de Paris.

Quant à leur budget de Paris, il reposait entièrement sur la fortune personnelle de la marquise. Les rentrées ne s'y élevaient guère qu'à soixante-cinq mille francs, dont une cinquantaine de mille fournis par M. de Montech, et le reste par les revenus de la dot. Du côté des dépenses, le loyer de l'appartement, avec les trois chambres de domestiques et la remise, prenait sept mille cinq cents francs à lui seul. Le cocher-valet de chambre Étienne, et la cuisinière, sa femme, recevaient pour le couple deux mille cinq cents francs de gages annuels. Les femmes de chambre : onze cents la première et neuf cents la seconde. Vingt-deux à vingt-quatre mille francs passaient dans la nourriture, et les divers besoins quotidiens de toute la maisonnée, y compris le cheval. Huit mille au bas mot dans les frais d'études des trois enfants (les leçons de Jerphanion allaient déjà en absorber plus du tiers). Il restait ainsi moins de vingt-cinq mille francs pour l'habillement de six personnes, les sorties, les voyages en chemin de fer, les contributions, les gratifications et charités, les honoraires de médecin, l'argent de poche

du marquis et des autres membres de la famille, et toutes les dépenses qu'on appelle imprévues, pour s'épargner l'ennui d'y penser d'avance, et bien que le retour en soit inévitable. M<sup>lle</sup> Bernardine, qui avait abandonné à son frère toute sa part d'héritage, n'avait plus aucune ressource en propre. Elle constituait donc une charge pour les de Saint-Papoul. Il est vrai qu'elle mangeait peu, et que ses frais de toilette étaient petits. On lui remettait cent francs par mois d'argent de poche.

On voit que le reproche d'avarice était mal fondé. Il eût été difficile aux de Saint-Papoul de multiplier chez eux les cérémonies mondaines. D'ailleurs, dans la mesure où ils pouvaient le faire, le mari et la femme étaient d'avis de réserver leur effort pour quelques réceptions assez fastueuses qu'ils donnaient l'été dans leur château, et pour quelques chasses que le marquis y organisait au cours de l'automne. Ils trouvaient beaucoup plus de plaisir à faire figure devant la noblesse et la paysannerie de leur province, que dans le monde de Paris si mêlé, et si oublieux. Et puis, M. de Montech assistait le plus souvent à ces fêtes en Périgord. Comme il était très vaniteux, et grand admirateur du sexe, les occasions qu'il avait ainsi de parader au milieu de gens fort titrés et de jolies femmes lui procuraient les plus vives jouissances. Il savait le reconnaître ; et quand les choses au cours de l'été lui avaient semblé particulièrement réussies, il lui arrivait d'arrondir le trimestre suivant.



M<sup>me</sup> de Saint-Papoul avait placé le comte de Mézan à sa droite, l'abbé Mionnet à sa gauche. M<sup>lle</sup> Bernardine et Jeanne encadraient le mar-

quis. Jerphanion était à droite de M<sup>lle</sup> Bernardine. Il avait donc l'abbé presque en face de lui. Bernard occupait le bout de la table du côté de Jerphanion ; et le fils aîné, l'autre bout. La marquise, qui était une femme plutôt grasse, portait une robe de soie mauve, à manches longues, très légèrement décolletée. Le corsage était fait d'une mousseline mauve sur un transparent du même ton. Le décolleté laissait voir la naissance d'une gorge abondante et agréable. Les cheveux grisonnaient. Les traits semblaient un peu lourds. Il y avait un pli sous le menton, plusieurs petites rides au front, des traces de couperose aux pommettes et aux ailes du nez. Elle s'était mis un soupçon de poudre. M<sup>lle</sup> Bernardine avait gardé sa tenue de tout à l'heure. Le marquis avait un veston noir, avec un gilet très peu ouvert qui découvrait le haut d'une cravate-plastron bariolée, prise dans un faux col double. Il s'était lissé les moustaches qu'il portait en pointes et mi-longues. Jeanne était vêtue d'une jupe et d'un corsage de drap marron clair, avec un col montant de guipure. Les deux fils s'étaient contentés de changer de faux col. Quant à M. de Mézan, il avait su concilier ses habitudes d'élégance avec l'avis qu'on lui avait donné de venir sans aucune cérémonie : jaquette noire bordée ; pantalon rayé ; gilet de fantaisie en velours de soie prune ; cravate curieusement ornée de cercles concentriques, et piquée, au centre de tous ces cercles, d'une épingle sur laquelle était montée une pièce d'or à l'effigie du pape Clément XIII. Il avait le visage frais et dodu, des cheveux rares, mais fins et bien peignés, de longues moustaches châtain, terminées par deux spirales très étudiées.

Si le ton des repas restait simple, le plus souvent, chez les de Saint-Papoul, la chère était



toujours copieuse ; la cuisine d'excellente qualité, mais un peu lourde. Comme la cuisinière venait de Toulouse (c'est en service qu'elle avait connu son mari, Étienne, qui, lui, était Morvandiau), et comme la marquise avait gardé les goûts de son enfance, les plats robustes du Sud-Ouest reparaissaient souvent sur la table. Les assaisonnements étaient relevés. Certains jours, au Pensionnat Sainte-Clotilde, les voisines de Jeanne trouvaient qu'elle sentait l'ail.

Ce soir-là, il y avait au menu, outre le potage, le fromage et les fruits, un cassoulet, un soufflé de pommes de terre bien doré au four, un civet de lièvre, des tranches de foie gras accompagnées de jambon et de salade, une mousse au chocolat. Même dans les repas intimes, M<sup>me</sup> de Saint-Papoul se conformait à la règle des trois plats de viande, que d'ailleurs la bourgeoisie de province et les tables d'hôte observaient alors exactement.

Cette tradition n'avait pas facilité pour M. de Saint-Papoul l'observance d'un régime. On préparait bien des plats spéciaux à son intention. Mais il se laissait tenter. Sans être gros mangeur, il aimait goûter de tout. Heureusement la culture physique semblait depuis quelque temps devoir le dispenser du régime.



Au début du dîner, la conversation avait été languissante. Le marquis parla de son récent voyage en Périgord, du temps qu'il faisait là-bas, de la condition du gibier. M<sup>lle</sup> Bernardine en profita pour conter l'histoire du chien Macaire, que le marquis s'était si bénévolement laissé mettre sur les bras.

— Mais, ma chère Bernardine, si ce chien ne

te plaît pas, il sera toujours temps de nous en débarrasser. Précisément la concierge de l'immeuble m'a dit qu'elle le trouvait délicieux.

Or M<sup>lle</sup> Bernardine, malgré ses airs de dénigrement, commençait à se prendre d'affection pour Macaire. Elle fut piquée :

— Oh ! moi ; il me paraît bien assez beau. D'abord il est intelligent, tandis qu'on prétend que les chiens de race pure sont très bêtes. Et puis je ne vois pas pourquoi nous serions plus sévères pour les mésalliances des chiens que pour celles des gens.

La voix de la vieille fille, aidée par son regard, donnait à des propos, peut-être anodins en eux-mêmes, le sifflement doucereux du sarcasme. Le comte craignit d'assister à un échange de pointes familiales. Il se hâta de dire que personnellement il était comme le marquis, qu'il ne s'intéressait qu'aux chiens de chasse ; que les chiens d'appartement et de manchon lui semblaient tous se valoir ; mais qu'il était amusant d'observer les variations de la mode en ces matières ; que, pour le moment les toutous en vogue étaient, paraît-il, les Japonais et les King-Charles.

Puis il fut question d'automobiles. Le comte s'étonna que le marquis, homme de progrès comme il était, ne fût pas encore venu à l'auto.

— Vous verrez le temps qu'on gagne pour faire ses courses dans Paris. Rien qu'avec ma petite machine, je suis allé l'autre jour du Ritz, place Vendôme, où j'avais pris un ami, à la porte Dauphine, par les Champs-Élysées, en onze minutes, montre en main. Je vous défie, avec votre cheval, qui est pourtant une très brave bête, de faire le trajet en moins d'une demi-heure.

On discuta sur ce dernier point. Le jeune Bernard qui, tout en désirant vivement une auto, était

très chatouilleux quant au cheval de la maison, se permit de contredire le comte, et affirma qu'Etienne se chargerait de les mener de la place Vendôme à la porte Dauphine en moins de vingt minutes.

La marquise coupa court à ce débat. Elle reconnut que lorsqu'il lui arrivait de prendre un taxi-auto, elle avait l'impression que la course finissait aussitôt que commencée. Que le seul inconvénient de ces fiacres automobiles était leur prix excessif.

— On en a tout de suite pour trois francs, sans le pourboire. Tandis qu'une course beaucoup plus longue avec les fiacres du vieux système revient à trente-cinq sous, pourboire compris.

— Vous pouvez même traverser tout Paris, du Point-du-Jour au bois de Vincennes, pour ce prix-là.

— Malheureusement, observa M<sup>lle</sup> Bernardine, les fiacres du vieux système sont devenus très rares. Presque toutes les voitures à chevaux, maintenant, ont un compteur elles aussi.

On épilogua sur les compteurs horo-kilométriques. Personne ne se rappelait de quelle date au juste en datait l'emploi ; si c'étaient les taxi-autos qui avaient donné l'exemple, ou si l'on avait fait d'abord l'essai de l'appareil sur les fiacres à chevaux. On tomba d'accord qu'ils n'existaient pas du temps de l'Exposition. Qu'ils avaient dû être introduits vers 1903 ou 1904. On admit qu'ils épargnaient les discussions avec les cochers — corporation encline à l'insolence ; et abusant volontiers de la crainte du scandale chez une femme bien élevée. — De plus, le compteur était légèrement avantageux pour les très petites courses ; mais dans le Paris actuel on était surtout amené à se déplacer sur de longues distances ; donc la réforme

avait été faite, comme toujours, contre le public, au profit des compagnies.

— Ce que je reproche le plus aux compteurs, dit la marquise, c'est que, tout le temps que dure la course, vous êtes obligé de penser au prix que vous allez payer, et qui grossit sous vos yeux de minute en minute. Même si vous vouliez penser à autre chose, le cadran est là, et vous voyez tomber continuellement les chiffres. Imaginez qu'au restaurant, à chaque bouchée que vous avaleriez, la note, inscrite devant vous sur un cadran, se mette à augmenter de deux sous, de dix sous ! Ce serait odieux.

Le comte fut d'avis que cette impolitesse, dont il convenait, se rattachait à la grossièreté générale de l'époque.

— On n'a jamais pu se passer de donner et de recevoir de l'argent. Mais autrefois on s'arrangeait pour que ça se vît le moins possible. Un paiement se réclamait, et se faisait, avec discrétion. On glissait une pièce dans la main des gens. Aujourd'hui nous sommes en pleine vulgarité américaine. Tout se chiffre ouvertement et sans pudeur. La somme se crie à tue-tête. Nous sommes tout le temps au bazar.

Il se tourna vers l'abbé Mionnet :

— A se demander si quelque jour nous ne verrons pas le tarif de la confession affiché à la porte des confessionnaux. Trois sous les trois minutes, comme au téléphone.

L'abbé s'empressa de rire.

Le comte indiqua ensuite qu'il y avait avantage, lorsqu'on ne possédait pas d'auto personnelle, à choisir les taxis de la « Compagnie française des automobiles de place », de préférence aux « Voitures de place automobiles » ; le tarif des premiers étant inférieur d'au moins 20 %.

Puis il ramena la question sur l'achat éventuel d'une automobile par les de Saint-Papoul. Il fit valoir que leurs voyages en Périgord en seraient beaucoup plus agréables. Ce qu'il leur fallait était une limousine. (Il possédait, quant à lui, un landaulet 9 H-P de Dion, monocylindre, dont les départs à froid étaient malheureusement un peu difficiles).

— Votre cocher, qui est encore jeune, apprendra très vite à conduire. Et il sera prudent. Il est reconnu que les chauffeurs anciens cochers sont les plus prudents... Vous êtes six, c'est vrai. Mais vous tiendrez très bien à six. Trois à l'arrière, deux sur les strapontins ; Bernard à côté d'Étienne. C'est presque la meilleure place quand 'on s'intéresse à la route. Les bagages sur le toit. De Dion vient de sortir une limousine vingt-cinq chevaux quatre cylindres, qui atteint au bout de quelques minutes le soixante-dix à l'heure, et tient aisément une moyenne de trente-cinq à quarante ; ce qui vous amènera là-bas en deux étapes. Vos domestiques seront arrivés la veille par le train. Vous trouverez la maison en ordre. Une commodité de plus. Vous avez aussi la limousine à galerie Panhard, dont je ne me rappelle plus la force en chevaux, mais qui doit être un rien plus rapide. Plus chère aussi.



Jerphanion n'avait pris part à la conversation que tout à fait incidemment. Mais il n'avait pas cessé d'écouter, et même d'éprouver un certain plaisir. Une odeur d'humanité moyenne montait de cette tablée vers les hauts plafonds. « Ils se croient bien différents du peuple. Et le peuple les aperçoit très loin de lui. Pourtant, comme leurs préoccupations se ressemblent ! Il suffit de trans-

poser. Dire bicyclette au lieu d'auto, omnibus ou métro au lieu de taxi, sous ou centimes au lieu de francs. »

L'orgueil de Jerphanion y trouvait son compte. Si la supériorité sociale ne cachait rien de plus mystérieux, on aurait été bien bon de s'intimider devant elle.

L'abbé Mionnet n'avait pas parlé beaucoup plus. De temps en temps, il approuvait de la tête, et du sourire. Il aidait les convives à se mettre d'accord sur la date d'apparition du compteur horokilométrique. Il jetait parfois les yeux du côté de Jerphanion, mais tout à fait comme si le jeune Normalien eût fait partie de la famille, et sans mettre dans son regard la moindre nuance de complicité.

L'abbé Mionnet était un garçon robuste, d'assez haute taille, bien découplé, en dépit d'une sorte de gaucherie que lui donnait, sous la soutane, la carrure même de ses épaules. Il avait un grand nez, un menton pointu, des yeux noirs mais froids ; un sourire un peu trop constant. Ses cheveux noirs, drus, coupés très court, lui descendaient assez bas sur le front, en y dessinant une courbe prononcée. Il paraissait trente-deux ou trente-trois ans plutôt que trente. Comme il était amené à tourner souvent la tête dans la direction de Jeanne de Saint-Papoul, Jerphanion pensa qu'il serait piquant de saisir chez ce jeune prêtre, récemment sorti du monde, et tout le contraire d'un malingre, une trace d'intérêt masculin pour la jolie fille. Il guetta sans en avoir l'air. En effet, il arrivait à l'abbé d'arrêter un instant les yeux sur Jeanne. Il cessait alors de sourire. Mais son regard n'indiquait rien d'autre qu'une curiosité pénétrante, à peine plus adoucie que lorsqu'elle avait pour objet le marquis ou le comte.

« Est-ce qu'il n'éprouve rien ? Ou est-ce qu'il se domine parfaitement ? Moi qui n'ai aucun penchant particulier pour Jeanne, je n'oublie pourtant pas qu'elle est le point féminin par excellence de notre table. Je ne puis m'empêcher de penser à elle, de surveiller spécialement à cause d'elle mes attitudes, mes phrases, ma voix (mon reste d'accent aussi, hélas ! Comment les gens riches font-ils, même quand ils sont d'une province, pour avoir si peu d'accent ?) Quand je me tourne vers elle, je suis sûr que je lui fais sans le vouloir des yeux un peu tendres. Il est vrai que, privé comme je suis, je ferais des yeux tendres à une servante de bistrot. Mais lui est encore plus privé que moi ; depuis plus longtemps. La foi a-t-elle ce pouvoir ? Pourtant j'ai eu la foi jadis. Elle n'empêchait rien, au moins dans les pensées... »

D'ailleurs, Mionnet, loin de chercher l'occasion de regarder les gens à la dérobée, les considérait le plus souvent bien en face. Il n'avait à aucun degré l'air cafard. S'il affectait quelque chose, c'était la franchise.

Vers le moment du civet, la conversation, qui avait été générale jusque-là, se rompit d'elle-même. Ou plutôt le comte de Mézan laissa couler sur sa figure ronde, rose, grassouillette, une expression plus sérieuse, et baissa d'un ton la voix pour confier au marquis :

— Dites, cher ami, que pensez-vous de leur histoire d'impôt sur le revenu ? Vont-ils finir par mettre ça debout ?

Le marquis, justement, s'interrogeait avec une certaine angoisse, mais c'était sur la question du civet de lièvre. Il l'aimait beaucoup et la cuisinière de Toulouse l'apprêtait à ravir : une sauce bien gluante, bien relevée. Hélas ! Rien de plus

mauvais pour un intestin délicat et enclin à la constipation. Est-ce que dix minutes d'exercice supplémentaire peuvent compenser un petit morceau de râble ?

Quant à l'impôt sur le revenu, c'était un embarras d'une autre sorte. Le marquis ne tenait pas à prendre position. Certes, il lui apparaissait clair comme le jour que cet impôt menaçait au premier chef ses intérêts de propriétaire terrien et de porteur de titres. Mais le candidat aux élections de 1910 commençait déjà à faire taire en lui l'homme privé. Et sans savoir encore s'il se présenterait comme républicain de gauche ou comme radical, ni avoir eu le temps d'approfondir son programme, il se voyait condamné d'avance à y réclamer ou à y défendre, selon ce qui se passerait d'ici là, cette « grande réforme démocratique ». Il est entendu que les propos de table, entre amis, n'ont pas la gravité d'une profession de foi. Mais un futur homme public doit apprendre à se découvrir et à se démentir le moins possible, fût-ce dans l'intimité. Surtout quand l'observe un jeune Normalien, que sa courtoisie extérieure n'empêche probablement pas d'être un sectaire, et qui aurait tôt fait par un rapport adressé Dieu sait où, peut-être au Grand-Orient, de briser les espoirs politiques d'un pauvre marquis de Saint-Papoul.

C'est donc à l'intention de Jerphanion d'abord qu'il déclara, avec beaucoup de grimaces dans le visage, qu'« on serait évidemment coupable d'instituer cette réforme à la légère, sans en avoir calculé toutes les incidences, » (il s'entraînait au langage technique) mais qu'il avait confiance « dans la hardiesse pondérée de Caillaux, et aussi dans la sagesse des deux Assemblées ». Le comte fit longuement une moue de scepticisme, qui creu-



sait ses joues grasses et portait ses lèvres en avant, comme chez un joueur d'ocarina. Puis il affirma tenir de bonne source que Caillaux ne croyait pas à la réforme, la considérait même *in petto* comme funeste, mais qu'il cédait à la pression conjointe de la haute banque protestante et de la haute banque juive.

M. de Saint-Papoul, qui avait de bonnes raisons pour connaître les attaches du comte de Mézan avec un côté de la haute finance catholique, pensa que les renseignements de son ami manquaient d'impartialité. Il se contenta de répondre, sans beaucoup d'à-propos, mais toujours à l'adresse de Jerphanion, qu'il souhaitait la fin des luttes religieuses, dans tous les domaines, et qu'il estimait que le pays avait besoin d'une tolérance mutuelle entre les diverses confessions. (Plusieurs cantons de son arrondissement avaient une majorité protestante.)

Ces finesses furent en partie perdues. Lorsque le comte avait baissé la voix, Mionnet, comme s'il attendait ce signal, s'était adressé à Jerphanion :

— Eh bien ! Quoi de nouveau à l'École ?

Les yeux de M<sup>lle</sup> Bernardine exprimèrent l'excitation, le ravissement. Mais la conversation resta aussi prudente dans cette moitié de table que dans l'autre. D'ailleurs, tandis que Jerphanion et lui échangeaient leurs premières phrases, l'abbé continuait à prêter l'oreille aux propos du marquis et du comte. Voyant son jeu, Jerphanion pensa qu'il devait y avoir par là quelque chose à recueillir, et il essaya d'écouter dans les deux directions. Mais cette acrobatie l'eût vite fatigué. Il se dit qu'en fait d'énigme, la plus intéressante de la table était sûrement celle de l'abbé normalien. Il ramassa donc son attention du côté de Mionnet. L'autre s'en aperçut, et fut obligé, par

contre-coup, de s'occuper seulement de Jerphanion.

Il lui posa quelques questions peu compromettantes. La vie à l'École avait-elle beaucoup changé depuis la réforme ? Dupuy était-il toujours le même ? Était-il vrai que Lavisse ne fût qu'à demi populaire ? Est-ce que Herr, à la bibliothèque, avait conservé son influence ? Ou, comme il était vraisemblable, avait-elle décliné depuis la fin de l'affaire Dreyfus ?

Mionnet s'efforçait à coup sûr de garder un ton de camaraderie, à peine nuancé de protection ; bref, de parler comme l'eût fait n'importe quel Normalien des dernières promotions du XIX<sup>e</sup> siècle à un Normalien de 1908. De son côté Jerphanion se disait : « Ne nous suggestionnons pas. La vue de sa soutane ne doit pas faire que j'entende de travers. »

Pourtant il était difficile de ne pas sentir dans l'attaque et la tournure des phrases, dans un ton de bonne humeur un peu gratuite et de bienveillance un peu générale, dans une certaine « limpidité d'âme » un peu voulue, des habitudes ou des précautions qui n'étaient déjà plus celles du laïque.

Jerphanion brûlait d'en saisir davantage. Il répondit avec beaucoup de complaisance pour pouvoir se permettre d'interroger à son tour. Quand le moment lui sembla venu :

— Vous m'excuserez, cher archicube... » commença-t-il. Mais il vit à ce mot le buste de M<sup>lle</sup> Bernardine se pencher soudain, et luire ses yeux. Elle avait l'impression qu'un des « mystères de Normale » venait de la frôler. Dans ce mot étrange, il y avait de l'archange et du succube. Et dans la façon dont Jerphanion l'employait envers ce prêtre, une familiarité qui en disait long

sur les droits que l'affiliation à Normale donnait à un homme sur un autre. Il se tourna du côté de la demoiselle :

— C'est le mot dont nous nous servons pour désigner les camarades des promotions plus anciennes...

Elle hocha la tête avec l'air de dire : « Inutile. Je ne suis pas assez bête pour croire que vous me vendrez la mèche. Je vois de quoi il s'agit. »

Il continua du côté de Mionnet :

— Je disais donc que je ne me reconnaissais pas encore bien dans les anciennes promotions. De quelle année êtes-vous ?

— De 1899.

— Quelle spécialité ?

— J'avais choisi l'histoire.

— Vous avez fait vos trois années d'École ?

— Oui, oui. J'ai même passé l'agrégation.

— Vous avez pris un poste ?

— J'ai été nommé à un poste. Lons-le-Saulnier, si j'ai bonne mémoire. Mais je n'ai pas rejoint.

— Vous vous êtes mis en congé ?

— C'est cela.

— Et serait-il trop indiscret de vous demander si c'est dès ce moment-là que vous avez choisi votre direction actuelle ?

Mionnet eut un rien de malice dans les yeux.

— Ma décision était déjà prise depuis quelque temps.

Tout en se rendant compte qu'il s'avavançait un peu légèrement, Jerphanion risqua :

— Vous apparteniez peut-être au groupe de nos camarades sillonnistes ?

— Oh ! Absolument pas.

La riposte avait été des plus vives.

Jerphanion battit en retraite et médita, tout en

mâchonnant un morceau de lièvre porté à la bouche un peu vite, dont il fallait recracher l'os dans son assiette sans se faire voir. « Comme il m'a dit ça ! J'ai senti une odeur de fagot. Je sais bien que *le Sillon* est mal vu des catholiques de droite. Mais je me figurais dans ma naïveté qu'on ne pouvait passer de Normale à l'Église que par le chemin du christianisme social ; et, plus généralement, qu'à l'École, thala et sillonniste étaient presque synonymes. De l'avis même de Dupuy. Alors ?... Si c'est Mionnet qui a donné aux de Saint-Papoul l'idée de s'adresser à l'École, ne serait-ce pas lui aussi qui les aurait détournés des thalas, comme tous plus ou moins suspects de sillonnisme, au risque de faire tomber Bernard entre les mains d'un mécréant ? Mais à qui et comment a-t-il passé la consigne ? Dupuy n'y a pas fait la moindre allusion. Je sais bien qu'il y avait aussi à ménager les ambitions politiques du marquis. Mais Mionnet, s'il est catholique de droite, peut-il s'intéresser à une carrière politique du marquis faite à gauche ? Tout ça n'est pas clair. »

Il entendit que la marquise et le comte de Mézan parlaient de la mort de Victorien Sardou. La marquise, qu'on n'aurait pas soupçonnée d'être si littéraire, s'exprimait avec émotion sur la perte de ce « grand dramaturge ». Le comte observait qu'il nous restait Edmond Rostand, peut-être plus grand encore. Mais sans dénigrer l'auteur de *l'Aiglon*, la marquise ne consentait pas à le mettre au rang de Sardou, qui était celui des tout premiers. D'ailleurs *Chantecler* se faisait bien attendre. On l'annonçait toujours pour le prochain trimestre. Et rien ne venait. N'était-ce pas le signe, chez Rostand, d'un génie un peu avare ?

Jerphanion n'avait rien vu jouer de Sardou. Il avait feuilleté un jour la brochure d'une de ses

pièces gaies. Mais il n'aurait pas osé en citer le titre, de peur de la confondre avec une comédie de Labiche. Quant à l'ensemble du personnage, Jerphanion se rappelait une phrase du manuel d'histoire littéraire de Lanson, où il était dit, à peu près, que la gloire de Sardou, de son vivant, battait de l'aile, et que le faux brillant de ses drames historiques « s'écaillait déjà de toutes parts ». Cette opinion, que le jeune Normalien n'avait pas vérifiée par lui-même, lui semblait pourtant, rien qu'à la flairer, d'une justesse pénétrante.

## XII

### HUIT HEURES DU SOIR FAUBOURG SAINT-GERMAIN, PUIS AILLEURS

A ce moment, il se fit une très légère vibration dans les cristaux de la table des Saint-Papoul, et dans les verreries du grand lustre à gaz. Il venait aussi de la rue un bruit de roues bondissantes et de chevaux trotants. Ce n'était sans doute pas le premier équipage qui passât rue Vaneau depuis le début du dîner. Mais Jerphanion n'avait pas remarqué les autres. La rumeur de celui-ci avait quelque chose de particulièrement somptueux. On ne pouvait s'empêcher d'imaginer deux bêtes de grande taille, le poitrail bien cambré, frappant le sol avec insolence ; et une voiture aux capitons caressants, pleine d'une lueur d'opale, avec de belles jeunes femmes courant vers un plaisir.

Quand on avait commencé de l'écouter, la rumeur durait bien plus longtemps qu'il n'était vraisemblable ; et quand elle avait cessé dans l'oreille, elle continuait dans le cœur. Bruit de la richesse propagé de muraille en muraille, malgré les tentures ; sautant des cristaux de la table

pièces gaies. Mais il n'aurait pas osé en citer le titre, de peur de la confondre avec une comédie de Labiche. Quant à l'ensemble du personnage, Jerphanion se rappelait une phrase du manuel d'histoire littéraire de Lanson, où il était dit, à peu près, que la gloire de Sardou, de son vivant, battait de l'aile, et que le faux brillant de ses drames historiques « s'écaillait déjà de toutes parts ». Cette opinion, que le jeune Normalien n'avait pas vérifiée par lui-même, lui semblait pourtant, rien qu'à la flairer, d'une justesse pénétrante.

## XII

### HUIT HEURES DU SOIR FAUBOURG SAINT-GERMAIN, PUIS AILLEURS

A ce moment, il se fit une très légère vibration dans les cristaux de la table des Saint-Papoul, et dans les verreries du grand lustre à gaz. Il venait aussi de la rue un bruit de roues bondissantes et de chevaux trottants. Ce n'était sans doute pas le premier équipage qui passât rue Vaneau depuis le début du dîner. Mais Jerphanion n'avait pas remarqué les autres. La rumeur de celui-ci avait quelque chose de particulièrement somptueux. On ne pouvait s'empêcher d'imaginer deux bêtes de grande taille, le poitrail bien cambré, frappant le sol avec insolence ; et une voiture aux capitons caressants, pleine d'une lueur d'opale, avec de belles jeunes femmes courant vers un plaisir.

Quand on avait commencé de l'écouter, la rumeur durait bien plus longtemps qu'il n'était vraisemblable ; et quand elle avait cessé dans l'oreille, elle continuait dans le cœur. Bruit de la richesse propagé de muraille en muraille, malgré les tentures ; sautant des cristaux de la table



des Saint-Papoul à d'autres cristaux armoriés que griffaient des feux pareils.

Là-dessus, Jerphanion rêve à ces bruits de grande ville, qui sont réellement intérieurs, et qui voyagent comme des pensées. Depuis plusieurs semaines, il apprend à les reconnaître, à les suivre, à subir leur émoi. Bruits matériels à leur naissance, comme ceux de la nature, mais si vite recueillis par l'âme humaine qu'ils se chargent aussitôt de toutes sortes de significations. Chacun les entend comme s'ils n'avaient lieu que pour lui. Ils viennent juste à point nourrir ou réveiller une songerie secrète. Et pourtant ils ont un pouvoir merveilleux contre l'isolement de la sensibilité. Comment se croire séparé, quand on est à tout instant traversé ou frôlé par de tels messages ? Ils s'entremettent entre ce qui est différent. Ils rejoignent ce qui est lointain. Ils traient un tissu d'allusions et de correspondances.

Le bruit de l'équipage, le bruit bondissant de la richesse, échappe à la rue Vaneau, se sauve, se faufile. Il serpente à travers Paris, dépasse un à un, détente par détente, les quartiers noirs. Ses derniers tintements vont rôder jusqu'aux maisons populaires, s'y glisser dans l'intervalle des familles, hanter un plafond grisâtre de salle à manger, sur la tête de l'oncle de Jerphanion, qui, ayant plié sa serviette, allume sa pipe.



C'est l'heure où le faubourg Saint-Germain baigne dans une tranquillité fraîche. Les voitures de commerce ont fini leur journée. Même les voitures de maître sont rares. Il est déjà un peu tard pour aller dîner en ville, encore un peu tôt pour se rendre au spectacle.

Premier apaisement des rues qui préfigure celui de la nuit. Mais bien qu'elles soient à peu près vides (un attelage, comme on vient de voir, de loin en loin ; ou un garçon pâtissier, sa banne sous le bras) il n'y règne ni l'anxiété propre aux endroits déserts des capitales, ni aucune mélancolie de lieu noble abandonné.

L'étage d'honneur des immeubles, qui est, suivant les cas, le second ou le premier, répand ses feux vers la voie publique ; ou s'il les dissimule, en laisse fuir assez de rayons pour qu'un fantôme de fête fasse les cent pas sur le trottoir.

Les lustres pendent là-haut comme d'énormes touffes de gui aux branches d'un arbre ancien. Le passant renonce à en compter les lumières. Ou bien de hautes tentures, couleur de femme parée, luisent par le bord, sont ourlées de phosphorescence. Rien n'est vraiment caché. La rue reçoit tous ces reflets, abondants ou ténus, comme des confidences dont elle est digne. Les intérieurs orgueilleux s'ouvrent, s'entr'ouvrent sur elle. Elle en devient un corridor tracé pour les desservir.



Çà et là, devant le mur d'un hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle au portail cintré, une file de voitures est en station. Les équipages et les autos alternent. Une tendre vapeur s'élève des naseaux, tremble au-dessus des croupes. Des couvertures douillettes protègent les capots.

Chez un marchand de vins de la rue de Babylone, deux cochers de maison et un valet de pied debout au comptoir entourent un chauffeur. Tous les quatre font des éclats de voix, des écartements de bras, des secouements de tête, reposent leur verre avec bruit sur le zinc pour ponctuer un

raisonnement. Le sujet qu'ils débattent est repris chaque soir, dans une centaine de débits des quartiers de luxe, par des cochers en haute-forme, et des chauffeurs dont la casquette de drap fin s'orne de ganses. « Avantages comparés du cheval et de l'auto. » Ce thème ne date que de quelques années. Mais il a déjà l'accent des querelles classiques entre partisans de l'hiver et partisans de l'été, amis des chiens et amis des chats. Les arguments sont toujours les mêmes. Il semble qu'on les ait trouvés tous à la fois dès la première dispute. Mais chacun les répète chaque soir avec autant d'élan, avec le même sentiment d'effort et de risque que s'il venait à l'instant de les inventer. Si les raisons ne changent pas, c'est leur ordre qui change. La question du cheval et de l'auto ne peut garder ce parfait équilibre qui rassure aussi bien les amis des chiens que les amis des chats sur la pérennité de leur cause. L'auto avance et le cheval recule. Telle riposte de cocher, qui portait en 1904, manque son effet en 1908. Sans la mettre au rancart, il est prudent de ne plus trop compter dessus. Les cochers sentent leur disgrâce. Ils remâchent du matin au soir l'amertume qu'ils n'avouent pas d'appartenir à une faction vaincue. Chez le bistrot, ils se rattrapent, à force d'éloquence ; et ils se donnent confiance en l'avenir pour toute la soirée. Mais au réveil, quand ils se retournent dans leur lit, ou ensuite quand ils descendent à l'écurie pour le pansement, ils s'interrogent, et plus d'un songe à trahir.

En cette fin de 1908, les cochers raillent encore les pannes d'automobile : les arrêts inopinés en pleine côte ; la réparation d'un pneumatique sous une pluie torrentielle ; l'homme couché sous le ventre de sa voiture, et qui reçoit un filet de cambouis sur le nez. Mais le chauffeur répond

qu'il a fait la veille encore ses cent cinquante kilomètres aux environs de Paris, sans crevaïson, sans qu'une seule bougie s'encrasse. Il ajoute que les chevaux ont des coliques, attrapent des pleurésies, se tordent le pied, se couronnent; et qu'à tout prendre, crevaïson de pneu vaut mieux que crevaïson de bête.

Sur le chapitre des accidents, la lutte reste indécise. Certes, ils sont graves en auto; plus graves que jamais, vu l'accroissement de la vitesse. Les chauffeurs le reconnaissent sans se faire prier. (Ils y prennent une auréole d'héroïsme.) Mais ils soutiennent que pour le nombre de voitures qui maintenant circulent, les accidents sont rares; qu'ils sont moins dangereux pour l'automobiliste que pour les piétons qu'il renverse ou les voitures qu'il culbute (en ce cas l'Assurance vous décharge de tout souci); et qu'au surplus, c'est affaire d'habileté. Une auto ne s'emballe pas toute seule, ne prend pas peur à cause d'un buisson ou d'un tas de cailloux.

Pour aller vite et loin, la supériorité de l'auto n'est plus contestée. En 1900, tel cocher d'équipage se flattait encore d'arriver à Versailles aussi tôt, et plus infailliblement qu'une monocylindre. Mais en 1908 il ne saurait prétendre vous mener à Rouen dans la matinée. Alors les cochers s'attaquent à l'idée de vitesse. Ils observent que la voiture particulière est faite pour le luxe et la promenade; qu'en ville, d'ailleurs, on va toujours bien assez vite; que pour les longs voyages, il est plus simple et plus confortable de prendre le train. Quand on se promène, une certaine lenteur est la condition du plaisir. Des dames, qui se font conduire au Bois en grande toilette veulent avoir le temps de voir et d'être vues.

Mais l'argument le plus résistant des cochers,

celui qui garde en 1908 le plus de prestige et tâche de parer à la défaillance des autres, est l'argument esthétique. Il consiste à dire que l'automobile est laide, et le restera, quelles que soient les améliorations de forme qu'on lui apporte. « Une voiture à laquelle il manque quelque chose par devant. » Voilà le grief banal. Mais certains lui donnent plus de nerf. « Rien ne vaudra jamais deux beaux chevaux, qu'on a dressés à trotter ensemble, du même pas, la patte haute et ronde, la tête bien relevée ; et sur le siège, quelqu'un qui sait tenir les guides ; et deux belles livrées qui font honneur à une maison. Car il faut bien dire, vous autres chauffeurs, vous êtes drôlement foutus. Vous avez l'air d'employés de chemin de fer, de garçons de bureau. C'est pratique, tout ce qu'on voudra. Mais il n'y a plus de décorum. » Puis le cocher revient à son idée maîtresse : « Un équipage, c'est beau, parce que c'est vivant. On arrivera à vous faire des autos de moins en moins grotesques. Ce ne sera jamais qu'une machine. »

Chez le bistrot de la rue de Babylone, s'évoque ainsi l'un des grands problèmes de la sensibilité moderne. Et peut-être qu'au même moment des peintres le discutent rue de Ravignan, ou dans un petit café de Montparnasse ; que des poètes se divisent là-dessus, à la Closerie des Lilas ; chacun usant de son langage et de ses habitudes, mais tous puisant à l'expérience commune de l'homme de 1908. En Occident, depuis tant de siècles, l'être vivant est la source et la référence de la beauté ! Ses muscles, ses palpitations fournissent à l'art ses contours, ses ressorts et ses flammes. Mais voici les machines. Elles tiennent maintenant trop de place pour qu'on les dispense d'être belles. Mais faute de pouvoir imiter la beauté vivante, vont-elles obtenir que la beauté rompe avec la

vie ? L'homme est tourmenté. Comment désavouer la vie, qu'à chaque instant ses entrailles lui rappellent ? Et pourtant il aime les machines, car il les a faites. Il se plaît à les regarder. Leurs formes, mêmes saugrenues, exposent devant lui les détours, les cristallisations accumulées, les calculs maniaques de sa raison.

Mais le valet de pied vient de dire que les autos sentent mauvais. Le chauffeur proteste : « Vous pouvez parler. Un cheval ne peut pas faire cinq cents mètres sans lâcher du crottin, et du gaz. Quand il m'arrive pendant les vacances, dans le pays du patron, de m'asseoir sur la banquette d'une carriole, je m'aperçois qu'en fait d'air de la campagne je passe mon temps à respirer ça. » Les cochers le respirent chaque jour. Mais pour rien au monde ils ne renieraient cette odeur familière. Le chauffeur, son verre de vin blanc à la main, peut bien s'esclaffer, en criant si fort qu'il tousse et crachote : « Votre zéphyr à vous, c'est le pet de canasson » ; il n'empêchera pas que ce parfum naïf soit lié à beaucoup des heures les plus charmantes de leur vie. Soleil d'été. On quitte la place de la Concorde. Les chevaux de Marly donnent aux chevaux vivants une leçon de majesté. L'équipage doucement en dépasse un autre, sans que s'altère l'harmonie du trot. Le fouet verni frétille à droite dans l'air tiède. Les revers des manches, les gants sont impeccables. Les guides, merveilleusement cirées, vous donnent, dans le gras de la paume, une secousse rythmée qui est agréable comme une allusion répétée à vos pleins pouvoirs. Des boucles, des ardillons brillent un peu partout. Le cheval de gauche trousse la queue avec grâce, expulse un crottin bien formé qui fait honneur à l'hygiène de l'écurie. La bête de droite se contente de laisser

fuir une bouffée d'entre les plis de son derrière rose. Au fond de la voiture découverte, M<sup>me</sup> la Comtesse reçoit l'odeur comme vous, et comme vous se met à rêver à de plaisants jours des années disparues.

\*  
\*\*

A cinq cents mètres de là, un café occupe l'angle de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain. La première salle où est le comptoir est presque déserte. Mais il y a une salle plus intérieure, où une dizaine de personnes, dont trois femmes, causent, jouent aux cartes. Ce sont des habitués. Ils dînent de bonne heure pour venir prendre leur café ici, et se retrouver. Ils n'iront pas se coucher tard. Leur condition ne permet pas qu'ils paresse le matin au lit. Soudain, entre deux coups d'atout, annoncés d'une voix vibrante par un monsieur à binocle, une femme s'écrie :

— Sans blague ! Le klebs d'hier.

Un petit chien poilu, d'un blanc jaunâtre, est entré dans la salle. Il en fait le tour posément. Il flaire quelques pieds de table ; se frotte à quelques jambes humaines. Puis il revient dans l'espace du milieu, en se tenant un peu plus près d'une des tables — où deux des femmes sont assises — et se met debout sur ses pattes de derrière à demi fléchies, les pattes de devant ramenées contre la poitrine, une oreille dressée, l'autre pliée en deux, le bout de la langue tout juste sorti par le coin de la bouche et pendant.

— Ce qu'il est marrant ! Regardez-le donc.

— C'est le chien de la maison.

— Pensez-vous ! Le garçon a dit hier que c'était la première fois qu'il le voyait. Même qu'il voulait le chasser. J'ai pris sa défense, parce qu'il est mignon tout plein. Viens, mon cœur. Viens, mon

trésor. Il ne se dépêche pas de venir chercher son sucre. Il tient à finir son exercice. Bien sûr que tu es beau, mon joli chou. Tu vas te fatiguer. Un gros morceau trempé dans mon café crème. Tu vas voir.

— Ce n'est pourtant pas un chien abandonné. Il a le poil fin, et un collier tout ce qu'il y a de propre.

— Peut-être qu'il y a un nom d'écrit sur son collier.

— La place y est, toute neuve. Mais le nom n'y est pas. Mon petit coco, tu es en contravention. Tu vas te faire ramasser par les sergents de ville.

— Il s'habitue ici. Il est bien reçu, n'est-ce pas ? Vous allez voir qu'il nous fera chaque jour sa petite visite.

— Ses patrons ont tout de même tort de le laisser se balader comme ça. En admettant qu'ils y tiennent.

— Encore un susucre, mon coco. Mais refais le beau d'abord une fois. Tu sais si bien. Il aime les compliments. Où elle est, ta maîtresse ? C'est peut-être une concierge du voisinage, ou une commerçante. Dans une loge, par exemple, c'est moins facile d'empêcher un chien de courir dehors que si vous êtes en appartement. Embrasse. Embrasse. Il est farouche dans son genre. Il n'aime pas qu'on le tripote. Voilà. Il en a assez. Bonsoir la compagnie. Bonsoir monsieur. Il n'est pas fâché. Il remue la queue bien poliment.

— Pourquoi qu'il serait fâché ? Il a eu ses quatre morceaux.

— Des fois. Un caprice.

Le petit chien quitte la salle, longe le comptoir sans s'arrêter, en évitant les jambes de deux consommateurs mal vêtus. Dehors une mauvaise surprise l'attend. La pluie s'est mise à tomber. Le



petit chien, qui déteste l'eau, et qui considère comme fâcheux de rentrer à la maison les pattes boueuses et le poil mouillé, s'interroge un instant. Peut-être croit-il à une pluie durable. Il part au trot, rasant les murs, la queue basse, le nez fermé à toutes les odeurs.



C'est une pluie fine et assez lente. Elle fait un poudrolement irisé par les lumières jusqu'à mi-flanc des maisons. Sur la chaussée devenue luisante se succèdent maintenant de beaux attelages au trot allongé. Les grosses lanternes de cristal biseauté courent à hauteur des portières comme des valets munis de torches. Les reflets laissent voir, à l'intérieur des voitures, à peine un profil de femme, un diadème, une torse de fourrure blanche. Des limousines à chaîne brimbalante cornent pour avoir le passage.

Paris s'arrache à son repas, s'ébroue, secoue la douce torpeur des nourritures. Sampeyre donne le bonsoir à M<sup>me</sup> Schütz. Son café fume sur la table. Il ouvre un livre, en se reprochant de lire trop tôt ; ce qui trouble ses digestions. Mais il est difficile d'être seul quand la nuit est venue dans une petite maison où le silence bourdonne. On entend siffler les trains à travers les plaines du nord. Un oiseau chante malgré la pluie quelque part sur un buisson du jardin. On aimerait savoir comment il s'appelle, se dire : « C'est un merle », « C'est un rossignol ». Mais un vieux professeur d'histoire connaît mal le nom des oiseaux ; et préfère, même quand il est seul, se taire à se tromper. Victor Miraud pénètre dans sa bibliothèque. Les assiettes accrochées le regardent, chacune d'une façon distincte. Rue Lagrange, rue des

Trois-Portes, rue Maître-Albert, des loqueteux, qui ont mangé une tranche de cervelas, somnolent accoudés à de longues tables graisseuses. Une goutte de deux sous met dans leur moustache une odeur qu'ils aiment. Des femmes, au visage rouge et bossué, et qu'une moitié d'ivresse ne console pas, laissent tomber sur le bois des poitrines qui sentent l'étable. Plus d'un couple pourtant saura trouver tout à l'heure, en haut d'un escalier à la rampe de corde, un coin étouffant où faire l'amour. Rue Compans, devant la toile cirée d'où l'on a balayé les taches de vin et les miettes, la famille Maillecottin reste silencieuse. Edmond observe Isabelle, qui, tout en rangeant les verres dans le buffet sculpté, fronce le sourcil, et fuit le regard de son frère. Des couples en tenue de soirée dînent dans les salons du Café Anglais. L'Association fraternelle des Voyageurs en Faïences et Porcelaines donne son banquet annuel chez Marguery. Les couteaux font tinter les coupes, car un conseiller municipal se lève pour prendre la parole ; et vers le bout de la table, un gros homme cherche fébrilement dans sa tête le troisième couplet d'une chanson qu'il s'arrangera pour qu'on lui demande. A l'Hôtel du Bon La Fontaine, rue des Saints-Pères, des prêtres de province quittent la table d'hôte, en surveillant du coin de l'œil la façon cavalière dont le voisin expédie ses grâces. Deux amants, que le train de neuf heures va séparer, sont assis l'un en face de l'autre, au Buffet de la gare de Lyon, contre une grande vitre qui donne sur les voies. La femme mord sa serviette et par-dessus les plis touffus du linge fait semblant de sourire. L'homme répète « mon petit », « mon petit », tandis que les chariots à bagages roulent sous le hall avec un bruit de caissons d'artillerie, qu'une locomotive halète

à coups espacés, et que les lumières de la ligne jalonnent à perte de vue le chemin de l'éloignement.



Paris vient d'accorder une heure aux familles, aux couples, aux étroites assemblées, aux réunions intimes. Le repas transforme une ville, la morcelle, en suspend le flux. C'est alors que beaucoup de rues se vident, et que toutes se ralentissent. Il naît en mille endroits des joies calfeutrées. La grande rumeur ne monte plus vers la région des nuages. C'est alors qu'il pullule de petites fêtes ; et que de petits feux crépitent, invisibles sous la croûte des maisons.

Peut-être y a-t-il toujours eu quelque rapport entre le principal repas des hommes et le coucher du soleil. Mais les villes ont une astronomie propre dont les lois se composent avec celles du ciel. Contre l'épaisseur résistante de la vie sociale, au cours de l'année, le matin et le soir de la nature amortissent leurs amples oscillations. Le soleil ne peut plus, de décembre à juin, dicter des consignes changeantes. La multitude agglomérée n'accepte que ses indications moyennes. Et si des changements se font dans la manière dont elle réagit, ce n'est pas d'un solstice à l'autre, c'est dans le déroulement des siècles, et suivant une orbite encore non calculée.

Jadis le repas du soir semblait réglé sur le crépuscule d'hiver. Il s'est rapproché lentement du crépuscule d'été. En 1908, les pauvres se mettent à table un peu avant sept heures ; les petits bourgeois à sept heures juste. Une demi-heure plus tard, les familles riches à mœurs tranquilles. En dernier lieu, les gens très affairés, et les gens tout

## LES AMOURS ENFANTINES 173

à fait oisifs ; ainsi que les convives des diners de cérémonie et des festins de corps.

Mais à huit heures et demie les femmes élégantes sont prêtes pour le théâtre. Les joueurs de manille des cafés de quartiers commencent leur seconde partie. Les rues s'emplissent d'une brève allégresse. Et Paris va, pendant quatre heures, se défendre, comme une vaste plage inégale et rocheuse, contre la marée du sommeil,

### XIII

#### CHEZ LES DE CHAMPCENAI APPARENCES ET SITUATION VÉRITABLE

Chez les de Champcenais, s'achevait un dîner brillamment servi. Les invités eussent été bien embarrassés de dire ce qu'il y manquait. (Même on avait jonché la table des fleurs les plus rares en novembre.) Pourtant aucun d'eux ne s'en irait, ce soir, avec le sentiment d'avoir été comblé.

D'abord tout le monde se rencontrait pour juger l'installation des de Champcenais on ne peut plus mesquine. Six pièces, rue Mozart, c'est-à-dire presque au bout d'Auteuil, et de ces pièces d'immeuble moderne, où chaque couloir, chaque panneau, chaque encoignure semble gémir sur le prix du terrain, c'était, dans leur situation, d'une modestie ridicule. Sans doute, ils n'avaient pas d'enfants ; du moins, ils n'en avaient pas *avec eux* (M<sup>me</sup> Sammécaud, surprise de certaines réponses ambiguës, pensait, depuis longtemps, qu'il y avait du louche de ce côté) ; ils pouvaient donc prétendre que ce petit appartement d'un confort raffiné, à deux pas du Bois, répondait tout à fait

à leurs besoins. Mais à partir d'un certain degré de fortune, l'idée de se régler sur des besoins réels prend quelque chose de sordide.

Ce qu'il leur eût fallu, c'était un hôtel particulier, dans la plaine Monceau, ou dans les parages de l'avenue du Bois ; même à la rigueur à Neuilly, ou vers Auteuil s'ils aimaient ce quartier, à condition qu'il y eût un grand jardin. Douze ou quinze pièces. Une magnifique réception. Et du personnel. « Songez, disait la baronne de Genillé, que je ne suis même pas sûre qu'ils aient un valet de chambre. Je vous jure que je n'invente rien. Il y a deux têtes que je vois régulièrement : celle de la femme de chambre, et celle du chauffeur. Je crois savoir aussi qu'ils ont une cuisinière. (Je ne pense pas que Marie fasse les plats elle-même. Ce serait encore moins bon.) Mais pour le reste, je ne réponds de rien. J'ai vu des valets de chambre, des maîtres d'hôtel, lors de thés ou de dîners. Mais jamais les mêmes visages. Et ils ont cet air malheureux de gens qui ne savent pas s'il y a un ramasse-miettes dans la maison, ni dans quel tiroir se logent les petites cuillers. »

Le mobilier art nouveau ne désarmait pas les critiques de l'entourage. Outre qu'on le trouvait laid, on y voyait un moyen de joindre la prétention à l'économie. « Ces meubles modernes, nous savons ce que c'est. Des choses faites à la va-vite. Avec des bois grossiers. C'est parfait pour garnir rapidement les chambres d'un palace. Ou encore pour un petit ménage de jeunes gens. Est-ce qu'ils n'auraient pas pu, eux, se constituer un ensemble de style, et d'époque, avec des pièces de premier ordre, et signées ? Le hic, c'est que ça leur aurait coûté trois fois plus. D'ailleurs, avant leur installation actuelle, ils n'avaient que des horreurs. Et regardez leur salon Directoire ! On ne

peut pourtant pas dire que ce soit cher, ni difficile à trouver, du beau Directoire ! »

L'auto, qui était puissante et somptueuse, n'enlevait rien à la réputation de rapacité du ménage. « Elle consomme beaucoup ? Mais que leur coûte l'essence à eux ? Moins que l'eau du robinet. » Quant à la voiture elle-même, on considérait comme évident qu'elle était un cadeau de la maison Delaunay-Belleville, carrosserie comprise. Personne n'aurait su dire précisément en échange de quel service. Mais entre un homme qui manie des milliers de tonnes de carburant et un constructeur d'autos, il y a sûrement des accointances et connivences, qui justifient dix fois un présent de cet ordre. Inutile de chercher. Parmi ceux qui y croyaient le plus ferme figuraient M<sup>me</sup> Sammécaud, qui savait pourtant bien que personne n'avait jamais offert d'auto à son mari, non moins grand pétrolier que le comte, et Bertrand, constructeur lui-même, qui ne se souvenait d'avoir lâché une voiture entièrement gratis qu'une seule fois, et à sa maîtresse. Mais M<sup>me</sup> Sammécaud attribuait à de Champcenais cent qualités de débrouillardise dont son mari lui semblait dépourvu. Quant à Bertrand, il avait l'impression irraisonnée que Champcenais était justement un homme à qui on ne refuse pas une voiture, quand il vous la demande. Quitte à lui soutirer ensuite une compensation. (Cela se serait fait tout seul par exemple le jour de l'entretien de Puteaux.) Mais surtout Bertrand était vexé que le pétrolier eût une Delaunay-Belleville, et non une Bertrand. La seule consolation pour lui, la seule excuse pour l'autre, c'est que la Delaunay fût un cadeau.

Au vrai, tous les invités de ce soir-là, sauf peut-être le colonel d'artillerie, se sentaient jaloux de leurs hôtes, jaloux jusqu'à l'inconfort ; et se

figuraient assez naïvement qu'ils auraient éprouvé moins d'amertume si les de Champcenais avaient gaspillé l'argent. Cette jalousie était toute naturelle chez George Allory et sa femme, qui s'évertuaient à un semblant de vie mondaine avec un budget de l'ordre de dix mille francs. (Allory ne touchait, aux *Débats*, que cent francs par semaine pour son feuilleton de critique, tout en se targuant du double auprès de ses confrères. Quant à ses romans mondains, qu'il produisait d'une veine avare, ils ne lui rapportaient que des droits insignifiants.

Elle se comprenait encore chez la baronne de Genillé. Le baron, son mari, continuait de son mieux la tradition des gentilshommes oisifs. Il ne dépensait pas excessivement, mais il ne gagnait rien. Les deux époux avaient chacun de leur côté quelque fortune. Mais les terres rendent peu ; et deux petits ruisseaux ne font pas une grande rivière. Le ménage devait soutenir son rang avec moins de trente mille francs de revenus (vingt-huit mille sept cents, exactement, en 1907, avait noté la baronne qui était bonne comptable). Les de Genillé se résignaient d'autant moins à leur situation difficile, qu'ils se considéraient comme d'une noblesse infiniment plus relevée que les de Champcenais dont le titre était fort douteux. (Certains prétendaient que M. de Champcenais avait pour grand-père un vulgaire minotier, qui s'était acheté un titre de comte du pape. En tout cas, l'anoblissement datait du xix<sup>e</sup> siècle.)

Cette envie, ni les Sammécaud, ni Bertrand n'auraient dû la partager. Sammécaud lui-même la ressentait beaucoup moins depuis qu'il était amoureux de Marie, et qu'il se voyait à la veille de prendre sur de Champcenais une revanche très intime. Mais sa femme, bien que repue d'argent,



restait persuadée que, dans le Cartel du Pétrole, Champcenais avait su se tailler de beaucoup la meilleure part. L'idée que Champcenais pouvait ramasser au bout de l'an une centaine de mille francs de plus que Sammécaud lui était insupportable. Elle oubliait qu'elle-même, fille de pétroliers, avait une fortune personnelle dix fois supérieure à celle de Marie. Bertrand, qui avait monté à lui seul toute son affaire, et qui l'avait gardée ; dont les usines et le matériel, sans parler de la firme, passaient pour valoir déjà plus de vingt-cinq millions, enviait aux de Champcenais leur naissance (un grand-père comte du pape lui semblait à lui un abîme de noblesse historique), leurs relations, cet alliage d'élégance et d'argent que le travail d'un seul homme ne suffit pas à reconstituer. Mais il avait encore la faiblesse de croire de Champcenais plus vraiment riche que lui. « Je n'ai pour ainsi dire pas d'argent liquide. Ni rien d'autre que mon affaire, qui ne vaut que tant qu'elle marche. Je suis sûr que lui a placé doucement quelques millions, ici et là. Tout son pétrole pourrait couler au ruisseau. Il est tranquille. »



Quel était le fond des choses ? Les de Champcenais méritaient-ils mieux que les de Saint-Papoul le reproche d'avarice ? Il était difficile d'en douter. Pourtant la question n'était pas tout à fait aussi simple que le croyaient leurs amis.

A coup sûr, les rentrées du comte étaient considérables. Lors d'un arrangement ultérieur, qui avait remis au point le pacte primitif du Cartel, il avait su arrondir vers l'ouest le territoire qui lui était réservé. De sorte qu'il ravitaillait maintenant, outre le meilleur secteur de la région

parisienne, la Normandie et ses abords, ainsi qu'un large morceau de Bretagne. Dans les dix premiers mois de 1908, il avait importé à lui seul, pour les distribuer sous diverses formes (depuis le litre de pétrole que la mère du petit Bastide l'envoyait prendre chez l'épicier, jusqu'aux fûts d'huile épaisse alignés dans les sous-sols des grands garages) 328.000 hectolitres de pétrole brut, 197.000 hectolitres de raffiné, et 80.000 hectolitres d'essence. (Ses bureaux lui avaient donné les chiffres le matin même. Il s'en était caressé l'esprit plusieurs fois pendant le dîner.) Ce qui constituait dans l'ensemble près du huitième des importations totales du Syndicat, et beaucoup plus que cette proportion pour ce qui était du pétrole brut, ou prétendu tel. (Il s'était donc senti tout spécialement visé par l'offensive de Gurau.)

Ce mouvement annuel de plus de 700.000 hectolitres entraînait un bénéfice réel que Champcenais évitait d'évaluer, même à ses propres yeux ; car une partie en était absorbée par les accroissements de matériel et d'immeubles ; et le comte avait toujours peur de surestimer son actif. Ainsi l'année précédente, il avait décidé de se rendre indépendant des tôliers, et construit une petite usine qui lui fournissait en particulier ses bidons à essence. L'inspiration était heureuse. Si les bidons à pétrole, conservés soigneusement par les ménagères, échangés sans débours, et qu'il fallait tout de même que l'industriel fît rôtir ou remplacer de temps en temps, ne représentaient pour lui qu'une servitude, les bidons à essence, depuis le développement de l'auto, se révélaient comme l'occasion d'un profit supplémentaire. Les automobilistes étaient désordonnés et prodigues. Beaucoup de récipients, quoique « consignés », ne rentraient pas. (Ils allaient mourir dans les fossés des routes,

dans les tas de ferraille.) Il s'en « consignait » de nouveaux chaque jour, sur tous les points du territoire, au tarif de 80 centimes l'un. D'où une rentrée d'argent qui facilitait la trésorerie ; et en fin d'année un revenant-bon qui correspondait aux bidons disparus. Il y avait, par suite, tout intérêt à les fabriquer soi-même. Mais pour l'instant l'usine de tôlerie avait mangé le tiers des bénéfices de 1907.

M. de Champcenais avait donc pris l'habitude de ne considérer comme du gain que les sommes liquides dont il pouvait disposer à la clôture d'un exercice, sans gêner en rien la marche de son affaire. Pour 1907, ce profit plus que certain, ce suprême « distillat » de bénéfice, avait approché huit cent vingt mille francs. Mais ce n'était pas tout. Pour corriger plus ou moins les inégalités qui auraient pu apparaître dans l'exploitation des régions qu'ils s'étaient réparties, les pétroliers versaient à une caisse commune une redevance de vingt centimes par hectolitre du produit manufacturé qu'ils livraient au public sous leur étiquette. Plusieurs essayaient de tricher un peu ; mais la marge de fraude était petite. La caisse alimentait certaines dépenses d'intérêt général, comme les subventions aux journaux, les pots de vin, achats de consciences et manœuvres diverses, ou les voyages qu'il fallait faire de temps en temps en Amérique. Le reliquat était divisé en dix parts égales, et distribué aux membres du Cartel dans le courant de mars ou d'avril. M. de Champcenais avait touché, de ce chef, une centaine de mille francs au printemps dernier.

En résumé, ses revenus industriels strictement calculés ne tombaient guère au-dessous du million, et le dépassaient le plus souvent. Or il remettait à sa femme, pour le train de la maison,

deux mille francs par mois. Le rapprochement de ces deux chiffres pourrait suffire. Il faut noter à la décharge du comte que sa femme n'assurait à ce prix que l'ordinaire de la table, les menues dépenses de ménage, et les gages des domestiques de l'appartement. Deux mille francs procuraient bien des choses en 1908. Marie, en réalité, n'éprouvait aucune impression de gêne. Le comte lui aurait volontiers donné à gérer un budget plus étendu. Mais elle y eût perdu la tête. C'était donc lui qui payait le loyer, les toilettes, la cave, les réceptions, le chauffeur, tout l'exceptionnel ou l'imprévu, et jusqu'aux notes de la manucure. D'autre part, il avait acheté une villa très spacieuse à Trouville ; et dans le sud du Loir-et-Cher un château entouré d'un immense parc que prolongeait une forêt. Il aimait les possessions durables. Villa et château, par leurs frais d'entretien et de personnel, eussent englouti plus que le revenu total des Genillé. Les amis qui fréquentaient rue Mozart ne tenaient pas compte de ces magnificences lointaines. Le plus grand nombre ne les connaissaient que par les allusions du mari ou de la femme, et s'imaginaient charitablement que la villa était un modeste cottage du style « banlieue » et le château, uneasure. M. de Champcenais ne cherchait pas à les y attirer. Non qu'il ne fût pas vaniteux, ou qu'il n'aimât pas recevoir. Mais sorti de Paris, il ne pensait plus aux gens qu'il y laissait. Il éprouvait le besoin de voir des têtes nouvelles. A Trouville, il fréquentait des voisins de plage ; il recevait des relations de casino. Sa vanité, son besoin d'éblouir, ne s'exerçaient pas, comme il arrive chez d'autres, sur un petit cercle. Il trouvait naturel de traiter somptueusement, dans une vaste salle à manger qui donnait sur la mer, un baron hollan-

dais rencontré la veille, et qu'il ne reverrait peut-être jamais. Là-dessus, il n'avait pas de mesquinerie.

Mais il est bien vrai que tous ces fragments de luxe, mis bout à bout, lui prenaient à peine cent vingt mille francs par an. Que faisait-il du reste ? Il n'avait aucune liaison régulière. Les femmes, dont il n'usait qu'à de rares occasions, lui coûtaient au total fort peu.

Sa conduite tenait moins à un instinct d'avarice qu'à une certaine modération des besoins ; au fait que l'argent ne l'enivrait pas ; et surtout à une série de réflexions générales. Il refusait de lier son destin à l'industrie qui l'enrichissait. Son rêve — Bertrand l'avait bien deviné — était de se constituer une fortune tout à fait indépendante du pétrole. Il craignait l'avenir. Ses craintes, d'ailleurs, n'étaient ni cohérentes, ni constantes. Tantôt il croyait à des troubles sociaux graves et prochains : arrivée des socialistes au pouvoir, ou coup de force syndicaliste ; main-mise de la collectivité sur les affaires de pétrole. Tantôt, il voyait venir la guerre. Il lui arrivait de la souhaiter, non par chauvinisme ni goût du massacre, mais parce qu'une guerre écarterait peut-être les périls sociaux. Pas un instant, il est vrai, il ne s'était douté qu'une grande guerre moderne pût favoriser le commerce des pétroliers, faire d'eux des fournisseurs éminents des armées, et de leur monopole un pilier intangible de la patrie. Sinon il eût pris quelques précautions profitables, conseillé au Cartel la formation de stocks, l'achat de bateaux, de wagons-citernes, que l'État le jour venu eût réquisitionnés au prix fort. A d'autres moments, il envisageait une décadence de son industrie, sans que le reste de la société capitaliste fût touché. Quelque lente dépossession des pétro-

liers par une série de lois astucieuses, comme Rouvier en avait esquissé la menace quatre ou cinq années plus tôt.

Le résultat est qu'il cherchait à multiplier les placements, sans beaucoup plus de méthode qu'un joueur qui couvre, çà et là, des cases du tapis. Il avait des dépôts importants dans des banques anglaises et hollandaises ; un grand hôtel à Vichy ; quelques paquets de valeurs internationales ; un million en rentes françaises ; diverses sommes prêtées à court terme. Il laissait les revenus de ces placements s'ajouter au principal, moins pour le grossir, que pour en couvrir les risques.

Depuis quelques mois, il couvait un projet : guetter une occasion d'achat de terrains, de préférence sur le littoral normand ; mobiliser quelques millions pour la saisir ; et monter ensuite là-dessus, avec des associés qu'il aurait sous sa coupe, une entreprise immobilière de large envergure. Une visite à Sainte-Adresse — création de Dufayel — malgré la laideur du spectacle l'avait fait rêver.

## XIV

### UN DÎNER BRILLANT

Un dîner dans le monde est une sorte d'animal mince et transparent, qui absorbe de la lumière, un peu de nourriture, et qui produit continuellement des paroles.

Dans une salle à manger comme celle-ci, la légèreté naturelle à un tel être se montrait encore mieux qu'ailleurs. La lumière, tombant d'une coupe, se faisait frissante et vaporeuse. Les meubles manquaient de consistance. Les teintes mourantes de la tapisserie et des tentures ôtaient aux limites de la pièce tout accent précis. Il n'y avait pas d'angles. A peine y avait-il des murs. L'espace où respirait le dîner était borné par quelque chose de soyeux, du même ordre que la paroi des nids ou celle des cocons.

Le dîner lui-même avait la forme ovale la plus caressante. Les vêtements de soirée lui composaient un contour d'une coloration modulée : noir puis rose, noir puis bleu pâle, noir puis blanc crème. Mais les noirs dans le rayonnement de la coupe

cessaient de l'être, et la nappe jonchée de fleurs jetait aux plastrons des reflets tendres. Tout cela diaphane, mol et nacré.

Dans une circonstance comme celle-ci, M<sup>me</sup> de Champcenais avait une grande préoccupation, qui était d'empêcher que la conversation ne se divisât. Elle tenait cette règle de sa mère. Aussi ne cessait-elle de surveiller la table pour lancer aussitôt une phrase de ralliement du côté où commençait à poindre une causerie à deux ou à trois. Elle était persuadée que les gens n'emportent d'un dîner un souvenir un peu brillant, et flatteur pour les hôtes, que lorsqu'on les contraint à cette discipline, qui sur le moment peut les gêner. Elle se donnait ainsi des airs de maîtresse de maison animée, presque pétulante ; comme le clown qui du milieu de la piste envoie des serpentins à un cercle d'écuyères. Rien pourtant n'était plus contraire à sa nature. Elle eût aimé se taire, ou causer doucement avec quelqu'un.



Les honneurs de la conversation étaient allés d'abord à George Allory. On lui demanda ce qu'il fallait lire, ce qu'on pouvait aller voir jouer. Il répondit que la meilleure pièce de la saison lui paraissait être le *Passe-partout*, de Georges Thurner, un des auteurs les plus doués de sa génération ; qu'il y avait de bonnes choses dans *l'Israël*, de Bernstein, malgré la grossièreté de la psychologie ; qu'au reste, lui, George Allory, détestait le théâtre.

Le colonel Duroure cita Wedekind dont on jouait *l'Éveil du Printemps* au théâtre des Arts. Allory ne savait rien de cette pièce, et soutint



contre le colonel que Wedekind était Norvégien. De toute façon, un auteur prétentieux et obscur. D'ailleurs le théâtre des Arts était une petite boîte sans importance. Il dit aussi qu'on pouvait lire *l'Île des Pingouins*, si l'on avait du temps à perdre, mais que jamais la fantaisie de France n'avait été si laborieuse. « C'est un homme qui n'a, naturellement, aucun esprit. Je le connais très bien. Il raconte, en bégayant, des histoires qui n'aboutissent pas. Il est incapable de trouver un trait pour finir, un mot. » M<sup>me</sup> de Champcenais voulut avoir son avis sur Albert Samain, et sur Francis Jammes, pour lesquels elle avait un faible. Le célèbre critique reconnut que les vers de Samain avaient une certaine harmonie, mais l'inspiration en était morbide. « Plus de tenue que Verlaine. Mais le fond est presque aussi trouble. »

Sammécaud, entre deux œillades langoureuses qu'il lançait à Marie, mais qu'elle était trop occupée pour remarquer, mit la conversation sur Barrès.

— Barrès, dit le critique, est un de mes très bons camarades. Nous nous tutoyons. C'est un esprit infiniment distingué, et qui vaut mieux que ses livres. Il s'est trompé de direction. Il aurait pu faire un de nos deux ou trois meilleurs critiques vivants.

Un peu plus tard il fut amené à parler des « petites revues », pour lesquelles il n'avait pas « la même indulgence que Faguet », parce qu'il y voyait surtout « des chapelles pour ratés ». Il signala qu'il venait d'en surgir une assez intéressante, la *Nouvelle Revue Française*, sous la direction d'un garçon de talent, Eugène Montfort. et avec des collaborateurs dont certains, comme Marcel Boulenger, savaient leur langue. Mais il avait

entendu dire qu'elle était morte dès son premier numéro.

Puis l'attention se porta sur le colonel Duroure. Il était exactement lieutenant-colonel, et venait de professer trois ans à l'École de Guerre. Son cinquième galon, qu'il avait depuis peu, était la récompense de son enseignement. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de visage très ordinaire ; calme dans ses propos. On lui trouvait quelque chose d'effacé. Il voyait approcher la limite d'âge, et ne pouvait plus guère songer aux grades supérieurs. Que pensait-il des menaces de guerre, qui avaient fait tant de bruit ces deux derniers mois ?

Il les prenait au sérieux. Un conflit européen lui paraissait inévitable, dans un délai qu'il ne fixait pas. Ce n'était pas l'Allemagne qui l'inquiétait le plus.

Bertrand observa que Guillaume II venait de se faire « salement ramasser » par le chancelier, par le Reichstag, par la presse, au sujet de ses déclarations publiées dans les journaux anglais. Son prestige était atteint. L'esprit frondeur et démocratique s'éveillait en Allemagne.

Duroure raconta qu'attaché militaire en Allemagne, il avait un jour approché Guillaume II aux manœuvres ; que le Kaiser lui avait adressé la parole.

— Très aimablement. C'est un homme qui cherche à plaire, surtout aux Français, et qui y réussit. Je ne lui crois pas des desseins bien ténébreux, ni beaucoup de suite dans les idées. En flattant sa vanité, on en obtiendrait plus qu'on ne pense.

Il ajouta que lui-même, modeste artilleur, n'entendait rien à la grande politique ; mais qu'il s'étonnait qu'on n'eût jamais cherché à utiliser les

dispositions favorables du Kaiser, les coquetteries qu'il nous avait prodiguées.

— C'était moralement impossible, dit l'homme de lettres. Ces gens-là nous ont battus. Nous ne pourrions causer avec eux que lorsque cette tache sera effacée.

Duroure objecta qu'à ce compte la « tache à effacer » existerait toujours d'un côté ou de l'autre, et qu'on ne pourrait pas « causer » avant la fin des siècles.

On sentait que « l'humiliation de la défaite » pesait moins à ce lieutenant-colonel d'artillerie qu'au critique des *Débats*. L'assistance en fut imperceptiblement gênée. Duroure s'en aperçut. Il n'avait pas l'intention de heurter le patriotisme des civils ; et personnellement il ne répugnait pas à la perspective d'une guerre, contre laquelle il n'avait aucun préjugé philosophique, et qui empêcherait sa carrière de tourner court. Mais il n'aimait pas les sentiments conventionnels. Dans une guerre, on avait une chance sur deux d'être battu, et cela faisait partie du jeu. Il n'y a que les civils pour confondre l'honneur militaire avec la réussite. Et quelle idée bizarre, quand on est diplomate, que de ne pas vouloir rattraper, en faisant son métier, des avantages que les militaires ont eu le tort de laisser perdre, en faisant le leur !

Il se rabattit sur des questions techniques, où il se sentait plus sûr de lui. Il dit que le sort de la prochaine guerre reposerait sur l'artillerie.

— Pas sur l'aviation ? interrompit Bertrand.

— Mais non. L'avion est encore un jouet. Il sera peut-être une arme dans dix ans. Une arme auxiliaire. Même dans dix ans, vous n'obtiendrez pas la décision avec ça.

Mais il pensait qu'en matière d'artillerie, on faisait fausse route. L'erreur portait sur les cali-

bres. Le fameux canon de 75, qui avait été en son temps une solution brillante, devenait une erreur. Du moins il était absurde de le multiplier à foison et presque exclusivement.

— Parce qu'il est trop petit ?

— Parce qu'il est trop gros. Il n'aura plus sa raison d'être dans la guerre nouvelle. C'est un outil encombrant et dispendieux. Le canon de campagne de demain, c'est le pom-pom, de 35 ou 36 millimètres, sur affût extra-léger. La guerre prochaine sera une guerre de mouvement. D'énormes masses qui déferleront d'un coup, qui submergeront tout un territoire. Ne vous figurez pas qu'on s'amusera à faire le siège des places fortes. Ces masses manœuvreront d'autant mieux, qu'elles auront à charrier un matériel moins pesant. Je vois des nuées de pom-pom mêlées aux troupes de ligne ; une mise en place en quelques secondes, n'importe où. Même le problème, le vieux problème scolaire de la liaison des armes, tend à s'évanouir. L'armée marchante sera une coulée homogène, complète, se suffisant à elle-même en tous ses points.

Pour cette profession de foi, Duroure était sorti de son calme ; il avait pris une espèce d'accent lyrique. Puis il eut peur d'avoir manqué de discrétion, surtout devant des dames, que ces matières ne pouvaient guère passionner. Il revint à son premier ton. Il trouva façon de dire, pour se retirer du tapis, que ces idées ne lui étaient pas personnelles ; que toute une nouvelle école les partageait, à commencer par le général Langlois. (Il laissa même entendre que lui Duroure avait poussé Langlois dans ce sens, l'avait plus ou moins converti, comme allait en témoigner la nouvelle édition de l'*Artillerie de campagne*, œuvre maîtresse du général.) Le malheur était qu'il fallait

aussi convaincre les députés. Il y avait au Parlement une religion du 75 ; et même, à la commission de l'armée, quelques maniaques qui réclamaient des calibres encore plus gros.

Tout le monde se retrouva d'accord pour sourire des parlementaires.

## XV

### CONVERSATIONS D'APRÈS-DÎNER

Après le dîner, pendant que les gens se répandaient dans les différentes pièces, que les messieurs coupaient leur cigare, cherchaient un coin de meuble où poser leur tasse de café, et que les dames, revenant de faire un tour du côté des chambres, se rassemblaient dans le boudoir gris souris et rose pâle, Sammécaud eut une courte conversation avec de Champcenais.

— Eh bien, demanda le comte. Quoi de neuf ?

— Pas grand'chose. Il est entendu que nous n'y coupons pas.

— A quoi ?

— A l'augmentation de la taxe de raffinage. Caillaux l'a décidément incorporée à la loi des finances. J'ai vu l'exposé des motifs, dans le projet. La question est escamotée dédaigneusement, comme une bagatelle. Ça sera voté sans débat.

— C'est très embêtant.

— Hé oui.

— Et ça passe bien de 1,25 à 1,75 ?

— Oui.

— C'est énorme. De l'ordre de 40 %. Les députés, eux, ne se rendent pas compte. Ils ne mesurent pas à quoi correspond pour nous une surcharge de cinquante centimes par hecto.

— Non, par cent kilos.

— Tu es sûr ?

— La taxe existante est calculée sur les cent kilos.

— Tu m'épates, cher ami. Tu es absolument sûr ?

— Demande à tes employés.

— Est-ce que je deviendrais déjà gâteaux ?

— Calculée sur l'hecto, la taxe passe d'environ un franc à un franc quarante.

— Soit. En somme, Gurau, après avoir fait semblant de lâcher prise, nous rattrape. Dame ! Pour lui, le but est atteint. C'est un fourbe.

— Tu n'es pas juste, mon vieux. Nous étions exposés à quelque chose de bien plus grave. Nous avons tout intérêt à jeter du lest. Et puis cela facilite l'attitude de Gurau.

— Voilà qui m'est fichtrement égal. Ce que je sais, c'est que je vais avoir à payer cent cinquante mille francs de taxe de plus l'an prochain. N'oublie pas que de nous tous, je suis le plus touché.

— Aurais-tu mieux aimé une revision radicale des règlements d'entrée, et même un procès de l'État en récupération pour les années antérieures ?

— Ne dis pas des choses pareilles.

— Et pour t'en garantir ne paierais-tu pas volontiers cent cinquante mille francs de prime d'assurance ?

— Mais sommes-nous garantis ?

— Notre cas est très amélioré.

— Il y a aussi ce que va nous coûter Gurau.

— Vous étiez convenus de me laisser faire. Il

me semble que je ne m'en suis pas trop mal tiré jusqu'ici.

— J'aurais encore préféré lui allonger la forte somme tout de suite, et ne plus en entendre parler.

— Mais tu te trompes complètement sur lui, mon vieux. Ta forte somme, il te l'aurait jetée à la figure.

— Naïf !

— Tu es extraordinaire. Tout le monde t'a pourtant dit que c'est un monsieur qu'on n'achète pas. Si tu en doutes, essaye toi-même.

— Comme si ça ne revenait pas à l'acheter !

— Mais non. Je m'étonne qu'un homme comme toi, qui s'est frotté à tant d'espèces de gens dans sa vie, ait aussi peu le sens des nuances.

— Chut. Voici les autres qui s'approchent. Quand revois-tu le personnage ?

— Je ne sais pas. Peut-être ce soir.

— Comment, tu ne sais pas ?

— Je dois passer à un endroit où j'ai des chances de le trouver. C'est très vague.



Dans le boudoir gris souris et rose pâle, les dames s'étaient tassées fort près l'une de l'autre, en un conciliabule assez clandestin. Les conversations du repas leur avaient paru sévères, et d'un ton bien officiel. Elles désiraient se rattraper. Puis l'exiguïté, les colorations, l'éclairage de la pièce conseillaient les propos intimes, et semblaient leur promettre la plus douillette discrétion. Il y avait dans ce boudoir un rien d'alcôve. Les parfums, les tiédeurs vivantes, sans prendre possession de tout l'espace, en occupaient le cœur.

Ces dames parlaient à mi-voix. Elles évitaient de recourir aux chuchotements. Mais celles qui le



pouvaient cherchaient une voix de gorge. Et toutes les voix finissaient par être un peu grasses, ou du moins onctueuses et ravalées ; par tenir du roucoulement, de la demande amoureuse (tandis qu'une houle se promenait dans le cou, dans le haut des seins).

Quand un domestique se présentait, portant un plateau, on laissait traîner la phrase ; ou, prenant brusquement une voix de tête, on introduisait une incidente saugrenue, qui faisait qu'on se mordait les lèvres pour ne pas rire.

D'ailleurs, les rires éclataient à certains moments, ces rires, qui lorsqu'ils viennent d'un groupe de femmes, sont aussi impudiquement révélateurs que du linge à une fenêtre.

Les propos de ces dames auraient bien surpris, s'il les avait entendus, George Allory, romancier mondain, et qui particulièrement se flattait de peindre les femmes du monde. Mais bien qu'il fût dans la pièce voisine, à petite distance, il n'entendait pas, ni ne songeait à écouter. Même les rires ne lui disaient rien.

A la vérité, une telle conversation, chez Marie de Champcenais, était un peu insolite. Les autres dames en tenaient ailleurs de toutes semblables, quand l'occasion s'en offrait. Mais jusqu'à ce jour Marie, par sa seule présence, y avait fait obstacle. Qu'y avait-il eu de nouveau ce soir ? Quelles permissions ou quels encouragements tacites avait-elle donnés ?

Les choses s'étaient accrochées à la visite des deux chambres, dont une des invitées de Marie n'avait pas encore vu l'ameublement. Au retour, il fut question de chambres à part ; de lits à part.

M<sup>me</sup> Duroure, née vicomtesse de Rumigny, d'une dizaine d'années plus jeune que son mari, et fort

appétissante, rappela des souvenirs d'Allemagne, où elle avait fait un séjour avec le colonel.

— Dans ces pays-là, les lits à part sont absolument de règle. Je me souviens comme nous nous faisions regarder les premières fois, dans les hôtels, quand nous disions que nous n'avions besoin que d'un grand lit. Leur système à eux, ce sont les lits jumeaux, quelquefois collés l'un contre l'autre, de façon qu'à la rigueur draps et couvertures puissent être communs ; mais le plus souvent séparés par une ruelle...

La baronne de Genillé, M<sup>me</sup> Sammécaud, avaient observé à peu près la même chose en Angleterre. Marie de Champcenais en Suisse. Mais en Italie où elle avait voyagé, les habitudes semblaient toutes voisines des nôtres. La baronne le confirma. En revanche, M<sup>me</sup> Duroure avait cru remarquer qu'à condition égale, les ménages allemands faisaient moins volontiers chambre à part que ceux de chez nous.

— Ils occupent la même chambre (il faut dire que les pièces sont plus grandes qu'en France). S'ils font lit séparé, ce n'est donc pas une question de chic. Ni pour avoir tellement plus d'indépendance. Ils trouveraient bizarre de coucher ensemble. Voilà tout.

D'autant que ces lits jumeaux étaient des lits d'une personne, l'un et l'autre.

— Parce qu'en effet, nota la baronne de Genillé, il est fréquent ici, comme vous dites, que les gens qui le peuvent fassent chambre à part — pour avoir plus d'espace, pour ne pas se gêner mutuellement, surtout si les heures de coucher et de lever ne coïncident pas, un peu évidemment par chic, aussi ; sans parler bien entendu des ménages où l'intimité n'est pas désirée — mais presque toujours, dans la chambre de la femme

au moins, le lit est à deux personnes. Ce que vous avez chez vous, dit-elle en se tournant vers Marie.

Que fallait-il conclure de ces lits jumeaux, à la mode allemande, quant à l'intimité des époux ?

M<sup>me</sup> Allory fut d'avis que « ça n'empêchait rien ».

Les autres sauf Marie protestèrent vivement.

Elle rectifia :

— Vous nous avez dit qu'il leur arrivait de coller leurs lits l'un contre l'autre ; même d'étendre les mêmes draps sur les deux lits...

M<sup>me</sup> Duroure répliqua que d'abord cet arrangement lui avait paru être l'exception ; que lorsque les lits étaient séparés, cas le plus fréquent, « ça n'empêchait peut-être pas tout » mais que ça empêchait bien des choses, et que ça en rendait d'autres fort peu commodes ; qu'enfin le système des lits rapprochés avec draps communs était une solution bâtarde qu'elle ne recommandait pas, et qui ne pouvait convenir qu'à des races de sensibilité rude ; car « les deux matelas ne sont jamais exactement de niveau, et pour peu que l'endroit où ils se touchent ait un supplément de poids à supporter — et c'est précisément ce qui risque de se produire — ils ont tendance à s'écarter l'un de l'autre. Vous imaginez cette impression d'être juste sur une fissure qui ne demande qu'à devenir un gouffre ?... »

On fit des allusions plaisantes à l'acrobatie en amour. On souleva la question de savoir si l'usage des lits jumeaux suppose chez un peuple plus d'aptitude à l'acrobatie amoureuse, ou moins. On convint qu'en apparence il en indiquait plus ; car ces gens se donnent l'air de chercher la difficulté ; mais qu'au fond il en prouvait moins. Parce que le vrai talent, en tout ordre de choses, ne peut que souhaiter assez de champ pour se dé-

ployer à l'aise. (Cette idée, d'un contour délicat, fut exprimée, ou plutôt suggérée par petits bouts de phrase informes, qui rebondissaient d'une bouche à l'autre, et que séparaient des rires.)

La baronne de Genillé signala que la mode du lit commun dans les ménages français confirmait à l'étranger notre réputation d'être un peuple très occupé de l'amour. M<sup>me</sup> Allory demanda si la grande différence des étrangers avec nous n'était pas qu'ils étaient plus hypocrites. On en retrouvait un signe dans cette coutume des lits.

— Ce qui les choque, c'est la façon que nous avons avec nos grands lits d'avouer, ou même d'afficher une chose qui est la même partout. Tandis que leurs lits jumeaux semblent dire : « Nous dormons dans la même pièce, oui, mais pour nous tenir compagnie, pour ne pas avoir peur. »

La baronne, sans nier cette hypocrisie chez les nations du Nord — elle l'attribuait au protestantisme — n'accordait pas, et M<sup>me</sup> Duroure non plus, qu'au fond « ce fût la même chose partout ». Il fallait reconnaître que les gens ne se trompaient pas tellement sur notre compte, et que la pratique du lit commun prouvait, en moyenne, la sensualité d'un peuple, et aussi l'entretenait.

— Il suffit de réfléchir. Il y a une question de contact. J'ai l'expérience des deux systèmes. Quand nous étions jeunes, mon mari et moi... » (On protesta. La baronne était la plus jeune du cercle.) « Quand nous étions plus jeunes, si vous voulez, nous faisons lit commun. Vous me direz qu'il était plus ardent. Mais je vous assure que bien des fois nous nous couchions sans avoir ni lui ni moi la moindre idée d'autre chose que de dormir. Vous savez comme on peut être fatiguée et peu en train, quand on rentre, certains soirs. Eh bien ! au bout de quelques minutes, ma pré-

sence faisait son effet. Et je me trouvais toute croûlante de sommeil, avec un solliciteur trop tenace pour être éconduit, et trop bien placé.

Elle avoua d'ailleurs volontiers qu'en ce temps-là il y avait des jours où « l'effet » était réciproque ; et où le « voisinage » parlait à ses nerfs. « C'est un voisinage qui est tout de même très éloquent », dit-elle.

Elle reconnut que cette promiscuité manquait peut-être d'élégance. Mais elle était vieille comme le monde ; et entre des êtres jeunes, et qui s'aimaient, elle avait sa beauté.

— En tout cas, reprit-elle, il est bien évident qu'avec des lits jumeaux il ne se serait rien passé ces soirs-là. Et quand, plus tard, nous avons adopté l'autre système, celui des deux chambres — pour des raisons toutes fortuites, où, à ce moment-là, l'idée d'un changement de relations, de sentiments, n'entraît pour rien — j'ai pu constater, comment dire, le déchet.

On la taquina pour savoir de quel ordre avait été le déchet.

— Inimaginable. Je vous parle du jeune ménage que nous étions encore. Maintenant ce serait, hélas ! tout naturel... Inimaginable.

Elle riait beaucoup. Marie écoutait avec gêne et palpitations, honte et délices. Elle pensait tour à tour à Renée Bertin, à de Champcenais et à Sammécaud. Sa crainte était que par hasard Sammécaud entendît.

Ces dames auraient obtenu d'autres précisions, et en seraient arrivées sans doute, à des confidences moins anodines. Mais une présentation de boissons fraîches, un peu manquée, dérangerait l'atmosphère. Marie fut reprise par des inquiétudes de maîtresse de maison. Elle voulut voir comment le service était fait du côté des messieurs. Deux de

ces dames se levèrent aussi, et tout en causant de la robe de l'une d'elles, passèrent lentement dans le salon principal.



Sammécaud guettait depuis une heure l'occasion d'un entretien furtif avec Marie. Il réussit à la joindre, et à l'isoler.

— Vous savez que j'en suis malade.

— Et de quoi ?

— De ne pas avoir reçu le moindre signe d'attention de vous, un soir où vous êtes si belle.

Ils s'assirent sur une chaise Récamier, qui occupait un des coins du salon Directoire.

— Ne prenez pas cet air-là..., dit-elle. Vous ne vouliez pourtant pas que je laisse mes invités se débrouiller entre eux, pour m'occuper seulement de vous.

— Vous allez me faire une promesse.

— Je vous dis de ne pas prendre cet air-là. Vous ne vous voyez pas. On dirait que vous allez me chanter une sérénade.

— Promettez-moi que nous nous verrons après-demain mercredi, dans un endroit que je vous dirai.

— Vous êtes fou. On va nous entendre. Si vous continuez, je me lève, et je vous plante là.

— Et moi je vous suivrai, et je vous dirai ce que j'ai à vous dire.

— Alors, vous voulez m'obliger à vous écouter en me faisant peur ? Mais c'est très laid. C'est affreux.

— C'est tout ce que vous voudrez. J'ai besoin d'une promesse. Il est au-dessus de mes forces d'attendre plus. Surtout ce soir où vous m'avez tellement dédaigné.

Marie joignait les mains, les pressait l'une contre l'autre piteusement. Son regard semblait prendre à témoin la décence de l'assemblée.

— Vous me faites souffrir, dit-elle.

— Et moi ! Et moi !

Elle se sentait encore plus malheureuse, et spécialement l'objet d'une malice du sort, d'avoir à subir cet assaut un soir où elle venait d'entendre les confidences de Renée Bertin, et la conversation dans le boudoir gris et rose. Confidences et conversation qui diminuaient — elle ne savait trop pourquoi, mais c'était, hélas ! évident — les chances qu'elle avait de résister. Surtout les confidences de Renée Bertin. Il lui en restait comme une chaleur le long des doigts. Les confidences s'étaient posées dessus en même temps que les caresses des outils ; et depuis, audacieusement, elles remontaient vers le cœur. Dans ce monde, beaucoup de choses étaient douteuses, mais une semblait sûre : le bonheur amoureux de Renée Bertin. Marie imaginait la jeune femme accroupie devant elle, et disant : « Il n'y a que ça de vrai, Madame la comtesse. » Quel dommage que Renée Bertin ne fût pas sa femme de chambre ; une de ces femmes de chambre comme on en voit dans les pièces d'autrefois. Ce soir, pendant que la soubrette lui eût délacé son corsage, la comtesse eût dit : « Voilà ce qui m'arrive, Dorine. Que me conseillez-vous ? » Le joli couplet cynique qu'aurait su débiter la pimpante Dorine ! « Votre époux ? Madame la comtesse... il se soucie peu de votre personne. Il est tout à ses affaires ; peut-être à ses amours... qui sait ? Vous aurez le temps de penser à la vertu quand vous serez vieille. Risquez l'aventure si le cœur vous en dit. » L'ennui est que Renée Bertin n'a pas une diction élégante. Son bonheur sent le faubourg. Pour

qu'une chose paraisse « faisable » ou non, tout dépend de « l'accent » dont elle se prononce dans la tête. Et elle se prononce, comme on l'a entendue. Quel dommage aussi, par conséquent, que ces dames n'aient pas parlé de leurs amants, si elles en ont, car elles en eussent parlé d'un ton qui eût rendu la situation actuelle de Marie moins pénible, moins tourmentante. C'est pourquoi les bons théâtres, et spécialement la Comédie-Française, sont si utiles au confort moral de l'adultère... Si encore Sammécaud avait su trouver un tour plus romanesque pour déclarer son ultimatum ! Mais sa hâte est d'une franchise bien commune. Il vous presse comme peut-être en ce moment le maître d'hôtel extra envoyé par Potel et Chabot presse dans un couloir la femme de chambre. Sammécaud d'ailleurs est à demi chauve. Ce n'est pas sans quelque raison profonde que l'abondance de la chevelure s'allie à l'idée de poésie. A demi chauve et tout à fait roturier. Si le bonheur de Renée Bertin sent le faubourg, est-ce que l'amour de Sammécaud ne sent pas un peu le pétrole ? Mais beaucoup de gens ici sentent le pétrole, ou des odeurs qui ne valent pas mieux. Pressée pour pressée, aimerais-tu mieux que ce fût par ce George Allory éteint qui parle si mal des poètes ; ou par Bertrand qui renifle en roulant sa moustache, et bonde le fauteuil Directoire d'un ventre de commis-voyageur ? Ou par ce colonel un peu pignon, qui s'excite sur les pom-pom, et n'évoque absolument pas le hussard chargeant au galop ? La vie, comme une mer parcimonieuse, ne jette à vos pieds que quelques pauvres coquillages. Où sont les fières qui se vantent de toujours choisir ? Il n'est pas en mon pouvoir que soupire à mes genoux Francis Jammes. Et, d'ailleurs, n'est-ce pas lui qui étale une



si longue barbe sur ses portraits ? Comme ce serait ridicule, cette barbe de moine, repliée contre ma jupe...

Cependant Sammécaud a dit, le plus bas possible, mais avec toute l'autorité qu'on peut mettre dans un murmure :

— Je vous téléphonerai demain à onze heures, pour vous donner l'adresse. Tâchez de répondre vous-même à l'appareil quand ça sonnera.

## XVI

### UNE AMITIÉ ÉNIGMATIQUE

Un peu avant minuit, les Sammécaud se retirèrent. Sammécaud, au moment de monter en voiture, dit à son chauffeur :

— Vous arrêterez place de l'Étoile.

Sa femme parut surprise :

— Vous ne rentrez pas avec moi ?

— Non. J'ai un rendez-vous assez important, et confidentiel (n'y faites allusion devant personne) avec un journaliste influent dont nous espérons l'appui.

— A l'Étoile même ?

— Non. Du côté de l'Opéra.

— Mais qui vous empêche de me déposer à la maison, et d'y aller ensuite avec la voiture ?

— Je suis déjà en retard. Et nous aurons très peu de temps pour parler. Il doit retourner à son journal pour les dernières dépêches de la nuit.

Place de l'Étoile, après que sa voiture personnelle se fût éloignée dans la direction de la Plaine-Monceau, il hésita entre un taxi-auto et un fiacre. Mais comme il était en avance il choisit le fiacre.

La descente des Champs-Élysées serait agréable.

— Rue Boissy-d'Anglas. Je ne sais pas le numéro. Je vous ferai signe quand je reconnaitrai.

Le retour des théâtres commençait à peine. Les files de becs de gaz éclairaient une solitude immense et glissante, du fond de laquelle trois, quatre feux montaient comme de lentes fusées.

Mais au delà du rond-point, le souffle de minuit, plein d'étincelles, se mit à jaillir du centre. Sammécaud avait baissé la vitre de la portière de gauche. Il entraît par là des gouttes de pluie qui étaient lumineuses. Chacune en vous touchant augmentait d'un peu votre envie de vivre.

Et pourtant la fête se défaisait. Les hommes s'enfuyaient hors de leur propre foule. Ces courses parallèles étaient une ruée de dispersion. Un peu plus en arrière, chaque bouche de rue attirerait une voiture, arracherait un brin du faisceau. Assez de proximités. Assez de présences. Assez d'échanges. Le plus sociable se précipite vers un refuge. Le monsieur en frac rêve qu'il va s'endormir tout seul dans une caverne préhistorique. Mais la caverne est un appartement richement décoré, serré entre deux autres, dans une pile qu'un même escalier embroche. La caverne vibre de bruits de robinets, de chuintements d'ascenseurs, et le locataire du dessus tarde inexplicablement à mettre ses pantoufles.

Sammécaud allait à son rendez-vous dans un état d'excitation et d'optimisme. Depuis quelques semaines, ses relations avec Gurau avaient pour lui le charme d'une intrigue. Elles restaient à demi clandestines. Personne qu'eux deux n'en devinait la nuance exacte, l'intention dernière ; et il était peu probable qu'elles apparussent sous le même jour à l'un et à l'autre. Personne peut-être, même eux, n'aurait su dire à

quoi de tout à fait véritable elles se ramenaient.

Intrigue avec Gurau. Intrigue avec Marie. Deux secrets. Deux complications. Deux rameaux d'événements. Qui ont chacun leur odeur. Qui donneront chacun leur floraison particulière. La vie est riche. Elle l'est peut-être plus, quoi qu'on ait coutume d'en penser, à quarante ans qu'à vingt. L'homme de vingt ans est un chauffeur, grisé par sa voiture, qui ne regarde pas le paysage. Et puis il n'a pas le sens des complications. Il agit sommairement. Pour trouver plaisir à agir « compliqué », il faut avoir l'expérience du simple, la pratique des séries élémentaires. Il est bien vrai que l'expérience ôte de la fraîcheur à ce qui vous arrive, parce qu'elle permet plus ou moins de le prévoir. C'est alors justement qu'il est savoureux de se dérouter soi-même en se jetant dans les complications.

Le mensonge aussi est agréable ; le mensonge oint de bienveillance. Il est doux de tromper de Champcenais, de le tromper deux fois, de deux façons qui, comme les parallèles, ne se rejoignent qu'à l'infini. Il est doux de tromper Berthe Sammécaud, qui est une bourgeoise orgueilleuse, dure et brune, fille convaincue de pétroliers, élèveuse d'enfants, avec Marie, qui est une aristocrate (ou presque), douce, rose, blonde (ou presque) ; qui est la femme d'un ami (ici deux trahisons se croisent, font une jolie boucle) ; qui vit par hasard près du pétrole comme Sammécaud lui-même, sans en être souillée de la moindre trace ; qui n'a pas d'enfants, ou n'en avoue pas. (« Si je deviens son amant, je saurai bien à quoi m'en tenir là-dessus. ») Il est doux de tromper les pétroliers, qui sont des exploiters prosaïques, des suceurs d'argent confortablement accrochés, avec Gurau qui est un artiste dans son genre, un poète, un

homme de révolution. Il est doux de tromper le capitalisme avec la révolution.

Mais plus encore il est délicieux d'assouplir la vie quotidienne jusqu'à lui briser les jointures. Votre destinée ne se fait pas toujours dans le climat qui lui convient. Vous auriez dû être Pierre Loti traversant le Bosphore dans un caïque, pour retrouver une jeune princesse turque du côté des Eaux-douces d'Asie ; tandis que les feux du croiseur luisent au milieu de la passe, comme la lanterne de ce fiacre en station là-bas ; ou Maurice Barrès, accoudé à la balustrade d'un pont de Venise, et qui regarde la base d'un palais rose se dissoudre dans l'eau polluée. Vies parfaites, dont chaque jour résonne paresseusement comme une note de violoncelle. Une longue songerie élégante qui flotte au fil du temps comme une écharpe. Une mélancolie dédaigneuse, qui ne veut goûter qu'aux élixirs qu'elle fabrique elle-même ; (mais le monde se dispute pour en avoir les restes). Des fraternités subites avec des êtres, des objets qu'on ne reverra plus. Une scène d'amour avec une église, avec un coucher de soleil. Un regard de femme qu'on emporte caché dans son cœur. L'oubli royal des petites gens. Une pièce au gondolier qui salue. Chaque semaine, un coup d'œil négligent au bas de la note d'hôtel : « Payez-vous, mon ami. » Chez la fleuriste, en posant un billet sur la table : « Faites un bouquet, je vous prie, pour la signora Pampremini ; qu'elle le trouve ce soir en arrivant dans sa loge. » Stendhal... (A ce propos, il faut que Marie reçoive demain matin un bouquet somptueux. Ne pas oublier. A aucun prix. Un nœud au mouchoir. Barrès, Loti, ni Stendhal n'auraient sans doute fait de nœud au mouchoir. Ce doit être ridiculement bourgeois... Tant pis.)

Mais surtout Sammécaud est tendre. Il aime aimer. Il s'en aperçoit à la teinte morne qu'ont prise les périodes de sa vie où il s'est privé de ce plaisir. Il a le goût des relations affectueuses. Jamais rien de tel n'a pu exister entre de Champcenais et lui, entre Desboulmiers et lui. Avec Gurau, dès le début, cette douceur s'est mise à poindre. Mais quand le sentiment se mêle aux affaires, n'est-ce pas un péril ? Est-il possible de se défendre affectueusement ? Sammécaud feint d'en douter, et il s'y résigne. N'est-ce pas assumer une élégance de plus ? Mais des régions féminines de son être lui vient l'assurance voilée qu'on peut fort bien se défendre, et même trahir, affectueusement.

Voici l'enseigne du bar ; et la devanture, rayonnante de solitude.



Depuis le 14 octobre, Sammécaud et Gurau s'étaient retrouvés à plusieurs reprises, mais n'avaient dîné qu'une seule fois ensemble, et en présence d'un tiers.

Le lendemain de leur première entrevue avait été pour Gurau un jour d'amertume, d'étonnement, de fuite devant soi-même. Vers le soir, il s'arrangea pour accoster dans les couloirs de la Chambre un de ses jeunes collègues, Pinot, député radical-socialiste de la Sarthe, qu'il savait ami personnel de Caillaux, ministre des Finances. De la part de Gurau, la conversation prit un caractère semi-somnambulique : sentiment d'absence, facilité des choses, adresse inconsciente, oubli instantané. Le reste de la journée, il se donna la comédie de ne plus penser à cette rencontre, de n'en rien attendre.

Deux jours plus tard, au cours d'une suspension de séance, Pinot l'abordait :

— J'ai vu Caillaux. Personnellement, ton interpellation ne le gêne pas. Mais bien entendu par solidarité ministérielle, il souhaite qu'on puisse l'éviter. Il va charger quelqu'un d'étudier ça. Avec lui, du moment qu'il y a fait attention, ça ne traînera pas.

Ce fut Caillaux lui-même, le lendemain, qui arrêta Gurau dans un couloir :

— On vous a trouvé ce qu'il vous faut. Un petit mécanisme charmant, que Rouvier, je crois, a imaginé en 1903 ou 4. Il n'y a qu'un tour de vis supplémentaire à donner. L'idéal, donc. Une certaine taxe de raffinage. Je la relève de 1,25 à 1,75. Vous n'auriez pas pensé à ça ? Entre nous, je doute qu'on puisse faire plus. N'oublions pas que, depuis l'institution de cette taxe, les entrées de brut ont baissé de cinquante pour cent, tandis que les entrées de raffiné passaient de un à cinq. Essayer de faire plus, ce serait, je crois, tuer complètement le raffinage... J'ai l'air de vous l'apprendre. Mais vous le savez sûrement mieux que moi, puisque vous êtes fourré là-dedans.

Gurau avait envie de répondre, ou du moins un esprit contrariant et odieusement lucide lui soufflait : « La question n'est pas là, mon cher ministre. Tuer ou laisser vivre un raffinage fictif, il importe peu. L'intérêt du pays est sans doute qu'il y ait sur notre sol des usines outillées pour un raffinage véritable. Favorisez le raffinage véritable, en le détaxant au contraire. Mais obtenez que la douane ne se laisse pas passer sous le nez comme pétrole brut un raffiné astucieusement sali. Ce n'est pas une industrie que je vous demande de traquer ; c'est une fraude. »

Cette réponse resta dans la région de la tête où

nous refoulons les incongruités. Et la réponse réelle fut :

— A coup sûr, c'est une satisfaction que vous m'accordez là, mon cher ministre, et je vous en remercie. Mais est-elle suffisante pour que je renonce à une intervention dont on a déjà beaucoup parlé... beaucoup trop parlé même et bien malgré moi ?

— Vous avez peur qu'on vous accuse de caner ? Vous êtes au-dessus de ça. Faites dire, si vous voulez, que vous retirez votre interpellation sur la promesse formelle que je vous ai donnée d'un relèvement de taxe. Je le ferai dire de mon côté. Et laissez tomber ça, qui n'est pas de votre rayon, et qui était pour vous une corvée, dont vous vous êtes chargé, très crânement d'ailleurs, parce que d'autres, dont c'était mieux l'affaire, ne s'en chargeaient pas.

Caillaux débitait cela par petits tronçons agiles, d'une voix gaie, toujours prête à pétiller sous la pression d'une malice intérieure. Il lâchait et rattrapait son monocle. Ses yeux et de petites rides ça et là ne cessaient de rire. Même la peau de son crâne chauve participait subtilement aux incidents de sa pensée.

Gurau tenait à l'estime de Caillaux. Il savait que ce grand bourgeois insolent ne la prodiguait pas et, fort ennemi pour son compte de l'ostentation de vertu, savait en déceler les faux semblants chez les autres. Donné par lui, même implicitement, un certificat de probité prenait une valeur qu'il n'aurait pas eue dans une bouche plus solennelle. Mais pour une fois le compliment de Caillaux tombait mal ; et Gurau, qui n'était à l'ordinaire ni un niais ni un inconscient, aurait pu souffrir de le devoir à une méprise. Par un étrange arrêt du sens critique, il le reçut avec satisfaction, et même



ne fut pas loin de l'entendre comme une approbation de sa véritable conduite.

Quand il revit Sammécaud, le 18 octobre, il lui dit en substance :

« Pour vous être agréable, à vous personnellement, et en raison de la sympathie que vous paraissez vouloir montrer à une cause qui m'est chère, je vais essayer de retirer mon interpellation. Mais vous courez le risque qu'un autre la reprenne, maintenant que l'attention est appelée là-dessus. Et de toute façon, il faut que mon changement d'attitude se justifie. Je viens d'apprendre que Caillaux a eu l'idée d'introduire dans la loi des finances une augmentation de la taxe de raffinage. A-t-il voulu parer d'avance à l'effet de mon interpellation ? Je ne sais. Mais c'est une chance pour vous. Ne protestez que pour la forme. Moi, j'ai le droit de considérer que j'ai partiellement satisfaction. Bien qu'en réalité la question soit tout autre. »

Et il tint à faire devant Sammécaud la mise au point que Caillaux avait manqué d'entendre. Il ne voulait pas que le pétrolier le prît pour un sot, ni même pour un de ces esprits légers, habitués à la confusion, dont il est convenu que le Parlement abonde.

Sammécaud eut l'air mollement navré. Quand il sut le taux proposé pour la nouvelle taxe, il déclara sans élever le ton que l'exploitation des usines allait devenir impossible ; ou du moins financièrement absurde. Donc que le Cartel se contenterait d'introduire du raffiné, en appliquant les accords qu'il avait avec la Standard Oil : « Nous nous ferons simples distributeurs. »

— Vous voyez, cher Monsieur, que la prétendue fraude qu'on nous reproche n'aura plus la moindre apparence de s'exercer. Et aussi qu'elle ne devait

être ni bien effective, ni bien lucrative, puisqu'il suffit de huit sous de surtaxe par hectolitre pour lui enlever toute raison d'être.

Cette observation frappa Gurau. Il la rapprocha de celle qu'avait faite Caillaux lui-même sur la baisse, proportionnellement très considérable, des entrées de pétrole brut depuis la taxe de 1903. Sammécaud, qui le voyait songer, reprit :

— D'une façon générale, on oublie trop que les profits de l'industrie capitaliste, qui parfois semblent énormes, reposent sur des pointes d'épingle.

Sammécaud avait énoncé cela sans paraître y attacher d'importance. Gurau réfléchit que c'était une des remarques les plus fortes qu'il eût entendues. Il regarda avec une curiosité nouvelle ce pétrolier nonchalant.

— Je veux dire, continua Sammécaud, qu'il suffit d'un déplacement de rien du tout à la base, dans les éléments de base ; d'une modification infime dans les prix de revient, pour que ces profits qui paraissent si gros s'évanouissent. C'est un point intéressant, quand on songe comme vous — et même dans une certaine mesure, » ajouta-t-il avec un sourire plein de mystère et de charme, « comme moi... disons, comme nous — à une transformation de la Société. Vous ne trouvez pas ? Les ouvriers sont excusables de ne pas voir ces choses-là. Un ajusteur de Bertrand, par exemple, ne calcule pas que le bénéfice que prend Bertrand sur lui est de l'ordre de quelques sous par jour ; et qu'il suffirait d'un rien de relâchement dans le travail des ateliers, de quelques cigarettes fumées en plus, d'un peu de désordre, d'un peu moins d'âpreté de la part des chefs à pourchasser le gaspillage, à talonner le progrès technique — et vous avouerez qu'en cas de réorganisation révolutionnaire il faudrait s'attendre à pis que ça —

pour que le déchet de rendement représente je ne sais combien de fois ces quelques sous. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Tout cela était si raisonnable, si exempt de passion, nuancé à l'égard de Gurau d'une déférence si cordiale, que Gurau en était beaucoup plus troublé que d'une argumentation véhémence. Il pensa à Jaurès. Il essaya d'imaginer ce que Jaurès eût répondu, mais surtout (car il n'est jamais difficile de répondre, et la politique est, entre autres choses, un art professionnel de la réponse) de se représenter si au fond de lui-même Jaurès eût été troublé. « Peut-être pas. Je lui crois cette espèce d'élan, d'ardeur acquise, qui fait que chez tel prêtre par exemple le plus terrible argument antireligieux va mettre aussitôt en branle les mécanismes intellectuels de riposte, sans que la foi elle-même se sente visée : « *unconcerned* ». Mais il se peut que je me trompe. » Il eut envie de voir Jaurès, non pas en courant, comme dans un couloir de la Chambre, mais avec un peu de loisir et d'intimité.

— Il faudra que je vous demande une permission, dit Sammécaud.

— Laquelle ?

— Pas du tout pour vous faire un reproche quelconque, ni bien entendu avec l'espoir que vous interviendrez en notre faveur. Ce qui serait un revirement par trop paradoxal. Mais au moins vous n'aurez pas de regret de nous avoir épargnés. Et cela complétera votre documentation. J'ignore comment votre dossier contre nous avait été constitué. Ça m'est égal. C'est de l'histoire ancienne. Mais ça me fera plaisir de vous communiquer maintenant nos chiffres les plus confidentiels. Maintenant que nous sommes amis. Si, si. J'ai un sérieux commencement d'amitié pour

vous... Vous aurez en mains des éléments d'appréciation que même mes collègues du Cartel ne se donnent pas toujours la peine de connaître. Vous vous ferez votre opinion. Il n'est pas mauvais qu'un homme comme vous, qui peut être amené un jour à prendre de grandes responsabilités dans l'ordre économique, voie de près, et du dedans, certaines choses. Tenez. Je vous ai laissé parler l'autre jour de « quelques millions » de plus qui pourraient rentrer dans la poche du fisc. Je crois même que, vous faisant écho, j'ai repris l'expression... Dans certains journaux, qui me sont tombés sous les yeux, ces quelques millions sont devenus quelques dizaines ou douzaines de millions... par an !

(Cette expression « quelques douzaines de millions par an », Gurau se rappelait l'avoir employée, à propos de l'affaire, devant Germaine, aussi devant des camarades politiques.)

— Eh bien, savez-vous, cher Monsieur, quelle est la valeur marchande totale de notre production, j'entends la valeur à la dernière étape de vente, chez l'épicier du coin ou le garagiste, donc grossie de toute la cascade de frais et de bénéfices que vous concevez ?... Trois cents millions à peu près.

— Justement, il me semble que...

— Attendez. Et notre bénéfice à nous tous, là-dessus ? Dites un chiffre... Vous hésitez... Dix millions.

— Pour vous tous ?

Gurau eut le temps de penser : « Mais alors, cette fontaine de millions que je me représentais ! Ce pouvoir sans limites dont il m'offrait l'appui... Dans ces conditions, est-ce que ça vaut encore la peine ?... » L'idée était pénible. Il la chassa.

Sammécaud insistait :

— Pour nous tous, et par an. Je vous prie, ne

me croyez pas sur parole... Je vous communiquerai les chiffres tels qu'ils ressortent de certains arrangements secrets passés entre nous ; donc insoupçonnables... Mais admettons provisoirement que j'ai dit la vérité. Quelle conclusion en tirez-vous ?...

— Eh bien... que...

— Qu'il est difficile de loger là dedans une fraude de quelques douzaines de millions. Cailiaux lui-même vous a parlé de sa surtaxe ?

— ... Oui.

— Vous a-t-il dit le rendement qu'il en attendait ?

— Il a parlé d'un petit million.

— Exact. Et je viens de vous déclarer — ce qui n'est pas du bluff — que cette taxe allait probablement nous amener à fermer nos usines. Nous retombons sur ma démonstration de tout à l'heure. Si fraude il y a, elle est contenue tout entière dans ce pauvre petit million. Mais ne revenons pas là-dessus. L'intérêt, c'est de montrer à un esprit philosophique comme le vôtre que la prospérité capitaliste est fragile. Quant à votre idée de favoriser ce que vous appelez les raffineries « véritables », oui... c'est encore une autre question. Je vous documenterai aussi.

Rentré chez lui, Gurau fit des recherches dans son dossier. Il se demandait si le jeune fonctionnaire qui le lui avait constitué méritait autant de confiance qu'on eût pu croire d'abord.

Les chiffres du jeune fonctionnaire ne contredisaient pas les assertions de Sammécaud. Nulle part dans le dossier il n'était question de « dizaines » ou de « douzaines » de millions. Où Gurau avait-il pris cela ?

Il se sentit humilié. Il se croyait l'esprit juste et attentif. En était-il arrivé, sans s'en apercevoir,

aux pires habitudes d'esprit du bavardage parlementaire, et du journalisme ? En relisant l'exposé qui ouvrait le dossier, il vit l'origine de son erreur. Dans ces pages liminaires, le jeune fonctionnaire ne précisait aucun chiffre. Mais il parlait de la fraude des pétroliers sur un ton qui, invinciblement, entraînait l'esprit à imaginer des chiffres énormes. « C'est tout naturel. Pour lui qui gagne peut-être 280 francs par mois, un million est un chiffre énorme. C'était à moi de lire mieux. »

Par la suite, Sammécaud fit passer sous les yeux de Gurau des pièces de comptabilité, des statistiques, des rapports confidentiels, même certains états relatifs au fonctionnement de la Caisse de compensation du Cartel. Un jour, il lui dit qu'il serait heureux de le réunir à dîner avec un jeune juriste de grand avenir, nommé Pierre Lafeuille, candidat à l'agrégation de droit, qui avait présenté trois ans plus tôt une thèse de doctorat très remarquée sur le Monopole des Tabacs, et qui depuis s'était attelé à un gros ouvrage sur le régime français des Pétroles. « L'homme qui possède le mieux la question. Un esprit d'ailleurs très indépendant, très audacieux, et dont je crains bien qu'il n'arrive à des conclusions déplorables pour nous, pétroliers. »

Gurau laissa entendre qu'il n'avait pas envie de s'afficher avec Sammécaud, fût-ce devant un seul témoin. « Je vous donne ma parole d'honneur de ne pas vous compromettre. Vous verrez dans quels termes je vous présenterai. »

Il le présenta, en effet, avec bonne humeur, comme le principal ennemi des pétroliers.

— Un ennemi ; mais un ennemi loyal, qui ne fuit pas l'adversaire, et qui a eu l'élégance de nous demander à nous-mêmes certains éléments d'information.

Puis, se tournant vers Gurau, il lui dit, de Pierre Lafeuille :

— Un autre ennemi. Moins puissant que vous, pour l'instant, mais presque aussi dangereux. Ne rêvant que Monopoles d'État, sous prétexte qu'il en est le théoricien le plus brillant. Plus ou moins disciple de Charles Gide, et atteint de socialisme.

Il ajouta en riant :

— Entre vous deux, je crois que je vais passer un mauvais quart d'heure. Enfin, moi, ça m'amuse de savoir à quelle sauce je serai mangé.

Pierre Lafeuille, qui avait un joli visage, une voix conciliante, une trace de pédantisme juvénile, ne voulut pas se donner le ridicule de faire un cours. Il laissa d'abord la conversation courir à bâtons rompus. Au passage, il citait tel ou tel renseignement, qui se trouvait confirmer ceux de Sammécaud. Puis il rappela de quelle manière un monopole de fait avait pu s'établir au profit du Cartel.

— On croit d'ordinaire que ces messieurs ont machiné cela dans une pensée d'accaparement. Soyons justes. L'origine est tout autre. Leur groupement est né d'une espèce de réaction nationale. Ils ont voulu défendre le marché français contre l'industrie américaine, qui allait tout submerger et nous dicter ensuite les prix qu'elle voudrait. L'accord avec la Standard Oil, qui est intervenu ensuite, a été une capitulation des Américains. Ne l'oublions pas.

Il envisagea la substitution en France d'un monopole d'État à ce monopole privé. Il semblait en approuver formellement le principe. Mais dans le détail, il n'en faisait apparaître, sans insistance d'ailleurs, que les difficultés qui avaient l'air innombrables.

Gurau se demanda, au cours de l'entretien, et

ensuite, quel était le but de Sammécaud en arrangeant ce dîner à trois. Une explication toute simple sautait aux yeux. Mais certains traits la rendaient peu vraisemblable.

Dans toute cette période, Sammécaud témoigna envers Gurau de la même facilité d'humeur, et des mêmes dispositions affectueuses. Il avait l'air de ne plus penser aux offres surprenantes qu'il avait faites le 14 octobre. Au début de novembre, il y revint de lui-même.

— Vous savez que je pense toujours à notre complot. Si je ne vous en ai pas déjà reparlé, c'est que je voulais avoir d'un certain côté les mains libres. Le fond de la chose ne regarde, je vous le répète, que vous et moi. C'est notre secret, à tous les deux. J'ai dit que vous seriez votre maître. Que je vous ferais une situation inattaquable. Les choses prennent bonne tournure. J'espère pouvoir vous apporter, la prochaine fois, du définitif.



La prochaine fois, c'était, après le dîner de Sammécaud chez les de Champcenais, le rendez-vous de la rue Boissy-d'Anglas, dans le bar désert. Gurau y était venu à contre-cœur. Il se sentait repris de défiance. Il se reprochait d'avoir subi depuis un mois l'enveloppement de Sammécaud et de s'être compromis, d'une façon peut-être irréparable. Mais ce que la conduite du pétrolier gardait de mystérieux était un attrait aussi. Il était dur de rompre sans avoir fini par y voir clair. « Ils ont obtenu de moi ce qu'ils voulaient. Que cherchent-ils encore ? Ils m'estiment donc bien puissant, ou en passe de l'être ? » Que l'assiduité de Sammécaud ne s'expliquât que par un senti-



ment de reconnaissance, ou par le souci de se tirer honorablement d'une bien vague promesse, Gurau hésitait à le croire. Il préférait l'autre hypothèse qui était aussi la plus flatteuse.

Gurau, qui même à cette heure, et dans ce bar solitaire, ne voulait pas courir le risque d'être vu en compagnie du pétrolier, avait choisi, au fond d'un box, une place particulièrement discrète, qu'une lampe à verre dépoli, située au-dessus, laissait dans la pénombre, tout en éblouissant les gens à leur arrivée. Sammécaud mit un instant à le reconnaître.

— Vous avez un profil extraordinaire sous cet éclairage... Donc, voici. C'est à vous de parler maintenant. Est-ce que Treilhard vous gêne ?

— Me gêne..., c'est-à-dire, à quel point de vue ?

— Voulez-vous officiellement la direction du journal ? Avez-vous quelqu'un à y mettre ? Ou préférez-vous utiliser l'expérience de Treilhard, qui bien entendu passera entièrement sous votre coupe ?

— Vous croyez qu'il s'y prêtera ?

— J'en suis certain.

— Mais... il est dans le secret ?

— Aucunement. Il sait qu'il n'a qu'à marcher droit, ou qu'à plier bagage. Voilà tout... A mon sens, la question est liée à une autre.

— Dites.

— Faut-il renouveler l'aspect du journal, faire peau neuve, envoyer promener le titre ?

— Qui est idiot.

— Vous trouvez aussi ?

— *La Sanction* ! On y est habitué. Mais si on y réfléchit une seconde !...

— Qui a imaginé ce titre burlesque ?

— Liévin, le fondateur, qui ne savait pas le français. « *La Sanction* », ça lui a paru viril, me-

naçant et incorruptible. Dans le style moustachu de l'*Intransigeant*, de ce pauvre Rochefort. Il est juste d'avouer que ça se gueule bien dans la rue. Ou plutôt que ça pourrait se gueuler... car, en fait...

— Si nous modifions le titre, aucun inconvénient à faire sauter Treilhard, n'est-ce pas ? Sinon, il peut être habile de garder Treilhard. Autrement dit, faut-il accentuer, pour l'extérieur, le changement de régime, ou non ; marquer le coup ou l'escamoter ? J'ai l'impression que nous devons choisir carrément entre les deux méthodes. Il est vrai que je parle en profane.

— Mais non. Ce que vous dites est très judicieux.

— Vous n'ignorez pas que le tirage de la *Sanction* est des plus médiocres. Trente-cinq à quarante mille les grands jours. J'ai relevé un certain mercredi à dix-neuf mille.

— Je sais.

— A votre avis, si nous voulons faire un effort d'extension, et j'y suis disposé, vaut-il mieux garder la façade actuelle, ou la peindre à neuf ? Quelles sont, dans ce cas-là, les préférences, les manies du public ?

Gurau écoutait avec quelque surprise parler un Sammécaud beaucoup plus net, beaucoup plus homme d'action que celui qu'il croyait connaître. Un Sammécaud dont le regard n'affectait plus aucune rêverie.

Il répondit, après un temps de réflexion ; et avec le souci de bien répondre, pour ne pas décevoir cet autre Sammécaud qui venait de se révéler :

— Le public, en ce domaine, a des façons assez particulières. Mon sentiment est qu'un journal tout à fait nouveau n'a de chances de s'imposer que s'il bénéficie d'un lancement formidable. Et en-

core. Les réussites sont très rares. C'est un des cas où le public se montre le plus conservateur. Toutes choses égales, il me semble plus facile de lancer un nouveau grand magasin. Et infiniment plus facile de lancer un nouveau remède. Les remèdes vieillissent mal. Il faut, dit-on, trouver tous les cinq ans un nouveau nom étrange au carbonate de chaux et au charbon pilé. Pour les journaux c'est presque l'inverse. A l'abri d'un titre immuable, ils peuvent changer de tendances, d'inspiration, d'opinion. Le public n'en paraît pas gravement incommodé. La poignée de gens qui ont l'habitude de prendre *la Sanction*, le matin où ils n'apercevront plus ce titre absurde, croiront que tout est fini. Et, au contraire, si nous tentons un effort, je ne crois pas impossible que quelques dizaines de milliers de Parisiens, pour qui *la Sanction* est déjà une vieille connaissance lointaine, se fassent à l'idée qu'ils ont eu tort de ne pas l'acheter plus tôt, et finalement, l'achètent.

— Eh bien ! gardons le titre. Et gardons Treilhard jusqu'à nouvel ordre.

Gurau retenait une question depuis le début. Il en cherchait péniblement la tournure, moins par timidité, que pour qu'on ne se méprît pas sur son intention :

— Je crois voir assez bien, fit-il, ce que serait mon rôle dans cette future organisation du journal. Mon rôle réel. Et, en effet, je ne tiens pas aux grades. Mais il y a deux points que je trouve encore obscurs : le mécanisme par lequel s'exercerait mon pouvoir ; et les garanties de durée qu'il aurait.

— En un mot, vos garanties. Le souci que vous avez est très légitime. Pour le présent, c'est bien simple. Vous donnez les ordres ; et l'on obéit. Treilhard devient votre factotum. Je suis là pour

le remettre au pas, s'il bronchait. Mais il y a l'avenir. Je puis disparaître. Vous ne devez pas être à la merci d'un déplacement de capitaux, d'un changement de composition du conseil, ou d'un caprice. J'y ai pensé. Ce n'est pas des plus commodes. Si vous aviez voulu du titre de directeur, l'on vous faisait un contrat. Je sais bien qu'un contrat de directeur est toujours révocable. Ça se ramène à une question d'indemnité. Et ce n'est évidemment pas une garantie d'ordre pécuniaire qui vous préoccupe. Vous savez, dans une affaire montée en société anonyme, comme c'est le cas, il n'y a qu'un moyen d'être sûr de rester le maître : avoir la majorité des actions. Ou un paquet d'actions tel, que vous soyez l'arbitre entre deux groupes. Oh ! moi, j'y vais franchement. Ce paquet d'actions, je suis tout prêt à vous l'attribuer. Mais je vois ; vous n'aimez pas ça. Vous fronchez le sourcil. Je respecte votre scrupule... Comment allons-nous faire ?

Ils se turent. Sammécaud reprit :

— Je ne peux pas vous dire mieux : je me rallie d'avance à la solution que vous m'indiquerez.

La défiance de Gurau restait en éveil. Mais à quoi pouvait-elle s'accrocher ? S'il y avait un piège, où était-il ?

— Réfléchissez à cela encore un jour ou deux. Vous qui êtes avocat, ou qui l'avez été...

— Si peu.

— Fouillez dans vos souvenirs juridiques. Il peut y avoir un biais auquel je ne pense pas. Moi, je n'ai pour me guider que des situations plus ou moins analogues, où j'ai constaté quelles précautions étaient efficaces, et quelles autres vaines... Je continue à ne voir que le paquet d'actions. Ce qui vous chiffonne, c'est l'idée d'en être propriétaire ; de recevoir de nous, de moi,

du papier qui représente de l'argent?... Mais, dites... si vous n'en étiez que le dépositaire? Je bloque le paquet d'actions entre vos mains. Il devient pratiquement inaliénable. Il est entendu, pour vous mettre à l'aise, que s'il y a jamais des dividendes, c'est à moi qu'ils reviennent. Mais c'est vous qui disposez des voix. Par vous-même. Ou par un homme à vous, qui, à l'assemblée générale comme au conseil, fait en votre nom la pluie et le beau temps? Au besoin, nous échangeons deux lettres, où nous disons, vous et moi... eh bien, oui, la stricte vérité. Que vous ne voulez pas un centime, sous aucune forme, que ce qui vous intéresse, c'est le contrôle moral de l'affaire; donc que tous les pouvoirs attachés à ces actions vous sont acquis jusqu'à votre mort; mais qu'en revanche, vous ne pouvez ni vendre les titres, ni en disposer de quelque autre façon. A votre mort, elles redeviennent ma propriété ou celle de mes ayants droit. Cet échange de lettres vous couvre, même contre des interprétations malveillantes qui pourraient se produire plus tard... Sait-on jamais!... Mais vous trouvez peut-être que ça ne tient pas debout juridiquement?

— Oh! si. Il doit y avoir un moyen de mettre ça en forme.

— Alors, quelles objections voyez-vous?... Une question, à mon avis, domine les autres. Est-ce qu'il y a entre nous assez de sympathie pour que nous ayons envie de faire cette chose ensemble? Le reste, n'est que du détail d'exécution. De mon côté, je ne pense pas avoir besoin de vous accabler de protestations solennelles. Toute ma conduite présente serait d'un imbécile, si elle n'était pas commandée par la sympathie.

Peut-être Sammécaud avait-il dit cela du ton qu'il fallait. Peut-être surtout l'avait-il senti. Et il

est probable que la vérité d'un sentiment, même si elle n'est que partielle ou fugitive, peuple l'espace d'alentour de preuves quasi matérielles, que l'âme d'autrui recueille, et devant quoi les arguments de l'esprit critique apparaissent soudain comme des constructions d'ordre conjectural.

Gurau répondit :

— Et si je ne croyais pas à cette sympathie, toute ma conduite à moi serait d'un bien vilain monsieur.

★ ★

En rentrant chez lui, Gurau trouva un peu de courrier, que l'on avait glissé sous sa porte : des imprimés, quelques prospectus, et une lettre. L'enveloppe de papier jaune, l'écriture rustique de l'adresse, le cachet de la poste, Gurau reconnut tout d'un coup d'œil. Il ouvrit la lettre, en parcourut le contenu, et la jeta dans un tiroir, en haussant les épaules.

L'insomnie, l'excitation de sa rencontre avec Sammécaud, les vues d'avenir, lui donnaient une tension très agréable à éprouver, et qui n'était pas à la merci d'une enveloppe jaune. Il résolut de s'endormir en songeant aux principaux changements qu'il ferait à *la Sanction* quand il y serait le maître.

## XVII

### LA RAFALE DE L'AUORE

La fin de la nuit est une heure tragique pour beaucoup d'hommes. C'est pourtant l'heure où les événements sont le plus raréfiés. Mais le tragique dont il s'agit n'est pas extérieur. C'est au dedans que le drame a lieu. Parfois dans les têtes endormies.

De nombreuses influences, dont certaines nous échappent, se composent alors pour ramener l'âme humaine à son point d'extrême dépression. Et les idées rongeuses, les obscurs parasites qui se nourrissent de cette substance royale, en profitent pour l'assaillir. Leur appétit est toujours dispos, leur pullulement toujours en instance. L'ennemi grouille dès qu'elle faiblit.

Parmi les adultes, surtout parmi ceux qui habitent les grandes villes, il en est peu qui aient le bonheur de s'endormir « aussitôt la tête sur l'oreiller ». Mais l'insomnie qui prolonge la veille, si elle peut devenir douloureuse, ou exaspérante, ne comporte presque jamais le sentiment de creuse détresse, de descente au-dessous de soi-même qui

est probablement celui que l'homme redoute le plus. Il arrive au contraire, comme nous l'avons vu, qu'elle soit peuplée d'images ou d'ébauches d'actions captivantes, et éclairée de plusieurs côtés par des issues d'avenir, comme l'est un carrefour par les bars d'angle, et les alignements de lumières des rues qui s'en éloignent. La fatigue de la journée, après avoir cherché son remède dans les excitants, devient à son tour, et tout à fait à la fin, un alcool plus sûr encore que les autres dans son action sur l'esprit, parce qu'il lui est chimiquement apparenté.

D'ordinaire, le sommeil arrive tôt ou tard. Même quand il ne produit pas l'apaisement, il répand une certaine épaisseur d'oubli. Les peines, les craintes s'amortissent là-dessous. L'esprit soucieux et responsable, qui s'est démené le jour, cède la place à une sorte d'ancêtre animal que l'hébertude recouvre ; on se transforme en un esprit voyageur, qui n'a plus de passé, ou n'en reconnaît plus, s'étourdit d'un mélange d'aventures, et goûte jusque dans les rêves les plus noirs le bienfait du présent perpétuel.

Tandis que la tête rêve, le corps digère. Les poisons quittent les muscles. Les organes se reposent, tant bien que mal, sans cesser leur service, à la façon d'une troupe dont les hommes dorment en marchant.

Une détente se poursuit ainsi d'heure en heure. Mais il vient un moment où sans être débarrassé de tout ce que la veille lui a laissé d'usé et d'amer, l'être a perdu l'entrain à se défendre et, toujours parcouru par des substances hostiles, n'en éprouve plus la vive irritation qui l'empêcherait de se décourager. Ce fléchissement se trouve même correspondre à une phase délicate du travail digestif : celle où les nourritures, ayant achevé de



semer le long des muqueuses les éléments de plaisir qu'elles contenaient, et de pousser dans toute la chair une douce ébriété générale, exigent des organes un effort purement industriel, avec des difficultés à résoudre, dont les plus graves et les plus mornes ont été réservées pour la fin.

Cependant la température du corps diminue, touche à son étiage ; et au dehors celle de l'atmosphère tombe elle aussi au point le plus bas du cycle de vingt-quatre heures. Le souffle froid qui accompagne l'aurore avance sur le monde, avec une aile qui marche plus vite, comme dans certaines armées.

D'autres flux moins discernables s'y ajoutent sans doute. Il se peut qu'à ce moment une rafale magnétique balaye la terre, et vienne prendre à la pauvre tête des hommes le fond de joie vitale que la mèche du rêve n'a pas bu.

C'est alors qu'un peu partout, sur la ligne d'aurore, des gens se réveillent. Même dans les chambres où tout est noir. Même quand l'aurore est une rampante lueur de novembre, arrêtée indéfiniment par l'horizon des villes derrière un barrage de brouillard et de fumée.

Réveil rapide. Les rêves tournent court. Ou se décollent et oscillent, comme l'emplâtre d'affiches que le vent détache d'un mur. Les heures précédentes de la nuit, d'un coup, s'évanouissent. On dirait que l'homme, s'étant assoupi une minute sur sa besogne, n'a eu qu'à se passer la main sur les yeux. Les pensées de la veille au soir se réinstallent brusquement. A croire qu'elles n'ont pas bougé de là. Mais si, elles ont bougé ; ou plutôt changé. On les identifie par leur signallement, plutôt qu'on ne les reconnaît. Avaient-elles hier soir ce mince rictus, ce regard précis et glacial ? Celles qui vous feraient peut-être encore un sou-

rire sont parties. Seules les plus sévères, que rien ne pourra dérider, ont passé la nuit à vous attendre.

Mais il en accourt d'autres de tous les côtés, du bout de la vie. Une tristesse d'enfance surgit, comme si elle-même datait d'hier soir. Une humiliation de la dix-septième année. Quelque chose de vil commis en secret il y a dix ans. Une idée obsédante qui vous a souillé tout un été de jadis. (L'été de jadis se profile au loin. Son décor se décolore et tremble derrière une distance poudreuse. Mais l'idée vous fixe, à deux pas. Elle semble dire : « Nous ne nous sommes jamais quittés. »)

L'homme n'a pas ouvert les yeux. Mais sa respiration ne fait plus le même bruit. Les muscles de son visage n'ont plus les mêmes contractions que dans le sommeil. Si rassurants semblent les tressaillements d'un visage qui dort ! On sent qu'ils appartiennent à peine à l'inquiète pensée. Ils naissent des mêmes régions profondes que les battements du cœur, régions deux fois dormantes, à l'abri d'un univers trop mobile. Paraissent-ils faire allusion à quelque chose, c'est à des événements légendaires du royaume intérieur. Mais les autres, ceux d'un visage qui a cessé de dormir, on voit bien que leur origine est tout près, dans la zone de surface ; qu'ils sont de ce monde et lui répondent. On pourrait presque désigner le point où un souci vient de se poser sur l'homme comme une mouche.

L'homme n'a pas ouvert les yeux. Mais un univers implacablement réel fait le cercle autour de lui. Et l'homme a peur. Il a beau se tâter : il ne se trouve nulle part du courage, nulle part de l'excitation. Il mesure avec sang-froid ses forces, qui sont toutes petites. Oui, il est affreusement

de sang-froid. Sa peur est trempée de sang-froid. Donc inattaquable. Jamais il ne s'est moins monté la tête. Il discerne d'un œil aigu chaque erreur qu'il a laissée derrière lui — rien ne s'efface — chaque péril qui l'attend. Il évalue ses chances, à une pour cent près ; et il sait, d'une science dépouillée, que cinquante ou même soixante chances sur cent ne font qu'une sécurité misérable. Ce qui n'avait qu'une chance d'arriver n'en sera pas moins réel. Il pense aux maladies, dont quelque'une — il ignore laquelle — ne sera pas évitée. Aux façons de mourir, dont la plus douce frappe d'absurdité le zèle de vivre. Le seul refuge, pour une heure encore, c'est ce lit, dont il faudra s'arracher. A quoi bon se défendre ? L'adversaire innombrable aura le dernier mot. Lit clément comme le sable sous les membres du gladiateur qui ne se mettra plus debout. Lui aussi, l'homme aux yeux fermés, n'a plus envie de se mettre debout. Il ne voudrait que demander grâce à l'univers cruellement assemblé.

Il y en a d'autres que la froide rafale ne réussit pas à tirer du sommeil. Mais elle les traverse plus ou moins. Leurs rêves subissent des altérations. Des cauchemars défilent d'un pas précipité, se bousculent sur leur poitrine. L'homme cherche fébrilement à se réveiller, comme on cherche une sonnette d'appel, ou une arme sur la table de nuit. Certains se sont levés avant l'aube. Ceux qui l'ont fait de leur plein gré, pour un plaisir ou en guise de prouesse, reçoivent de la mystérieuse houle de l'aurore une exhortation pathétique. La vague désenivrante qui déferle sur le monde, ils l'éprouvent au passage comme un bain de pureté. Mais de plus nombreux titubent à travers une chambre dont ils touchent avec inimitié les meubles froids ; ou longent une rue

de faubourg pareille aux rêves que donnent les draps humides.

Et il y a, devant des guérites grises, entre un haut mur et un fossé, des sentinelles qui vacillent sur leurs jambes, et luttent de toutes leurs forces pour ne pas s'écrouler dans ce sommeil dont d'autres ne veulent plus.



Gurau se réveille brusquement, comme s'il avait reçu un choc. Sans transition aucune, il est saisi par la lucidité. Il garde les yeux clos. Il lui est indifférent de vérifier l'heure. Il la sait, organiquement, à quelque chose près.

Il éprouve un léger serrement de tête, une pression derrière les globes oculaires, une nervosité générale de la moitié supérieure du corps, comme s'il s'était couché à l'aube et n'avait fait que sommeiller un peu. Pourtant il est sûr d'avoir dormi plusieurs heures, assez profondément. Il tâte son ventre, qui est sensible et tendu.

Sa première impression d'ensemble est mauvaise. En regoûtant la vie, il la trouve amère. Aucun doute. Tous les raisonnements n'y changeraient rien.

Mais dans certains cas la tristesse de se retrouver vivant garde quelque chose de confus. Elle s'allonge, s'enroule, bourdonne vaguement. L'âme qu'elle enveloppe est pareille au voyageur du train qui dans le bruit des roues finit par entendre un chant de mélancolie.

Ce matin, au contraire, la première impression d'ensemble se résout aussitôt en pensées distinctes. Si prêtes, si détaillées, si bien fourbies, qu'il n'est pas possible que l'esprit vienne seu-

lement de les produire. Il faut que d'une façon ou de l'autre il ait passé des heures dessus.

« Ça y est. J'ai en somme dit oui. Sammécaud considère l'affaire comme faite. Moralement, je ne peux plus me dégager. Jusqu'à hier soir, j'étais avec eux en état d'armistice. Je n'avais que suspendu les hostilités. Maintenant, c'est même plus que la paix ; c'est une alliance. Leur allié. Pis que cela. Leur stipendié. Je me suis vendu à eux. Un vendu. Gurau le renégat et le vendu. Ou alors, qu'est-ce qu'on appelle être « un vendu » ?

Évidemment, quelque chose lui dit que le mot est trop dur. Comme une injure lancée de l'extérieur. Mais les autres vendus aussi, même les plus vils, trouvent que le mot est trop dur. Ils ne se l'appliquent pas. Y en a-t-il beaucoup qui ne réussissent pas à trouver dans leur conduite, vue de près, des atténuations, des nuances d'honnêteté, des raisons délicates ?

« Pourquoi ai-je accepté ? Voilà ce qui compte ; la seule question. Pour l'argent ? Non, non. Sûrement pas. Donc je ne suis pas un vendu.

« Ce qu'il m'a dit le premier soir : « Je crois qu'il faut préparer la révolution. » A ce moment-là, tout s'est décidé. J'ai senti une grandeur. Soudain j'ai vu un horizon. Je voudrais le revoir. Je ne peux pas. Je n'aperçois plus que des idées grisâtres. Et non cet horizon qui prouvait tout. Exaltant. Réel.

« En revenir aux Jésuites. Leur maxime, banalisée depuis, mais si forte, que « la fin justifie les moyens ». Oui, mais il faut que la fin soit grande. Leur but à eux : dominer le monde A. M. D. G. On peut évidemment se permettre, dans ces conditions, d'être le confesseur indulgent de la favorite du roi, ou même, qui sait, de

coucher avec elle. Et alors, moi, mon but n'est pas grand ? Refaire la Société — même si j'évite d'employer ce mot gueulard de Révolution — ce n'est pas grand ?

« Allons ! Pas de phrases avec soi-même. Pas d'élangs oratoires pour que le fond de la salle applaudisse. Le fond refuse d'applaudir. Si tu crois que c'est avec un journal qui tire à trente mille que tu vas « refaire la Société » ; et si tu crois que tu l'as cru ! Dis tout simplement que tu y as vu une bonne petite occasion pour toi. Vanité. Un peu plus d'influence dans les couloirs. Les ministres qui vous pelotent pour que le « journal de doctrine » ne les abîme pas trop. Les gens qu'on reçoit dans son cabinet directorial... (Mais non, j'oubliais. Je ne serai pas directeur. Pendant que j'y étais, j'aurais peut-être mieux fait de prendre la direction...) En tout cas, une influence plus directe sur le public. Mon Dieu ! que tout ça est petit.

« Il y a du petit dans toute ma vie ; du mi-teux. Rien de ce qui — ampleur, appétit dévorant, énormité de l'audace — excuse les grands fauves, les fait bondir hors la loi commune. Un peu intrigué, un peu comploté. Un peu lâché le socialisme. Mais oui. Un peu renégat. Ma vie privée, la même chose. Pas de grands vices. Pas de grands scandales. De vilaines petites histoires. Des emmerdements mesquins. »

Soudain, il pense à la lettre qu'il a trouvée hier soir sous la porte ; à l'enveloppe jaune ; à la grosse écriture. Il y pense avec acuité. Voilà même que le reste passe au second plan. Le reste pourrait s'arranger. Le reste est complexe, mobile, éclairable sous plusieurs jours, promis à l'ingénieuse action du temps. Surtout le reste est, pour moitié, affaire d'opinion, de conscience. Et

— c'est gênant à dire, mais c'est vrai — la conscience n'est tout de même pas « quelqu'un du dehors » ; elle fait partie de la famille. Elle s'amuse à vous tracasser quand le dehors vous laisse tranquille. S'il y avait, venant de l'extérieur justement, un coup dur, elle se garderait bien de vous tirer dans le dos.

Mais cette histoire-là ! Sordidement immuable. Et hors de prise. Il l'avait presque oubliée, tous ces temps-ci. (Oh ! presque, seulement.) Mais elle revient comme une phase de la lune. Elle emprunte la périodicité stupide des événements de la nature. « Une des orbites de mon destin. »

Il voit un gros visage, à la fois bouffi et raviné. « Elle paraît bien quinze ans de plus que moi. Et elle n'en a que cinq à peine. A la campagne, ils vieillissent tellement plus vite. » Le nez qui déjà se tuméfie, bourgeoine ; avec ce pli du bord de la narine qui ressemble à une vieille coupure encrassée. Le corps informe, puant. « Mais oui, puant. Quand elle avait vingt-trois ans, elle ne se lavait guère plus ; mais j'étais moins difficile. Et la saleté de la jeunesse a un arôme. »

« Qu'aurait-il fallu faire ? Je voudrais bien en voir un autre à ma place. Un de ceux que rien, paraît-il, ne déconcerte. Au début, c'était plutôt touchant, cette fidélité. Comme un bouquet de fleurs des prés sur la table de travail. Ou comme une bicoque qu'on a dans son village natal, et à laquelle on donne un souvenir les jours de fatigue.

« Elle ne réclamait rien. Je n'ai jamais pu me fâcher. Je ne sais pas être cruel avec calme. Je suis un peu lâche. Si mon chien attrapait la rage, je le ferais tuer par le jardinier. »

Il pense au temps où l'on obtenait du ministre

une lettre de cachet, comme aujourd'hui une place de cantonnier pour un électeur.

« Est-ce qu'il y a des gens qui le savent ? Là-bas ? presque sûrement. Bien que cette pauvre Brigitte ne soit pas très bavarde. Et à Paris ? Jamais d'allusions dans les petits journaux. Pourtant quelle aubaine pour eux ! Ça me rendrait si ridicule ; et, avec un rien de mauvaise foi, si muflé... La police ? Elle est renseignée, évidemment. Je vois d'ici la page de mon dossier. En style d'inspecteur. Avec les significations ignobles que ces gaillards-là mettent partout, sans avoir besoin de les chercher, comme certaines casseroles donnent le même goût à tous les plats. Le jour où un ministre de l'Intérieur me trouvera un peu trop remuant, il fera sortir ça. Et sur un sujet pareil, comment répondre ? Le grotesque d'une rectification. Heureusement que les pétroliers n'ont pas mis le nez dans mon dossier. Ah ! avec les moyens qu'ils ont !

Il se demande d'une façon générale « ce qu'il peut y avoir » dans son dossier ; donc de quelles armes la police, le gouvernement, les adversaires, la Société (« l'ennemi, hé oui ! l'ennemi ») disposent pour le mater ou l'abattre.

Il parcourt sa vie d'un seul regard, pareil à un projecteur alimenté d'une lumière spéciale, qui, dans l'immense panorama du passé, ne ferait luire soudain que certains actes : non pas les plus coupables, mais les plus vulnérables.

Dix, douze éclats ont apparu. Mais le projecteur revient en arrière pour choisir. Comme la haine elle-même choisirait. La haine n'a pas la maladresse de se disperser.

« Il y a l'histoire du tailleur. Certes, je n'avais que vingt-deux ans. Mais j'ai imité l'écriture, la signature de mon père. Un faux. Faussaire. La



sonorité de ces mots-là reste intacte pour le public. Le monsieur capable de tout. Il y a, un peu plus tard, ma contravention en chemin de fer, entre Blois et Orléans. Souvenir d'une netteté odieuse. Pris avec un coupon de retour largement périmé. Intention certaine de fraude. Aggravé par le rapprochement avec ce qui précède. Quel argument, le jour où je menacerais les intérêts des Compagnies ! Début d'un écho : « Les dissensions de M. Gurau avec les Compagnies de chemin de fer semblent dater de loin... » Retrouveraient-ils trace de l'affaire ? Mais oui. Ils ont des répertoires alphabétiques... Il y a la maison de rendez-vous ; la petite Marcelle, d'âge un peu tendre. (Oh ! Il lui manquait six mois peut-être. De l'ordre d'une dispense du baccalauréat.) La mère maquereille était sûrement une indicatrice. Mais j'y suis allé si peu. Enfin, il y a cette histoire Brigitte, la plus facile à exploiter, même du point de vue sentimental. Ou alors, il me faudrait le tranquille cynisme de Pierre Loti. « Voilà ce qui m'est arrivé quand j'étais jeune. Idylle rustique. N'est-ce pas que c'est touchant ? » Et les femmes me trouveraient délicieux. Mais Pierre Loti n'est pas député. »

Il ne s'agit pas de remords. A ses yeux, rien de tout cela en soi-même n'est grave. Gurau a peur. Il a le sens de l'ennemi, et des prises qu'il offre à l'ennemi.

« Je suis enclin à la peur. Si j'ai cédé aux pétroliers, au fond, c'est bien moins encore par ambition que par peur. Voilà qui n'est pas grand homme. J'ai une infirmité rédhibitoire pour un homme d'action... Est-ce tellement sûr ? Il semble bien que Napoléon avait peur ; que Robespierre avait peur... L'Incorruptible. »

Sa méditation perd un peu de sa sécheresse

désolante. On ne sait quel remuement se fait à l'horizon de l'âme, qui annonce l'arrivée d'un secours.

« La meilleure réponse. La meilleure défense. Contre l'ennemi du dehors. Ou quand le cafard vous prend. L'argument qui fera toujours réfléchir les honnêtes gens, et taire les fripouilles : la pauvreté ! « Vous accusez cet homme-là ? De quoi ? Pas d'avoir trafiqué en tout cas ? Il n'a pas d'argent. Il vit dans un logement de deux pièces. Il prend le tramway pour aller à la Chambre. »

« Dans la vie publique, l'admirable force morale de la pauvreté. Le vieux père Combes, dans son petit appartement de chef de bureau en retraite, rue Claude Bernard. Dieu sait si on aurait été content de le déshonorer ! Toutes les plumes de folliculaires à gages, bien astiquées, qui attendaient. Oui, mais le vieux était pauvre. Rien à faire. Il n'avait qu'à venir ouvrir, lui-même, la porte de son appartement : « C'est le milliard des Congrégations que vous cherchez ? Entrez, Messieurs. Je ne pense pas qu'il soit par ici. » Et qu'est-ce qui a toujours gêné Clemenceau ? Il n'est pas prouvé qu'il se soit vendu à l'Angleterre, ni même à Cornélius Hertz. Accepter qu'on vous commandite pour un journal n'est pas se vendre, certes ! Mais son train de vie de grand seigneur ; les centaines de mille francs qu'on lui voyait couler des doigts, à une époque où son travail de journaliste, honnêtement payé, l'aurait juste empêché de crever de faim ! »

Gurau se jure qu'il restera pauvre. Il a soif de se donner des preuves. Non pas seulement pour désarmer l'ennemi. Il veut pouvoir sentir dans sa vie un recoin d'héroïsme, comme une chapelle privée où l'on dit la messe sans témoins.

« Pour moi, déjà, je dépense vraiment très peu. Mais je tiens à m'imposer un abatement de principe « à titre indicatif », comme on dit dans les discussions budgétaires. Mon seul soupçon de luxe a trait à la toilette. Et aussi à la nourriture. Eh bien ! je puis porter toute l'année le même costume. J'adopterai une couleur neutre : le gris foncé, par exemple. Deux cravates par an. Les petits restaurants à prix fixe du boulevard Saint-Michel me mèneraient à l'hôpital. Mais il y a des bistrots, des bougnats, qui font de la cuisine honnête. Le bœuf bouilli gros sel. L'entrecôte aux pommes. J'aurai pour voisins des cochers et des maçons.

« Reste Germaine. Elle est assez cultivée, je ne dis pas pour approuver mes raisons, mais pour les entendre. Je lui expliquerai que, moralement, je ne peux plus rien lui donner. Et si elle se fâche ? si elle rompt ? Tant pis. D'ailleurs, ce ne sont pas mes misérables cadeaux qui la retiennent. Et puis, je répète, tant pis ! Je mérite mieux qu'un amour dont décide une mensualité.

« L'argent que j'aurai de trop ? je le verserai à la caisse du journal. C'est Sammécaud qui sera vert ! »

Il ouvre les yeux. Sa chambre l'entoure d'une médiocrité déjà bien rassurante. La profonde peur est un peu dissoute par la lumière, écartée par le premier travail du regard.

« Je ne lui ai dit oui que sous bénéfice d'inventaire. Je ne me laisserai pas jouer. Ils ne me tiennent aucunement. Je veux que ma conduite puisse se défendre devant n'importe qui.

« Jaurès. Il faut en effet que je cause avec Jaurès un peu longuement. Je ne sais pas encore de quoi. D'un peu tout. Je lui demanderai un rendez-vous aujourd'hui même.

## XVIII

### UN GRAND CRITIQUE

Chaque matin, George Allory recevait entre onze heures et midi. Il y voyait un moyen d'entretenir son influence ; d'amener nombre d'écrivains, débutants ou chevronnés, à lui faire leur cour. Et il est bien vrai qu'au bout de l'année ces quelques centaines de visiteurs répandus ensuite dans Paris se trouvaient avoir malgré eux gonflé le personnage. Mais il y avait là surtout une pratique d'hygiène intellectuelle. Cette heure de visites le mettait en train.

Physiquement, il manquait de ressources. Il était un maigre à chair molle, un anémique au teint frais. Dans le premier âge, puis autour de la vingtième année, il avait fait une pointe de tuberculose, et il en gardait sans doute une lésion discrète. Mais il n'avait guère montré et ne montrait plus du tout cette sorte de vitalité inquiétante qu'on veut reconnaître chez maints tuberculeux. Il faut croire que ses toxines ne l'enivraient pas, ou qu'elles s'étaient vite taries. Bref, l'alerte passée, il en était revenu à son régime organique

habituel, qui était la faiblesse détendue, et non l'ardeur malade.

Il était paresseux par vocation. La vie de ses rêves eût été celle du baron de Genillé, avec plus d'argent : aucun souci ; aucun effort physique ; pas d'autre effort intellectuel que ceux de la conversation. De grasses matinées. Une toilette soigneuse et lente. Des devoirs mondains de l'après-midi et du soir. De longs étés à la campagne. Une partie de chasse de temps en temps, pour l'élégance de la chose, avec tout ce que l'on peut souhaiter de porte-fusil, de porte-carnier, de rabatteurs, et en se gardant comme de la peste des départs à l'aube, ou des marches sous la pluie. Pas de voyages. Il était casanier, avait la frayeur des hôtels, ne désirait aucunement savoir comment vivent les autres peuples, ni si les tableaux célèbres sont bien réellement accrochés aux endroits qu'on dit. Au fond beaucoup moins artiste qu'un bourgeois comme Sammécaud.

Son admiration des gens du monde n'avait donc rien d'un snobisme d'emprunt. Elle s'était tout spontanément greffée sur une vocation naturelle.

Mais, de ce point de vue, les hasards de la naissance l'avaient peu favorisé. Il était fils d'un receveur de l'enregistrement de Valence, et s'appelait de son vrai nom Abraham David.

Ceux qui l'avaient connu du temps où il portait encore son patronyme, ou qui en retrouvaient la mention sur quelque annuaire, ne manquaient pas de révéler aux autres qu'il était Juif. Pendant l'affaire Dreyfus, il avait eu plus d'une fois à en souffrir. Il protesta de ses origines chrétiennes. Ses protestations n'aboutirent guère qu'à le faire prendre pour un Juif honteux de l'être ; ce qui n'était sympathique à personne.

En réalité, les David étaient une vieille famille

protestante fixée depuis un siècle dans la basse Ardèche. Le receveur David, homme jovial, calviniste fort émancipé, fréquentait assidûment un jeu de boules situé à Saint-Péray. Il y avait pour partenaire un rat-de-cave, Malaparte, originaire des environs de Bastia, lui-même plus facétieux que ne le sont d'ordinaire les gens de l'île, et très fier de porter un nom qui semblait l'envers ou la dérision de celui des Bonaparte, que d'ailleurs, comme il n'est pas rare chez les Corses de l'est, il respectait peu. Tous deux furent pères en 1858, à quelques mois de distance. Tous deux eurent un fils. Malaparte se dépêcha d'appeler le sien Napoléon. David, qui ne voulait pas être en reste de plaisanterie, ne trouva, après avoir bien cherché, rien de plus spirituel que de nommer le sien Abraham. L'antisémitisme n'existait guère à cette époque, surtout à Valence. David n'envisageait pas ce péril. Bref, le protestant jovial et le Corse facétieux vidèrent on ne sait combien de bouteilles de Saint-Péray pour se féliciter d'avoir mis au monde un Napoléon Malaparte et un Abraham David.

Quand le jeune Abraham se tourna vers la littérature, un de ses gros soucis fut le choix d'un pseudonyme. Il l'eût aimé à particule. « Georges de Jallieu » ne lui déplut pas. Il signa ainsi quelques proses poétiques dans une petite revue d'étudiants. Mais il craignait, parti d'Abraham David, d'avoir fait trop de chemin d'un coup. En outre une discussion avec des camarades l'amena à penser qu'il est essentiel pour un écrivain de porter un nom dont la critique de l'avenir et l'histoire littéraire pourront tirer des adjectifs. (A ce moment-là, le jeune Abraham voyait loin.) Que de sentiments et de personnages ont été déclarés lamartiniens ou balzacien, parce que l'adjectif venait tout seul ! Rien à tirer de Jallieu. Jallieu,

comme une carpe bréhaigne, refusait de faire le moindre adjectif. Un jour, feuilletant un album consacré à la peinture italienne, le jeune homme lut au bas d'une planche, non sans une émotion toute personnelle : *Le Sacrifice d'Abraham*. Sous ce titre brillait un nom, celui du peintre : Allori (qu'on surnomma le Bronzino). Abraham David crut entendre un oracle. Il en recueillit la sentence, d'ailleurs sans trace d'humour. Il n'en avait à aucun degré, et sur ce point au moins retrouvait le sérieux calviniste de son ascendance d'avant le joueur de boules. Il décida donc de s'appeler George Allory. Pas d's à George ; pour éviter le risque d'une liaison déplaisante, et pour amorcer une impression de chic anglais. (Le chic anglais est un succédané prudent de la particule.) Un y à Allory pour appuyer cette impression. L'ensemble : George Allory, faisait très grand seigneur de l'époque d'Elisabeth, ou, à la rigueur, du temps de George III ; tout en restant très vieille France, pour les gens qui préfèrent ça. Au total quatre syllabes, ce qui se prononce et se retient le mieux. Mais le grand avantage d'Allory était de produire un torrent d'adjectifs : allorien, allo-rique, alloriste... (la grâce ou la mélancolie « allo-rienne ») jusqu'à plus soif. Ajoutons que trente ans après, en 1908, le besoin d'aucun de ces adjectifs ne s'était encore fait sentir.

Dans ces trente ans, Allory, avait publié trois romans mondains et s'était fait une situation de critique.

Sur tout ce qui touchait au « monde », il avait des prétentions et des sévérités intraitables. Il était très persuadé qu'au moins parmi ceux qui tiennent une plume, il était le seul qui connût « le monde », et qui pût en parler sans ridicule. Des expressions comme « le monde », « les gens

du monde », « les femmes du monde » prenaient à ses yeux une valeur mystique. S'il ouvrait un livre, où il fût question de « la bonne société », où l'auteur eût eu l'audace de décrire un salon, de faire parler une comtesse, ou — présomption plus naïve encore — de lui attribuer certains sentiments, George Allory commençait aussitôt à sourire, d'un sourire où la colère se tempérerait de pitié.

Ses comptes rendus en portaient la marque. Rien n'égalait la façon dédaigneuse avec laquelle il remettait à leur place les pauvres diables qui s'égareraient dans ces parages défendus. Il avait l'air d'un larbin de grande maison qui reconduit à la grille du parc le repasseur de couteaux et ciseaux entré par mégarde.

Il avait fini par intimider la plupart de ses confrères, même ceux qui n'étaient pas des sots. Ses jugements inquiétaient d'autant plus qu'il ne les expliquait pas. Par exemple, il se contentait de laisser entendre que le romancier Untel, d'ailleurs plein de talent, « n'était vraiment pas à son aise pour évoquer les milieux mondains dont on sentait trop qu'il n'avait pas l'expérience », et qu'il ferait mieux de s'en tenir aux régions plus modestes de la société. Ou bien il citait quelques lignes de description, un extrait de dialogue, une remarque psychologique, sans commentaire, comme s'il suffisait d'y jeter les yeux pour y saisir une énorme bévue.

Il intimidait aussi ses lecteurs (il en avait peu pour ses livres, mais un bon nombre, d'office, pour ses articles). Il en imposait même — chose peu croyable — à de fort authentiques grandes dames, abonnées des *Débats*, à qui il arrivait de relire trois ou quatre fois de suite les citations incriminées, sans rien y découvrir d'étrange ; et



qui en concluaient que leur éducation présentait une lacune ; qu'elles ignoraient quelque raffinement de l'usage, ou que, par grossièreté particulière d'esprit, elles trouvaient tout naturels des propos ou des sentiments qui auraient dû les choquer. Comme, d'ordinaire, elles n'osaient point s'en ouvrir à des amies, l'énigme subsistait, ainsi que le prestige du critique. C'est même par ce biais qu'il avait attrapé pour ses trois romans des lectrices de qualité, sincèrement curieuses de savoir non pas comment les choses se passaient dans « le monde » — puisqu'elles en étaient — mais comment elles auraient dû s'y passer.

Celles d'entre elles qui avaient le plus d'esprit trouvaient bien à la lecture que « le monde » de George Allory se situait dans la lune ; que les mœurs y étaient d'une élégance aussi vague que continue ; que les femmes y éprouvaient des sentiments et y parlaient un langage, que, Dieu merci, on ne rencontrait pas tous les jours ; bref que « le monde » de George Allory était un monde où elles aimaient autant ne pas vivre. Mais elles se disaient négligemment qu'en littérature « il est probable que c'est mieux comme ça ».

D'ailleurs, dans ses peintures, Allory ne risquait guère d'être pris en flagrant délit d'inexactitude. Car au fait il ne peignait rien. Bien qu'il eût pris beaucoup de dîners dans le monde — ce qui y avait été sa principale forme de pénétration — tout se passait comme s'il n'y eût rien vu, et rien entendu. Quand il avait dit « flambeaux d'argent » et « plats de vermeil », il avait tout dit. La tête sur le billot, il n'aurait pas su expliquer en quoi ce glorieux vermeil pouvait différer du ruolz de chez Christoffe.

Ses personnages ne touchaient à la vie que du bout des doigts et de la pointe des pieds. Leur

psychologie était exquise. Ils n'avaient, bien entendu, aucun souci d'argent. L'état d'esprit pour eux le plus ordinaire était une mélancolie hautaine. Ni leurs passions ni même leurs vices ne heurtaient les règles du bon ton. Un malheur qui leur arrivait parfois était de se mésallier ; non pas dans le mariage, ce qui eût été de mauvais goût. Il ne s'agissait que de mésalliances d'amants. Une grande dame oubliait son rang dans les bras d'un roturier d'une suprême distinction personnelle, qui était d'habitude un artiste, ou un romancier mondain. Il en résultait des déchirements, des suavités, des scènes voluptueuses, où la volupté donnait la même impression de « vécu » que les flambeaux d'argent et les plats de vermeil. Mais aussi pour Allory des scènes de ménage. Car M<sup>me</sup> Allory, qui n'avait pas le discernement du vrai en littérature, était persuadée que son mari ne pouvait décrire de tels désordres que par expérience.

Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, qu'il conformait sa vie, dans la mesure du possible, à son idéal. Il s'imposait d'habiter, sur une cour lugubre, dans le bas de la rue de Miromesnil, un appartement obscur, qu'il payait dix-huit cents francs par an, alors que pour le même prix il se fût logé ailleurs d'une façon agréable. Mais il avait la satisfaction de se sentir à deux pas des Champs-Élysées, et de pouvoir indiquer une adresse de bon aloi. L'idée de « Huitième arrondissement » lui tenait lieu d'air et de soleil.

Il n'était pas jusqu'à son visage qui ne marquât le même souci. Pendant un temps il avait estimé que l'arrangement le plus aristocratique comportait les cheveux en brosse et la barbe taillée à la manière du duc d'Orléans. Mais quand l'*Action Française* en vint à des violences que la plu-

part des gens du monde désapprouvaient, et auxquelles l'image du prétendant était malgré tout associée, George Allory rogna peu à peu sa barbe, et finit par se retrouver les joues et le menton nus avec des moustaches effilées. Quant aux cheveux, le problème s'était simplifié dans l'intervalle. Beaucoup d'entre eux, précisément ceux du dessus du crâne, étaient tombés.

L'ordre de ses journées variait peu. Il se levait vers neuf heures, prenait aussitôt une tasse de café noir. Puis flânait dans la chambre, entre-mêlant les soins de toilette à la lecture de deux ou trois journaux. Vers dix heures, il était lavé, rasé, peigné ; il avait déjà passé la chemise, le pantalon et le gilet qu'il garderait ensuite ; mais il restait en sandales, sans faux col ni cravate, un foulard de soie au cou ; et il endossait un veston d'intérieur, d'épais molleton l'hiver, de flanelle légère l'été. On lui apportait alors un déjeuner assez abondant, d'inspiration anglaise, où les œufs, le jambon, les tartines beurrées tenaient la place principale. Le romancier y avait ajouté à une certaine époque des farines lactées, plus ou moins additionnées de cacao. Mais il en éprouvait des flatulences, qui le poursuivaient jusqu'au soir, et que sa situation d'auteur mondain rendait particulièrement indésirables, les salons d'aujourd'hui n'ayant pas à cet égard la même tolérance que ceux du grand siècle.

C'est au cours de ce déjeuner qu'il prenait connaissance des livres qu'il avait reçus. Il les feuilletait sans beaucoup de méthode. Les pages qu'il avait le plus de chances de lire étaient celles qu'on pouvait atteindre sans les couper. Il n'avait presque jamais de coupe-papier sous la main. Parfois, cependant, la lecture d'un paragraphe l'empoignait assez, pour qu'il eût envie d'en connaître

les lignes suivantes. Il prenait le couteau du beurre, après l'avoir essuyé. Le déjeuner se prolongeait ainsi. Une tartine ; une page de René Boylesve. Une bouchée de jambon ; une strophe de la comtesse de la Noailles. Une gorgée de thé, une autre page de Boylesve. Un coin bien croquant de tartine, deux pages de René Bazin. Les jeunes, les auteurs obscurs ne figuraient dans ce menu que s'ils lui avaient été recommandés par quelqu'un, ou que s'ils avaient eu l'idée de faire, dans leur dédicace, une allusion enthousiaste à ses propres romans. Chaque année, il revendait une bonne partie des livres qu'il avait reçus. Les bouquinistes avaient remarqué, sans en deviner la raison, que nombre de ces livres portaient jusqu'à l'intérieur des taches de graisse (le plus souvent pénétrantes et parfaitement diaphanes). Ce qui les dépréciait. Heureusement les dédicaces n'étaient pas enlevées. Allory se bornait à y gratter son nom, quand l'auteur était d'une au moins des trois catégories suivantes : ami personnel, écrivain célèbre, ou académicien.

Vers onze heures, il se relavait les mains, mettait cravate et faux col, enfilait chaussures et veston de ville, se vaporisait sur le visage un peu d'eau de Cologne ; et passait dans son cabinet de travail, contigu à la chambre. Il était prêt à recevoir ses visiteurs.

C'est à ce moment-là que reparaisait dans la chambre M<sup>me</sup> George Allory, qui s'était levée beaucoup plus tôt, avait fait sa toilette de huit à neuf, et pris dans la sombre salle à manger un petit déjeuner ordinaire. Elle revenait pour compléter sa toilette ; mais aussi pour épier son mari, quand elle savait par la bonne qu'une des personnes qui attendaient au salon était une femme ni trop vieille ni trop repoussante. Elle collait son

oreille à la porte de communication, et ne perdait pas un mot de l'entretien. Allory, qui ne l'ignorait pas, en éprouvait une certaine gêne dont il arrivait que la visiteuse s'aperçût avec étonnement.

La réception durait souvent jusqu'à midi et demi. Tout en causant, le critique avait presque digéré son breakfast, sans autre incident que quelques éructations discrètes, qui se dissimulaient très bien dans certaines attaques de phrase, qu'il avait adoptées à cette intention. Mais surtout son esprit s'était complètement arraché à sa somnolence naturelle. Ses interlocuteurs lui avaient communiqué des idées, des excitations. C'était un homme qui profitait de la vitalité d'autrui. Lui-même d'ailleurs avait dû se fouetter pour répondre. Tout un branle intérieur s'était fait, dont son travail allait profiter.

Il se mettait donc à sa table, restait parfois une vingtaine de minutes en tête à tête avec le papier blanc, dans la crainte de mal partir. Mais à une heure, il était bien rare que l'élan ne fût pas pris. Il travaillait ainsi jusqu'à quatre ou cinq heures selon les jours, écrivant la valeur d'une moitié de feuilleton. Puis il sortait. Parfois un tour du côté des boulevards. Le plus souvent, il se rendait au Cercle des Saussaies, dont le recrutement était fort mondain, et où il ne payait, comme homme de lettres, qu'une cotisation très réduite. Il rentrait vers six heures et demie ; et deux jours sur trois, au moins, se mettait en tenue de soirée pour aller dîner dans le monde. A ce moment-là son breakfast était loin. Il éprouvait des tiraillements ; et se montrait ensuite convive de bon appétit. Grâce à cette méthode, et bien que sa femme ne l'accompagnât pas toujours chez les gens, les frais de nourriture du ménage restaient modestes.



Ce matin-là, une crise d'amertume l'avait saisi, quelques heures plus tard que Gurau, mais avec presque autant de force. Peut-être, depuis le début de ce jour de novembre, une onde mélancolique traversait-elle la substance de Paris, ne lâchant une âme que pour en secouer une autre. Peut-être y a-t-il ainsi des perturbations voyageuses, qui se métamorphosent hypocritement selon les existences ou les matières qu'elles atteignent ; qui se font tour à tour gouttelettes de brouillard dans le ciel, douleurs indéfinissables dans la chair, pensées découragées un peu plus loin.

C'est vers le milieu de sa toilette qu'Allory, concluant une méditation non formulée qui avait dû cheminer en lui sans qu'il y prît garde, se déclara tout à coup : « Au fond, je suis un pauvre type. » Aussitôt, comme autorisées par ce signal, toute une séquelle d'idées, hélas ! très précises, lui cavalcadèrent par l'esprit.

« J'ai eu cinquante ans cette année. J'ai fait en trente ans trois romans — un par dix ans — dont pas un n'a eu de succès. Mon influence tient uniquement à mon feuilleton. Que les *Débats* me vident demain, tous ces salauds et salopes se foutront de moi. Si je claquais, j'aurais cinquante lignes de notice dans les *Débats*, et cinq ailleurs. J'aurais dû faire l'impossible pour entrer à l'Académie. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais pas l'impossible. L'insuccès distingué, jusqu'à un certain âge, l'Académie aime ça. Mais après, ça la dégoûte de s'accroître d'un vieux raté. Même les ennemis, je n'ai pas su m'en faire comme il faut. J'ai agacé des tas de confrères par des piqures d'épingle, mais je n'ai écrasé personne. Pas un de ces éreïn-

tements qui font époque ; qui font trembler d'avance les autres. J'ai accroché Paul Adam. J'ai accroché Abel Hermant. Sans m'acharner. J'ai eu peur de Paul Adam, à cause de ses innombrables relations. (Je me rappelle très bien le soir du banquet au Continental, pour sa rosette. Il y avait tellement de monde ; Rodin, Besnard, des ministres, les étrangers, la presse. Le trac m'a pris.) J'ai eu peur qu'Hermant ne se fasse élire avant moi, et qu'ensuite... Tactique de foireux. France. J'aurais pu le harponner, écrire le grand éreintement de France que personne n'a osé. Au point de vue littéraire, et au point de vue national. C'est entendu, j'aurais mis des milliers de gens contre moi. Mais des milliers d'autres auraient crié d'aise : « Bravo, Monsieur !... Votre magnifique courage, etc... » Et l'Académie, qui ne lui pardonne pas ses dédains, ne me quittait plus de l'œil. Je me présentais. Même battu, il se faisait une manifestation sur mon nom. Dix voix, que tout Paris s'efforçait d'identifier, et qui en devaient dix-huit à une élection suivante. Maladroit. Même quand je me rase. Puisque je me coupe au moins une fois par semaine. Et une coupure, avant que la croûte ait fini de tomber, se voit pendant huit jours. Je n'ai pas été mal du tout, jusqu'à ce que mes cheveux du dessus soient partis. Et je n'ai même pas réussi à coucher avec une femme du monde. (Il y a bien eu ces deux que... Non, ça ne compte pas. Ce n'étaient pas des vraies. Une « baronne » de journal de modes, qui doit s'appeler Léonie Durand, comme moi Abraham David, n'est pas une femme du monde. Une poétesse de province n'est pas une femme du monde.) C'est à crever de tristesse. Bien la peine d'être romancier mondain, et arbitre des élégances. « George Allory, qui est, dans toute la force du terme, une

vieille noix » ; voilà ce qu'une revue de jeunes a pu écrire l'autre jour. Et je suis sûr que personne n'a tiqué. Je finirai par me désabonner de l'*Argus*. Même hier soir, chez les de Champcenais, les femmes n'avaient pas l'air de faire plus attention à moi qu'à ce couillon de colonel. Dieu sait pourtant que j'en ai mis, de la poésie, dans mes livres ; du rêve ; des figures de femmes fascinantes !... Qu'est-ce qu'il leur faut !... Dieu sait pourtant que je les connais ! les détours de leur psychologie. Leur soif d'extase et d'inconnu. J'ai certainement manqué de toupet. Moi dont les dialogues d'amour sont classiques, je n'ai jamais su, quand je causais avec une femme du monde, trouver la transition entre des vues générales sur l'amour et une attaque dirigée sur la personne. Au fond, j'ai le trac que « ça ne soit pas comme ça ». Le type qui a composé, en chambre, un traité de natation, et qui n'admet pas qu'on le contredise. Mais quand il s'agit de se jeter à l'eau pour vérifier !... Je me suis fait une conception beaucoup trop éblouissante du monde, et des femmes du monde. L'idée d'en amener une à se déshabiller pour moi dans un entresol, et d'avoir, moi, George Allory, à faire ensuite tout ce qu'il faut pour qu'elle ne soit pas déçue, pas choquée, pour qu'elle ne parte pas en pensant qu'elle s'est fourvoyée... cette idée est trop forte. Je l'ai trop laissée grandir. Et pourtant, il n'y a que ça qui maintenant m'aurait consolé. Que ça ! que ça. »

Il se sent malheureux jusqu'au voisinage de la défaillance. Son front dégarni et ses tempes grisonnantes, dans la glace. Le rasoir, qui ne demande qu'à le couper. Des années, devant lui, de plus en plus mornes. Le déclin, sans compensation. Pas de gloire. Aucune revanche à attendre. Pas même ce fol éther d'espérance qui infiltre la



cervelle des méconnus. « Que je sois, moi, un méconnu ! A qui cette supposition baroque pourrait-elle venir ? Un trop-connu, oui. Un trop-vu. Une vieille noix. »

Il est si triste qu'il voudrait avoir des vices. Des vices poignants, qui fouilleraient l'âme assez à fond pour y réveiller une certaine fureur de vivre. Il imagine des croupes, des seins, des bouches. Tantôt des bouches mûres, salement complaisantes ; des yeux bistrés, dont chaque regard est une offre de plus ; des poitrines lourdes, des replis desquelles monte une odeur cuite. Tantôt de fines lèvres étonnées ; des yeux d'enfant rieuse ; de menues gorges agaçantes ; une chair qui sent l'herbe, le laurier, la groseille. Tantôt une longue chevelure brune qui vous inonde les épaules. Et tantôt de courtes tresses blondes nattées qu'on serre dans une seule main. Soudain il comprend tout. Il est le complice et l'envieux de tout. N'importe quelles caresses ; les demandes cyniques ; les morsures ; la joie de faire du mal ; la joie de souiller ; le besoin d'outrages... Rien d'humain ne lui est plus étranger. A travers l'espace, il semble qu'il fasse des signes d'intelligence à des frères secrets. Si par le même invisible chemin, la plus horrible pensée de Quinette venait s'abattre dans sa chambre, il la réchaufferait comme un oiseau perdu.



Dans le salon, éclairé par la lumière la plus mélancolique de novembre, deux personnes attendent, dont Marcel Boulenger.

Au bas de la troisième colonne de son avant-dernier feuilleton, George Allory a fait, sur le ton qui lui est habituel, une allusion à un passage de *L'Amazone blessée*. L'allusion n'est pas des plus

claires. Mais il en ressort que l'auteur de *Couplées*, « qui n'a pas les mêmes excuses que d'autres », a commis une fâcheuse confusion quant à un trait de la vie mondaine. Or, avec le reproche d'ignorer la langue française, celui d'ignorer les usages du monde est le plus sanglant qu'on puisse faire à Marcel Boulenger. Le plus invraisemblable aussi, car ces deux matières sont pour lui l'objet d'une étude constante.

Il a d'abord haussé les épaules. Il a juré de n'y plus penser. Il a cherché toutes les raisons qu'on pouvait avoir en 1908 de tenir George Allory pour un pédant et un sot. Mais il a passé deux nuits sans dormir. Au cours de son insomnie, le bas de la troisième colonne du feuilleton ne cessait de lui apparaître. Il se récitait des chapitres entiers de son roman pour y découvrir l'odieuse bévue. Ce matin, il s'est décidé à venir trouver George Allory.

Il regarde le salon, mêlé de Louis XV et de Louis XVI, dont pas un meuble n'est une pièce rare, dont pas un peut-être n'est authentique, où rien n'est disposé avec esprit, mais qui, il faut l'avouer, ne présente aucune faute évidente de style, ni même de goût. Parmi les salons aristocratiques où Marcel Boulenger fréquente, quel est celui qui, à côté de meubles de la plus haute origine, ne contient pas quelque détail (chaise longue de laqué blanc, ou cache-pot à fleurs) vraiment ordurier ? Cette infaillibilité serre le cœur de Marcel Boulenger. Il espérait autre chose.

Il regarde la dame qui attend en face de lui. Il lui semble la connaître. Peut-être ne l'a-t-il jamais rencontrée. Mais il a dû voir un portrait d'elle. Quelque femme de lettres sans doute.

Où l'eût-il rencontrée, d'ailleurs ? Cette dame brune et bien en chair, à l'ample visage sensuel,

aux yeux lourds et audacieux, aux lèvres très far-  
dées, aux seins obsédants que soulève le corsage de  
velours noir, n'est pas de celles qu'on voit dans  
la bonne société. Ou quand par hasard on les y  
voit, on peut être sûr qu'elles en sont elles-mêmes.  
Il faut être au moins duchesse pour faire tolérer  
dans un salon cette touche de caissière luxu-  
rieuse.

La dame regarde Marcel Boulenger. D'un œil  
d'amateur, plutôt que provocant. Elle le trouve un  
peu frêle et fatigué, et les airs de grand seigneur  
dégoûté qu'il se donne, joints à son veston bordé  
et à son monocle, la chatouillent d'une légère envie  
de rire. Mais chez elle, le rire n'a jamais em-  
pêché de naître des sentiments d'une plus chaude  
mollesse. Un homme peut être un rien ridicule  
sans cesser pour si peu de parler à la chair. Il y  
a même là une chance de renouveler le plaisir.

Marcel Boulenger n'est pas du tout flatté de  
l'intérêt qu'il éveille. Il détourne les yeux. Il sent  
que si l'attente se prolonge, la dame va engager  
la conversation.

Par bonheur, ou ouvre la porte. La bonne ap-  
pelle, d'une voix surette et voilée :

— M<sup>me</sup> Maria Molène, s'il vous plaît.



Depuis quelques minutes, George Allory, debout  
dans son cabinet de travail, tient la carte de Maria  
Molène.

Il connaît Maria Molène. Il a reçu sa visite  
quatre ou cinq fois. Il suppose qu'elle revient lui  
parler d'un roman sur Messaline, qu'elle a en  
train, et qu'elle voudrait que le critique recom-  
mandât à la *Revue de Paris*.

Pour l'instant, il se moque de la *Revue de Paris*,

de Messaline, du roman de Maria Molène et de toute la littérature en général. Mais il se dit soudain que Maria Molène est une femme désirable, sûrement sensuelle, et presque sûrement facile. Elle a un de ces corps auxquels on manque de respect dès qu'on les regarde. Elle est belle de cette façon grossière, impudique et triste, qu'il aimerait ce matin jeter en pâture à son cœur désespéré. Une de ces femmes dont on ne jouit pas simplement — quand on est un homme délicat — mais encore dont on se souille. Il se dit qu'un moins sot que lui ne la laisserait pas ressortir de la pièce sans l'avoir possédée. Au moins sans avoir obtenu d'elle quelque basse faveur.

Hélas ! M<sup>me</sup> Allory a certainement collé déjà son oreille à la porte. Même les souffles, même les silences seront interprétés.

La bonne fait entrer Maria Molène.

Oui, c'est bien la créature charnue et charnelle qu'il revoyait. Tout serait possible et facile. Il éprouve une grande sécheresse de la gorge.

Mais elle s'est assise. Elle a commencé de parler. Quelle voix merveilleusement sale ! Il fait effort pour l'entendre. Il tremble un peu pour répondre.

— Eh bien, voilà mon cher maître. C'est en somme presque fini. Un chapitre à refaire ; et encore, je ne sais pas. Je me contenterai peut-être de corriger sur épreuves.

— Vous gardez votre titre ?

— « Un amour de Messaline. » Ça ne vous plaît pas ? J'avais pensé à « le Dernier amour de Messaline ».

— Il me semblait que vous m'aviez parlé, la dernière fois, de... de « Messaline » tout court. » (Il tâche de parler avec détachement, pour la porte qui écoute.)

— C'est vrai. Mais ça promettait trop. J'évoque bien l'ensemble de la vie de Messaline, mais seulement en perspective, vous comprenez. Et puis j'ai été amenée à modifier l'équilibre du livre. J'étais partie avec l'idée de traiter plusieurs épisodes caractéristiques. Et puis l'épisode de la fin s'est mis à prendre de plus en plus d'importance. C'est devenu le sujet.

— Quel épisode de la fin ? » (Il ne sait plus trop ce qu'il dit.)

— Eh bien, quand elle rencontre ce jeune homme. Maintenant tout ce qui précède n'est plus qu'une espèce de vaste prologue. Et du même coup, j'arrive bien mieux à ce que j'avais toujours rêvé. Une espèce de réhabilitation de Messaline. Si je l'avais montrée traversant une série d'aventures, de chapitre en chapitre, le public aurait surtout vu la coureuse, la curieuse, qui ne se rassasie jamais. Tandis que là, c'est le passé. En somme elle sort de la débauche pour découvrir l'amour. Et le jeune chrétien, lui, sort de son éducation mystique pour découvrir la volupté.

— Parce que, décidément, vous en avez fait un chrétien ?

— Oui, oui. Perversités antiques et pureté chrétienne ; le public reste sensible à ce mélange-là. Regardez *Thaïs*, *Quo Vadis*. Chez moi l'orgie du paganisme finissant est symbolisée par la splendeur de la femme mûre ; le christianisme naissant par le jeune homme. Ça renouvelle tout à fait le thème. Ça donne à l'opposition traditionnelle un caractère très humain, et très troublant.

— Mais finalement, quel est le principe qui triomphe ? » (Élevons le débat, pour la porte qui écoute.)

— Ah ! voilà ! Je crois que j'ai été très habile. La progression et la surprise sont constamment

ménagées. Au début, Messaline est comme saisie par l'amour pur, suffoquée. Elle ne connaît pas ça. Elle se baigne, elle se roule dans la pureté du jouvenceau, qui n'a jamais approché d'une femme, hein ? qui est tout ce qu'il y a de plus vierge. Encore le premier duvet sur la joue. Elle le drolote, le caresse à peine. Quelque chose de maternel. Bref, mon affaire part en pleine chasteté. Ces chapitres-là, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ou même dans les *Annales*, pas un abonné ne sourcillerait. Le lecteur peut croire que ça durera comme ça jusqu'au bout. Mais à force, les sens du petit s'exaspèrent, se révoltent. Et c'est lui, en quelque sorte, qui débauche Messaline. Vous voyez le paradoxe ?

— La situation garde un caractère de vraisemblance ?

— Bien entendu, quand elle se rend compte, et qu'il ne lui reste plus qu'à faire faire au petit le dernier pas, son instinct et son expérience d'amoureuse rentrent en jeu. Mais moralement, c'est lui qui l'arrache, elle, à son enivrement de pureté.

— Ce que je ne vois pas bien, c'est le rôle du christianisme là-dedans.

— Si. Elle devient chrétienne dans ses bras. Elle s'imprègne de la foi en buvant ses caresses. J'ai toute une seconde partie très nuancée, et d'une saveur, je puis bien dire, sans précédent. Ma troisième partie s'élève encore. Elle fait la synthèse. Et elle dépasse. Mon jouvenceau revient non pas à la foi, puisqu'il ne l'a jamais perdue, mais à sa vocation. Il se fait prêtre. Tableau du christianisme primitif. Vous voyez. Mais dans une tout autre couleur que *Quo Vadis*. Il continue à rencontrer Messaline, en secret, mais sans plus rien de charnel entre eux, au moins dans les actes. Il veut l'amener définitivement au Christ. C'est lui

qui la baptise. C'est lui qui lui donne la communion. Ce chapitre-là est le plus extraordinaire ; le plus lourd de signification, dans la réalité et dans le symbole ; en même temps le plus difficile. C'est celui-là que je veux retravailler. Parce qu'il faut qu'on sente dans cette scène de la communion qui est très développée, qui ne cesse pas de monter, que Messaline, à genoux devant le jeune homme, et recevant de lui l'hostie, c'est encore de l'amour qu'elle reçoit, et de l'amour comme elle peut le comprendre, c'est-à-dire transfiguré par sa nouvelle croyance, mais riche pourtant de tous les souvenirs de son passé, de toutes les ardeurs de sa maturité luxurieuse... A l'arrière-plan : l'époque. Les deux mondes. Les deux principes. Ça va très loin, si je le réalise comme je le vois. Mais il faut un doigté !...

George Allory fait appel à son plus profond courage. Il se lève comme pour indiquer que l'entretien est terminé. Il s'avance vers Maria Molène qui, un peu interloquée, se lève à son tour.

Il met le doigt sur ses lèvres, lance vers la gauche un coup d'œil significatif, en remontant les sourcils :

— Eh bien, chère Madame, dès que vous pourrez disposer d'un manuscrit, apportez-le-moi. Je le lirai. Et je verrai ce qu'on peut faire avec les gens de la rue Saint-Honoré.

Il est maintenant tout près d'elle. Il esquisse encore un « chut ». Il sourit d'une manière quasi suppliante. Il avance les mains, caresse doucement l'abondante poitrine de Maria Molène gainée de velours. Puis, sans précipitation, comme s'il était seul à comprendre le pourquoi de ce qu'il fait, comme quelqu'un qui n'a de comptes à rendre à personne, il appuie ses lèvres sur celles de Maria Molène.

Elle ne résiste pas. Elle est pleine à l'instant de complaisance attentive. Le rien d'étonnement qu'elle éprouve se change en gratitude ; et le baiser déjà circonstancié qu'elle lui rend veut dire : « Excusez-moi de ne pas y avoir pensé la première. »

Mais de ses mains qui continuent à lui caresser la poitrine, il la pousse vers la porte de sortie, tout en ajoutant pour l'autre porte — celle qui écoute — :

— J'espère que le sujet ne les effarouchera pas trop.



## XIX

### GRANDE PROMENADE DE JALLEZ ET JERPHANION. — PREMIÈRE DISPA- RITION D'HÉLÈNE SIGEAU

Jallez et Jerphanion sont assis l'un en face de l'autre. Ils ont chacun devant eux une assiette à soupe. Non loin, une soupière, où plonge une cuiller importante. Cette soupière contient la chicorée au lait, que sous le nom de café au lait le Pot dispense avec générosité.

Au dehors achève de se lever un jour timide et tendre. Qu'est-ce qui empêche de croire que ce soit un matin de printemps ? L'air du réfectoire est froid. Les vitres sont léchées par une brume. Peu de clients encore dans cette auberge. Ça et là, seul à une table, un gaillard, en blouse, trempe de grosses tranches de pain dans sa soupe, comme un roulier. On ne serait pas étonné d'entendre le chant du coq.

— Tu as cours à neuf heures ? demande Jallez.

— Oui. A la Sorbonne.

— Moi aussi, à la rigueur. Nous partirons ensemble ? Si je ne te vois pas du côté des chambres

à neuf heures moins le quart, je t'attendrai devant la loge du gardien.



Ils sortent. L'air est très vif, mais décidément agréable. A défaut de chant de coq, deux ou trois oiseaux piaillent dans les arbres les plus hauts du jardin. Un bruit de fouet, de chevaux et de roues vient de la rue Gay-Lussac.

La rue d'Ulm s'allonge bien droite et bien sage. Au bout le Panthéon, si énorme pour cette petite rue. Il est vrai que dans les villes anciennes on arrivait au pied des cathédrales par des rues encore beaucoup plus étroites. Ce n'est pas la même chose. D'ailleurs on n'a pas l'impression d'arriver au Panthéon. On s'en approche, en profitant d'une facilité qui vous est offerte un peu par hasard. Comme on approcherait d'une muraille de citadelle en empruntant une douve.

Il a plu hier et avant-hier. Mais il règne ce matin la vague assurance qu'il ne pleuvra pas. La nuée légère est presque immobile. Bien qu'on ne voie s'ouvrir aucune baie de ciel bleu, et qu'il ne soit pas question du soleil, encore occupé quelque part à se tirer d'un horizon de toits et de fumées stagnantes, il se fait là-haut, un peu partout, des minceurs, des transparences ; il se marque des empreintes de lumière.

Trottoir sans boutiques. Demeures inertes. Le regard remonte comme un écureuil, grimpe la grande muraille aveugle, le dôme côtlé jusqu'à la « couronne de colonnes ». On dirait que le soleil se sent appelé. Quelle est cette pensée que vous donne un dôme dont on approche ; un dôme énorme au-dessus d'une ville ? Quel songe de courage, d'orgueil indifférent ? Quelle réverbération

de l'avenir ? Quelle allusion au destin de l'Esprit ?

Jallez et Jerphanion contournent l'édifice. Jerphanion réentend une phrase de Caulet : « la grande place où il ne passe personne qu'un petit curé imperceptible ». Jallez, sans interrompre une autre rêverie, accueille lui aussi l'influence de cet espace désert et dominé. Ce lieu ne l'exalte pas vraiment ; mais ne l'attriste pas non plus. La solitude y reste un peu abstraite, ne vous imprègne pas d'un sentiment d'abandon. La froideur des choses n'y est pas gênante. Leur solennité ne cause pas d'ennui.

Ils prennent par la rue Saint-Jacques, et rejoignent la rue de la Sorbonne. Toutes ces pentes descendent comme il faut et donnent envie de leur céder avec allégresse. Il est dommage de s'être mis en route pour si peu.

Voilà Mauduit, et deux autres, à quelques pas en avant, sur le même trottoir.

— Ralentissons, dit Jallez.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne m'amuse déjà pas d'aller à ce cours. Mais l'idée d'y entrer avec Mauduit, du même pas fringant, me répugne tout à fait. Tu ne connais pas Mauduit ? A peine. Tu n'as pas entendu Mauduit ? Non. Par exemple quand il fait une conférence sur la notion de causalité chez Descartes et Malebranche. La perfection même. Il parle une heure vingt, sans notes. Quatre lignes peut-être et deux accolades, sur un bout de papier. Il a un débit rapide, mais régulier et distinct. Six mots à la seconde ; garantis.

— Mais tu décris Leroux, exactement.

— Je te demande pardon. De quoi Leroux a-t-il à vous parler ? De la psychologie d'Hermione, ou de la jeunesse de Voltaire. Soit dit sans manquer de respect à ta spécialité, c'est relativement en-

fantin. Et je suis sûr qu'il bourre ça de clichés. Mauduit, lui, ne se livre à aucune vaine recherche de style ; mais il pénètre à la vitesse de six mots à la seconde dans les moindres détours de la pensée métaphysique de Descartes ; et à la même vitesse, il suit la ligne capricieuse qui sépare, sur un problème donné, la dialectique de Malebranche de celle de Descartes, comme un employé qui découperait vertigineusement le bord chiffré de toute une série de mandats-poste. Sans aucune erreur. Mauduit ne cherche jamais ses mots, n'hésite jamais sur une formule, même sur une nuance. J'accepte un match Mauduit-Leroux quand tu voudras.

— Des types comme ça ont tout de même quelque chose de prodigieux.

— Oui. Et d'où vient qu'ils nous font horreur ?

— Nous en sommes peut-être jaloux.

— C'est ce que je me dis parfois, pour me faire enrager. Et il est certain qu'ils nous vexent. Ils humilient ce qu'il peut y avoir de plus écolier dans notre amour-propre. Mais au fond, nous les méprisons. Et nous en arriverions à mépriser la littérature, la philosophie et le reste, si nous pensions que la littérature, que la philosophie, que la pensée en général se laissent débiter comme ça à la vitesse de six mots par seconde, sans qu'un nœud du bois fasse jamais péter la machine.

— Mais tu vois qu'elles se laissent débiter.

— Non. Je t'assure, non. Il n'y a là qu'une simulation affreuse. Regarde la tête de Mauduit ; son sourire ; ses yeux. Il s'en fout. Mais totalement. Tel petit employé de la Samaritaine a réfléchi réellement à plus de choses que lui. Il est impossible d'écarter avec plus de soin tout soupçon de profondeur et d'authenticité. Oh ! d'ail-

leurs, c'est un grand mystère. La faculté de ces gens-là, d'être traversés impunément par les opérations intellectuelles, comme ces fakirs qu'une lame de couteau entre les épaules ne fait pas saigner ; leur aptitude à « conduire » sans résistance sinon l'esprit, du moins les signes de l'esprit... C'est du même ordre que le mystère des mathématiques... Certains jours, de proche en proche, ça vous mènerait à une vue désolante du monde... Oui... En attendant, ça me dégoûte d'aller à ce cours. Le tien est important ?

— Oh ! Une explication de Polybe.

— Polybe... Alors tu viens ?

— Où ça ?

— Ailleurs.

Ils étaient devant la porte de la cour Richelieu. Un regard du coin de l'œil. Ils passent outre. Ils continuent à descendre la rue de la Sorbonne.

— Tu ne m'en veux pas, au moins ? demanda Jallez.

— Sans blague ! J'étais en train de m'appliquer la pensée de La Rochefoucauld : « Rien ne rafraîchit le sang comme d'avoir évité une sottise. » Je cite à peu près.



Au bas de la rue, ils hésitèrent une minute. Jallez interrogeait le ciel, comme si plus ou moins de lumière dans le creux d'un nuage, plus ou moins de beau temps à espérer, devait incliner leur marche d'un côté ou de l'autre.

— Dans ton pays, qu'est-ce que ce ciel-là annoncerait ?

— Il n'y aurait pas ce ciel-là. Ce serait beaucoup plus dégagé, avec du soleil...

— Même en cette saison ?

— Oui... peut-être des brumes blanches traînant vers le sol, mais un franc soleil là-haut. Ou bien alors tout à fait sombre. De grands nuages noirs ; et ensuite six heures de pluie bien verticale ; de longues aiguilles qui enfoncent dans les prairies.

— As-tu néanmoins un pronostic ?

— Malgré moi, je me figure qu'il pleuvra. Mais je n'ai pas l'expérience du temps parisien.

— Eh bien, sauf erreur, il ne pleuvra pas. De quel côté allons-nous ?

— Ça m'est égal.

Là-dessus, ils se remirent en marche. Aucun d'eux n'avait conscience de guider l'autre. Ils suivirent la rue des Écoles vers l'est, dans la direction du ciel le plus clair. Ils parlaient de ce qu'ils voyaient.

Jerphanion admira une boulangerie.

— J'aime beaucoup les boulangeries parisiennes. Ce ne sont pas les seules boutiques d'ici qui aient un style. Mais ce sont peut-être les plus charmantes.

— Et encore celle-ci n'a rien d'épatant. Je te mènerai un jour là où se trouvent encore non seulement les boulangeries, mais les pharmacies, les charcuteries, les pâtisseries, les plus parfaites. Où tout est resté rituel dans la disposition des lieux, dans les ornements et les emblèmes, dans l'ordonnance des marchandises, même dans la tenue du patron ou de la patronne et les gestes du métier.

— De quel côté ?

— Toute la montée de Belleville, depuis le canal jusqu'au delà de l'église.

— Que manque-t-il à celle-ci ?

— D'abord la couleur de la devanture est laide. C'est à une époque récente, dans les maisons fon-

dées depuis quinze ou vingt ans, qu'on a dû adopter ce marron clair. On ne le voit pas dans les vieux quartiers de tradition. L'idée de rappeler la croûte de pain fendu ? Ce n'est pas heureux. Les boulangeries-pâtisseries dont je te parle ont une façade de tonalité sombre : bleu foncé, brun foncé, même noir d'ivoire, avec des contrastes, des filets, des dorures. Les lettres de l'enseigne toujours dorées. Des inscriptions, encadrées de motifs symboliques : la gerbe enrubannée de bleu, la corne d'abondance. Parfois, même à l'extérieur, des scènes peintes, protégées par une glace : le moissonneur, les jambes dans les blés, la tête sous le chapeau de paille. Quant à l'intérieur, il doit être bien carré. Recevant le jour de face. Jamais de boutique d'angle. La caisse au fond, assez haute, richement moulurée et ornée. De même couleur et dorures que la façade, par exemple. Au fond trois grandes glaces encadrées dans la boiserie ; ou mieux encore trois trumeaux avec glaces demi-rondes, et des peintures évoquant la vie du blé : les semailles, la moisson, le battage au fléau. Toutes les parois dans des tons clairs et luisants de blé mûr, d'ivoire ou de porcelaine. Un lustre au milieu, et des appliques. Je te dis ça de mémoire. Tu verras sur place. C'est encore mieux.

Ils aperçurent à quelque distance la place de Jussieu, et faillirent la joindre, tant elle leur plaisait par sa gaucherie provinciale. Un triangle étriqué, au flanc d'une petite ville montueuse. C'est là que se tiendrait une modeste annexe du marché : poireaux et fines herbes. De là partirait une diligence pour une route peu fréquentée.

Mais ils furent attirés par la rue des Fossés-Saint-Bernard. La longue grille de la Halle aux Vins est regardée du matin au soir par des maisons basses. De l'autre côté de la grille les arbres

dépouillés laissent tomber une dernière feuille sur les barriques de vin nouveau. A gauche, l'on boit et mange à toute heure dans des caboulots étroits.

Une vitre portait en lettres rouges ombrées de noir :

*Spécialité de Chablis et de Fleurie.*

— Si nous entrions boire un verre de chablis ? Hein ?



Une heure plus tard, ils se trouvaient dans les rues de Picpus. Ils avaient traversé la Seine au Pont Sully, pris de petites rues du quartier de l'Arsenal ; et par la passerelle qui coupe en son milieu la gare des bateaux, ils avaient atteint l'avenue Ledru-Rollin.

— Te voilà du côté de chez toi, avait dit Jallez.

Parvenus au faubourg Saint-Antoine, ils avaient remonté jusqu'à la rue de Picpus ; puis gagné les abords de la rue de Charenton.

— Nous sommes encore dans ta région. Mais tu n'as jamais dû venir par ici ?

— Non. Jamais. Nous devons être très loin du centre ?

— Aussi loin qu'on peut l'être, je crois, sans franchir les murs. Sauf peut-être quand on touche l'extrême fond d'Auteuil, la bosse du Point-du-Jour. Mais l'aspect « loin du centre » varie tellement suivant les directions. Il y a ici, comme dans d'autres quartiers périphériques, avec ces bouts de rue raccordés de travers, ces maisons à pignons et poulie, une bonhomie villageoise. Mais ici il s'y ajoute encore, pour moi, une impression de grand'route, et le courant d'air des longs voyages. Cette montée de la rue de Charenton fait très grand'route, n'est-ce pas ? Tu vois ce tournant déjà champêtre, solitaire. Le charretier patient.



On est parti depuis déjà des heures, et on va loin. Alors Picpus ressemble à une étape, ou à un relais sur le côté de la route. Évidemment, ce coin-ci, par exemple, évoque le vieux Montmartre. Mais la Butte est un aboutissement. Le chemin de Saint-Denis qui lui passait jadis par-dessus l'épaule, on n'y pense plus. Les routes se sont écartées. Et puis, on sent sur la Butte une malice. La place du Tertre s'amuse d'avoir cet air-là si près des boulevards. L'innocence de Picpus est insoupçonnable.

Ils redescendirent vers la Seine ; firent le tour de l'église de la Nativité, perdue entre les gares et les entrepôts, et douce à regarder pourtant comme une église italienne. Un espace paisible, ami du loisir et du soleil, l'environne, bien qu'on entende sans cesse gronder les trains sur les deux ponts de fer de la rue Proudhon, où vieillit une ombre de tunnel. Ils décidèrent de manger dans le voisinage de cette église. Mais pour trouver un bistrot ils durent revenir en arrière et n'en découvrirent un, qui fût à peu près de leur goût, qu'au carrefour Wattignies.



Vers les deux heures, ils longeaient le fleuve, quai de la Gare. Ils apercevaient sur l'autre rive, devant une muraille faite d'arcades aveugles, et ourlée d'une guirlande d'arbres, les tonneaux de Bercy rangés par centaines comme des moutons. Au sud, de petites auberges, de petits commerces pour mariniers, dans des maisons presque aussi basses que celles des pêcheurs au pays de tempêtes, alternaient avec de grandes cheminées et des façades plâtreuses d'usines. Le bruit, sur les gros pavés, de camions à quatre chevaux, s'élevait

librement, allait se faire boire par le ciel, et n'empêchait pas d'entendre le clapotis, contre les péniches, de la Seine couleur d'argile.

— Ah oui ! Ce qui est arrivé ensuite avec Hélène ? Je crois bien que la semaine d'après je suis allé la guetter de nouveau à la sortie de son école. J'ai pris les mêmes précautions. Mais à un moment, je me suis arrangé pour être vu. Ou le hasard m'a aidé peut-être. J'ai passé devant elle, en biais, à une certaine distance. Je l'ai saluée.

— Elle t'a répondu ?

— Oui, d'un petit signe de tête.

— T'a-t-il semblé qu'elle n'avait pas l'air surprise ? qu'elle t'avait déjà aperçu la première fois ?

— Je ne sais pas. Elle restait si aisée en toutes circonstances. J'ai dû recommencer ce manège deux ou trois semaines.

— Le même soir de la semaine ?

— Oui. Un jeudi, nous nous sommes retrouvés au square d'Anvers, devant d'autres camarades. Dont une amie à elle. Quelqu'un vint à parler de la durée des classes, dans les différents établissements ; des heures de sortie. Hélène indiqua les siennes. J'appris ainsi qu'une autre fois encore dans la semaine elle sortait plus tard. Elle avait dit cela en insistant si peu que personne ne pouvait y prêter attention que moi. Mais en même temps elle m'avait adressé, oh ! pas un sourire, un commencement de sourire, une lueur des yeux. J'en fus enhardi, ainsi que par la présence des autres. Je trouvai la force d'être hypocrite avec toupet. Je fis : « Tiens ! Je croyais que vous sortiez tous les soirs à quatre heures ? — Mais non. C'est que je n'ai jamais eu l'occasion de vous le dire. »

« Tu n'imagines pas la joie où me mit sa réponse, qu'elle avait faite du ton le plus uni. Tu comprends. Nous venions de mentir ensemble. Nous étions complices. Il y avait dans la vie une chose qui nous était commune, et qu'elle acceptait de cacher.

« Le nouveau jour, je n'avais garde de l'oublier. Il était plus près du jeudi que l'autre. Disons le vendredi. Donc, ce nouveau jour, je guette encore Hélène. Elle sort de l'école, mais toute seule. Ses camarades de l'autre fois ne suivaient-elles pas le même cours ? Ou Hélène avait-elle trouvé moyen de les quitter ? Elle prend le chemin habituel, va sans se retourner, avec une sagesse exemplaire. Moi, je gagne l'autre trottoir ; je marche d'un pas très rapide. Je m'arrange pour arriver presque à la hauteur d'une usine Edison, qui est au delà de la place d'Anvers, avant qu'Hélène, qui vient par le trottoir de gauche, n'ait atteint seulement la place. Alors je traverse l'avenue à sa rencontre. J'eus le temps de me dire : « Il faut que je l'aborde exactement comme je fais le jeudi au square. Après tout, quelle différence y a-t-il entre le jeudi et le vendredi ? entre le square et la place qui est à côté ? » C'était un sophisme. Mais comme la timidité tient souvent à un excès du discernement des différences, un sophisme qui les escamote est le bienvenu. Bref, je l'ai abordée comme je me l'étais promis. Et je me suis aperçu alors que tout en prenait une allure facile. Voilà, entre parenthèses, une expérience que je n'ai pas assez méditée depuis.

— Et son attitude à elle ?

— Très naturelle aussi. Peut-être un sourire dans les yeux. Peut-être une émotion. Qui sait ? Elle me tend la main, interrompt à peine sa marche. Je me mets à sa droite. Je l'accompagne,

comme si je l'avais fait depuis toujours. Je suis sûr que les passants nous ont pris pour le frère et la sœur. Note qu'au moins chez moi ce naturel était tout apparence. Dans le fond j'étais ivre, noyé de stupeur. J'ai dû parler des choses les plus plates.

« A l'entrée du carrefour où je l'avais perdue la première fois, elle ralentit le pas, s'arrête, semble soucieuse et dans l'attente. Il y avait à côté de nous ce carrefour, avec ses tournoiemens de reflets, d'air noir. Comme je ne fais pas mine de comprendre, elle me dit : « Il faut nous séparer, Pierre. Oui. Il vaut mieux. » La trace d'inquiétude qu'elle montrait me combla. Car je pensais depuis un moment : « Hé bien, oui. Elle accepte que je l'accompagne, parce que je suis un camarade de jeu, et que c'est sans aucune importance. » Voilà que ce n'était plus sans aucune importance.

« Je n'ai pas dû trouver de mots très saisissans. Mais j'ai pourtant réussi à lui dire que j'étais heureux, et à lui faire deviner que désormais toutes mes semaines allaient vivre de ces deux soirs-là où je la rencontrerais, de ces quelques minutes de chemin que nous ferions ensemble. (Parce que je me promettais bien de la retrouver aussi le second soir de la semaine, après l'endroit où elle aurait quitté ses amies.)

— Vous en êtes restés longtemps à ce ton de simple camaraderie ?

— Assez longtemps. Ou plutôt notre camaraderie est devenue de la tendresse, est devenue un amour évident, bien avant que le plus modeste « Je t'aime » nous soit sorti des lèvres. Un jour, nous avons décidé de nous tutoyer quand nous serions seuls. Un secret de plus. Puis nous avons cherché d'autres chemins. Pour éviter les rencontres. Mais surtout pour allonger le retour. Nous

y mettions une ingéniosité de bêtes des forêts. Notre instinct d'enfants parisiens ressemblait au leur. Nous savions trouver le méandre qui ajoutait cinq minutes au trajet, la ruelle coudée qu'éclaire un seul réverbère, même le passage privé qui se faufile entre deux maisons et d'où l'on ressort par une grille qui doit tourner sans bruit. Nous avons procédé ainsi à une espèce de fouille de tout le quartier compris entre la rue des Martyrs et Saint-Vincent-de-Paul. Un soir, où nous avions cru être suivis par quelqu'un, nous nous sommes évanouis de la rue en nous glissant par une porte cochère dont un seul battant était entre-bâillé. Nous nous sommes avancés dans l'ombre. Le couloir menait à un jardin. Il y avait un bout d'allée, puis un escalier de pierre ; et l'on arrivait devant un pavillon, avec beaucoup de vitres, mais ce soir-là sans autre lumière qu'une petite lampe derrière une fenêtre du premier étage. Nous avons contourné le pavillon en nous tenant par la main. La terre, qui était molle, ne faisait pas de bruit. De l'autre côté du pavillon, nous avons trouvé un chemin, le long d'un treillage, qui menait à une porte à claire-voie. J'ai mis longtemps à ouvrir la porte, parce qu'une pièce du loquet était rouillée et coincée. Pendant que je m'évertuais, je sentais sur mon bras la main d'Hélène, qui avait de petites crispations anxieuses. La porte franchie, on descendait une allée pavée et un peu plus large, entre des murs. Et l'allée tombait enfin dans une cour d'immeuble, où un homme, qui avait une lanterne près de lui, réparait une bicyclette posée à l'envers sur le guidon et la selle. L'homme nous a regardés. Mais nous avions l'air d'enfants sages qui reviennent de prendre une leçon. En sortant de l'immeuble, nous nous sommes retrouvés soudain dans le tumulte d'une rue.

Il y avait des chevaux qui trottaient, des lumières abondantes, et ce bruit profond qui ressemble au « ah ! d'une bouche largement ouverte.

Tout en parlant Jallez et Jerphanion avaient quitté le quai de la Gare pour la rue de Tolbiac, passé sur le pont qui domine l'énorme gare aux marchandises ; et ils étaient tombés dans le réseau de petites rues qui avoisinent la place Jeanne-d'Arc. Il y avait là aussi un mystère de détours et de cheminements. Courtes voies dont on dirait qu'elles aboutissent à un mur. Directions évasives. Bien que tout ait l'air simple et peu ancien, des plis et des secrets ont peut-être déjà eu le temps de se faire. Peut-être que si l'on entrait par cette porte, on trouverait aussi un moyen d'échapper...

— Mais voilà qu'un autre soir j'attends à la porte de son école. Les élèves sortent. Mais pas elle. Je reste encore plusieurs minutes, pensant que quelqu'un la retarde... Oui, ce devait être plutôt à l'entrée de l'hiver, comme maintenant, puisqu'à cinq heures il faisait au moins aussi sombre que la première fois... Soudain l'affolement me prend. Je me dis que j'ai dû arriver trop tard, ou qu'une voiture, qu'une ombre me l'a cachée. Pourtant, je savais bien qu'elle s'arrangeait pour ne pas s'éloigner sans être aperçue. Je me mets à courir. Elle pouvait être à l'angle de l'avenue et m'attendre. Je ne vois rien. Mon idée était bien d'essayer de la rejoindre sur son chemin de retour. Mais nous n'avions plus de chemin de retour. Nous avions tellement pris l'habitude de ces itinéraires changeants, fortuits, brodés chaque fois d'une sinuosité de plus. Et puis je ne sais pas si tu connais cette impression. Il y a des cas où les yeux deviennent incapables de chercher. J'ai marché dans la direction de Saint-Vincent-de-Paul, regardant à peine, sûr d'avance

que ces ombres, ces lueurs noyées, cette trituration de passants dans les carrefours n'allaient pas me rendre Hélène. Je suis arrivé jusqu'à sa maison. T'ai-je dit que son père était pharmacien ? Oui. Sur une des petites rues qui entourent l'église. Une de ces boutiques non moins émouvantes par la perfection du type que les boulangeries dont je te parlais ce matin. Toute peinte de noir, avec des filets d'or. Dans la vitrine rien d'autre, je crois bien, que les deux grosses boules symétriques, la verte et la rouge, lumineuses le soir, irradiantes, immenses. Comme deux signaux qui se contredisent. A l'intérieur, les glaces et les armoires moulurées, les familles de bocaux, le haut comptoir derrière lequel s'abritent les manipulations, des pesées, des lectures d'ordonnances ; et tombant de globes laiteux une lumière de sacristie.

« Je me revois planté sur le trottoir d'en face, regardant le signal vert et le signal rouge. Je me rappelle que j'y suis resté longtemps, n'osant rien tenter de plus... Oui, ça, je me le rappelle. Mes yeux se posaient alternativement sur le vert et sur le rouge. Et chaque fois le rouge me paraissait plus rouge ; le vert, plus vert. J'ai dû finir par m'arracher de là, revenir chez mes parents... Mais ensuite j'ai peur de confondre.

— De confondre quoi ?

— Oui, je ne sais plus à quel moment j'ai été mis au courant de ce qui se passait dans la famille d'Hélène, ni si c'est avant ou après avoir été mis au courant que j'ai réussi à la retrouver. Tu crois peut-être que je m'amuse à trier ces souvenirs quand je suis seul ? Non. Je n'y pense guère qu'avec toi. A part ça, je me suis contenté d'en rêver la nuit à deux ou trois reprises. Comme tu l'avais d'ailleurs insinué.

— Peu importe que tu oublies quelques détails.

— Que j'en oublie, soit. Et tant mieux ! Mais il ne faut pas que j'en invente. Quel intérêt la chose peut-elle avoir, si elle est tant soit peu truquée ? Ce qui achève de me dérouter, c'est qu'ici même, oui, là où nous sommes, un autre souvenir d'Hélène se présente devant moi...

— ... Se présente... Elle a été ici même ?

— Oui, un jour.

Ils étaient à ce moment place Jeanne-d'Arc, sur le flanc nord-est de l'église. Jerphanion regardait l'endroit. Donc la petite Hélène avait été ici ? L'amour des deux enfants était arrivé jusqu'ici venant de bien loin ? Cette brusque rencontre de fantômes causait à Jerphanion un émoi presque personnel, un léger saisissement de cœur dont il était étonné.

— C'est peut-être ça, d'ailleurs, avoua Jallez, qui m'y a attiré, qui m'a fait t'y conduire. Mais ce souvenir, qui se rapporte à une époque différente, ressuscite en moi un tas d'impressions qui n'ont rien à voir avec celles que je te racontais. Je t'assure. Il vaut mieux que je laisse à tout ça le temps de se remettre en ordre. Je te promets, cette fois, d'y réfléchir.

— Alors, raconte-moi en attendant le souvenir d'ici.

— Mais non, mon vieux. Tu n'y comprendrais plus rien. Et moi je n'aurai pas de goût à te parler de ce qui a suivi tant que je ne serai pas sûr d'avoir retrouvé ce que je cherche.



## XX

### PREMIER RENDEZ-VOUS DE MARIE ET DE SAMMÉCAUD

Quand Sammécaud avait appelé Marie de Champcenais au téléphone, le mardi matin, pour lui proposer un rendez-vous, elle n'avait rien objecté quant au jour, qui était le surlendemain à quatre heures, mais elle avait dit en entendant l'adresse :

— Rue Bizet ? Mais qu'est-ce que c'est ? 8, rue Bizet ? Quel est cet endroit ?

— Chut ! Ne répétez pas le nom de la rue. Il peut y avoir quelqu'un autour de vous.

— Je veux savoir ce que c'est.

— Un endroit tout à fait bien à tous points de vue, et tranquille. Vous n'aurez rien à demander. On vous conduira aussitôt près de moi.

Elle avait refusé de s'y rendre ainsi directement.

— Trouvons-nous d'abord ailleurs. Vous me montrerez ensuite. Nous verrons. Un thé, par exemple, où nous serions sûrs de ne rencontrer personne.

Il avait cité le premier nom qui lui venait à

l'esprit : un certain *Thé Tudor*, rue Cambon, où il était entré une fois par hasard, pour s'abriter d'un orage brusque, et où il n'avait vu que quelques étrangers, dispersés dans plusieurs petites salles.

C'est donc dans ce *Thé Tudor* qu'il attendit M<sup>me</sup> de Champcenais le jeudi, à quatre heures. Il était arrivé quelques minutes en avance. Il n'y avait pas six personnes dans tout l'établissement. Marie n'aurait pas lieu de trembler.

Elle arriva presque exactement à l'heure. Sa façon d'entrer, l'air préoccupé qu'elle gardait mêlé à son sourire, laissaient assez voir qu'elle n'avait pas la pratique des rendez-vous clandestins. Sammécaud n'était pas particulièrement observateur. (Il avait trop de nonchalance ; et dans certains cas le souci d'observer lui eût semblé atteinte à la poésie et signe de petitesse.) Pourtant il ne put pas s'empêcher de faire cette remarque, qui d'ailleurs le flattait.

Il n'avait pas envie de s'attarder là. Mais elle montrait beaucoup moins de hâte. Non qu'elle semblât tout à fait rassurée sur les risques du lieu. Elle se retournait souvent du côté de l'entrée.

— Ne craignez absolument rien, ma chérie. Ce thé n'est connu de personne. Je ne l'ai découvert moi-même que par hasard. Vous voyez : il a pour toute clientèle quelques malheureux Anglais égarés.

Il l'appelait « ma chérie » pour la première fois. Jusque là, « ma chère Marie » marquait la limite de ses tendresses de langage. Il lui avait pris la main aussi par-dessus la petite table ; mais elle l'avait retirée doucement pour continuer à verser dans sa tasse le thé, l'eau chaude, le lait.

Il sentit qu'il serait maladroit de la presser ; qu'il fallait feindre de trouver exquises par elles-mêmes les circonstances préalables de ce premier

rendez-vous. Et de fait, l'idée que c'était le premier lui donnait de l'émotion. Mais il manquait d'entrain pour l'exprimer, parce que rien dans l'attitude de Marie n'indiquait qu'elle pensât que l'entrevue dût se poursuivre ailleurs.

Il eut recours aux sentiments ingénieux. Il dit que tous deux pouvaient se croire en voyage, à Londres par exemple ; surtout avec ce crépuscule de novembre. Comme s'il l'avait enlevée, et qu'ils eussent tout quitté pour fuir dans des pays lointains, serrés l'un contre l'autre ; la tête sur l'épaule, tour à tour, l'un de l'autre.

Elle sourit. Elle lui était reconnaissante, moins de la fiction agréable qu'il lui suggérait, que d'essayer de la distraire de son inquiétude.

— Eh bien, puisque nous sommes à Londres, et que vous avez pris votre thé, parmi ces Anglais confortables, nous allons arrêter un cab, et nous faire conduire à notre Family-House. Dans le West-End. Mais oui, ma chérie, vous verrez que je n'invente rien. Je vous jure que c'est tout simplement notre voyage qui continue.

Dans le fiacre, elle se laissa prendre la main, mettre un baiser sur le cou. Mais aux propos de son compagnon elle répondait à peine. Tous les feux de la rue et des boutiques étaient allumés. Quand on traversait une zone de lumière plus vive, elle reculait sa tête au fond de la voiture. Parfois la main que tenait Sammécaud avait une secousse.

A l'entrée de la rue Bizet, il dit :

— Nous arrivons.

— Faites-le ralentir ; je vous en prie. Je veux voir d'abord. Où est-ce ?

— Penchez-vous un peu. Ne craignez rien. Quelques maisons plus loin à gauche. Là où brille cette enseigne.

— Quelle enseigne?... Mais quelle est donc cette maison ?

— « Family House », précisément.

— Oh ! C'est un hôtel ? Vous n'allez pas me mener à l'hôtel ?

— Pas un hôtel, ma chérie. Une maison de famille, tout à fait discrète et convenable, où des Anglais, des Américains font des séjours. On m'y prend pour un provincial de passage à Paris.

— Mais moi, pour qui me prendra-t-on ?

— J'ai eu soin de retenir un petit appartement jusqu'à samedi. Pour qu'ils ne fassent aucune hypothèse désobligeante.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Ils verront bien que nous n'y restons pas... Non. Je vous dis. Je ne veux pas. Je n'entrerai pas là-dedans.

Sammécaud, fort ennuyé, se caressait la moustache à petits coups rapides. Il cherchait des arguments persuasifs ; ou quelque autre solution plus élégante. Il n'apercevait rien. Il se reprochait d'avoir manqué de réflexion, et presque de tact.

« J'aurais dû faire l'impossible pour découvrir une garçonnière toute meublée. En vingt-quatre heures, ce n'était pas commode. M'y prendre plus tôt ? Recourir à un ami ? Dangereux. Et savoir ce qu'elle ne serait pas allée s'imaginer. Que je la menais dans une maison de rendez-vous. Ce *Family House* m'avait semblé tellement respectable, et rassurant. Un luxe de bon aloi... »

Le cocher s'était arrêté. Marie, devenue tout à fait nerveuse, répétait :

— Dites-lui de repartir. Je vous en supplie. Je vous en supplie.

— Où voulez-vous qu'il nous conduise ?

— A une station... où je pourrai trouver un taxi pour rentrer chez moi.

## XXI

### QUINETTE OFFRE SES SERVICES

Quinette fait avec un sourire :

— C'est comme cela que vous avez pensé à moi ?

— Mais si. Seulement voilà, nous sommes tellement bousculés. Comme je vous avais dit, votre situation ne s'y prête guère. Oui... Ah ! si vous aviez eu la chance de nous indiquer la bonne piste pour votre assassinat de la rue comment ?... de la rue Dailloud !...

— A propos... les journaux n'en parlent plus. L'affaire est enterrée ?

— Non, mais non. Ne vous figurez pas qu'une affaire s'enterre comme ça. Nous sommes toujours sur des pistes. Évidemment, on piétine un peu. Mais ce sont des enquêtes qui aboutissent tout à coup, au moment où on s'y attend le moins.

Une onde de malaise traverse Quinette. Il examine attentivement l'inspecteur, dont maintenant il sait le nom : M. Marilhat. Pour parler du crime de la baraque, l'inspecteur a détourné les yeux, a paru se dérober. Précaution professionnelle, sans doute. Il ne faut rien y voir d'inquiétant, ni saisir

une allusion dans ses derniers mots, si pénibles à entendre.

L'abat-jour de carton vert fait sur la petite table un rond de clarté, dont Quinette reconnaît les dimensions, la nuance, la concentration émouvante. C'est là qu'il y avait les têtes.

Le relieur a dans l'esprit une phrase toute prête, qui s'accrocherait on ne peut mieux à la conversation et qui le soulagerait : J'ai souvent repensé à ce que vous me racontiez l'autre soir... vous vous rappelez ? Ces histoires de canal, de carrières... » Dite avec naturel, la phrase ne saurait éveiller le moindre soupçon. Et elle peut arracher à Mariïhat un renseignement d'un intérêt capital.

Mais Quinette est pour le moment aussi hors d'état de la prononcer qu'on l'est de crier dans certains rêves. Il réussira peut-être à la faire sortir un peu plus tard, par un détour.

Il reprend, d'un ton aimable :

— Eh bien, si vous ne pensiez pas à moi, vous voyez, j'ai pensé à vous. Je vous ai dit que je me sentais une vieille vocation...

Il sourit ; puis, baissant la voix :

— Vous m'aviez demandé, vous vous rappelez, si je n'avais pas d'accès dans les milieux de politique avancée. Je vous ai répondu : non. C'était vrai à ce moment-là. Ça pourrait bientôt ne l'être plus.

— Tiens, tiens !

— Est-ce que vous avez entendu parler du *Contrôle Social* ?

— Le *Contrôle Social*... attendez... Un machin politique ?

— Oui, un groupement... de politique avancée... très avancée, je crois... et qui n'a pas l'air d'aimer qu'on s'occupe de lui.

— Oui, oui... J'y suis. J'ai vu passer des notes là-dessus il y a quelque chose comme deux ans. Ça existe toujours ?

— Assurément.

— Je vous demande ça, parce qu'il y a deux ans, il était venu des ordres. Moi je ne m'en suis pas directement mêlé. Sauf à une époque, je n'ai jamais fait de surveillance politique. Mais je me rappelle très bien maintenant ce que m'en disait un collègue, qu'on avait chargé de ça, un nommé Leclercq.

— Il y attachait de l'importance ?

— Je me souviens surtout qu'il était furieux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'était pas arrivé une seule fois à s'introduire dans leurs réunions.

— Ah ! Ah !

— Elles avaient lieu quelque part par ici...

— Du côté de Montsouris, peut-être ?

— Non, non... Certainement pas. Beaucoup plus près... J'ai souvenir... du côté de l'usine à gaz de Vaugirard... Je pourrais le savoir exactement par Leclercq. Donc vous auriez accès auprès de ces gaillards-là ?

— Peut-être.

— Ce serait intéressant.

— Vous croyez ?... Alors votre collègue avait abandonné son enquête ?

— Probablement. Il a dû faire un rapport, signaler la difficulté, attendre de nouveaux ordres. Il se peut qu'en haut ils aient estimé qu'il n'y avait pas d'urgence ; ou qu'ils aient eu les renseignements par une autre voie.

— C'est que... je ne voudrais pas tenter quelque chose, si je pensais qu'aux yeux de vos chefs ça n'en vaut pas la peine.

— Je vous fixerai là-dessus. Mais ça m'étonne-

rait bien. Une information a toujours son prix. Et si par hasard ils en sont restés sur l'échec de Leclercq, vous seriez au contraire très bien placé. Ce ne sont pas vos exigences qui les arrêteront ? Je vous conseille pour une première affaire de ne pas être gourmand.

— Je ne demanderai absolument rien.

— C'est ça. Ensuite, si vous nous apportez un petit résultat, je vous aurai une gratification... Si. Peu de chose. Mais pour le principe.

Marilhat réfléchit un instant. Puis :

— Je ne doute pas de votre habileté. Mais avec son expérience, Leclercq n'a pas réussi... Donc n'y allez pas sans précaution. Voulez-vous que je vous mette en rapport avec Leclercq ?

— Mon Dieu !...

— Vous n'y tenez pas trop. Vous craignez qu'il ne vous souffle l'affaire. Je comprends ça. Moi, vous savez, à votre disposition pour un conseil. Je ne suis pas concurrent.

— Je compte bien user de vous, cher Monsieur ; vous consulter chaque fois que j'oserai le faire sans trop vous déranger. Je serais même le premier à vous demander de prendre à la chose une part encore plus directe. Je n'y mets pas d'amour-propre. Mais j'ai bien l'impression que c'est un pur hasard qui me permet à moi personnellement de me faufiler dans ce milieu-là. Et que si j'essayais d'y faire entrer quelqu'un avec moi, à nous deux, nous boucherions la porte. Même si le quelqu'un avait toute la pratique du métier que je n'ai pas.

— Vous êtes certainement meilleur juge que moi de la situation.

— Oh ! Elle est simple. Sauf accroc tout à fait imprévu, je suis en mesure d'assister très prochainement à une réunion du *Contrôle Social*. Et



tout me laisse croire qu'on m'invitera aux suivantes, même aux plus confidentielles. Bref, je suis en instance d'affiliation.

— Écoutez, si ce que je crois me rappeler du *Contrôle Social* est exact, ça ne me paraît pas mal du tout pour un début ! Je ne vous demande pas comment vous avez manœuvré.

Quinette fait un geste prudent ; puis :

— Mon seul mérite, je le répète, est d'avoir saisi un hasard que j'aurais aussi bien pu laisser échapper. Ensuite, j'ai inspiré confiance. Je dois dire, sans fausse modestie, que j'ai l'habitude d'inspirer confiance.

— Mais c'est vrai ! c'est très vrai ! » déclare l'inspecteur, du ton le plus convaincu.

Quinette sent que la pensée de tout à l'heure fait de nouveau pression pour sortir. Les circonstances lui sont favorables.

— Je suis vraiment très content, dit-il, que vous ne me décourageiez pas. Si j'arrive à quelque chose, c'est à vous que je le devrai. Mais si. J'ai eu la chance de vous rencontrer. Vous ne vous doutez pas comme l'ardeur qu'on sent chez vous est communicative...

— Oh ! hélas ! je me suis bien calmé...

— Tenez. Vos histoires de l'autre jour, vous vous rappelez ? eh bien, ça prenait un air de légende héroïque. Un jeune homme s'emballerait là-dessus.

Marilhat fronce le sourcil.

— Qu'est-ce que je vous ai raconté ?

— L'histoire du canal... l'histoire de la carrière de Bagnolet... C'est bien ça, n'est-ce pas ?

L'inspecteur paraît soudain gêné. Il fixe Quinette d'un regard rapide ; puis détourne les yeux. « Je dois être en train de pâlir », pense Quinette.

On a l'impression que Marilhat va dire quelque chose. Mais il se contente de faire une moue, de lever la main. Puis il tire sa montre.

— Excusez-moi. J'ai une course qui m'appelle au dehors. Je transmettrai votre proposition. Et je vous tiendrai au courant. En attendant, gardez le contact. Assistez à votre réunion. Notez ce que vous aurez remarqué, et apportez-moi ça. De toute façon, ce ne sera pas du temps perdu.

Il a parlé vite, comme un homme qui veut se débarrasser de vous ; et avec moins de cordialité qu'auparavant. Mais à la rigueur son attitude peut être celle d'un fonctionnaire brusquement préoccupé.

En redescendant l'escalier du commissariat, Quinette mobilise toute sa raison pour mater une panique intérieure.

## XXII

### VISITE A JAURÈS

Le vendredi, Gurau reçut un petit mot de Jaurès :

« Mon cher ami. Je vous ai promis de vous faire signe dès que je serais sûr d'avoir une grande heure au moins de complète tranquillité, pour que nous puissions causer sans importuns, et sans bousculade. Voulez-vous passer chez moi, rue de la Tour, demain 21 au début de l'après-midi ? Dès deux heures si vous pouvez. Très amicalement. »

Le samedi, à deux heures, Gurau sonnait à la porte du petit hôtel de la rue de la Tour. Bien qu'il eût avec Jaurès des liens anciens de camaraderie, et même d'amitié, c'était la première fois qu'il venait le voir chez lui. Il le rencontrait presque chaque jour à la Chambre ; montait même, quoique rarement, lui serrer la main à *l'Humanité*. Jamais les deux hommes n'avaient eu besoin d'une rencontre plus intime. Devant le petit hôtel, à façade étroite, d'une architecture

indécise, Gurau éprouvait donc une certaine curiosité qui doublait l'intérêt de sa visite.

Une servante méridionale ouvrit la porte, introduisit Gurau dans le salon.

Il dut alors se répéter qu'il était bien chez Jaurès ; qu'aucune confusion n'était possible.

« A ce point-là, c'est extraordinaire. »

Il se trouvait soudain dans le salon d'un bourgeois de province ; et non pas d'un de ces grands bourgeois qui habitent une maison ancienne, dans le quartier de la cathédrale ; qui ont hérité de beaux meubles ; et chez qui le bibelot le plus contestable garde un air traditionnel et cossu. Mais d'un de ces bourgeois récents — fils de fermier devenu petit avocat ou petit médecin — qui logent dans les quartiers neufs, au delà du mail, là où les rues, qui se coupent à angle droit, s'appellent Paul-Bert, Jules-Simon, ou de Tunis ; où les villas de brique ont des cabochons de faïence bleue, avec des jardinets plantés de lauriers. Les meubles y viennent des *Galleries Parisiennes* de la rue de la République. Deux fauteuils gardent leur housse. Mais le canapé laisse voir innocemment son imitation de tapisserie, pareille à « un ouvrage de dame » ; et sur le trépied en rotin trône un pot de fleur enrubanné.

« J'en ajoute, se disait Gurau. Mais c'est tout de même ça. » Et, en effet, il ne pouvait pas être question d'analyser cet intérieur avec scrupule pour y découvrir des signes, des secrets, des lignes de destinée. Aucun détail n'y était irremplaçable. Aucun objet ne figurait là forcément. La réaction naturelle du visiteur était une rêverie qui prolongeait et complétait la vue des choses, la poussait vers la généralité et le type. Gurau, que la figure comme la carrière de Jaurès avait toujours intéressé au plus haut point, passa de cette

rêverie à une suite de réflexions, d'interrogations, de rapprochements, qui se succédèrent avec une rapidité croissante, au point que plusieurs naissaient, se croisaient, se corrigeaient mutuellement dans la même seconde. L'atmosphère du petit salon se trouvait être, en l'espèce, un curieux excitant cérébral.

Mais la bonne vint chercher Gurau.

Il repassa par le vestibule, monta quelques marches. Jaurès l'attendait à la porte de son cabinet de travail, les mains tendues.

Ils entrèrent dans la pièce, qui était assez petite et où rien ne retenait le regard que des casiers de livres, l'abondance des papiers sur la table, et un buste de Jaurès, en plâtre, d'une ressemblance facile, et d'une qualité d'art qui l'apparentait aux monuments de politiciens sur les places des préfectures.

Mais Jaurès vivant était debout devant vous. Le reste n'avait plus d'importance.

Même quand on avait coutume de rencontrer cet homme presque chaque jour, le fait de l'avoir soudain seul en face de soi donnait un choc. Ce qui vous venait à l'esprit, c'était non un jugement limité, mais une touffe de mots, qui formaient comme les sommités visibles de jugements trop nombreux pour pouvoir jaillir à la fois.

C'étaient des mots comme « puissance », « rayonnement », « sang », « soleil », « bonté virile », « confiance », « profusion et soulèvement de la vie », des mélanges de mots et de visions, comme « chants autour du pressoir », « chants dans les plaines de blé », « bénédiction du Père sur les hommes en sueur ».

Le corps, de taille moyenne, qu'on aurait peut-être trouvé petit, si toutes les lignes et toutes les attitudes n'en avaient pas été à ce point contraires

à l'idée d'affaissement, de repliement ; si tout n'y avait pas été exhaussement, élévation, présentation au monde, effort pour s'offrir à la plus grande lumière, la visible comme l'invisible.

Il y a en France deux types principaux d'homme du Sud-Ouest ; qu'on peut appeler le sarrasin et le latin. Le sarrasin est maigre, grand, terreux de peau, bilieux d'humeur. Dans sa voix l'accent méridional affecte des sonorités de cailloux et une outrance bizarre. Il pratique en société la hâblerie, la raillerie caustique, le rire provocant. Mais il réserve une bonne provision de pensées moroses pour la solitude, comme en témoignent les plis et replis contrariés de son visage.

Jaurès représentait pleinement l'autre type sans doute fort semblable au Gallo-Romain de la Narbonnaise, et qu'on devait même rencontrer jadis dans toutes les régions occidentales de l'Empire, Rome comprise, bien qu'il soit tout différent d'autres types de latin moderne, et qu'en particulier on ne le retrouve plus guère dans l'Italie d'aujourd'hui.

De la corpulence, sans véritable obésité. La poitrine large. Un ample visage aux lignes simples, dessinées d'un seul trait. Le teint coloré. La barbe et les cheveux drus. Des yeux qui ne frappaient ni par leur couleur, ni par leur éclat ; mais par leur éveil, qui était incomparable : de ces yeux à la surface desquels le regard ne cesse d'aller et de venir, toujours prêt à bondir comme d'un tremplin. Des dents saines. Une voix abondante et dorée.

Il portait une petite jaquette courte de cheviote noire, boutonnée sur un gilet de fantaisie dont on voyait à peine le bord. Son pantalon rayé avait perdu le pli et faisait des bosses aux genoux. Sa cravate qui avait un peu tourné, décou-

vrait le bouton du col. Il parlait, la tête renversée, et légèrement inclinée à gauche, comme si tout en parlant il écoutait on ne sait quel bruit venant de la terre ou de son cœur.

Ils causèrent d'abord debout l'un et l'autre, se communiquant de petites nouvelles, plaisantant sur un incident qui avait eu lieu la veille à la Chambre. Jaurès aimait rire largement d'un rire sans malice. Ses dents brillaient dans sa barbe. L'air était traversé jusque loin devant lui par la tiédeur de son souffle.

Puis il s'assit dans son fauteuil tourné de biais, le coude sur sa table de travail, la joue posée contre sa main, tandis qu'une grosse manchette ronde, fermée par un gros bouton de nacre rond, et pareille à un pot de pharmacie, s'échappait de sa manche de jaquette. Gurau resta debout contre un casier de livres, les mains derrière le dos, appuyées à plat contre un rayon.

— Vous me disiez donc, fit Jaurès, que vous teniez à avoir mon avis sur un point d'une certaine importance...

— Oui, et de nature confidentielle.

— Ne craignez rien. Quand on me donne la consigne... il y a chez moi du méridional renfermé... C'est d'ordre personnel, ou d'ordre politique ?

— Je ne vous aurais pas dérangé pour quelque chose de purement personnel.

— Et pourquoi pas, mon cher ?

— Non, pas vous... Si vous permettez, c'est moi qui commencerai par vous interroger. Je vous prie de me pardonner si telle de mes questions vous paraît indiscrette, ou saugrenue.

— Allez, allez.

— Je crois savoir que *l'Humanité*, matériellement, ne marche pas mal...

— Non. Nous sommes contents.

— ... Mais la grande presse d'information a déjà assez de peine à se tirer d'affaire. Vous n'êtes pas certainement sans avoir éprouvé ce que peut être le souci financier pour un journal de doctrine ?

— Ils ont la gentillesse de m'épargner ça le plus qu'ils peuvent. Je suis quand même bien placé pour le savoir. C'est la corde raide, tout le temps. Et au bout du compte, nous mangeons de l'argent. Vous n'en doutez pas.

— Imaginez... ce n'est pas une proposition que je vous apporte, certes non, c'est un simple hypothèse pour la commodité de mon raisonnement... imaginez que quelqu'un mette à votre disposition de quoi équilibrer sans effort le budget de *l'Humanité*, en assurer l'avenir, même en favoriser l'extension... et qu'il vous laisse, bien entendu, les mains libres ; que vous gardiez le contrôle absolu du journal.

— Je serais enchanté.

— Vous ne repousseriez pas l'argent, sous prétexte qu'un journal qui condamne la société capitaliste n'a pas le droit d'accepter l'aide d'un monsieur qui est forcément un capitaliste ?

— Dame ! M. de la Palisse observerait que dans la société actuelle, les capitaux ne peuvent venir que des capitalistes. Nous-mêmes, à *l'Humanité*, nous n'aurions pas réussi à fonder le journal, ni à le faire vivre trois mois, sans quelques amis, derrière nous, qui avaient de l'argent. Nous ne nous en cachons pas. Des gens de droite feignent de s'indigner, parlent de « comédie socialiste ». Ils disent que notre liste d'actionnaires a pour première colonne une liste de millionnaires. Tant mieux qu'il y ait des millionnaires socialistes.

— Oui...



— Naturellement, je n'accepterais pas d'être soutenu par un monsieur dont je saurais qu'il ne rêve que de nous étrangler. « J'embrasse mon rival... » Ni par une fripouille. Nous ne voulons que de l'argent propre... dans la mesure où l'argent est propre.

— Si je vous comprends bien, quand un homme, si riche soit-il, manifeste de la sympathie pour notre cause — vous me permettez de dire « notre cause » bien que depuis quelques années nous ne suivions pas tout à fait la même route — vous n'estimez pas que son appui soit par lui-même compromettant ?

— Pourvu que la sympathie soit sincère.

— Il n'est pas toujours facile de sonder les cœurs et les reins... Vous ne pensez pas — ma question va peut-être vous sembler naïve — qu'un homme, du fait qu'il est riche, soit dans l'impossibilité pour ainsi dire congénitale de souhaiter sincèrement le triomphe du socialisme ?

— Dieu merci, le cœur humain n'est pas à ce point prisonnier de la classe, ni de l'éducation. Moi-même, sans être d'une famille riche, je viens bien de la bourgeoisie ! Et tenez, Lévy-Bruhl. Ce n'est pas un gros capitaliste, mais il a de l'argent. Il nous a aidés. Je mettrais ma main au feu de la sincérité de Lévy-Bruhl.

— C'est un intellectuel ; une exception.

— Il y en a d'autres.

Gurau, qui s'était assis, regardait vers le sol, méditait, se tapotait le nez et les lèvres des deux premiers doigts de sa main droite.

Jaurès le laissa rêver ; puis :

— Je n'ai pas à vous demander à quel cas particulier vous faites allusion. C'est pourtant, avant tout, une question d'espèce.

Gurau ne répondit pas tout de suite.

Il releva la tête, regarda Jaurès. Puis d'un ton nouveau, où se marquait une certaine fièvre ; et avec un mouvement des mains en avant qui avait quelque chose d'involontairement pathétique :

— Mon cher Jaurès, j'ai pour vous un respect infini. Et une grande affection. Bien que vous n'ayez que quelques années de plus que moi, je vous considère comme un grand aîné. Il me serait pénible de faire une chose que, la connaissant, vous jugeriez mauvaise. Je vous ai parlé journal, appui financier à un journal, parce que c'est comme ça que la situation se présente d'abord pour moi. Mais je la crois appelée à se développer... oui... je crois que le hasard vient de me mettre entre les mains une possibilité assez vaste. Je ne cherche pas à vous intriguer ; je ne voudrais pas, non plus, vous donner l'impression que je me monte la tête... Il se peut très bien que l'avenir prouve que je me fourre dedans. Je cherche une comparaison. Tenez : l'histoire de Wagner et de Louis II de Bavière. De grandes choses inespérées, dans l'ordre artistique, réalisées en très peu de temps, parce que ce roi, ni tellement connaisseur, ni tellement convaincu peut-être, a soudain le caprice de soutenir un artiste révolutionnaire... Oh !...il ne s'agit pas cette fois d'un roi, ni d'un Wagner, hélas ! Je ne perds pas le sens des proportions. Mais la cause à faire triompher est au moins aussi grande... Bref, si nous appelons Révolution, d'un mot commode, la transformation totale de la société actuelle — sans chercher pour le moment quels en seraient les modes et le rythme les plus souhaitables... — je ne m'écarte pas trop de votre façon de comprendre le mot, n'est-ce pas ?...

— Non, non. D'accord.

— ... Eh bien, il se peut — avec de la chance,

évidemment, et de l'habileté — que je parvienne à mettre au service de la Révolution une force matérielle très considérable. Au début, je me suis méfié. Il y a deux ou trois jours encore, je me disais que c'était trop beau pour être vrai. A force de réfléchir, j'en arrive à penser que dans un cas comme celui-là ce n'est pas la sagesse, c'est la timidité d'esprit qui nous empêche de croire à certaines possibilités d'action qui sortent de la routine. Wagner aussi aurait pu se dire que ce n'était pas vraisemblable ; qu'on voulait se moquer de lui, ou que ça craquerait dès le premier jour... Vous avez l'air surpris ?

— Il y a de quoi.

— Oui, mais... surpris et sceptique.

— Non... D'abord, même si vous me citiez nommément les faits et les personnes, je serais probablement déjà très embarrassé... A plus forte raison... Non... je m'interroge... sur ceux des éléments que je connais... Vous allez me pardonner ce que je vais vous dire... Je vous croyais... non pas éloigné de vos idées d'autrefois, certes, mais plus résigné à la marche ordinaire des événements, enfin moins enclin à prononcer le mot de Révolution, même en lui donnant un sens large.

— Mon cher Jaurès, je ne sais ce qui se passe pour vous. Moi, je ne vis pas avec des idées immobiles. Mais surtout mon sentiment de l'avenir et du possible ne cesse de varier. Si vous voulez, je crois toujours au même avenir. Mais je ne me représente pas deux jours de suite exactement de la même façon les moyens, les chances, les délais... ni peut-être même cet avenir. Je ne suis pas un mathématicien, moi ; ni davantage un philosophe. J'ai plutôt l'impression de ressembler au médecin qui chaque matin passe chez son malade, et se dit : « Tiens ! Voilà que le

cœur a des irrégularités » ou « Voilà qu'il me refait de la température » ou « Il a très bien supporté son bouillon d'hier soir », et qui chaque fois change un peu son pronostic, le reme au point, envisage une autre durée de la maladie un autre rythme, une nouvelle orientation du traitement. Il y a peut-être des médecins mathématiciens, qui traitent leur malade comme un théorème, et qui vont droit au but comme un boulet de canon. Moi, je me garerais d'eux. J'aurais peur que leur but, ce soit le cimetière. J'aime mieux un type qui au moment de m'envoyer au cimetière, n'y met pas d'amour-propre, et change d'avis.

— Je ne pense pas que vous disiez ça pour moi Gurau ?

— Voyons, Jaurès !

— Je suis bien un peu philosophe, de par mes origines. Mais je ne crois pas pécher par excès de rigueur mathématicienne. Je passe au contraire mon temps, à l'intérieur du Parti, à tâcher calmer certains mathématiciens... Oui... Oh !... Je sens tellement ce que vous venez de dire, cette ondulation inévitable de l'espérance, et de la prévision, que ça m'en donne parfois une espèce d'angoisse. Vous voyez ! Si je deviens neurasthénique un jour...

— Ça ne menace pas !

— Sait-on !... Ce sera ma neurasthénie à moi. Oui. Et c'est d'autant plus étouffant qu'on n'a personne à qui le dire. On ferait inutilement des ravages autour de soi. Il faut le hasard d'une conversation comme celle-ci.

— Alors, vous vous représentez sans peine comment cette idée de Révolution a pu reprendre pour moi, ces jours-ci, une actualité, une force d'entraînement, que peut-être en effet elle n'avait plus

au même degré. De même que l'homme qui fait un héritage repense tout à coup à son projet le plus cher, qu'il avait cru chimérique, ou follement lointain.

— Soit... Bien que pour mon compte je ne voie guère quel incident de ma vie personnelle aurait cette vertu. Les fluctuations intérieures dont nous parlions, oui, je les éprouve, mais à propos des événements publics. Il y a des matins où l'Europe me décourage, où le monde me décourage... Quel que soit mon pouvoir à moi, qui restera toujours bien petit en face de ces immenses réalités historiques et de leurs marées... Oui... Et ces matins-là n'ont pas manqué depuis deux mois.

— Il faut avouer !...

— Hein ! Mon cher Gurau ! Dites-moi un peu quels deux mois nous venons de vivre, quand on n'a pas la chance d'être nés complètement aveugles. Il y a des gens qui me stupéfient. On les voit bien un peu préoccupés, un jour ou deux. Mais que les choses aient l'air de s'arranger tant soit peu, et ils oublient tout. Et de bons esprits !... Ah !... Mais est-ce de la sagesse, une sagesse supérieure que je n'ai pas ? Ou cette incorrigible bêtise de l'adulte ? Enfin... à peine étions-nous un peu remis de la crise balkanique, que l'affaire des déserteurs de Casablanca, qui sommeillait depuis des semaines, s'est brusquement aggravée. Hier le 5 ou le 6, je vous jure, j'ai cru à la guerre. Et j'ai crié comme un sourd, j'ai crié qu'elle était impossible, fantastiquement absurde. Pourquoi ? Parce que nous devons créer cette contre-obsession. Comme chez un individu qui aurait la hantise d'un crime, on essaierait de loger l'idée qu'il ne pourra pas faire ce crime, que sa main tremblera, que le couteau lui échappera. L'Europe en est à ce point qu'il faut la traiter

comme un candidat au crime... Vous avez vu les dépêches d'il y a trois ou quatre jours ? La tension austro-serbe est au fond plus inquiétante que jamais... Mais il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de vous, de vos projets. Oui. Il y a une chose que je me retiens de vous dire depuis le début. Elle commande trop la question pour que je ne la dise pas. Vous êtes seul, Gurau ?

— Seul ?

— Oui, vous avez des amis. Vous êtes inscrit à un groupe parlementaire. Mais vous n'avez pas un Parti derrière vous ; avec vous.

— Non...

— Comment pouvez-vous espérer obtenir tout seul quelque chose qui ressemble même de loin à la transformation radicale dont vous parliez ?

— Mais je ne prétends certes pas l'obtenir tout seul. La visite même que je vous fais l'indique.

Les yeux de Jaurès brillèrent. Il entr'ouvrit la bouche. Gurau, craignant un malentendu, se hâta de reprendre :

— Il me semble que, sans renoncer ni les uns ni les autres à notre indépendance, nous pourrions nous épauler, à un moment décisif. Il

Jaurès semblait déçu. Il fit :

— Excusez-moi. Je ne suis pas sûr que les faibles tireurs, même les plus héroïques ou les plus ambitieux, ajoutent beaucoup aux chances d'une mée régulière.

Puis, après un silence :

— Vous pensez bien que je serais très heureux, moi aussi, d'avoir mon indépendance. Ça ne m'amuse pas toujours d'endosser les erreurs, ou les sottises, ou les butorderies et braqueries de Pierre ou de Paul. Ni de perdre mon temps à rappeler à tout ce monde-là des vérités élémentaires.

Il se tut encore, pianota de la main droite sur sa table, pendant que, de la gauche, il se caressait lentement la barbe. Puis :

— Vous n'êtes pas maçon ?

— Non. Vous non plus, n'est-ce pas ?

— Si je l'étais, je n'aurais pas eu besoin de vous interroger, puisque paraît-il...

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pour savoir si vous n'aviez pas de ce côté-là une compensation à votre isolement. Je crois que certains de nos camarades se font pas mal d'illusions sur la maçonnerie. Mais enfin, c'est un corps. Oui... L'habitude de penser en homme de parti doit me boucher l'imagination. Cette action que vous semblez envisager, j'avoue que je ne la vois pas, même dans les grandes lignes. A moins me...

— Que ?

— Que vous ne songiez tout simplement à prendre le pouvoir ; par les voies ordinaires.

— A un moment ou l'autre, pourquoi pas ?

— Non.

— Pourrais-je, ce jour-là, compter sur votre appui ?

— Vous y auriez droit, si vous persistiez dans vos dispositions actuelles.

— Ne trouvez-vous pas, justement, qu'un franc-tireur peut risquer certaines parties que le chef d'une armée régulière hésiterait à engager ?

— C'est un point de vue. Mais — puisque j'en suis à faire la bête — il me semble que dès maintenant votre situation parlementaire vous ouvre l'accès du pouvoir. Si ce n'est pas pour demain, c'est pour après-demain. Vous serez ministre quand vous voudrez. Président du Conseil à votre tour. Alors, là non plus, je ne vois pas

très bien ce que vous attendez de moyens d'action plus exceptionnels, plus mystérieux...

— Admettez-vous, Jaurès, que certaines puissances d'argent aient un rôle occulte, et parfois décisif, dans la vie des peuples ?

— A coup sûr.

— Dans quel sens l'exercent-elles ?

— Dans un sens qui n'est pas souvent le nôtre.

— Pas souvent ? Jamais !

— Heu... Pour ce qui est du péril de guerre, par exemple, dont nous parlions à l'instant, il est trop certain que des puissances comme la métallurgie, comme peut-être l'industrie du pétrole... Vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas ? Si les gens du pétrole sont clairvoyants, ils ont eux aussi intérêt à la guerre ?... bref, il est bien certain que ceux-là et d'autres poussent à un conflit. Mais des puissances de même ampleur, comme la grande banque internationale, travaillent dans le sens opposé. Tout cela est tellement complexe et ambigu.

— Mais supposons, pour reprendre votre exemple, que demain les... la métallurgie, au lieu de subventionner des campagnes de presse belliqueuses, d'entretenir l'esprit de guerre par tous les moyens, consacre ces mêmes moyens à répandre l'esprit de paix. Par suite, si vous voulez, d'un caprice à la Louis II ?

— Oui, ce serait important.

— Vous le dites avec beaucoup de calme.

— Parce que je l'imagine mal. C'est trop romanesque pour moi. C'est là où reparaît ma tare philosophique. J'ai beau faire, je ne crois qu'à l'action des causes profondes. L'accident, le hasard, ne vont pas loin, surtout s'ils vont contre la nature des choses... La « nature » de la métallurgie est de désirer la guerre. « Un » métal à



giste n'y changera rien. Il y a d'un côté la grande poussée des forces aveugles ou provisoirement aveugles ; et de l'autre la raison, dont nous tâchons d'être les serviteurs. Entre les deux, je n'aperçois qu'une bien petite place pour la fantaisie des individus. La raison seule empêche le monde d'être emporté par la fatalité. Je compte sur elle. Et non sur Louis II.

Jaurès suivait sa pensée, la tête rejetée en arrière. Le volume de sa voix avait un peu grossi. Le ton s'en était légèrement tendu.

Gurau l'observait. « Il commence à ne plus penser à moi. Mon cas ne l'intéresse plus. Même si je lui avais tout dit, il serait déjà en train d'oublier. Bossuet. Les lois éternelles. Il y a pourtant autre chose. Il parle de complexité. Mais celle qu'il veut bien reconnaître est encore de l'ordre des causes générales. Il n'a pas le sens de l'événement isolé, ni de l'absurdité essentielle qui est la trame même de la vie. Oui. Un sens lui manque. »  
— Mais la Révolution elle-même, Jaurès, elle n'a le fruit, c'est entendu, de la maturation des causes profondes. Mais ne croyez-vous pas que l'époque où elle se fera, la façon dont elle se fera, ce qu'elle aura, par exemple, de violent ou non, de destructeur ou non, dépendront pour beaucoup de causes particulières, d'interventions individuelles, de circonstances ? d'accidents ?

— Qui vous dit le contraire, Gurau ? Si les gouvernements, si les peuples, n'ont pas, sous peu, un sursaut de sagesse, ou d'instinct de conservation, nous roulons tous au gouffre de la guerre générale. Et c'est la Révolution, générale aussi, qui en ressortira, mais après y avoir contracté, comme une souillure originelle, un esprit de violence et de cruauté qui serait la plus grande déception pour l'homme comme moi, puisqu'il l'empêche-

rait de saluer, avec toute la joie de son cœur, l'avènement de la justice. Cela seul suffirait à m'inspirer la haine de la guerre. Mais vous voyez bien, Gurau, que je fais la part du contingent. Si la Révolution est inévitable, j'accorde que la figure qu'elle prendra ne l'est pas du tout.

— On pourrait vous dire, Jaurès, sans rien changer à votre conception des choses, que si la Révolution est inévitable, la guerre l'est aussi.

— Non. Parce que dans le cas de la Révolution la raison travaille avec les forces aveugles. Dans le cas de la guerre, la raison travaille contre les forces aveugles.

— Mais n'y a-t-il pas quelque part en ce moment, Jaurès, un homme qui, désirant la Révolution comme vous, mais d'un plus sombre désir, convaincu comme vous que d'une guerre générale sortirait la Révolution, mais se moquant qu'elle en sorte plus ou moins souillée, plus ou moins sanglante, souhaite la guerre aussi fort que vous la détestez ?

Jaurès inclina la tête en avant.

— Il se peut que cet homme existe. C'est même probable. Je ne dis pas que c'est mon ennemi. Mais il est loin de moi. » Et il étendit le bras. « Oui. Très loin. Son excuse est de ne rien pouvoir en faveur de ce qu'il souhaite.

— Lui dirait qu'il aime la Révolution plus que vous.

— Parce qu'il l'aimerait plus que la raison, plus que l'humanité ? D'autres ont aimé comme ça, jadis, aiment encore comme ça, la Patrie ou la Religion. Il n'est pas question de changer seulement de fanatisme. Ce que nous apportons aux foules misérables, ce n'est pas une idole autrement peinte... Ou alors ce ne serait pas la peine. Mais, Gurau, je n'ai pas à vous dire cela, à

vous. Pourquoi avez-vous éprouvé le besoin de me le faire dire ?

— Peut-être pour avoir le plaisir de l'entendre.

— Oh !...

— J'ai horreur, moi aussi, de la Révolution inhumaine.

Il s'était levé.

— Mon cher Jaurès. Je repars malgré tout assez réconforté. Auprès d'un homme comme vous, c'est encore moins des conseils limités qu'on vient chercher, qu'un exemple, qu'une lumière.

Jaurès l'accompagna jusqu'à la porte de la rue. Chemin faisant, il lui dit :

— Avez-vous lu mon article de ce matin ?

— Non, fit Gurau avec un peu de gêne. Pas encore. Sur quoi est-il ?

— Sur cette grosse question de la suppression de la peine de mort. Le moment est favorable. L'air nous est acquis. Il faut que nous arrivions à décrocher ça. Songez que depuis 1870 on a guillotiné en France 74 jeunes gens de moins de vingt ans.

Oui.

— Ça n'a pas l'air de vous toucher beaucoup.

— J'avoue que d'autres questions me paraissent plus préoccupantes. Combien croyez-vous qu'il faudra de minutes, dans la prochaine guerre, pour tuer 74 jeunes gens des alentours de vingt ans ? et des jeunes gens qui, malgré tout, « n'auront pas commencé ».

— Hé oui ! Je sais. Mais est-ce que nous ne devons pas, à tout propos et par tous les moyens, augmenter jusqu'à la superstition le respect de la vie humaine ? Mon pauvre ami... Nous risquons d'avoir tellement besoin, un jour ou l'autre, de cette superstition-là !



Quai des Grands-Augustins, Germaine Baader achevait de déjeuner seule, dans la petite salle à manger rustique. Elle avait compté sur Gurau. Mais il s'était excusé, prétextant le rendez-vous qu'il avait pris ; sans dire toutefois qu'il s'agissait de Jaurès.

Germaine n'eût pas demandé mieux que de mettre le repas un peu plus tôt. Mais Gurau, qui attachait beaucoup de prix à sa visite chez Jaurès, ne souhaitait pas qu'elle fût immédiatement précédée d'une heure passée avec Germaine, ni d'ailleurs avec qui que ce fût. Il s'était dérobé.

En même temps que le dessert, la femme de chambre apporta une lettre.

— C'est un bonhomme qui vient de me la donner. Il est reparti.

Le billet était de Riccoboni, et d'un tour assez énigmatique :

« Mademoiselle. Au sujet de nos affaires et de certaines difficultés, j'ai l'avantage de vous prier de passer à mes bureaux dès que possible. Veuillez agréer mes empressées salutations. »

Quelles pouvaient être ces difficultés ? Sur les conseils de Riccoboni, elle avait profité quelques jours avant, d'un léger tassement de cours sur les raffinés pour acheter huit mille kilos de plus. Riccoboni s'était contenté, « à titre amical et exceptionnel », avait-il dit, d'une provision de cinq cents francs. S'était-il produit une complication depuis ? Pourtant, la cote n'était pas mauvaise.

Elle décida de se rendre rue du Bouloi dès la fin de l'après-midi, en revenant de chez sa couturière.

## XXIII

### RUMEUR DE LA RUE RÉAUMUR SECONDE DISPARITION D'HÉLÈNE SIGEAU

Il est trois heures, rue Réaumur. Le ciel est uniformément couvert. La présence de la brume n'est visible que si l'on regarde vers la hauteur ou vers le lointain. A l'est, dans un horizon de rue pareil à ceux de Londres, deux clochers jumeaux, élancés et pointus. Autour d'eux, une région de la nuée qui semble plus pâle et plus claire.

La rumeur de la rue Réaumur. Son nom même qui ressemble à un chant de roues et de murailles, à une trépidation d'immeubles, à la vibration du béton sous l'asphalte, au bourdonnement des convois souterrains, au cheminement de la foule entre l'air brumeux et les matériaux durs.

Rue éminemment de capitale. Lit creusé par la rivière des hommes nouveaux. Le xx<sup>e</sup> siècle n'a pas encore fini de se lever au-dessus des deux clochers qu'on voit là-bas. Mais c'est déjà sa lumière que les passants ont sur la face ; que les grands immeubles d'affaires se renvoient d'une vitre à l'autre.

C'est déjà son âpre génie qui intervient ici officieusement. Il ne commande pas encore à haute voix. Mais on reconnaît sa main partout. Il arrange la foule à sa façon, retape vivement un étalage. La main du siècle pénètre au fond des bureaux, jusque dans la région des lampes toujours allumées. C'est elle qui fait ce cliquetis de machines à écrire, et qui, fouillant d'anciennes arrières-boutiques, en arrache l'ombre comme un tubercule.



La foule ici porte les habits de l'époque, mais elle se meut déjà comme celle de demain. Que les femmes marchent vite, malgré leurs longues redingotes, et leurs manteaux à pèlerine ! Comme ce monsieur paraît peu solennel et insatisfait malgré son chapeau haut de forme ! Des badauds s'arrêtent ; mais ils oublient de sourire. Comme tout devient important ! Le moindre acte luit devant vous avec le sérieux d'un boulon de moteur. Voici venir le temps où plus rien ne sera négligeable. Où il sera mortel de n'avoir pas bloqué un petit boulon. Ce crayon-papier que le camelot vous propose fera peut-être l'appoint de votre destin. Jamais les choses n'ont tant tenu à leurs conséquences. Avec si peu d'intervalle, si peu de jeu. Les conséquences roulent verrouillées l'une à l'autre comme les wagons du train souterrain. C'est elles dont on entend l'arroi dans le bruit serré de la rue Réaumur.



Heureusement, les mannequins des devantures vous disent ce qu'il faut faire. Quels vêtements choisir. Comment les porter. Et comment l'on

se tient. Ils dictent l'étoffe, le sourire, l'ondulation des cheveux, le geste du bras, l'inclinaison de la tête.

Costumes tailleur à 45, 65, 85 et 95 francs. L'efficacité augmente avec le prix. Dans un costume tailleur à 95 francs une femme n'est pas excusable si elle manque le bonheur. Manteau de loutre du nord à 138 francs. La petite employée qui passe gagne 140 francs par mois. Mais elle a eu ce mois-ci quatre amendes de cinquante centimes. Dans cinq jours, si elle ne rate plus son métro, elle touchera juste le prix d'un manteau de loutre du nord. Quelque superstitieuse y verrait une indication de la destinée. Mais il n'est pas nécessaire pour une jeune fille d'aller jusqu'au manteau de loutre. Ni, peut-être, habile. Ce n'est pas avec un manteau de loutre que l'on conquiert l'amour d'un homme. C'est avec l'amour d'un homme qu'on s'achète plus tard un manteau de loutre. Corsets forme fourreau, baleinage mobile, 29 fr. 50. On entend des gens vous dire qu'il n'y a que les femmes légères, ou les commères du marché, qui ne portent pas de corset. Préjugés d'un autre âge. Maintenant les jeunes femmes ont l'orgueil de leur corps. Autant elles seraient honteuses d'être restées vierges, autant elles se félicitent de ne pas avoir enfanté. La fermeté de leurs seins est leur fierté, leur inquiétude quotidienne. Même les jeunes mères, qui refusent de déchoir comme amoureuses, les soupèsent avec anxiété. Un soir de promenade, au détour d'une rue sombre, comme elles sont contentes de pouvoir dire à celui qui leur tient le bras : « Tâte. Aujourd'hui, je n'ai pas de corset. » Comme le corps devient précieux dans sa jeune gloire irréparable ! Il ne se résigne plus à l'injure ni à l'effacement. Il médite quelque triomphe futur : un

temps qui serait pour lui celui de la revanche et de l'ostentation. Dans les vêtements de 1908, le corps nu des jeunes femmes commence à remuer d'impatience comme le serpent dans sa peau morte.

Autos Ford à 6.900. Aciers au vanadium. Qu'est-ce que le vanadium ? Peu importe. L'âme de maintenant est de plain-pied avec ces mystères-là. Le vanadium, c'est l'angustura dans l'apéritif ; c'est la morsure dans la volupté. L'acier au vanadium, c'est de l'acier qu'on surexcite. Il faut que tout se surmonte, se dépasse. Il faut faire prendre à toute chose la gorgée d'alcool qui la saoulera.

« Les aveux de M<sup>me</sup> Steinheil. » Le crieur s'avance au pas de course, la manchette du journal bien étalée sur sa poitrine. M<sup>me</sup> Steinheil, née Marguerite Japy, avoue avoir placé elle-même la perle accusatrice dans le portefeuille de Rémy Couillard. Mais à peine s'est-elle effondrée dans des sanglots de théâtre qu'elle se relève pour accuser. Elle accuse Alexandre Wolf, fils de la cuisinière Mariette, d'avoir tué. Elle sanglote encore un coup ; puis dans un nouvel élan, l'accuse d'avoir voulu la violer elle-même. Le cœur des femmes, qui jusque-là compatissait aux tourments de M<sup>me</sup> Steinheil, l'abandonne et s'indigne. Non que les mensonges de la veuve soient inconcevables. Chaque femme sent en elle-même quelque chose qui ne demande qu'à mentir ainsi. Raison de plus pour guillotiner cette garce, toute femme, et grande dame qu'elle est. Que les mensonges de toutes les femmes l'accompagnent, et aillent se faire absoudre dans le sang de l'échafaud.

Tout cela n'empêche pas un Eros lucide, venu au monde avec le siècle, de se mêler à la foule et d'écouter la rumeur. Il a regardé la longue rue,



la vallée de béton et de fer pour la rivière des hommes nouveaux ; et le ciel, sans aucune rose. Mais tout n'est pas perdu. Le temps de l'acier au vanadium lui réserve de belles compensations.

\*  
\*\*

— Si tu veux, nous allons suivre la rue Réaumur, et je te raconterai la suite que j'ai à peu près retrouvée. Un soir, après je ne sais combien de tentatives manquées — deux ou trois peut-être — et sans avoir jamais eu l'audace de monter jusqu'à l'appartement des Sigeau pour savoir ce qui se passait, j'ai vu Hélène sortir de son école. J'avais tellement peur de la reperdre, que je l'ai abordée presque aussitôt. Peu m'importaient les précautions. Hélène n'était plus reconnaissable, non pas dans l'aspect physique, mais dans l'expression, l'attitude. Elle avait l'air tourmentée et honteuse. Je lui dis : « Tu ne m'aimes donc plus ? » C'était la première fois que j'employais le mot, et, tu vois, sous la forme négative. Elle me dit : « Mais si, je t'aime bien, Pierre. Mais si. » Eu même temps, elle serrait ma main dans la sienne. Elle ajouta que notre séparation des jours passés n'était qu'un commencement. Que nous ne nous verrions plus. Que je ne pourrais plus la rencontrer au square, ni l'attendre à la porte de l'école. Tu penses bien que je la pressais de questions. Mais il lui était très pénible de me répondre. Elle me répétait : « Comment peux-tu croire que je n'aie plus envie de te voir, mon petit Pierre ? Ça me fait tellement de peine. Mais que veux-tu que j'y fasse ! » Je la suppliais de m'expliquer en quoi cette séparation était inévitable ? Quelles étaient les forces assez puissantes pour nous empêcher de nous voir, si nous en

avions bien envie ; de nous voir ne fût-ce qu'un petit moment par semaine, et dans l'endroit le plus protégé, le plus mystérieux. Je lui parlai du pavillon sur le monticule, de la porte à claire-voie au bout du chemin. Pour l'aider, j'avancai des hypothèses. Sa mère s'était-elle aperçue de nos relations ? Ou quelqu'un de l'école ? et l'avait-on menacée de prévenir sa famille ? Je gardai pour moi une autre hypothèse, qui me semblait bien un peu comique. Mais peut-on savoir ? et c'était tellement dans la tradition des romans et des pièces que j'avais lues. L'hypothèse qu'on voulait la marier, et qu'elle croyait impossible, ou déraisonnable, de contrarier la volonté des siens. N'allait-elle pas avoir quinze ans ? Quinze ans, ô Roméo... Je n'ignorais pas que c'était l'âge légal. Dans ses réponses, ou ses protestations réticentes, je pus néanmoins comprendre qu'il ne s'agissait de rien de tout cela ; et aussi qu'elle n'aurait pas cédé devant une difficulté médiocre. Quand je lui avais parlé d'une découverte de notre secret par sa mère, elle avait dit : « Oh ! si ce n'était que ça ! » avec un élan qui m'avait plu, mais qui me faisait mesurer aussi l'importance de l'obstacle. « De toute façon, m'écriai-je, personne ne m'empêchera de venir t'attendre à la sortie de ton école, et même si quelqu'un est avec toi, il ne m'empêchera pas de te suivre de loin et de te voir. » Elle me répondit qu'elle allait quitter l'école ; qu'elle y restait au plus jusqu'à la fin de la quinzaine courante ; donc que je n'aurais peut-être qu'une fois ou deux encore à venir l'attendre.

« Je n'ai vu clair dans les événements qu'ensuite, grâce à des propos que je recueillis chez mes parents. J'entendis ma mère plaindre les malheurs de M<sup>me</sup> Sigeau, et aussi la blâmer de son aveuglement. Il y avait un drame qui couvait depuis

des années. M. Sigeau avait pris à son service une jeune employée. Était-ce comme préparatrice de pharmacie, ou comme caissière ? Il me semble me rappeler plutôt qu'on en parlait comme d'une secrétaire. Pourtant un pharmacien de quartier n'a pas de secrétaire. Je crois qu'elle s'occupait aussi du travail des deux jeunes filles, qu'elle leur donnait quelques vagues leçons. On la logeait. Je ne l'avais d'ailleurs jamais vue. Bref, Sigeau en avait fait sa maîtresse. Situation ignorée d'abord par M<sup>me</sup> Sigeau, puis tolérée avec résignation. Mais la secrétaire était plus exigeante. Poussé par elle, le pharmacien avait patiemment prémédité la rupture de son ménage. Il avait cherché et trouvé un acquéreur pour son commerce. Il venait de notifier à sa femme les arrangements qu'il avait décidés. Il lui laissait pour quelques mois la jouissance de l'appartement. (Peut-être le successeur n'en avait-il pas besoin.) Il lui laissait aussi la cadette, Yvonne. Lui-même partait avec sa maîtresse, et emmenait Hélène. Pour être plus libre sans doute, ou moins vulnérable, il n'avait pas racheté de pharmacie. Il entrait, comme chef de quelque service, dans une grande pharmacie ou droguerie du centre. Il avait choisi son domicile dans une banlieue éloignée, au sud de Paris.

« Qu'allait-il faire d'Hélène ? Même si elle continuait ses études, ce serait dans quelque institution de banlieue. A moins que les leçons de la secrétaire ne parussent suffisantes.

« Tu devines mon état d'esprit. D'abord, fils moi-même de parents d'une moralité irréprochable, je trouvais à cette histoire une odeur répugnante. Il était déjà désillusionnant pour moi qu'Hélène y fût mêlée. Mais plus pénible encore de penser que des deux sœurs, c'était Hélène que le pharmacien avait choisie pour l'associer à une

vie qui me paraissait crapuleuse, et la mettre dans l'intimité de la jeune secrétaire. Sans parler du principal, qui était notre séparation.

« Je revis Hélène. Je lui dis qu'on m'avait renseigné. Elle pleura, sans me répondre ; sans me regarder. C'étaient ses premières larmes devant moi. Je me sentis un peu moins de courage pour lui faire le petit sermon que j'avais préparé. Je lui déclarai pourtant que si j'étais à sa place, personne ne réussirait de m'emmener de force ; que d'ailleurs ceux qui voulaient l'emmener se garderaient bien, si elle résistait, de risquer un scandale. Je compris ou devinai différentes choses : que M<sup>me</sup> Sigeau n'insistait pas pour garder ses deux filles. Faute de moyens, sans doute. Du côté de l'argent aussi, le mari avait dû faire son possible pour la rouler. Ensuite qu'elle avait d'elle-même indiqué sa préférence pour Yvonne. Ce dont Hélène avait éprouvé non beaucoup de surprise peut-être, mais beaucoup d'amertume. Loin de supplier sa mère de la garder, elle affecterait plutôt de partir de gaité de cœur. Ce serait sa vengeance. J'aurais voulu lui remontrer qu'un sacrifice d'amour-propre comptait peu auprès du chagrin de notre séparation. Mais je craignais d'avoir à me convaincre qu'en effet pour elle c'était l'amour-propre qui comptait le plus. Enfin elle ne paraissait pas avoir pour la conduite de son père, ni pour la secrétaire intrigante, ni pour l'idée de vivre désormais dans ce ménage, l'horreur que j'aurais aimé sentir chez elle.

« Tout en l'écoutant, j'envisageais, sans lui en faire part, divers moyens que j'aurais, moi, d'intervenir. Une visite à sa mère. Une démarche auprès du père coupable. Pourquoi pas ? Il me semblait justement que sa culpabilité me donnerait de l'aplomb. D'autres naïvetés encore, y compris

l'enlèvement d'Hélène. Une fuite que nous tenterions ensemble. J'y ai pensé surtout après avoir quitté Hélène. Dans mon lit, à l'heure où j'aurais dû m'endormir. Tu me diras que ce n'était pas bien sérieux ? Pourtant, il n'y avait pas de jeu là-dedans. Je reconnais qu'il y avait du rêve. Encore maintenant, chaque fois que j'ai à me défendre contre une menace du milieu extérieur, je fabrique dans ma tête une action qui tient du rêve par certains côtés, mais qui n'en a pas les facilités, les complaisances ; qui tient aussi du projet. Ça m'est arrivé que de fois, au régiment ! Je ne suis pas sûr du tout qu'entre ce genre d'imaginations-là, et le projet qu'on exécute, il y ait une frontière solide. Si j'avais déserté, l'an dernier, ou si, jadis, je m'étais enfui avec Hélène, ça se serait fait en conformité avec mes plans, dont le détail était raisonnable.

« Ce soir-là, dont je viens de te parler, nous ne nous fîmes pas d'adieux, parce que nous étions à peu près certains de nous rencontrer au moins encore une fois. Mais par précaution, nous convinmes d'un signal. Il y avait sur un pan de mur, rue de la Tour-d'Auvergne, une affiche posée depuis longtemps, et qui ne risquait guère d'être recouverte. Si notre prochain, et peut-être dernier rendez-vous pouvait avoir lieu comme d'habitude à la sortie de son école, disons le vendredi, Hélène dessinerait une étoile dans le coin de l'affiche. Sinon, elle inscrirait un simple chiffre, par exemple 9, et cela voudrait dire que le même vendredi, à neuf heures du soir, elle s'arrangerait pour venir me retrouver de toute façon à deux pas de chez elle, sur la place en escaliers qui est devant l'église Saint-Vincent-de-Paul.

« Quand je passai rue de la Tour-d'Auvergne, il y avait l'étoile.

« Notre promenade d'adieux fut aussi tendre et désespérée qu'il était possible. Nous avions pris notre itinéraire le plus contourné, le plus secret. Les petites rues coudées. Le pavillon sur le monticule. Nous nous sommes embrassés plusieurs fois. D'ailleurs nous étions d'accord pour ne pas admettre une séparation définitive. Elle me dit que son père les emmenait habiter Sceaux ; qu'elle ne savait pas l'adresse exacte. Il lui arriverait bien de venir voir sa mère. Comment me le ferait-elle savoir ? Comment s'échapperait-elle ? Le seul point à peu près sûr était que ces visites auraient lieu le jeudi. Nous voilà essayant de forger un plan très compliqué, qui avait au moins le mérite de tromper la tristesse de nos adieux. Je ne m'en rappelle que l'essentiel. Chaque jeudi, je devais passer par l'escalier de pierre qui conduit à Saint-Vincent-de-Paul ; et sur un certain endroit de la rampe, dans un angle peu visible, la bonne de M<sup>me</sup> Sigeau, prévenue par Hélène — il fallait mettre cette bonne dans la confidence, malgré tout notre désir du secret ; mais Hélène se disait sûre d'elle ; et puis, que risquions-nous de pire que la séparation ? — donc la bonne aurait inscrit à mon intention deux ou trois signes : par exemple un nom de rue en abrégé, et un chiffre qui voudrait dire l'heure.

— Il n'aurait pas été plus simple de vous écrire ?

— Ou m'aurait-elle adressé la lettre ? J'avais l'air très enfant. Tu ne me vois pas me présentant à la poste restante. Demander ce service-là à la concierge de mes parents ? C'était au-dessus de mon audace.

— Et cette obligation de passer par là tous les jeudis matin ? Tu avais donc beaucoup de liberté ?

— Ma foi non. Déjà mes rentrées tardives, les

soirs où j'étais allé retrouver mon amie, m'avaient valu des sermons, et contraint à quelques mensonges. Mais comme je te l'ai dit, nous habitions en ce temps-là rue Blanche. De la rue Blanche aux divers endroits que je t'ai nommés, un garçon agile, que la course même en montée n'essouffiait pas, en avait selon les cas pour cinq ou dix minutes. Je revois un trajet : rue Chaptal, rue Victor-Massé, rue Condorcet, rue de Belzunce, qui m'amenait à Saint-Vincent-de-Paul en moins de temps qu'il n'en faudra à la vieille dame là-bas pour longer la façade de Félix Potin. Il n'y avait pas tant de voitures qu'aujourd'hui. Pas d'autos. D'ailleurs ce système du jeudi et de la rampe d'escalier n'eut pas l'occasion de nous servir. Il se fit dans la famille Sigeau de nouveaux arrangements. Le père décida de prendre Yvonne et de laisser Hélène.

— Grâce à une manœuvre d'Hélène en dernière heure, sans doute ?

— Pour une part peut-être. Mais plus tard, quand je la comblais de remerciements à ce propos, elle en avait l'air presque gênée. Je crois que le revirement est venu surtout de la secrétaire, qui a dû se méfier d'Hélène, la trouver trop réfléchie, trop intimidante comme témoin. Yvonne n'était qu'une gamine, dont il n'y avait à redouter que quelques crises de larmes vite séchées. Oh ! je suis persuadé, note bien, qu'Hélène, dès qu'elle a senti que les choses pouvaient s'orienter de ce côté-là, sans qu'elle eût à prendre l'initiative auprès de sa mère d'une requête qui l'humiliait, a poussé dans le nouveau sens tant qu'elle a pu.

— Si bien qu'à la suite de vos adieux déchirants, vos amours ont continué comme par le passé ?

— Ne te moque pas, mon vieux. Ou je ne te

raconte plus rien. Elles n'ont pas continué comme par le passé. Elles se sont renouvelées. Et c'est même pour arriver à cette période-là que je t'ai donné tant de détails qui ont pu te sembler fort ordinaires. Oui, c'est à partir de ce moment-là que nos amours d'enfants parisiens sont devenues quelque chose de tout de même assez spécial, une aventure qu'il n'est pas facile de situer n'importe où, et dont je voudrais pouvoir te communiquer la vibration cachée, justement aujourd'hui où nous longeons cette rue.

« Le pharmacien avait-il laissé sa femme sans le sou ? Ne tint-il pas les engagements qu'il avait dû prendre ? Toujours est-il que M<sup>me</sup> Sigeau donna très vite des signes de gêne. Elle garda la bonne — celle qui avait failli nous servir d'alliée ; celle à qui j'avais tiré les cartes, tu te souviens ? — mais elle enleva Hélène d'Edgar-Quinet, sous prétexte de lui faire travailler le piano à la maison. En réalité pour l'associer à une entreprise bizarre. Je ne sais qui — peut-être un représentant de produits pharmaceutiques — lui avait donné l'idée qu'elle gagnerait beaucoup d'argent en plaçant de la parfumerie pour une petite marque qui venait de se fonder. Elle se mit en campagne. Elle allait voir aux quatre coins de Paris des gens qu'elle connaissait plus ou moins, d'autres dont on lui donnait les adresses. Elle se risquait chez de petits commerçants : merciers, papetiers. Elle avait même noué des combinaisons avec certaines concierges. Moyennant le partage de la commission, la concierge essayait de coller à ses locataires quelques flacons de parfum, ou d'eau de Cologne. Pas si bête quand on y réfléchit. Quel est le locataire parisien qui n'achètera pas la paix avec sa concierge au prix d'une redevance si modeste ?



— Est-ce qu'au moins les parfums étaient de bonne qualité ?

— Je n'en sais rien. Je manquais de compétence à ce moment-là. Mais le commerce de la parfumerie réserve au fabricant, paraît-il, des bénéfices si prodigieux, qu'il ne devait pas être difficile, à une maison qui voulait se lancer, de fournir une camelote convenable à des prix doux. Je crois surtout que la pauvre femme se jetait dans cette agitation pour s'étourdir. En dehors de ses démarches personnelles, il restait des courses à faire de tous côtés. Pour livrer les commandes, pour déposer un prix courant, parfois simplement pour chercher une réponse. M<sup>me</sup> Sigeau y employait tour à tour sa bonne — qui l'aimait bien, qui la plaignait, qui haïssait la secrétaire — et sa fille. Tu vois le parti que nous pouvions en tirer, mon amie et moi. Hélène s'arrangeait pour faire placer le jeudi ses courses les plus longues. De mon côté, j'avais habitué mes parents à trouver naturel qu'au lieu de passer toute mon après-midi dans un square étroit et poudreux, où les jeux commençaient à ne plus être de mon âge, j'eusse envie de changer de place, de me promener « aux alentours ». Car il était entendu que je restais dans le quartier, en compagnie de camarades dont on ne cherchait pas à vérifier la présence avec moi, ou les noms. Du moment que ce n'étaient pas des « petits voyous »...

« Il nous arrivait donc de nous trouver dès une heure et de ne nous quitter qu'à six. Comme c'était pour Hélène le jour des longues courses, nous allions dans les quartiers les plus lointains. Notre point de rencontre ordinaire était le square Montholon, qui est par lui-même un endroit odieux, un de ces trous sans air où une débile verdure ne fait qu'ajouter l'impression de cimetière à celle

d'étouffement, oui, quelque chose comme un aspidistra de concierge dans une courette où tombe la poussière des tapis. Mais tu comprends que j'aie gardé de la tendresse pour le square Montholon. Je voyais Hélène pénétrer par la porte d'en haut, un peu moins bien vêtue qu'autrefois. Il est vrai que c'étaient les mêmes vêtements. Mais ils avaient perdu de leur fraîcheur. Elle faisait moins « petite fille riche ». Mais le noble dessin du visage, les yeux sombres, les cheveux répandus, les charmantes taches de rousseur, tout cela restait, plus beau, plus émouvant encore. Elle avait son cartable d'écolière sous le bras. Mais dans le cartable, quelques flacons, enveloppés de papier de soie, des prospectus, avaient remplacé les cahiers et les livres.

« Elle tirait de sa poche une petite liste. Il y avait des noms de gens et des noms de rues. Sans ordre ; sans autre indication. En ce temps-là les adresses ne comportaient jamais de numéro d'arrondissement. Je me flattais déjà de bien connaître Paris. Et pour un garçon de mon âge, c'était vrai. Je méditais la liste. Sur les sept ou huit noms de rues, j'avais tôt fait d'en situer exactement quatre ou cinq. Pour les autres, rien qu'à l'odeur, je les rangeais dans telle ou telle direction. Un nom d'Auteuil, j'avais peu de chances de le placer aux Gobelins ou à Vaugirard. Tu te rendras compte de cela à l'usage. Sauf quelques exceptions déroutantes, comme la rue Stendhal à Ménilmontant, ou la rue des Réservoirs à Passy, la plupart des noms de rues ont telle ou telle affinité locale. Rue des Entrepreneurs, ou rue des Volontaires, par exemple, ça sent la périphérie, mais la périphérie médiocre (ni le vieux Montmartre, ni le vieux Belleville) ; et comme il s'y mêle quelque chose d'un peu couillon, ça doit être à Vau-

girard. Je ne nie pas que dans bien des cas ce sentiment d'affinités ne se ramène à des souvenirs confus... Bref, j'achevais de me fixer les idées grâce à un petit plan que j'avais en poche. Nous adoptons un circuit à la fois fantaisiste et raisonnable ; et nous nous mettions en route. Un petit nombre de voies, et de parages, étaient considérés comme dangereux ; à éviter ; à cause des rencontres possibles ; du moins au début de cette vie vagabonde : l'avenue de l'Opéra, par exemple, ou les abords des grands magasins. Mais tu penses quelle pouvait être notre liberté, notre insouciance de voyageurs, une fois que nous étions sortis du centre et que s'ouvrait devant nous l'insondable espace des Ternes ou du petit Mont-rouge. Quand nous approchions d'un domicile de client, j'attendais à un coin de rue. Ou je ralentissais le pas. Hélène me rattrapait un peu plus loin. Au cours de l'expédition, j'offrais à ma petite compagne un croissant, un pain de seigle, avec un bâton de chocolat, ou même un gâteau plus raffiné, non pas dans une pâtisserie proprement dite — ce qu'il y a de précieux et de gourmé dans beaucoup de ces maisons-là m'incommodait — mais dans une boulangerie-pâtisserie. C'est là que j'ai acquis l'érudition spéciale que je t'ai étalée l'autre jour. Je n'avais aucune raison sérieuse de penser qu'Hélène, chez elle, souffrit de privations. La détresse n'y était pas arrivée à ce point. Mais il était possible qu'elle n'eût pas souvent de dessert. Tu te doutes combien le plaisir ordinaire d'offrir une douceur à une petite camarade augmentait, devenait poignant, avec cette idée.

« Hélène, de son côté, était généreuse, et même dépensière. M<sup>me</sup> Sigeau la chargeait parfois de toucher le prix d'une livraison. Je lui disais bien

que cet argent n'était pas à elle, qu'elle devait le rapporter jusqu'au dernier centime. Tu sais, je tiens de mon éducation de petite bourgeoisie une probité vétilleuse en matière d'argent. Tu dois connaître ça ?

— A ce point que je me demande si la petite bourgeoisie n'a pas pour fonction de fournir à la société d'abondantes réserves de cette vertu, dont la disette se fait parfois cruellement sentir, tu ne trouves pas ? à d'autres étages.

— Comme jadis la noblesse fournissait de courage militaire le reste de la nation. Donc Hélène me faisait valoir que sa mère lui laissait un petit crédit pour ses frais de tramway et d'omnibus ; et qu'elle avait bien le droit de le dépenser autrement, puisque nous faisions tout à pied. Mais ses calculs étaient un peu larges. Je devais me défendre pour ne pas accepter ma part de trop coûteuses friandises. Tu comprends, il y avait tout de même entre le milieu d'Hélène et le mien une légère, une imperceptible différence de classe. La différence qui sépare, à culture égale, l'employé à salaire fixe, même bien payé, du commerçant, chez qui l'argent circule avec plus de facilité, plus de caprice, et surtout ne correspond pas aussi étroitement à du travail.

« Ces expéditions du jeudi ne nous suffisaient pas. Au contraire, elles exaspéraient notre besoin d'être ensemble. Dans l'intervalle de deux jeudis, nous tâchions de nous rencontrer plusieurs fois, même pour quelques minutes. Certains soirs, me rendant la politesse que je lui avais faite naguère, Hélène venait m'attendre à l'heure où je sortais du lycée. Pas à la porte, non, mais, ma foi, pas bien loin. Je crois t'avoir montré le passage du Havre, un jour que nous redescendions de la Butte. Tu te rappelles ? Tout près de Con-

dorcet, le flanquant pour ainsi dire, une galerie étroite et coudée, avec des boutiques, des lumières, genre passage Jouffroy. Je la trouvais qui regardait un étalage. Jamais personne ne m'a souri comme elle, au moment où, tournant la tête, elle me reconnaissait. Son grand pouvoir venait de son calme. Elle n'était presque jamais nerveuse, ni reprochante. Elle savait excuser un retard, ou mieux, arrêta vos excuses par une moue souriante des lèvres qui voulait dire : « Mais c'est déjà oublié. » Moi qui suis un homme tourmenté, voué à l'inquiétude, au scrupule, et du même coup assez exigeant envers les autres, il me semble que je dois à Hélène le germe d'une disposition morale, que je n'ai pas assez développée depuis, mais dont j'ai ressenti le bienfait, la grâce, à certaines époques... je t'en reparlerai peut-être un jour... et que j'appellerais une espèce de quiétisme. Oui, chaque fois que j'éprouve cet allègement un peu surnaturel, c'est peut-être la douceur de ma petite amie qui me revient.

« Lors de ces rendez-vous du soir, passage du Havre, nous prenions souvent le chemin de chez elle. Mais nous avons fini par adopter les grandes voies directes : la rue de Châteaudun, la rue Lafayette, sans chercher de détours, sans précautions.

— Vous n'avez jamais été rencontrés ?

— Si. Par des camarades de lycée. Mais, je te répète, nous n'avions pas du tout cet air à la fois craintif et canaille, ce regard de camelot qui guette la venue des agents, par quoi se signalent les couples de potaches et d'écolières. Le copain se disait : « Tiens, je ne savais pas que Jallez avait une sœur. Elle est même rudement jolie, sa sœur. » Les autres rencontres n'auraient été redoutables qu'en se répétant. Faire un bout de chemin avec

une camarade de jeu, qui pouvait être passée là par hasard... je me serais justifié sans peine. Quant à M<sup>me</sup> Sigeau, elle avait d'autres soucis. Nous eût-on dénoncés, qu'elle n'eût pas eu, je crois, le courage de trouver que c'était bien grave.

« Nous ne calculions pas tout cela. Et certes nous ne tenions nullement à être découverts. Ce n'était pas tant la peur des conséquences, que le respect de notre secret. Beaucoup de gens qui s'aiment sont ainsi, il me semble. Ce n'est pas toujours par peur qu'ils se cachent. Il y a dans l'amour un besoin désintéressé de secret. Donc notre oubli des précautions n'avait rien de prémédité, rien de provocant. Mais tout simplement, nous nous étions habitués à l'infini et à l'inconnu de Paris. Un sentiment d'une douceur extraordinaire, que tu ne peux pas éprouver encore. Non. Il s'y mêle pour toi encore trop de dépaysement. Tu flaires bien cet inconnu. Mais il ne t'est pas familier. Tu ne te sens pas fidèlement accompagné, protégé, consolé par lui, où que tu ailles. Pour les deux enfants dont je te parle, c'était ça. Nulle part ils ne se trouvaient abandonnés par cet immense compagnon. Et de même qu'un coin désert de Reuilly ne pouvait plus leur donner la détresse de la solitude, de même la foule de la rue Saint-Lazare ou celle de la rue Lafayette, à deux pas de leur maison, gardaient à leurs yeux quelque chose d'invinciblement anonyme. Il ne leur semblait pas qu'on dût les reconnaître là plutôt qu'ailleurs. Si tu veux, nous avions perdu dans nos longues courses l'idée préoccupante d'être quelqu'un... Oui, oui... je ne doute pas que tu comprennes... Le provincial qui tombe à Paris, qui circule, éprouve soudain le soulagement de n'être plus M. Untel dont on épie les allées et venues, dont on se dit : « Pourquoi suit-il aujourd'hui le trottoir de gau-

che ? Pourquoi a-t-il mis sa jaquette ? » Mais ce ne sont encore pour lui que des vacances. Et il s'en fatiguerait vite. Toi, tu as déjà dépassé cette première étape. Mais tu ne peux pas avoir atteint l'état de sécurité, de dépossession délicieuse où nous étions. Je crois que je sentais certaines choses plus vivement qu'Hélène ; que j'ai joui et, à l'occasion, souffert de notre amour avec plus d'acuité. Mais par ce repos naturel de l'âme qu'elle avait, elle m'a aidé, sûrement. Tu n'imagines pas comme elle était attachante à considérer quand nous marchions le long d'une rue comme celle-ci, vers ces mêmes heures. Son air à l'aise ; son abandon total, sa confiance dans le flot. On en revient toujours à ces mêmes images. Dans notre première promenade, je t'ai parlé du « bon nageur ». Tu es allé à la mer ? Non. Tu aurais vu ces enfants qui ont appris à nager tout petits, et qui ont une façon charmante de se laisser, de longs moments, porter, balancer par l'eau. On dirait qu'ils dorment dessus, un bras replié sous la tête.

« Je ne lui ai jamais demandé si elle aimait Paris. Elle n'aurait pas compris ma question. Nous étions trop spontanés pour réfléchir à ça. Mais maintenant je pense à ma belle petite nageuse, qui me montrait si bien la façon de dormir sur le flot... En somme j'ai été ingrat avec elle.

— Ingrat ? Comment cela ?

— Je veux dire depuis. Je l'avais presque oubliée. C'est affreux. Quand tout à coup l'on se met à penser à ce lâche rongement de l'oubli, le cœur fond dans un désespoir qui déborde soudain le cas particulier, qui se répand jusqu'aux limites... C'est à vous dégoûter de la vie elle-même

— Mais tu vois bien que tu ne l'avais pas oubliée.

— Si. Moi, j'avais oublié. Mais Bergson a rai-

son. Il y a je ne sais quel univers en nous qui n'oublie rien. Ma petite Hélène... Où peut-elle bien être en ce moment-ci ?

Jerphanion attendit un peu avant de demander, en y mettant toute la précaution possible :

— Depuis... tu l'as complètement perdue de vue ?

Jallez sourit, les lèvres serrées, puis :

— Comme tu dis, complètement.

Ils arrivaient rue du Temple.

— Ça s'est fait comme si par exemple je regardais un instant cette vitrine, et qu'on me retournant je ne te voie plus.

— Tu n'exagères pas ?

— Je simplifie...

Il montra des boutiques, sur le trottoir d'en face.

— Tiens, là-bas, il y a une suite de magasins de soieries, un surtout, qui a une vieille réputation populaire. Des femmes y viennent de très loin pour acheter deux mètres de ruban, ou une forme de chapeau. Car ils vendent aussi des formes de chapeau. Un jour, nous nous y sommes arrêtés. Hélène avait à y faire un achat pour sa mère. Nous sommes entrés ensemble. J'ai vu se dérouler les bobines de ruban, où la couleur de la soie court au milieu d'un chemin de papier glacé. Entre deux coups d'œil qu'elle jetait sur les rouleaux qu'on lui présentait, Hélène venait chercher dans mes yeux à moi la preuve que je ne m'ennuyais pas, et que cette halte aussi faisait partie du voyage. Ensuite nous sommes entrés dans cette boulangerie qui est à côté.

— Mais ce n'est pas ce jour-là que tu as cessé de la voir ?

— Non... Nos rendez-vous, en général, nous nous les donnions de vive voix, d'une fois sur l'autre.



Mais comme il pouvait se produire des empêchements, des changements d'heure ou de lieu, nous avions conservé, en le développant, notre système de signaux. Il était devenu d'une grande subtilité, et d'une grande souplesse. Nous étions arrivés à tout exprimer par de petits dessins. Sans user de mots, ni de chiffres. Nos signaux restaient ainsi davantage notre propriété. Ils risquaient moins d'être effacés ou altérés par une main étrangère. Surtout, personne ne pouvait en soupçonner le sens. Pour les inscrire, nous changions d'endroits. Mais plusieurs endroits nous servaient en même temps. Deux principaux : l'un plus près de chez moi, l'autre plus près de chez elle. Il était convenu que celui de nous deux qui avait à donner ou à modifier un rendez-vous, bref à faire le signal, devait autant que possible aller l'inscrire à l'endroit le plus rapproché du domicile de l'autre. Par exemple, en sortant de chez moi, je passais devant le premier endroit de signal, qui était à un moment donné rue de Navarin. Si je n'apercevais rien j'allais au rendez-vous. Mais si par extraordinaire je n'y trouvais pas Hélène, après l'avoir un peu attendue j'allais à l'autre endroit de signal, celui qui était tout près de chez elle.

— Pourquoi ces complications ?

— Mais si. Hélène pouvait avoir eu un empêchement à la dernière minute, n'avoir pas eu le temps de courir jusqu'à la rue de Navarin. Un rendez-vous manqué, c'est déjà très pénible. Mais s'il faut s'en retourner sans explications, sans compter sur un autre rendez-vous, c'est encore bien plus douloureux. Les signaux me donnaient une explication sommaire, et un nouveau rendez-vous. Nous en avions d'autres qui ne répondaient à aucune utilité, qui ne servaient qu'à la tendresse. Sept ou huit emplacements convenus, en des lieux

de Paris assez distants, où nous pouvions avoir l'occasion de passer l'un sans l'autre. Comme il s'agissait là non d'indications matérielles, mais de sentiments, il n'était pas grave et il pouvait même être délicieux que le destinataire ne rencontrât qu'avec un retard de plusieurs jours, ou parfois de deux ou trois semaines, le signal qui lui était fait. Par exemple, un dimanche, j'accompagnais mes parents qui allaient en visite dans la Plaine-Monceau. Je m'arrangeais pour leur faire prendre la rue de Lévis ; ou bien je m'écartais d'eux sous un prétexte. Alors j'apercevais sur un étroit pan de mur, entre une fruiterie et une cordonnerie, quelque chose qui ressemblait vaguement à un entrelacement de triangles ou de cercles, et qui me disait, qui me disait pour moi tout seul : « Je suis passée ici lundi. Je pensais bien à toi, et je t'ai envoyé un baiser. » Tu imagines la figure que ce pan de mur de la rue de Lévis, que la rue de Lévis elle-même prenait pour moi ?

— Vous arriviez à vous dire tant de choses par un petit dessin ?

— Mais oui, comme dans les caractères chinois, où un tout petit détail ajoute, par accumulation, une idée de plus. L'ensemble se traçait très vite à la façon de ces gribouillages, qu'on crayonne distraitement pendant qu'on écoute quelqu'un. Les enfants adorent les subtilités et le mystère. Les difficultés de notre langage symbolique ne nous rebutaient nullement. Et Paris, outre tout ce qu'il était déjà pour nous, nous devenait encore comme un clavier de communications occultes. Tu me diras que de petits amoureux auraient pu faire la même chose sur l'écorce des arbres d'un chemin de campagne, ou d'une forêt. Non. Ce n'aurait pas été la même chose. Autour de ces amoureux-là, il y aurait eu tellement de silence et de soli-

tude... Il faut te représenter la rumeur de Paris déferlant sur nos signaux imperceptibles. Cette multitude, où nous arrivions à être soudain présents l'un à l'autre. Songe à la force de « séparation » que déploie une ville pareille.

— Puisque tu prononces le mot de séparation...

— Oui, tu voudrais savoir comment nous nous sommes séparés, comment nous nous sommes perdus. Eh bien, voilà. Un jour il n'y a rien eu au premier endroit de signal. Au square Montholon, il n'y a pas eu Hélène. Et rien non plus au deuxième endroit.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai patienté, en m'écrasant le cœur sous des raisonnements rassurants. Je suis revenu plusieurs fois par jour à nos deux endroits. Puis j'ai fait le tour des autres, même les plus éloignés, où nous restions parfois des mois sans rien écrire.

— Mais enfin, ce n'était pas possible ?

— Je me répétais que ce n'était pas possible.

— Avais-tu senti venir la chose ?

— Pour dire la vérité, non. Hélène avait fait allusion à des difficultés ; à de nouvelles complications de famille. Mais sans se confier. J'aurais eu peur de la peiner en insistant.

— Tu n'es pas allé chez elle ? Il me semble qu'à ta place j'aurais tout risqué.

— Je suis allé chez elle. Mais j'ai attendu trois jours ; et la première fois, je ne me suis adressé qu'à la concierge. J'ai dû m'y prendre très mal. Elle m'a répondu d'un air agacé que ces dames étaient absentes. Qu'elle ne pouvait rien me dire d'autre. Que si j'avais une commission à leur faire, je n'avais qu'à laisser un mot. J'ai osé insister pour savoir si la bonne au moins n'était pas là. « La bonne ? Il y a beau temps que la bonne est partie. » Je suis revenu deux jours plus tard.

J'ai mieux aimé monter directement sans passer par la concierge. J'ai sonné plusieurs fois. Personne n'a répondu. J'avais préparé une lettre, que j'ai voulu glisser sous la porte. Mais un bourrelet m'en empêchait. Je l'ai mise sous le paillasson, en la recourbant un peu contre le bas de la porte, de façon qu'il fût difficile de ne pas la voir quand on entrerait.

— Qu'y disais-tu ?

— Ce n'était pas encore trop maladroit. Je feignais d'avoir rencontré Hélène par hasard la semaine précédente ; d'avoir appris par elle que sa mère s'occupait de vente de parfumerie ; et je demandais quand je pourrais voir M<sup>me</sup> Sigeau pour lui communiquer des adresses qui l'intéresseraient. Ma lettre était le fruit de longues réflexions. Elle contenait, comme tu vois, entre autres habiletés, celle-ci : au cas où le silence d'Hélène eût été dû à une violente réprimande de sa mère, avertie par quelqu'un qui nous aurait surpris ensemble, j'ôtai à la rencontre signalée — s'il n'y en avait eu qu'une seule — son caractère clandestin et suspect. Au moins en partie.

— La réponse de M<sup>me</sup> Sigeau ne risquait pas de tomber entre les mains de tes parents ? et de les étonner ?

— J'avais une explication prête de ce côté-là. Mais la réponse n'est pas venue. Je suis retourné là-bas une fois encore. J'ai monté les étages. Ma lettre était sous le paillasson, exactement à la même place. Personne n'y avait touché.

— Mais tu n'as plus eu de nouvelles ? Plus du tout ?

— Un jour, en passant devant un de nos endroits à signaux, un des plus lointains, sur le quai Notre-Dame, j'ai aperçu un dessin, tracé depuis peu. Mais d'abord, il y avait ceci de tra-

gique, que dans notre code secret, nous n'avions prévu de signes que pour les circonstances accoutumées. Le dessin disait : « Je pense à toi. Je t'aime. » Avec, en travers, le signe qui voulait dire : « empêchement ». Et ce signe-là était tracé très gros, et souligné, comme pour indiquer l'importance de l'empêchement. Ensuite, exaspérée sans doute de l'impuissance de nos pauvres symboles, elle avait écrit au crayon : « On m'emmène trop loin. » Enfin, au bout de la phrase, il y avait un signe, que nous n'avions jamais employé, qu'elle avait inventé, mais qui me semblait clair : un rectangle, traversé de deux diagonales, et orné, en haut et à droite, d'un petit rectangle ombré, placé comme un timbre.

« Là-dessus, j'ai retrouvé quelque espoir. Il m'a semblé comprendre qu'Hélène m'annonçait une lettre. J'ai attendu cette lettre. Comme elle ne venait pas, j'ai soupçonné mes parents de l'avoir interceptée. D'en avoir intercepté, qui sait, plus d'une. Je l'ai cru longtemps. Je te dirai même que je n'ai jamais cessé de le croire. Ma mère avait, sur ce point, les goûts policiers de beaucoup de ses pareilles. Elle essaye encore parfois de les exercer à mes dépens. Comme à cette époque-là elle n'aurait pas douté une seconde de travailler pour mon bien...

— Tu aurais pu d'interroger carrément.

— Elle aurait menti... Non... Il me restait peut-être d'autres moyens d'enquête... J'ai préféré m'enrouler dans mon chagrin. Je me suis fait lâche et endolori. Et puis, au fond, je ne savais pas que c'était si important. Je le sais depuis quand d'ailleurs ? depuis le jour où je me suis mis soudain à t'en parler. Et même, je ne l'ai senti que peu à peu. C'est maintenant que je le sens tout à fait... Oh !...

Et il seccua la tête, avec une espèce d'énergie dans l'incertitude.

— A quoi penses-tu, mon vieux, lui dit Jerphanion, à rechercher ta petite Hélène ?

— Non... Il serait bien temps, d'ailleurs !... Non. C'est à autre chose que je pensais.

FIN



## RESUME

Une fin d'après-midi de novembre. Jerphanion se promène en compagnie de Caulet sur les toits de Normale, puis y reste seul. Il médite sur sa vocation. En redescendant, il rencontre Sidre. Il retrouve dans la thurne Jallez et Budissin. Travail. Départ de Budissin. Conversation de Jerphanion et Jallez, sur divers sujets, spécialement sur la poésie. Ils vont dîner au réfectoire, et y assistent à une manifestation contre l'Econome. Revenus dans leur thurne, ils reprennent leur causerie : Baudelaire ; enfances parisiennes. Pierre Jallez commence à conter l'histoire de ses amours d'enfant avec Hélène Sigéau. Les rencontres au square. Timidités de Pierre. La scène des cartes. La sortie de l'école. Pierre suivant Hélène sans oser l'aborder.

Onze heures du soir. Dans sa cuisine Quinette achève de brûler la malle de Leheudry, tout en se remémorant ce qu'il a fait depuis la nuit du crime : Ses inquiétudes, ses démarches, la rencontre de Loys Estrachard, affilié du *Contrôle Social*. Mais il attend d'être remonté dans sa chambre pour revivre avec passion l'heure qui a suivi immédiatement le crime.

Le lundi d'après, Jerphanion va donner sa leçon chez les de Saint-Papoul à l'heure habituelle. En attendant la venue de Bernard, M<sup>lle</sup> Bernardine offre le thé à Jerphanion et l'invite à dîner pour le soir même. Le chien Macaire. Propos singuliers de la vieille demoiselle. Arrive Jeanne de Saint-Papoul. Quelques détails intimes sur la jeune fille. Elle reste seule avec sa tante, qui lui révèle à sa façon le secret de l'amour physique. — La comtesse de Champcenais, qui a aussi un dîner ce soir-là, reçoit les soins de sa manucure et, en outre, ses confidences, qui ajoutent au trouble où la mettent depuis des semaines les assiduités de Sammécaud. — Le dîner chez les de Saint-Papoul. Origine et importance exacte de leur fortune. Leur train de vie. Le comte de Mézam. L'abbé Mionnet. Son échange de propos avec Jerphanion. Les mystères de Normale. — Huit heures faubourg Saint-Germain : Atmosphère des rues. Discussion d'un chauffeur avec des cochers. Les habitués d'un café font fête à un petit chien inconnu. Le repas du soir à Paris. — Chez les de Champcenais. Leur réputation d'avarice. État exact de leurs revenus et de leurs dépenses. Les idées et vues



d'avenir du comte. Le dîner. Le critique et romancier George Allory, puis le lieutenant-colonel Duroure ont les honneurs de la conversation. Après le repas, entretiens plus intimes du comte de Champcenais avec Sammécaud, des dames entre elles, de Sammécaud avec Marie. A minuit Sammécaud va retrouver Gurau rue Boissy-d'Anglas. Leurs relations depuis octobre. Réorganisation, au profit de Gurau, du journal *la Sanction*. Gurau, en rentrant chez lui, trouve une enveloppe.

Le lendemain matin. La rafale de l'aurore. Gurau se réveille en proie à une dépression profonde. Il revoit quelques pénibles histoires de son passé, dont celle de Brigittio. Dégout et méfiance envers soi-même. Il demandera une entrevue à Jaurès. — George Allory se prépare à sa réception quotidienne. Son passé et ses habitudes. Ses prétentions, ambitions, et déboires. Les vérités qu'il se dit. Le besoin d'excitation qu'il éprouve. Il reçoit la romancière Maria Molène et se conduit bizarrement avec elle. — Jallez entraîne Jerphanion dans une longue promenade de toute la journée et continue l'histoire de ses amours enfantines. Comment il se fait deviner d'Hélène. Les retours de l'école. La villa sur le monticule. Première disparition d'Hélène. — Sammécaud qui, enfin, a obtenu de Marie un rendez-vous, la retrouve dans une maison de thé, puis essaye de la conduire dans un Family-House, où il a retenu un petit appartement. Elle se dérobe. — Quinette se décide à une nouvelle démarche auprès de la police. Il offre à l'inspecteur Marillhat d'espionner les séances du *Contrôle Social* où il va s'introduire grâce à Loÿs Estrachard.

Samedi. Gurau chez Jaurès. L'intérieur de Jaurès. Son physique. Ses façons. La conversation des deux hommes. Gurau évoque par allusions obscures sa situation à l'égard des pétroliers et de Sammécaud. Embarras de Jaurès pour le conseiller. Les individus et les partis. Guerre et révolution. Valeur de la vie humaine. — Rue Réaumur. Les rumeurs. Les gens. Le siècle nouveau. Jallez reprend la suite de son histoire. Comment il a retrouvé Hélène. Drames domestiques dans la famille Sigeau. Adieux de Pierre et d'Hélène. Retournement favorable des choses. Les courses d'Hélène et de Pierre à travers Paris. Les signaux sur les murs. Seconde disparition d'Hélène.

N.-B. — L'INDEX DES PERSONNAGES est reporté à la fin du Tome IV.

## TABLE DES MATIERES

|   |     |
|---|-----|
| I. — Sur les toits de l'école.....  | 5   |
| II. — Jeunesse. — Travail. — Poésie.....  | 26  |
| III. — Une foule et son chef.....   | 47  |
| IV. — Enfances parisiennes. — Apparition d'Hélène<br>Sigeau.....                              | 51  |
| V. — Quinelle remue des souvenirs.....  | 77  |
| VI. — Cérémonie nocturne.....   | 95  |
| VII. — Conversation de Jerphanion avec M <sup>lle</sup> Bernar-<br>dine.....                  | 104 |
| VIII. — Une jeune fille du monde.....   | 122 |
| IX. — La tante et la nièce. — Naissance d'une idée..  | 131 |
| X. — La comtesse et la manucure.....  | 134 |
| XI. — Dîner intime chez les de Saint-Papoul.....—   | 143 |
| XII. — Huit heures du soir faubourg Saint-Germain,<br>puis ailleurs .....                     | 161 |
| XIII. — Chez les de Champcenais. — Apparences et<br>situation véritable.....                  | 174 |
| XIV. — Un dîner brillant.....   | 184 |
| XV. — Conversations d'après-dîner .....   | 191 |
| XVI. — Une amitié énigmatique.....  | 203 |
| XVII. — La rafale de l'aurore.....  | 224 |
| XVIII. — Un grand critique.....   | 237 |
| XIX. — Grande promenade de Jallez et Jerphanion.<br>Première disparition d'Hélène Sigeau..... | 258 |

## 332      TABLE DES MATIÈRES

|  |     |
|--|-----|
| XX. — Premier rendez-vous de Marie et de Sammé-<br>caud.....                       | 274 |
| XXI. — Quinelle offre ses services.....  | 278 |
| XXII. — Visite à Jaurès.....   | 284 |
| XXIII. — Rumeur de la rue Réaumur. — Seconde dispa-<br>rition d'Hélène Sigéau..... | 302 |
| RÉSUMÉ .....   | 320 |

---

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1-1934

---

LES AMOURS ENFANTINES.











